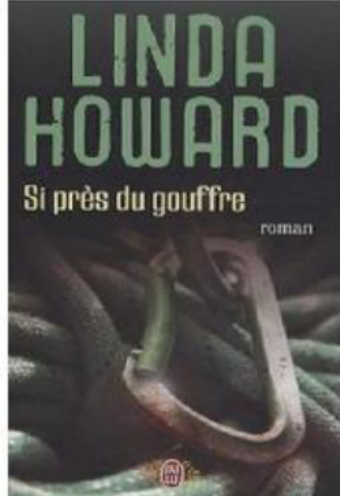


i
7ebf2eabdd7e333
6

Unknown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LINDA HOWARD

Si près

du gouffre

Traduit de l'américain par Maud Godoc

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Mister Perfect (6648)

Le temps rattrapé (8323)

Le prix d'une vie (8559)

Titre original :

Cover of Night Published by Ballantine Books,

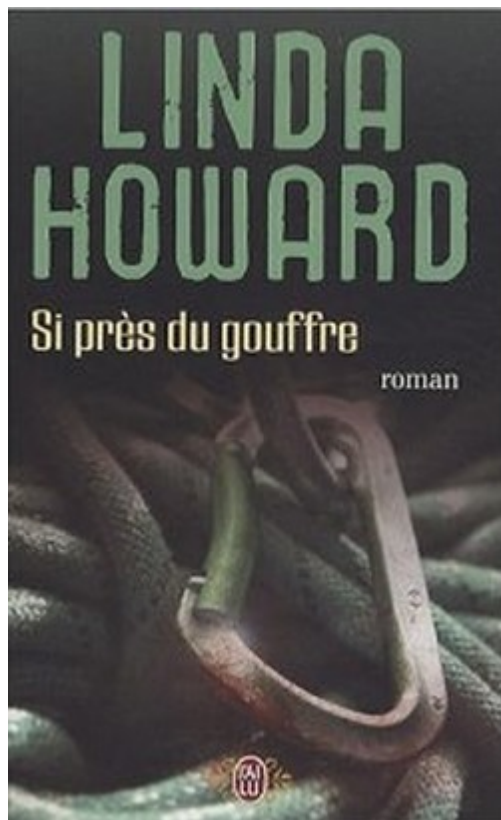
an imprint of The Random House Publishing Group,

a division of Random House, Inc., New York

© Linda Howington, 2006

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2005



LINDA HOWARD

Si près

du gouffre

Traduit de l'américain par Maud Godoc

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Mister Perfect (6648)

Le temps rattrapé (8323)

Le prix d'une vie (8559)

Titre original :

Cover of Night Published by Ballantine Books,

an imprint of The Random House Publishing Group,

a division of Random House, Inc., New York

© Linda Howington, 2006

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2008

L'occupant de la chambre trois de la maison d'hôtes Nightingale s'avança sur le seuil de la salle à manger, puis, presque aussitôt, recula hors de vue. La plupart des clients attablés devant leur petit déjeuner ne le remarquèrent même pas ; les autres ne pensèrent sans doute rien de ce brusque repli.

Ici, à Trail Stop, Idaho, les gens avaient pour habitude de s'occuper de leurs affaires, et si un des clients n'était pas d'humeur à avoir de la compagnie, on n'en faisait pas toute une histoire.

Cate Nightingale le remarqua pour la seule raison qu'au même moment, elle apportait un plat de tranches de jambon de la cuisine, dont la porte était située juste en face de celle de l'entrée de la salle à manger. Elle se promit de monter à la première occasion demander à Jeffrey Layton s'il souhaitait prendre le petit déjeuner dans sa chambre. Certains clients n'aimaient tout bonnement pas manger en compagnie d'inconnus. Monter un plateau n'avait rien d'inhabituel.

La maison d'hôtes était en activité depuis presque trois ans. Côté hébergement, c'était souvent très calme, mais l'activité restauration était en plein essor. C'était un peu par hasard que Cate avait décidé d'ouvrir sa maison à la clientèle extérieure pour le petit déjeuner. À une grande table où tous les hôtes auraient été assis ensemble - à supposer d'avoir les cinq chambres occupées en même temps, ce qui n'était encore jamais arrivé - Cate avait préféré cinq tables de quatre places assurant une relative intimité aux convives. Les habitants de la petite communauté de Trail Stop n'avaient pas tardé à réaliser qu'elle proposait une carte alléchante, et très vite, on lui avait demandé s'il était possible de venir prendre le café le matin, et peut-être aussi déguster un de ses délicieux muffins aux myrtilles.

Nouvelle venue dans la région, Cate avait à cœur de s'intégrer, et parce qu'elle avait la place, elle avait accepté, en pestant intérieurement à l'idée du travail supplémentaire. Puis, au moment du paiement, elle n'avait su quelle somme demander, parce que le prix du petit déjeuner était en principe inclus dans le tarif de la chambre. Elle avait donc imprimé un menu qu'elle avait affiché sur la terrasse, près de l'entrée latérale qu'empruntaient la plupart des gens du coin, au lieu de faire le tour par la porte principale de la vieille bâtisse. Au bout d'un mois, elle avait dû caser une sixième table dans la salle à manger, portant sa capacité totale à vingt-quatre couverts. Parfois, cela ne suffisait même pas, en particulier quand elle avait des hôtes, et

il n'était pas rare de voir certains clients siroter leur café et manger leur muffin adossés au mur lorsque toutes les places assises étaient occupées.

Aujourd'hui, c'était le jour des scones. Une fois par semaine, elle en confectionnait à la place des muffins. Au début, ses clients locaux, pour la plupart fermiers ou bûcherons, avaient regardé de travers ces gâteaux « fantaisie », qui avaient toutefois vite eu la cote. Elle avait essayé différents parfums, ceux à la vanille étant les préférés de sa clientèle parce qu'ils s'accordaient avec toutes les confitures qu'elle proposait.

Cate déposa le plat de jambon au milieu de la table, à exacte distance de Conrad Moon et de son fils, afin que ni l'un ni l'autre ne puisse l'accuser de favoritisme. Elle avait commis un jour l'erreur de placer un plat plus près de Conrad, et depuis, les deux hommes y allaient à chaque fois de leurs commentaires sur celui d'entre eux qui avait sa préférence. Gordon, le fils, plaisantait, mais Cate avait la désagréable impression que Conrad voyait en elle une troisième épouse potentielle. Voilà pourquoi elle veillait à ne jamais lui fournir le moindre encouragement fortuit en posant les plats sur la table.

— Ça a l'air bon, dit Gordon de son accent traînant, comme il le faisait chaque jour, en tendant sa fourchette pour prendre une tranche de jambon.

— Bon ? Délicieux, tu veux dire, renchérit Conrad, incapable de laisser à son fils un compliment d'avance.

Cate les remercia et se hâta de s'éclipser pour couper court à toute conversation.

Conrad n'était pas un mauvais bougre, mais il devait avoir l'âge de son père, et même si elle avait eu un tant soit peu la tête à sortir, jamais son choix ne se serait porté sur lui.

En passant devant les machines à café, elle vérifia par habitude le niveau dans les cafetières et s'arrêta pour recharger les filtres en poudre. La salle à manger était encore pleine ; ce matin, les clients prenaient plus leur temps qu'à l'accoutumée. Cate comprit aussitôt pourquoi : Joshua Creed, un guide de chasse, était là, en compagnie d'un de ses clients. Les gens traînaient toujours un peu plus en présence de M. Creed. Elle avait entendu dire qu'il était retraité de l'armée et le croyait sans hésiter. Regard d'acier, mâchoires carrées, épaules redressées comme s'il observait un garde-à-vous permanent...

Il émanait de lui une autorité naturelle à laquelle les gens réagissaient inconsciemment.

Il ne venait pas très souvent, mais à chaque visite, il devenait aussitôt le centre d'une attention respectueuse.

Son client, un brun séduisant qui frisait la quarantaine, était exactement le genre d'étranger que Cate n'appréciait guère. S'il pouvait se payer les services de Joshua Creed, c'était qu'il avait les moyens, et malgré sa tenue - jean et bottes comme la plupart des autres hommes présents - et le côté bon enfant qu'il affichait, il veillait à faire savoir par des moyens plus ou moins subtils qu'il était quelqu'un d'important. Par exemple, il avait pris soin de retrousser ses manches, dévoilant une montre extra-plate de luxe à son poignet gauche. Il parlait juste un peu trop fort, avec un soupçon d'enthousiasme exagéré, et ne cessait de la ramener avec ses souvenirs de chasse en Afrique. Il donna même à tout le monde une leçon de géographie, expliquant où se trouvait Nairobi. Cate parvint à se retenir de lever les yeux au ciel quand il sous-entendit qu'« autochtone » était synonyme d'« ignorant ». Il prit également soin de préciser qu'il chassait les animaux sauvages essentiellement pour le plaisir de la photographie, et même si Cate ne pouvait que l'approuver sur ce point, son instinct lui soufflait qu'il s'agissait juste d'une échappatoire bien pratique au cas où il reviendrait bredouille de la chasse.

Tandis qu'elle se hâtait vers la cuisine, elle se demanda quand elle avait commencé à considérer ses hôtes comme des étrangers.

La frontière entre sa vie d'avant et celle qu'elle menait aujourd'hui était si clairement définie qu'elle avait parfois l'impression d'être devenue une autre femme. Le bouleversement avait été brutal. La période qui s'était écoulée entre le décès de Derek et sa décision de partir vivre dans l'Idaho lui évoquait une vallée sombre et encaissée où jamais le soleil ne pénétrait. Une fois installée ici avec les garçons, elle avait été si occupée à ouvrir sa maison d'hôtes et à prendre ses marques dans sa nouvelle vie qu'elle n'avait guère eu le temps de réaliser qu'elle aussi était une étrangère. Puis, sans même s'en rendre compte, elle s'était retrouvée intégrée à la petite communauté bien plus qu'elle ne l'avait été à Seattle, où, comme dans toutes les grandes villes, les gens vivaient dans leur bulle. Ici, elle connaissait pour ainsi dire tout le monde.

Juste avant que Cate n'atteigne la cuisine, la porte s'ouvrit et Sherry Bishop passa la tête dans l'entrebâillement. Une lueur de soulagement s'alluma dans son regard lorsqu'elle vit Cate arriver.

— Un problème? s'enquit celle-ci en pressant le pas.

Son regard se posa d'abord sur la table de la cuisine, où ses jumeaux de quatre ans, Tucker et Tanner, plongeaient avec application leur cuillère dans leurs bols de céréales. Les garçons étaient assis sur leurs rehausseurs, exactement où elle les avait laissés. Ils jacassaient et pouffaient de rire en gigotant sur leurs chaises, comme à leur habitude : tout allait pour le mieux dans leur monde. Ou plutôt, Tucker jacassait et Tanner écoutait. Elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter de ce que Tanner était si peu loquace, mais le pédiatre n'avait montré aucune inquiétude.

— Tout va bien, avait affirmé le docteur Hardy. Il ne ressent pas le besoin de parler parce que Tucker le fait pour eux deux.

— Un tuyau a lâché sous l'évier, annonça Sherry avec un brin d'angoisse dans la voix. J'ai fermé l'arrivée d'eau, mais on va en avoir besoin au plus vite. La vaisselle s'empile.

— Oh, non.

Hormis la difficulté évidente de n'avoir pas d'eau pour cuisiner ou faire la vaisselle, un autre problème se profilait à l'horizon, plus grave encore : la mère de Cate, Sheila Wells, devait arriver dans l'après-midi pour une visite d'une semaine. Comme sa mère n'approuvait pas le départ de sa fille et de ses petits-enfants de Seattle, Cate imaginait aisément ses commentaires sur l'absence de confort moderne dans ce trou perdu s'il n'y avait pas d'eau.

Cette vieille baraque semblait avoir besoin en permanence d'entretien et de réparations, ce qui était sans doute dans la logique des choses. Il y avait hélas un petit problème : son compte en banque était à sec. Une seule petite semaine sans tracas d'aucune sorte, voilà tout ce qu'elle demandait.

Peut-être la semaine prochaine, songea-t-elle avec un soupir las.

Cate décrocha le téléphone de la cuisine et composa de mémoire le numéro de la quincaillerie Earl.

Ce fut Walter Earl en personne qui répondit - à la première sonnerie, comme à son habitude.

— Quincaillerie Earl.

— Walter, c'est Cate. Savez-vous où travaille M. Harris aujourd'hui ?

J'ai un problème de plomberie.

— Meussieur Hawis ! s'exclama Tucker, qui avait saisi le nom de l'homme à tout faire.

Tout excité, il cogna sa cuillère contre la table, et Cate dut se boucher l'oreille pour entendre la réponse de Walter. Les deux garçons la regardaient avec ravissement, frémissant d'impatience. Ils adoraient l'homme à tout faire, parce qu'ils étaient fascinés par ses outils et qu'il les laissait jouer avec les clés et marteaux.

Calvin Harris n'avait pas le téléphone, mais il passait tous les matins à la quincaillerie prendre le matériel dont il aurait besoin pour sa journée. Walter savait donc en général où on pouvait le trouver. À son arrivée à Trail Stop, Cate avait été sidérée qu'on puisse vivre sans téléphone au XXe siècle, mais elle s'était habituée à ce système et n'y trouvait rien à redire. M. Harris ne voulait pas de téléphone, point final. De toute façon, Trail Stop était si petit qu'il n'était pas difficile de le localiser.

— Cal est justement là, annonça Walter. Je l'envoie chez vous.

— Merci, répondit Cate, soulagée de ne pas avoir à le chercher. Pourriez-vous lui demander quand il pense pouvoir venir ?

Walter transmet la question et elle entendit un marmonnement étouffé. Le quincaillier revint en ligne.

— Il sera là d'ici quelques minutes.

Cate prit congé et raccrocha avec un soupir de soulagement. Avec un peu de chance, le problème serait mineur, l'eau vite rétablie, et ses finances ne s'en ressentiraient presque pas. Elle avait besoin si souvent des talents de bricoleur de M. Harris qu'elle commençait à se demander s'il ne serait pas plus rentable de lui offrir le gîte et le couvert en échange des réparations. Il louait un petit appartement au-dessus de l'épicerie-graineterie, et s'il était plus grand que n'importe laquelle des chambres qu'elle possédait, il avait quand même le loyer à payer, et les repas pouvaient faire la différence. Elle aurait une chambre de moins pour la maison d'hôtes, mais de toute façon, il était rare qu'elles soient toutes réservées en même temps. Ce qui la retenait, c'était la perspective un peu gênante d'avoir quelqu'un en permanence dans la maison. Après ses journées bien remplies, elle tenait à son intimité avec les enfants.

Par ailleurs, M. Harris était si timide qu'elle l'imaginait déjà

bredouillant deux ou trois mots après le dîner avant de disparaître dans sa chambre jusqu'au lendemain matin. Mais si tel n'était pas le cas ?

Et si les garçons préféraient sa compagnie à la sienne ? Elle s'en voulut de sa mesquinerie - mais quand même. Elle était le soleil de leurs jeunes vies et n'entendait partager cette place avec personne.

— Alors ? s'enquit Sherry, le sourcil interrogateur.

— Il vient tout de suite.

— Vous avez de la chance de l'avoir intercepté avant qu'il parte ailleurs, dit Sherry, aussi soulagée qu'elle.

Cate regarda les garçons qui l'observaient, immobiles sur leurs sièges, leurs cuillères en l'air.

— Vous deux, finissez vos céréales ou vous n'aurez pas le droit de regarder M. Harris, dit-elle avec sévérité.

Ce n'était pas l'exacte vérité, puisque M. Harris travaillerait dans la cuisine juste sous leur nez, mais à quatre ans, ils étaient encore faciles à berner.

— On se dépêche, assura Tucker, et tous deux se remirent à manger avec davantage d'énergie que de précision.

— Dépêche, corrigea Cate en articulant.

— Dépêche, répéta Tucker avec application. M. Hawis va arriver, dit-il à Tanner, comme si son frère n'avait pas compris. Je vais zouer avec la perceuse.

— On dit jouer, corrigea Cate, mais il n'en est pas question. Tu pourras regarder, c'est tout.

Interdiction de toucher aux outils.

Les grands yeux bleus de Tucker s'embuèrent de larmes, et sa lèvre inférieure se mit à trembloter.

— M. Hawis nous laisse jouer avec.

— Quand il a le temps. Mais aujourd'hui, il est pressé parce qu'il a un autre travail après.

Lorsqu'elle avait ouvert sa maison d'hôtes, Cate avait essayé d'empêcher ses fils de déranger l'homme à tout faire en plein travail. Comme, à l'époque, ils avaient à peine plus d'un an, la tâche aurait dû être simple. Mais dès qu'elle avait le dos tourné, les deux garçons se précipitaient vers M.

Harris tels des aimants attirés par l'acier. Comme de petits singes savants, ils fouillaient dans sa boîte à outils avant de s'enfuir à toutes jambes avec tout ce qu'ils avaient récupéré. Ils avaient dû mettre les nerfs de M. Harris à rude épreuve - comme les siens, d'ailleurs -, mais jamais il ne s'était plaint et elle lui était reconnaissante de cette bienveillance. Non que son silence sur la question fût étonnant : il ouvrait de toute façon rarement la bouche.

Aujourd'hui, les jumeaux avaient grandi, mais leur fascination pour les outils n'avait pas faibli. La seule différence, c'était que maintenant, ils insistaient pour «aider».

— Ils ne me dérangent pas, marmonnait M. Harris, la tête baissée et les joues empourprées, chaque fois qu'elle les prenait sur le fait.

Timide à l'extrême, il la regardait rarement en face et ne s'adressait à elle que contraint et forcé.

Pourtant, il parlait aux garçons. Peut-être était-il plus à l'aise avec eux à cause de leur jeune âge.

Quoi qu'il en soit, elle avait entendu sa voix grave se mêler à celles, haut perchées, de ses fils en ce qui ressemblait à des conversations.

Cate jeta un coup d'œil par la porte de la cuisine : trois clients faisaient la queue pour régler leur addition.

— Je reviens, dit-elle avant d'aller encaisser.

Au départ, elle ne voulait pas de caisse dans la salle à manger, mais le succès de son activité de petit déjeuner en avait rendu la présence indispensable, aussi en avait-elle installé une petite près de la porte. Deux des clients étaient Joshua Creed et son compagnon, ce qui signifiait que la salle à manger ne tarderait pas à se vider.

— Cate, dit Creed en inclinant la tête vers elle.

Grand et large d'épaules, il avait le visage buriné et une chevelure brune qui prenait des reflets argentés aux tempes. Son allure de dur à cuire impressionnait un peu Cate, mais il se montrait toujours

respectueux et gentil avec elle.

— Vos scones sont un vrai délice. Si je mangeais ici tous les jours, je pèserais deux cents kilos.

— J'en doute, mais merci pour le compliment.

Il se tourna vers son client.

— Cate, je vous présente Randall Wellingham. Randall, cette charmante jeune femme est Cate Nightingale, la propriétaire de la maison d'hôtes et accessoirement la meilleure cuisinière de la région.

C'était un mensonge éhonté car la femme de Walter Earl, Milly, était une de ces cuisinières-nées qui ne connaissent pas l'usage du doseur et confectionnent comme par magie des plats délicieux. Mais ce genre de commentaire de la part de M. Creed ne pouvait pas nuire à son commerce.

— Je ne peux qu'approuver, renchérit M. Wellingham d'un ton sirupeux qui horripila Cate.

La main tendue, il la toisa d'un bref coup d'œil, et Cate lut dans son regard qu'il n'était impressionné ni par elle ni par sa cuisine. Elle se força à lui serrer la main. Sa poigne était trop ferme et sa peau trop douce. Cet homme n'était pas un manuel, se dit-elle, ce qui n'aurait pas été un problème s'il n'avait ouvertement considéré avec condescendance ceux qui l'étaient. Seul M. Creed échappait à son mépris, mais il aurait fallu être borné pour le traiter avec dédain.

— Vous restez longtemps à Trail Stop ? demanda-t-elle par politesse.

— Juste une semaine. Je ne peux pas m'éloigner de la boîte plus longtemps. À chacune de mes absences, c'est le chaos, répondit-il en pouffant.

Elle ne releva pas. Vu l'arrogance qu'il affichait, il devait être le patron, mais cet homme la laissait trop indifférente pour qu'elle fasse semblant de s'y intéresser. Joshua Creed la salua d'un signe de tête, plaça son chapeau noir sur sa tête et sortit en compagnie de Wellingham, laissant le client suivant s'avancer pour payer. Deux autres personnes rejoignirent la queue.

Le temps qu'elle les encaisse et resserve du café aux clients encore présents, Conrad et Gordon Moon avaient fini. Elle revint à la caisse, où elle esquiva les compliments ringards de Conrad et les sous-

entendus de Gordon, qui semblait follement amusé par le faible que son père avait pour elle.

Conrad s'attarda après que son fils fut sorti sur la terrasse. Il déglutit si fort que sa pomme d'Adam joua au yo-yo.

— Mademoiselle Cate, j'aimerais vous demander... euh... Avez-vous déjà songé à avoir de la compagnie le soir ?

Ce fut au tour de Cate de déglutir. Elle ne trouvait plus la plaisanterie drôle du tout. Éluder la question ne lui vaudrait que d'autres propositions du même acabit. Elle décida d'aborder le problème de front.

— Non, je passe mes soirées avec mes garçons. Je suis si occupée dans la journée que le soir est le seul moment que je peux leur consacrer, et il n'est pas question pour moi d'y renoncer.

— Vous ne pouvez quand même pas faire une croix sur les plus belles années de votre vie, insista-t-il.

— Je vis ma vie à ma guise, répondit-elle fermement. De la façon que je pense la meilleure pour mes enfants et moi.

— Mais je serai peut-être mort quand ils seront grands !

Voilà un argument qui ne pouvait que convaincre ! Elle lui lança un regard incrédule, puis approuva d'un hochement de tête.

— En effet. Mais je suis quand même obligée de laisser passer l'occasion. Je suis sûre que vous comprenez.

— Pas vraiment, marmonna-t-il, mais bon, je suis capable d'encaisser un refus tout autant qu'un autre.

Sherry passa la tête par la porte de la cuisine.

— Cal est là, annonça-t-elle.

Conrad fondit sur sa nouvelle proie.

— Mademoiselle Sherry, dit-il, avez-vous déjà songé à avoir de la compagnie...

Laissant Sherry affronter de son mieux le Don Juan du troisième âge, Cate se réfugia dans la cuisine.

M. Harris était déjà à genoux, la tête dans le placard sous l'évier. Les jumeaux avaient quitté leurs chaises et s'appliquaient à vider sa lourde boîte à outils.

Les mains calées sur les hanches, elle les gratifia de son regard le plus noir.

— Tucker ! Tanner ! Reposez ces outils dans la boîte ! Je vous avais dit de ne pas déranger M.

Harris. Vous aviez le droit de regarder, mais pas touche aux outils. Allez hop, dans votre chambre, tout de suite !

— Mais, maman... protesta Tucker, toujours prêt à en découdre avec vigueur.

Tanner se contenta de reculer, une clé anglaise à la main, attendant l'issue de raffrontement. Cate sentait que la situation commençait à lui échapper ; son instinct maternel lui soufflait que les garçons étaient bien décidés à repousser les limites pour voir jusqu'où elle les laisserait aller. Ne jamais trahir sa faiblesse. Tel était l'unique conseil que sa mère lui avait donné pour affronter les petits caïds dans la cour de récré, les fauves ou les gamins de quatre ans désobéissants.

— Non, coupa-t-elle avec autorité, l'index pointé sur la boîte. Les outils dans la boîte. Tout de suite.

Avec une moue déçue, Tucker jeta rageusement le tournevis dans la boîte. Le sang de Cate ne fit qu'un tour. Elle enjamba la boîte, attrapa son fils par le bras et lui donna une tape sur les fesses.

— Qu'est-ce qui te prend de jeter les outils de M. Harris ? Tu vas commencer par lui demander pardon, puis tu monteras dans ta chambre t'asseoir un quart d'heure sur la chaise des enfants pas sages.

Tucker se mit aussitôt à pleurer à chaudes larmes.

— Et toi, la clé dans la boîte, ordonna-t-elle à Tanner, haussant à peine le ton.

Le garçon se renfrogna et prit un air de défi, puis il soupira et rangea la clé à sa place avec soin.

— D'aaaaccord, dit-il d'un ton si lugubre que Cate dut se mordre la lèvre pour ne pas rire.

Elle savait d'expérience qu'elle ne pouvait rien céder à ces deux cocos-là sous peine de s'en mordre les doigts.

— Tu resteras sur la chaise dix minutes quand Tucker aura fini. Tu as désobéi, toi aussi. Et maintenant, finissez de ranger tout ça. Doucement.

La lèvre inférieure de Tanner se retourna en une moue menaçante et Tucker continua de pleurer, mais au soulagement de Cate, ils s'exécutèrent sans rechigner. Elle se retourna et vit que M. Harris avait sorti la tête du placard et ouvrait la bouche, sans aucun doute pour défendre les petits coupables. Elle le menaça de son index.

— Pas un mot, ordonna-t-elle d'un ton sévère.

Il vira au rouge écrevisse.

— Bien, madame, marmonna-t-il avant de replonger la tête sous l'évier.

— Qu'est-ce qu'on dit à M. Harris ? demanda Cate à Tucker, une fois que tous les outils furent plus ou moins rangés.

— Padon, hoqueta le garçonnet entre deux sanglots, la goutte au nez.

— C'est bon pour cette fois. Il faut obéir à votre mère, les garçons, marmonna M. Harris, qui eut la sagesse de garder la tête dans le placard.

Cate prit un mouchoir en papier et essuya le nez de Tucker.

— Souffle, ordonna-t-elle, tenant le mouchoir sous ses narines.

Le garçon s'exécuta avec son énergie coutumière.

— Bon. Maintenant, montez tous les deux dans votre chambre. Tucker, tu t'assois sur la chaise.

Tanner, tu peux jouer tranquillement pendant que ton frère fait sa punition, mais interdiction de lui parler. Je monterai vous dire quand changer de place.

La tête baissée, les deux garçonnetts gravirent les marches d'un pas traînant, comme si un destin d'une horreur inimaginable les attendait. Cate jeta un coup d'œil à la pendule pour savoir à quelle heure elle devrait libérer Tucker.

De retour dans la cuisine, Sherry l'observait avec un mélange de compassion et d'amusement.

— Vous croyez que Tucker va vraiment rester sur la chaise jusqu'à ce que vous montiez ?

— Oh, oui. Par le passé, il a déjà eu plusieurs rallonges, alors maintenant, il a compris. Mais Tanner est plus têtue.

M. Harris émergea avec circonspection du placard et leva les yeux vers elle, l'air de se demander s'il était prudent de parler maintenant. Il s'éclaircit la gorge.

— Euh... la fuite n'est pas grave. Juste un écrou desserré.

Cate poussa un soupir de soulagement et se dirigea vers la porte.

— Dieu merci ! Attendez, je vais chercher de quoi vous payer.

— C'est gratuit, marmonna-t-il. Je n'ai fait que resserrer l'écrou.

Surprise, elle s'arrêta sur le seuil.

— Mais le temps passé...

— Ça ne m'a pris qu'une minute.

— Un avocat facturerait une heure pour cette petite minute, fit remarquer Sherry d'un ton amusé qui intrigua Cate.

M. Harris marmonna quelque chose qu'elle ne saisit pas, à la différence de Sherry, qui sourit. Cate se demanda ce qu'il y avait de si drôle, mais elle n'avait pas le temps de s'appesantir sur la question.

— Laissez-moi au moins vous offrir un café.

Il répondit quelque chose qui ressemblait à « pas de refus, merci », mais pouvait tout aussi bien signifier « pas la peine, merci ». Choissant la première interprétation, elle alla dans la salle à manger lui verser un grand café dans un gobelet en carton sur lequel elle fixa un couvercle en plastique. Deux clients se présentèrent à la caisse. Elle connaissait le premier, mais pas le second, ce qui était fréquent à la saison de la chasse. Elle les encaissa, vérifia que les clients restants n'avaient besoin de rien, puis rapporta en hâte le café à la cuisine.

À genoux sur le carrelage, M. Harris remettait de l'ordre dans sa boîte à outils. Cate s'empourpra, un peu honteuse.

— Je suis vraiment désolée. J'avais défendu aux garçons de toucher à vos affaires, mais...

Avec un haussement d'épaules, elle lui tendit le gobelet, qu'il serra entre ses doigts maculés de graisse.

— Y a pas de mal, répondit-il en baissant la tête. J'aime bien leur compagnie.

— Et ils apprécient la vôtre, de toute évidence. Je vais monter les voir. Merci encore, monsieur Harris.

— Le quart d'heure n'est pas encore écoulé, intervint Sherry, un œil sur la pendule.

Cate sourit.

— C'est vrai. Mais ils ne savent pas lire l'heure, alors quelques minutes de plus ou de moins...

Voulez-vous vous occuper de la caisse pendant ce temps ? Tout va bien dans la salle à manger. Il n'y a plus qu'à attendre le départ des derniers clients.

— J'y vais.

Cate sortit de la cuisine par la porte du vestibule et gravit la longue volée de marches raides.

Elle avait choisi les deux chambres en façade pour ses fils et elle, gardant les mieux exposées pour ses hôtes. La moquette de l'escalier et du palier étouffait ses pas, et elle tourna sans bruit à droite en haut des marches. La porte des jumeaux était ouverte, mais elle n'entendait rien. Elle sourit.

Arrivée sur le seuil, elle les observa en silence un moment. À sa place sur la chaise à punitions, Tucker triturait ses ongles, tête baissée et moue de circonstance. Assis sur le tapis, Tanner faisait monter une petite voiture le long d'un de leurs livres d'histoires calé contre sa jambe, à grand renfort de bruits de moteur.

Une vague d'émotion submergea Cate. Le premier anniversaire des garçons, quelques mois à peine après le décès de Derek, leur avait valu une avalanche de cadeaux. Elle ne leur avait jamais montré comment faire des bruits de moteur : à l'époque, ils apprenaient tout juste à marcher et avaient des jouets premier âge, en peluche ou destinés à

affiner la motricité. Ils étaient trop jeunes à la mort de Derek pour que celui-ci ait joué aux petites voitures avec eux, et son père ne l'avait pas fait non plus. Son frère, qui aurait pu, vivait à Sacramento et elle ne l'avait vu qu'une fois depuis la mort de Derek. Sans avoir eu la moindre démonstration, ils avaient chacun saisi une de leurs nouvelles voitures dodues en plastique de couleur vive et les avaient fait rouler d'avant en arrière en émettant une sorte de vrombissement qui imitait même le passage des vitesses. Elle les avait contemplés avec une stupéfaction totale, réalisant pour la première fois la part de l'inné dans leur personnalité.

— C'est l'heure d'échanger vos places, annonça-t-elle, et Tucker bondit de la chaise avec un énorme soupir de soulagement.

Tanner lâcha sa voiture et, tête basse, se releva à grand-peine, comme si des boulets attachés à ses pieds l'empêchaient de marcher. Il avançait si laborieusement que Cate craignit un instant qu'il n'ait l'âge d'entrer à l'école avant d'arriver à cette chaise. Il finit quand même par s'y laisser choir.

— Dix minutes, dit-elle, refoulant de nouveau son envie de rire face au malheureux petit condamné, l'image même de l'abattement.

— J'ai été zentil, dit Tucker, qui se nicha contre ses jambes. Je n'ai pas parlé du tout.

— C'était très courageux de ta part, approuva Cate en lui ébouriffant les cheveux. Tu as accompli ta punition comme un homme.

Il leva la tête en ouvrant de grands yeux.

— C'est vrai ?

— Oui, je suis fière de toi.

Le garçon redressa ses frêles épaules et, d'un air songeur, contempla Tanner, qui montrait tous les signes d'une fin prochaine. Je suis plus courageux que Tanneuh ?

— Courageux, corrigea Cate.

— Courageux, répéta-t-il, insistant exagérément sur la dernière syllabe.

— Et Tanner, pas Tanneuh.

— Tanner, dit-il, terminant par un rugissement.

Elle lui tapota gentiment l'épaule.

— Assieds-toi et joue pendant que ton frère fait sa punition. Je reviens dans dix minutes.

— Huit, intervint Tanner, qui retrouva assez d'énergie pour lui lancer un regard indigné.

Cate consulta sa montre : exact, il était déjà assis depuis deux minutes.

Parfois, ses enfants lui faisaient peur. Tous deux savaient compter jusqu'à vingt, mais elle ne leur avait assurément pas enseigné les bases de la soustraction, sans compter que leur notion du temps oscillait en général entre «tout de suite» et «dans très longtemps». À force d'observer au lieu de parler, Tanner semblait avoir acquis quelques rudiments de maths.

« Peut-être pourra-t-il s'occuper de mes impôts l'année prochaine », se dit-elle avec amusement.

Lorsqu'elle se détourna, son regard tomba sur le chiffre trois, peint au pochoir sur la porte de la chambre qui faisait face à celle des garçons. M. Layton ! Avec la fuite de l'évier et les bêtises des garçons, elle avait complètement oublié de lui monter le petit déjeuner.

Cate s'approcha d'un pas vif de la porte. Le battant était légèrement entrebâillé. Elle frappa sur l'encadrement.

— Monsieur Layton, c'est Cate Nightingale. Souhaitez-vous que je vous monte le petit déjeuner ?

Elle attendit. Pas de réponse. Était-il descendu pendant qu'elle se trouvait dans la chambre des jumeaux ? Sûrement pas. La porte grinçait : elle n'aurait pas manqué de l'entendre s'il l'avait ouverte.

— Monsieur Layton ?

Toujours pas de réponse. Elle poussa doucement le battant, et le grincement familier se fit entendre.

Les couvertures étaient repoussées en désordre et la porte de la penderie était grande ouverte, dévoilant plusieurs vêtements suspendus à la tringle. Chaque chambre d'hôtes possédait une petite salle de bains et cette porte-là était ouverte, elle aussi. Une petite

valise en cuir était posée sur une chaise, le couvercle ouvert calé contre le mur. Aucune trace de M. Layton. Il avait dû descendre pendant qu'elle parlait aux garçons et elle n'avait tout bonnement pas entendu la porte grincer.

Cate allait ressortir, craignant que son client ne la surprenne là et n'imagine qu'elle fouinait, quand elle remarqua que la fenêtre était ouverte et la moustiquaire légèrement de travers. Perplexe, elle s'approcha de la fenêtre et remit la moustiquaire en place, puis ferma l'espagnolette. Pourquoi cette fenêtre était-elle ouverte? Les garçons avaient-ils joué ici et essayé de grimper par la fenêtre ? Son sang se glaça à cette idée, et elle jeta un coup d'œil au toit de la terrasse en contrebas. Une chute de cette hauteur leur vaudrait de multiples fractures, pourrait même leur être fatale.

Tétanisée par l'horreur, elle mit un moment à réaliser que le parking était vide. La voiture de location de M. Layton n'était plus là. Soit il n'était pas remonté dans sa chambre tout à l'heure, soit il était descendu par la fenêtre jusqu'au toit de la terrasse, avait sauté à terre et pris sa voiture. Si ridicule que fût cette idée, elle était préférable à la vision de ses deux petits garçons grimpant par la fenêtre.

Cate sortit de la chambre trois et retourna dans celle des jumeaux. Tanner était toujours assis sur la chaise, l'air près de défaillir. Tucker dessinait au tableau noir avec une craie de couleur.

— Les garçons, l'un de vous deux a-t-il ouvert une fenêtre ?

— Non, maman, répondit Tucker sans s'interrompre dans sa création artistique.

Tanner fit un effort surhumain pour lever la tête et la secouer péniblement.

Ils disaient la vérité. Quand ils mentaient, ils écarquillaient les yeux et la fixaient comme si elle était un cobra qui les hypnotisait par le simple balancement de sa tête - attitude qu'elle espérait voir durer jusqu'à l'adolescence.

La seule explication pour la fenêtre ouverte était que M. Layton avait bel et bien joué la fille de l'air et était parti en voiture.

Mais pourquoi diable avait-il fait une chose aussi bizarre ?

Et s'il était tombé, l'assurance du gîte aurait-elle couvert la chute ?

Cate descendit en hâte, espérant que Sherry n'avait pas été submergée par un afflux inattendu de clients pendant qu'elle s'occupait des jumeaux en haut. Alors qu'elle arrivait à la porte de la cuisine, elle entendit sa voix amusée.

— Je me demandais combien de temps vous alliez garder la tête sous cet évier.

— J'avais peur. Si j'avais bougé sans autorisation, j'aurais peut-être eu droit à une fessée, moi aussi.

Cate s'arrêta net, ébahie. M.Harris avait dit ça à Sherry, alors qu'en temps ordinaire, il réussissait à peine à aligner deux mots sans rougir jusqu'aux oreilles lorsqu'il s'adressait à une femme ? Et il y avait dans sa voix une décontraction qu'elle ne lui connaissait pas.

M. Harris... et Sherry? Avait-elle manqué un épisode? Non, impossible. L'idée de ces deux-là formant un couple était trop saugrenue pour être vraie... comme Lisa Marie Presley et Michael Jackson.

Plus âgée que M. Harris, Sherry devait avoir dans les cinquante-cinq ans, mais, après tout, l'amour n'était pas une affaire d'âge. C'était aussi une femme séduisante, avec un peu d'embonpoint, mais aux bons endroits, des cheveux roux et une personnalité chaleureuse et ouverte. Quant à M. Harris, eh bien... Cate n'avait aucune idée de son âge. La quarantaine, ou un peu plus. Si ça se trouvait, il était plus jeune qu'il ne le paraissait. Tout bien réfléchi, il n'avait peut-être même pas encore quarante ans. Ses cheveux constamment ébouriffés avaient une couleur indescriptible, entre le châtain et le blond terne, et elle ne l'avait jamais vu dans une autre tenue que son bleu de travail trop large et taché de graisse qui pendouillait sur son grand corps dégingandé.

Cate avait honte. M. Harris était si timide qu'elle évitait de le regarder ou même de bavarder avec lui, de peur de le stresser, et maintenant, elle culpabilisait parce qu'elle n'avait pas fait l'effort de le mettre à l'aise, comme, à l'évidence, Sherry y était parvenue. Quelle voisine elle faisait !

Elle entra dans la cuisine avec l'impression de pénétrer dans la quatrième dimension. M. Harris sur-sauta à sa vue et rougit comme s'il savait qu'elle avait tout entendu. Cate se concentra sur les agissements

étranges de M. Layton, chassant de son esprit la possibilité qu'une idylle se soit nouée sous son nez.

— Le client de la chambre trois est parti par la fenêtre, annonça-t-elle avec un haussement d'épaules d'incompréhension.

— Par la fenêtre ? répéta Sherry, tout aussi incrédule. Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je n'en sais rien. J'ai son numéro de carte de crédit, alors ce n'est pas pour resquiller. Et ses affaires sont encore là.

— Il voulait peut-être juste voir s'il était capable de descendre par la fenêtre.

— Ou alors il a un grain.

— Possible. Combien de nuits a-t-il réservées ?

— Juste la nuit dernière. Les chambres doivent être libérées à 11 heures, alors il devrait bientôt rentrer.

Mais elle ne voyait vraiment pas où il avait pu aller. À Trail Stop, il n'y avait pas de boutiques ni de restaurants. Si M. Layton voulait un petit déjeuner, il aurait été plus pratique pour lui de le prendre ici. La ville la plus proche se trouvait à une heure de route : il n'aurait donc pas le temps de s'y rendre, de manger et de revenir avant 11 heures. Sans compter que ce serait plutôt contre-productif si sa seule motivation était de ne pas manger en compagnie d'inconnus. M. Harris s'éclaircit la gorge.

— Je vais... euh...

Il regarda à la ronde, visiblement embarrassé.

— Donnez-le-moi, dit Cate, la main tendue, devinant qu'il ne savait pas où poser son gobelet vide.

Merci d'être passé si vite. Mais j'aurais préféré que vous me laissiez vous payer.

Il secoua la tête avec obstination et lui rendit le gobelet.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous, ajouta Cate, bien décidée à se montrer plus amicale.

— Comme tout le monde ici avant que Cal ne s'installe, intervint Sherry d'un ton joyeux, en commençant à ranger dans le lave-vaisselle les assiettes sales empilées dans l'évier. Avant, quand on avait besoin d'une réparation, il fallait attendre une semaine au moins avant que quelqu'un de la ville daigne monter jusqu'ici.

Cette remarque étonna Cate. Jusqu'à présent, elle avait été convaincue que M. Harris avait toujours vécu ici. En tout cas, il semblait parfaitement à sa place dans le décor. Elle eut de nouveau honte : Sherry s'adressait à lui par son prénom alors qu'elle-même l'avait toujours appelé « monsieur Harris

», comme pour mieux le tenir à distance. Pourquoi ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

— Maaamaaaan ! beugla Tucker du haut de l'escalier. C'est fini !

Sherry pouffa de rire, et Cate surprit une ébauche de sourire au coin de la bouche de M. Harris, qui salua Sherry d'un signe de la main et ramassa sa boîte à outils, à l'évidence pressé de s'enfuir avant le retour des garçons.

Cate leva les yeux au ciel. « Par pitié, implora-t-elle intérieurement, juste un peu de tranquillité. »

Puis elle sortit dans le vestibule.

— Dis à Tanner qu'il peut se lever.

— D'accord ! s'exclama joyeusement le garçon en sautant comme un ressort sur le palier. Maman dit que tu peux te lever ! Viens, on va construire un fort et se barricader dedans !

Sa proposition enthousiaste fut suivie d'une bruyante cavalcade.

Se barricader ? Où diable avaient-ils appris ce mot ? Peut-être regardaient-ils de vieux westerns à la télévision quand elle avait le dos tourné.

Elle jeta un coup d'œil dans la salle à manger. Vide. L'agitation du matin était retombée. Une fois que Sherry et elle auraient nettoyé la salle à manger et la cuisine et que M. Layton serait revenu récupérer ses affaires, elle referait la chambre trois, puis elle s'emploierait à tout préparer pour l'arrivée de sa mère.

M. Harris était parti. Devant l'évier, Cate donna un coup de hanche

complice à Sherry.

— Alors, il y a quelque chose entre M. Harris et vous ?

Sherry en resta bouche bée et dévisagea Cate avec le plus complet ébahissement.

— Seigneur, non ! D'où sortez-vous une idée pareille ?

Sa réaction était si sincère que Cate se sentit toute bête d'avoir fait une telle supposition.

— Il vous parlait.

— Oui, et alors ? Cal parle à beaucoup de gens.

— À ma connaissance, non.

— Il est juste un peu timide.

« C'est le moins qu'on puisse dire », pensa Cate.

— Et puis, je pourrais être sa mère, ajouta Sherry.

— Bien sûr que non - à moins d'avoir été très, très précoce.

— Bon, d'accord, j'exagère un peu. En tout cas, j'aime beaucoup Cal. C'est un homme intelligent. Il n'a peut-être pas fait de grandes études, mais il est capable de réparer n'importe quoi.

Cate était tout à fait d'accord avec elle. De la menuiserie à la plomberie en passant par l'électricité, M. Harris savait s'occuper de tout dans une maison. Il s'y connaissait aussi en mécanique. Avec lui, l'expression « homme à tout faire » prenait tout son sens.

Dix ans plus tôt, fraîche émoulue de l'université avec son diplôme de marketing, elle dédaignait les travailleurs manuels, mais avec le temps, elle avait gagné en sagesse - du moins l'espérait-elle. Il fallait de tout pour faire un monde, et dans cette petite localité, quelqu'un qui était capable de tout réparer valait son pesant d'or.

Elle entreprit de nettoyer la salle à manger tandis que Sherry terminait la cuisine. Puis elle passa l'aspirateur et le chiffon au rez-de-chaussée, dans les parties ouvertes au public. Par bonheur, l'immense bâtisse victorienne possédait deux salons. Celui qui donnait sur l'avant de la maison, le plus vaste, était réservé à la clientèle. Le petit, situé sur l'arrière, servait de refuge où les garçons et elle se détendaient le soir

devant la télévision ou un jeu. Elle ne prit pas la peine de ranger les jouets éparpillés dans la pièce : l'arrivée de sa mère n'était pas prévue avant plusieurs heures et, de toute façon, les jumeaux risquaient de remettre la pagaille d'ici là.

Sherry passa la tête par la porte de la cuisine.

— J'ai fini. À demain. J'espère que votre maman arrivera à bon port.

— Merci, moi aussi. Si elle a le moindre problème de voiture ou autre, elle m'en rebattra les oreilles à n'en plus finir.

Trail Stop était tellement éloigné de tout qu'il n'y avait pas d'accès pratique : aucun aéroport à distance raisonnable, et une seule route. Comme sa mère détestait les petits bimoteurs qui auraient pu la déposer sur le minuscule aérodrome le plus proche, elle avait choisi d'atterrir à Boise, où elle trouverait sans difficulté un véhicule de location. Mais cela impliquait un long trajet - un mauvais point de plus pour la nouvelle terre d'élection de Cate. Sheila n'aimait pas l'idée que sa fille et ses petits-enfants vivent dans un autre État, elle n'aimait pas la montagne - seule la ville trouvait grâce à ses yeux -, et elle n'aimait pas les tracas que lui imposait une visite. Elle n'était pas heureuse que sa fille ait acheté une maison d'hôtes, activité qui impliquait peu de temps libre. En fait, Cate n'avait rendu visite à ses parents qu'une seule fois depuis qu'elle avait ouvert.

Sa mère n'avait pas tort, Cate en convenait. Elle le lui avait même dit. Elle aussi aurait préféré rester à Seattle si elle avait eu le choix.

Ne l'ayant pas, elle avait pris sa décision dans l'intérêt de ses enfants. À la mort de Derek, seule avec des jumeaux de neuf mois, elle avait été non seulement effondrée de perdre son mari, mais aussi contrainte d'affronter la réalité de sa situation financière. Leurs deux salaires leur avaient jusque-là permis de mener une vie agréable, mais Cate s'était mise à mi-temps à la naissance des jumeaux et effectuait la plus grande partie de son travail à domicile. Sans Derek, elle aurait dû recommencer à travailler à plein temps, mais les frais de garde pour un accueil de qualité étaient prohibitifs. Ils auraient englouti presque tout son salaire. Et sa mère ne pouvait se charger des bébés car elle travaillait aussi.

Elle avait certes des économies, ainsi que l'assurance-vie que Derek avait souscrite pour un montant de cent mille dollars, avec l'intention de l'alimenter à mesure que ses revenus s'accroîtraient. Ils imaginaient avoir tout le temps. Qui aurait pu prévoir qu'un trentenaire en pleine

santé mourrait d'une infection à staphylocoques qui lui attaquerait le cœur ? Il était allé faire de la varappe pour la première fois depuis la naissance des jumeaux et s'était égratigné la jambe. D'après les médecins, la bactérie avait probablement pénétré dans son organisme par cette petite blessure.

— Environ trente pour cent des gens sont porteurs de cette bactérie, avaient-ils expliqué, et n'ont en principe aucun problème. Mais parfois, une plaie, même minime, peut s'infecter, et si, pour une raison ou une autre, le système immunitaire est affaibli, l'infection se propage tel un feu de paille dans l'organisme en dépit de tous les traitements.

Voilà comment, à vingt-neuf ans, Cate s'était retrouvée veuve avec deux bébés.

Grâce à ses économies et à l'argent de l'assurance, et en établissant un budget rigoureux, elle aurait pu rester à Seattle, près de sa famille et de ses beaux-parents. Mais il ne serait rien resté pour les études des jumeaux, et elle aurait eu des journées de travail si longues qu'elle aurait à peine vu ses enfants. Elle avait passé et repassé ses options en revue avec son comptable, et ils en étaient arrivés à la même conclusion : la solution la plus raisonnable consistait à déménager dans une région où le coût de la vie était moins élevé.

Elle connaissait déjà ce coin de l'Idaho, dans les Bitter-roots. Derek l'avait découvert grâce à un de ses amis d'université, qui avait grandi ici et lui avait vanté les sites de varappe. Les deux jeunes gens avaient passé de nombreux week-ends à grimper. Puis, quand Derek et elle avaient commencé à sortir ensemble, après leur rencontre au club de varappe, elle s'était tout naturellement jointe à leurs excursions. Elle adorait la région, les panoramas sauvages spectaculaires et la tranquillité qu'on y trouvait. Comme Derek et elle avaient séjourné à la maison d'hôtes qu'elle gérait aujourd'hui, elle connaissait même déjà l'établissement. L'ancienne propriétaire, Mme Weiskopf, avait beaucoup de mal à l'entretenir, et quand Cate avait décidé de se lancer et lui avait fait une offre, la vieille dame avait sauté sur l'occasion. Aujourd'hui, Mme Weiskopf vivait à Pocatello, chez son fils et sa belle-fille.

La vente de l'appartement de Seattle avait rapporté à Cate un bénéfice confortable qu'elle s'était empressée de placer sur les comptes réservés aux études des garçons. Elle était bien décidée à ne pas toucher à cet argent. Elle vivait entièrement des revenus de la maison d'hôtes, ce qui ne laissait guère de place aux extras, même si le coût de la vie à

Trail Stop n'avait rien de commun avec celui de Seattle. Mais son affaire de petit déjeuner lui donnait un peu de marge, à condition qu'elle n'ait pas d'imprévus comme la fuite de ce matin. Elle avait eu de la chance que ce soit un problème mineur - et que M. Harris ne lui fasse rien payer.

Sa nouvelle vie avait ses avantages et ses inconvénients. Le plus gros atout était la présence des garçons à ses côtés toute la journée, tous les jours de l'année. Ils jouissaient d'une enfance équilibrée et d'une santé de fer grâce à la vie au grand air. Ils pouvaient jouer dehors en toute sécurité, et les voir s'épanouir était un motif suffisant pour qu'elle reste. Autre avantage appréciable : elle était son propre patron.

Dans la colonne des inconvénients, il y avait l'éloignement. Ici, pas de service de téléphonie mobile, pas d'ADSL. Une liaison par satellite assurait la transmission de la télévision, dont la réception était facilement bloquée par la neige. Impossible de faire un saut au supermarché pour quelques achats de dernière minute ; ici, les courses imposaient un trajet de deux heures aller-retour. Elle les faisait donc tous les quinze jours et achetait chaque fois une tonne de provisions. Le pédiatre se trouvait lui aussi à une heure de route. Quand les enfants iraient à l'école, elle devrait parcourir ce trajet deux fois par jour, cinq jours par semaine. Il lui faudrait donc engager quelqu'un pour la seconder. Même aller chercher le courrier exigeait un effort. En bas, à plus de quinze kilomètres de la maison d'hôtes, il y avait une longue rangée de boîtes aux lettres au bord de la grand-route. Les gens du village qui y descendaient étaient obligés d'emporter avec eux le courrier à poster, puis de remonter celui qui avait été distribué -qu'il leur fallait séparer à l'aide d'une collection d'élastiques selon les destinataires - et d'assurer la tournée une fois de retour.

Les enfants manquaient aussi d'amis. Il n'y avait qu'un enfant d'à peu près leur âge : Angelina Contreras, qui, à six ans, était au cours préparatoire et donc à l'école toute la journée. À cause de la distance, les rares adolescents du village passaient en général la semaine en ville chez des amis ou des parents durant l'année scolaire.

Cate n'ignorait pas les problèmes que posaient ses choix, mais dans l'ensemble, elle pensait avoir pris la meilleure décision pour les garçons.

Parfois, elle se sentait si seule qu'elle craignait de craquer. En surface, tout paraissait normal, banal, même. Elle menait une vie paisible dans une petite bourgade où tout le monde se connaissait ; elle élevait ses enfants, faisait ses courses, cuisinait et payait ses factures. Chaque jour

qui s'écoulait était plus ou moins semblable au précédent.

Mais depuis la mort de Derek, elle éprouvait en permanence le sentiment de marcher au bord d'un gouffre. Un seul faux pas, et ce serait la chute. Tout reposait sur ses épaules : le succès de son entreprise, l'avenir de ses enfants. Et si l'argent qu'elle avait mis de côté pour leurs études ne suffisait pas ? Et si, au moment de leur entrée à l'université, les taux d'intérêt s'effondraient ? Il n'y avait aucune certitude. Elle n'en aurait pas eu davantage avec Derek à ses côtés, elle en avait conscience, mais du moins n'aurait-elle pas été seule pour affronter les aléas de l'existence.

Pour les enfants, Cate s'était forcée à rester active et efficace. Elle avait refoulé son chagrin dans une prison intérieure où elle le gardait enfermé jusqu'au soir, quand elle se retrouvait seule. Pendant des mois, elle avait pleuré toutes les nuits, se concentrant le jour sur ses bébés et les soins à leur apporter. D'une certaine façon, trois ans plus tard, c'était toujours ainsi qu'elle fonctionnait. Le temps avait certes émoussé sa peine, mais celle-ci n'avait pas disparu. Elle pensait à Derek presque tous les jours, surtout lorsqu'elle reconnaissait ses expressions sur les visages de ses fils. Une photographie de la famille réunie était posée sur sa commode. Les garçons avaient l'habitude de la regarder et savaient qui était leur père.

Après sept années formidables avec Derek, sa disparition avait laissé un gouffre béant dans la vie et le cœur de Cate. Mais son plus cruel regret, c'était que jamais les garçons ne le connaîtraient.

Sa mère arriva juste après 16 heures cet après-midi-là. Cate gardait un œil sur l'allée, et dès que la Jeep Liberty noire s'engagea sur le parking, les garçons et elle se précipitèrent à sa rencontre.

— Voilà mes garçons ! s'exclama Sheila Wells, qui sauta de la Jeep et s'accroupit pour serrer les jumeaux dans ses bras.

— Mimi, regarde, dit Tucker en lui montrant le camion de pompier qu'il tenait.

— Regarde, répéta Tanner, qui brandissait fièrement un camion-poubelle jaune.

Leur grand-mère ne déçut pas leur attente.

— Mon Dieu ! Je n'avais pas vu de camion de pompier et de camion-poubelle aussi beaux depuis au moins... En fait, je crois même n'en

avoir jamais vu !

— Écoute, dit Tucker, actionnant la sirène.

Tanner se renfrogna. Son camion-poubelle n'avait pas de sirène, mais la benne se soulevait comme une vraie et l'arrière s'ouvrait. Il se baissa, y fourra des gravillons et déversa sa cargaison sur le camion de son frère.

— Hé! s'écria celui-ci, indigné, en le poussant sans ménagement.

Cate intervint avant qu'une bagarre n'éclate.

— Tanner, ce n'était pas bien de faire ça. Tucker, tu n'aurais pas dû pousser ton frère. Éteins-moi cette sirène. Donnez-moi ces camions tous les deux. Ils sont confisqués. Je vous les rendrai demain.

Tucker ouvrit la bouche pour protester, mais devant le haussement de sourcils menaçant de sa mère, il jugea plus sage de s'abstenir.

— Désolé de t'avoir poussé, dit-il à Tanner.

Comme son frère, celui-ci décida qu'après la punition du matin, mieux valait ne pas pousser le bouchon trop loin.

— Désolé de t'avoir gravillonné, répondit-il, magnanime.

Cate dut serrer les dents pour s'empêcher d'éclater de rire, et son regard croisa celui de sa mère. Les yeux écarquillés, Sheila plaqua une main sur sa bouche, consciente qu'en certaines occasions, un adulte ne doit surtout pas rire. Un gloussement s'échappa de sa gorge, mais elle eut tôt fait de se maîtriser et se releva pour embrasser sa fille.

— J'ai hâte de raconter ça à ton père.

— Dommage qu'il ne t'ait pas accompagnée.

— Peut-être la prochaine fois. Si tu ne peux pas rentrer à Seattle pour Thanksgiving, il viendra certainement avec moi.

— Et Patrick et Andie ?

Patrick était son frère cadet et Andie - Andria - sa femme. Sheila ouvrit le hayon arrière de la Jeep et entreprit d'en sortir ses bagages.

— Je leur ai déjà dit que nous viendrions peut-être ici pour Thanksgiving. Si tu peux tous nous accueillir, bien sûr. Si tes chambres

d'hôtes sont occupées, tant pis.

— J'ai deux réservations pour ce week-end-là, mais cela laisse encore trois chambres libres. Pas de problème, donc. Ce serait super que Patrick et Andie soient là.

— Sa mère va faire une crise si Andie vient ici au lieu de fêter Thanksgiving chez elle, fit remarquer Sheila d'un ton caustique.

Si elle appréciait beaucoup sa belle-fille, avec la mère d'Andie, c'était une autre histoire.

— On veut aider, dit Tucker en tirant sur une valise.

Comme celle-ci était bien trop lourde pour eux, Cate sortit un sac qui, à sa surprise, faisait quand même son poids.

— Tenez, vous deux, prenez ce sac. C'est lourd, alors faites attention.

— On s'en occupe, dit Tucker.

Ils prirent chacun une poignée avec une mine déterminée et poussèrent un grognement d'effort en soulevant le sac.

— Regardez un peu comme vous êtes forts ! s'extasia Cate.

Les deux garçons se rengorgèrent.

— Ah, les hommes, souffla Cate à sa mère. Il suffit d'un petit compliment pour se les mettre dans la poche.

Tandis qu'ils montaient les deux marches qui menaient à la terrasse couverte, Cate regarda à la ronde. M. Layton n'était toujours pas revenu. Elle ne voulait pas lui débiter sa carte de crédit pour une nuit supplémentaire. Comme elle n'avait pas d'autre client avant le lendemain, ce n'était pas grave s'il ne libérait pas la chambre à 11 heures, mais cette situation l'agaçait. Et s'il revenait quand elle aurait fermé la maison pour la nuit ? Comme elle ne laissait pas la clé à ses clients, soit il devrait la tirer du lit - réveillant sa mère et les enfants par la même occasion -, soit il tenterait de remonter par la fenêtre. Sauf que le loquet était maintenant verrouillé. S'il les dérangeait alors qu'ils étaient au lit, elle lui débiterait une nuit supplémentaire, décida-t-elle. De toute façon, où pourrait-il dormir, sinon ?

— Un problème ? s'enquit Sheila, remarquant son air songeur.

— Un client est parti ce matin sans prévenir, répondit Cate à voix basse, afin que les garçons ne l'entendent pas. Il est descendu par la fenêtre.

— Il ne voulait pas payer, tu crois ?

— J'ai le numéro de sa carte de crédit, alors c'est raté. En plus, il a laissé ses affaires ici.

— Voilà qui est bizarre, en effet. Et il n'a pas téléphoné ? Ah, oui, c'est vrai. Les portables ne marchent pas par ici.

— Il reste le téléphone fixe, lui rappela Cate avec lassitude. Non, il n'a pas téléphoné.

— S'il n'a pas donné signe de vie d'ici demain, vends ses affaires sur eBay, suggéra Sheila, qui suivit les garçons à l'intérieur.

Bonne idée, songea Cate, même si la loi exigeait sans doute qu'elle laisse plus d'une journée à son client pour réclamer ses effets personnels.

Il était déjà arrivé que des clients lui soumettent d'étranges requêtes, mais M. Layton était le premier à prendre la poudre d'escampette en abandonnant tout derrière lui. Cette situation inédite la mettait un peu mal à l'aise et, pour la première fois, elle se demanda si elle devait prévenir la police.

Et s'il avait eu un accident de voiture ? Et s'il gisait dans un ravin quelque part ? Le problème, c'était qu'elle ignorait où il était parti, car même s'il n'y avait qu'une route, elle débouchait sur une intersection à une trentaine de kilomètres de là, et il avait pu prendre l'une ou l'autre direction.

Elle avait son numéro de téléphone sur la fiche qu'il avait remplie à son arrivée. S'il n'était pas revenu le lendemain, elle l'appellerait. Et une fois l'énigme résolue, elle lui ferait clairement comprendre qu'il ne serait plus le bienvenu dans son établissement. Ce mystérieux M. Layton lui causait décidément trop de tracas.

Cate se leva à 5 heures pour entamer les préparatifs de la journée. Elle jeta d'abord un coup d'œil par la fenêtre du pignon sur le parking en contrebas. Peut-être M. Layton était-il rentré pendant la nuit et avait-il dormi dans sa voiture, puisqu'elle n'avait pas été réveillée par des coups frappés à la porte. Mais elle ne vit pas d'autre véhicule que son Ford Explorer rouge et la voiture de location de sa mère. Où diable était passé cet enquiquineur? Il aurait au moins pu la prévenir de ses intentions avant de partir ou, à défaut, lui dire ce qu'elle devait faire de ses bagages.

Elle était si agacée qu'elle décida de ranger ses affaires et de lui débiter une deuxième nuit pour le dérangement.

Mais il lui fallait pour l'instant commencer à préparer le petit déjeuner avant l'arrivée des clients du matin. La grande maison était silencieuse, à l'exception du tic-tac de la vieille pendule à balancier dans le vestibule. En dépit des nombreuses tâches qu'elle devait accomplir, Cate adorait le calme de ces heures matinales, quand elle était seule debout. C'était le moment où elle avait tout le loisir de réfléchir et d'écouter sa musique préférée tout en travaillant. Sherry n'arrivait que peu avant 7

heures, et en général, à 7 h 30 pile, les jumeaux dévalaient l'escalier, aussi affamés que des ours émergeant de leur période d'hibernation.

Comme souvent, elle se surprit à se demander si Derek aurait approuvé sa décision de s'installer à Trail Stop. Il avait adoré cette maison, mais en touriste. Aurait-il aimé en être le propriétaire ?

Ici, elle se sentait proche de lui et n'avait que des souvenirs heureux de leur vie commune - après des escalades éprouvantes et parfois périlleuses durant la journée, ils rentraient épuisés et ravis, s'effondraient sur leur lit moelleux et s'apercevaient qu'ils n'étaient pas si fatigués que ça, après tout.

À Seattle aussi, ils avaient été heureux, mais c'était là qu'il était mort, et ce lieu était trop chargé du drame de ces derniers jours atroces. La rue qu'elle avait empruntée pour se rendre à l'hôpital. Le pressing où elle était allée chercher le costume dans lequel il avait été enterré. La boutique où elle avait acheté l'affreuse robe noire qu'elle avait portée aux obsèques et jetée à la poubelle à peine ôtée, ivre de chagrin. Le lit dans lequel il était resté couché, brûlant de fièvre, avant d'accepter

enfin d'être emmené aux urgences - mais alors il était trop tard. Après son décès, plus jamais elle n'avait dormi dans ce lit.

C'étaient les souvenirs autant que l'état de ses finances qui l'avaient poussée à fuir Seattle. L'animation et la vie culturelle de la ville lui manquaient, de même que la baie et les bateaux. Et puis, sa famille vivait là, ainsi que ses amis. Mais lorsqu'elle y était enfin revenue en visite, elle avait passé tant de temps à Trail Stop, à rénover la maison d'hôtes et à lancer son affaire de son mieux, qu'elle était devenue une touriste dans sa ville natale. Désormais, son foyer se trouvait ici, dans l'Idaho.

Pour les jumeaux, bien sûr, Trail Stop avait toujours été leur foyer. Ils étaient si petits au moment du déménagement qu'ils ne se rappelaient pas avoir vécu ailleurs. Quand ils seraient plus grands et que la maison d'hôtes tournerait mieux - elle croisait les doigts -, elle les emmènerait plus souvent chez ses parents. A Seattle, ils pourraient aller ensemble à des concerts, à des matches, au théâtre et dans les musées. Les garçons enrichiraient ainsi leur expérience de la vie forcément un peu limitée dans cette petite bourgade rurale.

Trail Stop était perché sur une petite langue de terre qui se dressait au-dessus de la vallée telle une enclume. À droite bouillonnait la rivière, large, glaciale et périlleuse, avec ses saillies rocheuses déchiquetées qui émergeaient des tourbillons d'écume. Même les pros du rafting ne s'aventuraient pas dans les rapides ici ; ils ne commençaient leurs expéditions qu'à une vingtaine de kilomètres en aval. Sur les deux rives se dressaient les Bitterroots Mountains et les parois rocheuses que Derek et elle avaient escaladées - ou tenté d'escalader avant d'abandonner parce qu'elles étaient trop escarpées pour leur niveau.

Trail Stop était en fait comme dans une boîte, avec une seule route gravillonnée qui reliait la bourgade au reste du monde. Cette géographie particulière la protégeait des avalanches ; pourtant, l'hiver, le grondement de la neige qui dévalait les pentes abruptes dans le lointain faisait parfois frissonner Cate. La vie ici était compliquée, mais les inconvénients et le manque d'activité culturelle étaient compensés par la beauté époustouflante de la nature.

Sa mère entra dans la cuisine en bâillant. Sans un mot, elle sortit une tasse du placard et alla se servir un café dans la salle à manger. Cate jeta un coup d'œil à la pendule et soupira. 5 h 45. Ses deux heures de solitude avaient été écourtées ce matin, mais en contrepartie, elle allait passer un peu de temps seule avec sa mère, sans les garçons

réclamant l'attention de leur Mimi. Là aussi, c'était une question d'équilibre. Sa mère lui manquait, et elle aurait bien aimé la voir plus souvent.

Le nez plongé dans sa tasse, Sheila revint dans la cuisine et s'assit à table avec un soupir. Elle n'était pas du matin, et Cate la soupçonnait d'avoir fait sonner son réveil afin d'avoir un peu de temps en tête à tête avec sa fille avant le lever des jumeaux.

— À quoi sont les muffins aujourd'hui? finit-elle par demander d'une voix un peu enrouée.

— À la gelée de pommes aux épices, répondit Cate avec un sourire.

— Je parie que tu n'as pas trouvé ta gelée dans cette petite boutique à deux sous de l'autre côté de la rue.

— Non, je l'ai commandée sur le site Internet d'un magasin de Sevierville, dans le Tennessee.

Cate avait délibérément ignoré la pique. Elle savait que même si elle s'était installée à New York, sa mère y aurait trouvé à redire, parce que son problème était qu'elle voulait avoir sa fille et ses petits-enfants près de chez elle.

— Tanner parle davantage, fit remarquer Sheila un instant plus tard, en repoussant les mèches blondes qui lui tombaient sur le visage.

C'était une très belle femme, et Cate regrettait souvent de ne pas avoir hérité de sa beauté au lieu des traits un peu irréguliers qui étaient son lot.

— Quand il veut. J'en suis presque arrivée à la conclusion qu'il reste en retrait pour que son frère se fasse attraper à sa place.

Le sourire aux lèvres, elle lui raconta l'histoire de la boîte à outils et la façon dont elle avait découvert que Tanner connaissait les bases de l'arithmétique.

Sa mère rit, mais son visage trahissait sa fierté.

— J'ai lu quelque part qu'Einstein n'avait pas ouvert la bouche avant six ans. Mais je me trompe peut-être sur l'âge.

— Je ne pense pas que Tanner soit le nouvel Einstein, répondit Cate, qui n'avait d'autre ambition pour ses fils que de les voir heureux et en

bonne santé.

— Mon Dieu, je ne pourrais pas me lever aussi tôt tous les jours, dit Sheila en laissant échapper un autre bâillement. Quelle torture ! Quoi qu'il en soit, on ne peut pas dire à l'avance ce que va devenir un enfant. Toi, tu étais un vrai garçon manqué qui jouait au foot et grimpait aux arbres, sans oublier la varappe. Et regarde-toi aujourd'hui : tu mènes la vie d'une femme au foyer. Tu fais le ménage, tu cuisines, tu sers à manger.

— Je gère une entreprise, corrigea Cate. Et j'aime cuisiner. Je suis plutôt douée, je trouve.

Elle était sincère : cuisiner était le plus souvent un plaisir. Servir les clients ne la dérangeait pas non plus, car les contacts qu'elle établissait ainsi l'aidaient à les faire revenir. Le ménage, en revanche, c'était une autre histoire. Elle détestait cela et devait s'imposer cette corvée quotidienne.

— Ne le prends pas mal, reprit Sheila, qui marqua une hésitation. Mais tu ne cuisinais pas beaucoup quand Derek était en vie.

— Non. Nous nous partageons équitablement cette tâche et nous commandions à manger. Nous allions aussi souvent au restaurant, du moins avant la naissance des garçons.

Avec précaution, elle versa le lait dans un grand verre gradué et se pencha pour vérifier le niveau.

— Mais après sa mort, j'ai passé tous les soirs à la maison avec eux et j'ai fini par me lasser des plats de fast-food que j'achetais. Alors, je me suis payé quelques livres de recettes et je me suis mise à la cuisine.

Elle avait du mal à croire que cela ne remontait qu'à trois ans : la mesure des proportions et les mélanges étaient devenus une seconde nature, à tel point qu'elle avait l'impression de cuisiner depuis toujours. Ses premières expériences, lorsqu'elle essayait toutes sortes de plats exotiques, avaient aussi été un moyen de s'occuper l'esprit. Elle avait beaucoup jeté à l'époque, jugeant souvent le résultat de ses tentatives immangeable.

— Quand vous étiez petits, je cuisinais tous les soirs. Nous n'avions pas les moyens de dîner dehors ; même le fast-food était un luxe. Mais aujourd'hui, je ne cuisine plus beaucoup et cela ne me manque pas.

Cate dévisagea sa mère avec une pointe d'étonnement.

— Pourtant, tu prépares toujours des repas pantagruéliques pour toute la famille à Thanksgiving et Noël, et tu confectionnes aussi nos gâteaux d'anniversaire.

Sheila haussa les épaules.

— La tradition, la famille... tu sais ce que c'est. J'adore réunir tout le monde, mais pour être franche, je me passerais bien de tous ces préparatifs.

— Je pourrais m'en occuper, si tu veux. Ça me plairait beaucoup de cuisiner pour tout le monde, et pendant ce temps, papa et toi pourriez jouer avec les garçons.

Le regard de Sheila s'illumina.

— Ça ne te dérangerait pas, tu es sûre ?

— Me déranger ? Tu rigoles ! C'est moi qui suis gagnante dans l'affaire. Ces garnements inventent tous les jours de nouvelles bêtises.

— Ce sont des garçons, voilà tout. Tu étais casse-cou, c'est vrai, mais jusqu'à dix ans, Patrick a bien failli me faire tourner en bourrique - comme la fois où il a fabriqué la fameuse « bombe » dans sa chambre.

Cate se mit à rire. Patrick avait décidé qu'un pétard seul n'était ni assez bruyant ni assez puissant, alors, un 4 juillet, il en avait rassemblé une centaine. Avec un couteau subtilisé à la cuisine, il les avait ouverts délicatement et avait récupéré la poudre sur une feuille d'essuie-tout. Puis il avait demandé une boîte de conserve vide que Sheila, pensant qu'il voulait fabriquer un « téléphone à fil

», lui avait volontiers procurée.

Patrick avait lu un livre sur les vieilles pétoires qui se chargeaient par le canon et entendait fabriquer sa « bombe » selon le même procédé, sauf qu'il ne savait pas trop où allait quoi. Il avait mis la poudre dans la boîte de conserve, qu'il avait bourrée de papier toilette et de gravillons, puis avait tressé une longueur de ficelle qu'il avait trempée dans de l'alcool à brûler en guise de détonateur. Pour empêcher le plancher de prendre feu, il avait posé l'engin sur une feuille de papier sulfurisé. Enfin, il avait recouvert le tout de son vieil aquarium renversé, légèrement surélevé d'un côté pour laisser passer le détonateur. Dans son esprit, l'aquarium devait servir de rempart et lui permettre de profiter de l'explosion sans qu'il y ait de dégâts à nettoyer. Mauvais calcul.

L'unique bonne initiative de Patrick avait été de se mettre à couvert derrière son lit après avoir allumé la mèche.

Dans un fracas assourdissant, l'aquarium avait volé en éclats, projetant morceaux de verre et gravillons dans toute la pièce. Le papier toilette en feu s'était désintégré en petites flammèches qui étaient retombées sur le lit, le tapis et même à l'intérieur de la penderie ouverte de Patrick. Quand ses parents avaient fait irruption dans sa chambre, il était occupé à étouffer sous sa semelle les étincelles sur le tapis tout en tentant d'éteindre en crachant la flamme déjà conséquente qui mangeait son couvre-lit.

Sur le moment, la situation n'avait rien eu de drôle, mais à ce souvenir, Cate et Sheila se regardèrent et éclatèrent de rire.

— J'ai peur que ce soit aussi ce qui m'attend, dit Cate, partagée entre amusement et horreur.

Puissance deux.

— Pas forcément, répondit sa mère, vaguement dubitative. Mais s'il y a une justice en ce bas monde, Patrick aura quatre enfants qui seront tous comme lui. Mon souhait le plus cher est qu'il m'appelle au milieu de la nuit parce que ses rejetons auront commis une bêtise épouvantable et qu'il me demande pardon entre deux sanglots.

— Et la pauvre Andie, que fais-tu d'elle ?

— J'adore Andie, c'est vrai. Mais si elle doit souffrir aussi, ma conscience s'en remettra.

Cate pouffa de rire. Après avoir graissé les moules à muffins, elle entreprit de déposer une cuillerée de pâte dans chaque moule. Elle adorait sa mère, une femme volontaire, un brin irascible, qui vouait un amour sans bornes à ses enfants sans jamais rien leur passer. Cate avait l'intention d'utiliser sur les jumeaux quand ils seraient plus grands une tirade que sa mère avait servie à Patrick après l'avoir entendu geindre pendant une heure parce qu'il devait tondre la pelouse :

— Crois-tu que je t'aie porté pendant neuf mois et que j'aie supporté trente-six heures d'accouchement atroce pour que tu restes assis là à te plaindre ? Fais-moi le plaisir de lever tes fesses de ce canapé et d'aller tondre cette pelouse ! C'est pour ça que je t'ai eu !

Du pur génie.

— J'aimerais te parler de quelque chose, dit Sheila après une nouvelle hésitation. Comme ça, tu pourras y réfléchir tant que je suis là.

L'estomac de Cate se noua. Voilà qui ne présageait rien de bon. La gravité se lisait même sur le visage de sa mère.

— Que se passe-t-il ? Papa est malade ? Ou toi ? Mon Dieu, vous n'allez pas divorcer, n'est-ce pas ?

Sheila écarquilla les yeux, sidérée.

— Ma parole, j'ai engendré une pessimiste !

Cate s'empourpra.

— Bien sûr que non, mais la façon dont tu as dit ça, comme s'il y avait quelque chose de grave...

— Il n'y a rien de grave, je te le jure, affirma sa mère, avant de siroter une gorgée de café. C'est juste que ton père et moi aimerions avoir les garçons à la maison, comme il ne les a pas vus depuis Noël. Ils sont assez grands maintenant, tu ne crois pas ?

Cate leva les yeux au ciel.

— Tu l'as fait exprès.

— Quoi donc ?

— De me faire croire qu'il y avait un problème grave.

D'un geste, elle fit taire les protestations de sa mère.

— Ce n'est pas ce que tu as dit, mais la manière dont tu l'as dit, et ton expression. Tu savais bien que, comparée à toutes les choses horribles que j'imaginerais, l'idée des garçons allant à Seattle avec toi me semblerait mineure. Maman, je te connais. Je sais comment tu fonctionnes. J'ai pris des notes parce que j'ai l'intention d'utiliser les mêmes tactiques avec mes fils.

Elle laissa échapper un soupir.

— Ce n'est pas nécessaire. Je ne suis pas foncièrement opposée à cette idée. Je ne suis pas non plus très emballée, mais j'y réfléchirai. Combien de temps envisageais-tu de garder les enfants ?

— Quinze jours me semblent une durée raisonnable, considérant la pénibilité du voyage.

Cate identifia là aussi un stratagème. Sa mère était une experte en négociation. Elle voulait sans doute une semaine avec les garçons et, pour s'assurer de l'obtenir, elle demandait le double. Ce serait peut-être une bonne leçon pour elle si Cate acceptait les deux semaines d'emblée sans barguigner. Quinze jours de surveillance permanente de jumeaux de quatre ans, turbulents de surcroît, pouvaient venir à bout des constitutions les plus solides.

— On verra, répondit-elle, refusant de se laisser entraîner dans une discussion sur la durée du séjour alors qu'elle n'avait même pas dit oui.

Si elle ne se méfiait pas, Sheila aurait tôt fait de l'embrouiller avec les détails d'un séjour qu'elle n'avait pas encore approuvé.

— Ton père et moi paierons les billets d'avion, bien entendu, insista Sheila d'un ton persuasif.

— J'y réfléchirai, répéta Cate.

Sheila poussa un soupir.

— Nous avons pas mal de détails à régler.

— Nous aurons tout le temps plus tard... si je dis oui. Pour l'instant, tu ferais mieux de laisser tomber, parce que je ne prendrai aucune décision avant d'y avoir réfléchi plus longtemps que les deux minutes que tu m'accordes.

L'espace d'une seconde, Cate songea avec nostalgie au salon de coiffure où elle avait ses habitudes à Seattle. Elle ne s'était pas fait couper les cheveux depuis si longtemps qu'elle n'avait plus de style reconnaissable. Aujourd'hui, ses longs cheveux châtain ondulés étaient simplement retenus par une pince en écaille à la base de la nuque. Elle avait les ongles courts et sans vernis parce que c'était plus pratique pour la pâtisserie, et elle ne se rappelait plus la dernière fois qu'elle s'était verni les ongles des orteils. La seule coquetterie qu'elle s'autorisait dans sa nouvelle vie, c'était le rasage des jambes et des aisselles, auquel elle ne dérogeait pas parce que... enfin bref, elle n'y dérogeait pas. Et puis, ça ne lui prenait que trois minutes de plus sous la douche.

Les jumeaux étaient si excités par la visite de leur Mimi qu'ils

dévalèrent les escaliers en pyjama une bonne demi-heure plus tôt qu'à leur habitude. Sherry venait d'arriver, trois clients sur ses talons, et Cate se réjouit de pouvoir confier à sa mère la tâche de surveiller le petit déjeuner des garçons et de les distraire. Son propre petit déjeuner se limitait à un de ses muffins, dont elle croquait une bouchée quand elle le pouvait.

C'était une superbe journée de début septembre. L'air était vif et clair, et il semblait à Cate que presque tous les habitants de Trail Stop avaient décidé de passer prendre le petit déjeuner chez elle ce matin. Même Neenah Dase, une ancienne religieuse qui, pour des raisons que Cate ignorait, avait quitté les ordres et tenait maintenant le magasin d'alimentation-graineterie - et était la propriétaire de M. Harris, qui occupait le petit appartement au-dessus -, vint manger un muffin. Neenah, une femme calme et pleine d'assurance d'environ quarante-cinq ans, comptait parmi les habitants de Trail Stop que Cate préférait. Elles n'avaient pas souvent l'occasion de bavarder, chacune ayant son entreprise à gérer, et ce matin-là ne fit pas exception à la règle. Avec un salut de la main et un au revoir joyeux, Neenah franchit le seuil et s'en alla.

Accaparée par son travail, Cate n'eut pas l'occasion de monter à l'étage avant 13 heures passées.

Tandis que sa mère occupait les garçons, elle prépara les chambres pour les clients qui devaient arriver dans l'après-midi. M. Layton ne s'était toujours pas manifesté, et elle était maintenant aussi inquiète qu'agacée. Avait-il eu un accident ? La route gravillonnée pouvait se révéler traîtresse si on prenait un des lacets à une vitesse excessive. La mystérieuse disparition de M. Layton remontait maintenant à plus de vingt-quatre heures.

Sur une impulsion, elle alla dans sa chambre et téléphona au shérif du comté. Après une brève attente, on lui passa un inspecteur.

— Ici Cate Nightingale, de Trail Stop. Je tiens la maison d'hôtes du village. Un de mes clients est parti hier matin sans prévenir et n'est pas revenu. Toutes ses affaires sont encore là.

— Savez-vous où il allait ? demanda l'inspecteur.

— Non, répondit-elle, songeant à la drôle de réaction qu'avait eue M. Layton la veille, quand il avait rebroussé chemin sur le seuil de la salle à manger. Il est parti sans rien dire, entre 8 et 10 heures. Il n'a pas non plus téléphoné depuis et était censé libérer la chambre hier à 11

heures. J'ai peur qu'il ait eu un accident.

L'inspecteur nota le nom et la description de M. Layton, puis demanda le numéro de sa plaque minéralogique, que Cate descendit chercher dans son bureau. Comme elle, le policier pensait que M. Layton pouvait avoir eu un accident. Il allait se renseigner auprès de l'hôpital local et la rappellerait plus tard dans l'après-midi.

Cate dut s'en satisfaire. De retour à l'étage, elle entra dans la chambre trois et l'examina du regard, cherchant un indice que M. Layton aurait pu laisser sur sa destination. Le dessus de la commode était vide, à l'exception d'un peu de monnaie éparpillée sur le bois ciré. Une tenue de rechange était suspendue dans la penderie, et la valise ouverte sur la chaise contenait des sous-vêtements et des chaussettes, un petit sac en plastique de chez Wal-Mart avec les poignées nouées, un flacon d'aspirine et une cravate en soie roulée. Elle réprima son envie de jeter un coup d'œil dans le sac en plastique : si M. Layton avait été victime d'un crime, elle ne voulait pas laisser d'empreintes sur ses affaires.

Dans la petite salle de bains attenante, elle découvrit un rasoir jetable et une bombe de mousse à raser sur le rebord du lavabo, ainsi qu'un déodorant près du robinet d'eau froide. Une trousse de toilette était posée, ouverte, sur la chasse d'eau des W-C. À l'intérieur, Cate remarqua une brosse à cheveux, un tube de dentifrice, une brosse à dents et quelques pansements épars.

Aucun objet précieux, à première vue, mais la plupart des gens tenaient à leurs affaires, même si elles avaient peu de valeur marchande. Si M. Layton avait laissé tout ça derrière lui, il avait sûrement l'intention de revenir. Mais alors, pourquoi était-il parti en catimini, descendant par la fenêtre comme un fuyard?

C'était peut-être le nœud du problème. Peut-être n'était-il pas fou. Peut-être cherchait-il à fuir. La question était : quoi ? Ou qui ?

Yuell Faulkner se considérait avant tout comme un homme d'affaires. Le but du jeu, c'était de gagner du fric. Et vu qu'il trouvait ses clients par le bouche-à-oreille, il ne pouvait se permettre un ratage.

Il refusait tout net certaines missions, en particulier celles qui risquaient de lui valoir une intervention des Fédéraux, ce qui impliquait pour l'essentiel de fuir comme la peste tout ce qui touchait à la politique. Il prenait également toujours soin d'éviter ce qui pouvait faire parler de lui dans les médias nationaux. Si cela se produisait néanmoins, il s'arrangeait pour faire passer l'affaire pour un banal accident.

Fort de ces quelques précautions, il commençait toujours par étudier à fond l'offre qu'il recevait.

Parfois, certaines propositions n'étaient pas très nettes - il fallait dire qu'il ne traitait pas vraiment avec des enfants de chœur. Par principe, il vérifiait donc à deux fois les informations fournies, puis prenait sa décision en toute connaissance de cause, en s'efforçant de ne pas se laisser influencer par la montée d'adrénaline que provoquait en lui la perspective d'un coup de maître. Oui, il aurait pu accepter toutes les missions casse-cou qu'on lui soumettait, élaborer des plans toujours plus audacieux, mais si les casinos de Las Vegas ne faisaient pas faillite, c'était qu'à l'évidence, il était impossible de gagner à tous les coups. Ce boulot, c'était son gagne-pain, point final.

Et puis, il tenait à la vie.

Mais quand Yuell entra dans le bureau de Salazar Bandini, il savait qu'il allait devoir accepter la proposition que Bandini lui ferait, quelle qu'elle soit, sous peine de ne pas ressortir de cette pièce vivant.

Comme tout le monde, il connaissait l'homme. Sa réputation avait précédé son arrivée dans le milieu de Chicago. Inutile de préciser que Salazar Bandini n'était pas son véritable nom. L'homme assis derrière le bureau avait une allure slave. À moins qu'il ne fût d'origine germanique. Ou russe, pourquoi pas : cela aurait collé avec ses pommettes hautes et ses arcades sourcilières saillantes.

Bandini avait les cheveux d'un blond presque blanc, si fins qu'ils laissaient transparaître son cuir chevelu rosé. Ses yeux bruns étaient aussi froids que ceux d'un requin.

L'homme se cala dans son fauteuil sans inviter Yuell à s'asseoir.

— Vous n'êtes pas donné, fit-il remarquer. Vous avez une haute opinion de vous-même.

Que répondre à cela ? Rien, parce que c'était la vérité. Ce que Bandini voulait, il devait le vouloir à tout prix, sinon il ne l'aurait pas reçu en personne, l'autorisant à franchir les barrières humaines et électroniques dont il s'entourait.

Au bout d'une longue minute de silence durant laquelle Yuell attendit que Bandini lui explique pourquoi il avait besoin de ses services, tandis que celui-ci guettait le moindre signe de nervosité chez son interlocuteur - ce qui ne risquait pas d'arriver -, Bandini lui ordonna de s'asseoir.

Yuell se pencha sur le bureau, prit un stylo sur le luxueux support près du téléphone et chercha un morceau de papier du regard. Il haussa les sourcils à l'adresse de Bandini. Imperturbable, celui-ci ouvrit un tiroir et en sortit un bloc qu'il poussa vers Yuell.

Yuell en déchira une feuille et repoussa le bloc vers Bandini. Sur le papier, il écrivit : *Présence de micros vérifiée dans la pièce ?*

Il n'avait pas encore prononcé un mot, n'avait pas été identifié par son nom, mais mieux valait se montrer prudent. Le FBI avait forcément tenté d'en cacher un ici, ainsi que de mettre les téléphones sur écoute. Quelqu'un pouvait être en planque dans l'immeuble en face avec un micro parabolique hypersensible pointé sur la fenêtre. Les efforts des Fédéraux dépendaient de l'importance de Bandini sur leur écran radar. Or, s'ils avaient entendu la moitié de ce qui se disait dans la rue, Bandini devait avoir la taille d'un porte-avions sur leur écran.

Une ombre amusée passa sur le visage de Bandini.

— Ce matin. Par moi-même.

Au lieu de confier cette corvée à n'importe lequel de ses larbins, Bandini avait préféré s'en charger en personne. La confiance régnait.

Futé de sa part.

Yuell remit le stylo à sa place, plia en deux la feuille de papier, qu'il glissa dans sa poche, et s'assit.

— Vous êtes un homme prudent, commenta Bandini, dont les yeux

évoquaient deux billes de glaise durcie. Vous n'avez pas confiance ?

Quelle bonne blague, songea Yuell.

— Je n'ai même pas confiance en moi. Pourquoi en irait-il autrement pour vous ?

Bandini laissa échapper un rire grinçant dépourvu d'humour.

— Je crois que vous me plaisez.

Yuell attendit en silence qu'il se décide à en venir au fait.

Personne n'aurait pu l'imaginer dans le rôle de nettoyeur. Il intervenait sur des chantiers difficiles et s'assurait de laisser le terrain nickel derrière lui. Un travail pour lequel il était très, très doué.

Il était aidé en cela par son physique. Chez lui, tout était ordinaire : taille moyenne, visage passe-partout, cheveux châtons, yeux noirs, âge indéterminé. Personne ne remarquait ses allées et venues, et même dans le cas contraire, la seule description qu'on parvenait à donner de lui correspondait à des millions d'autres individus. Rien dans son apparence n'était menaçant, si bien qu'il lui était facile d'approcher une cible sans se faire repérer.

Officiellement, il était détective privé - un détective aux tarifs exorbitants. Ses compétences d'enquêteur lui étaient d'ailleurs bien utiles quand il était sur les traces d'un « client ». Il acceptait même régulièrement des missions en tant que détective - en général des enquêtes pour adultère -, histoire de se faire bien voir du fisc. Il déclarait chaque cent payé par chèque. Par chance, la plupart du temps, les commanditaires tenaient à une totale discrétion et le payaient donc en liquide. Il lui fallait ensuite réaliser quelques acrobaties pour « laver » cet argent, dont la plus grosse partie finissait bien à l'abri sur un confortable compte épargne dans un paradis fiscal.

Yuell s'appuyait sur une équipe de cinq hommes triés sur le volet. Chacun d'eux savait penser par lui-même, et n'était ni casse-cou ni coutumier des ratages. Il ne voulait pas de cow-boys qui auraient risqué de ruiner l'affaire qu'il avait mis des années à bâtir. Une fois, il avait engagé un type qui n'avait pas été à la hauteur et avait été contraint de rectifier le tir. Seul un idiot commettait deux fois la même erreur.

— J'ai besoin de vos services, finit par dire Bandini, qui ouvrit de nouveau un tiroir et en sortit un instantané qu'il glissa vers Yuell sur

la laque rutilante de son bureau.

Yuell examina le cliché sans le toucher. Il représentait un homme aux cheveux foncés, à la couleur des yeux indistincte, qui devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Vêtu d'un costume gris très classique, il montait à bord d'une Camry grise dernier modèle, une mallette à la main. L'arrière-plan évoquait une banlieue résidentielle : maison de brique, pelouse, arbres.

— Il a pris quelque chose qui m'appartient. Je veux le récupérer.

Yuell se tritura le lobe de l'oreille et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Bandini sourit, dévoilant des canines aussi acérées que celles d'un loup.

— Aucun danger, les vitres sont insonorisées. Les murs aussi.

Maintenant que Yuell y prêtait attention, il n'entendait aucun bruit en provenance de la rue. Les seuls sons étaient ceux de leurs voix. Pas de ronronnement de climatisation, pas de bruits de canalisations, rien. Il se détendit, ou du moins cessa de s'inquiéter à cause du FBI - il n'était pas assez stupide pour en faire autant au sujet de Bandini.

— Quel est son nom ?

— Jeffrey Layton. C'est un expert-comptable. Mon comptable.

— Détournement de fonds ?

— Pire. Ce petit fumier est parti avec mes bilans, puis m'a annoncé au téléphone qu'il me les rendrait si je déposais vingt millions sur un compte numéroté en Suisse.

Yuell siffla entre ses dents. Soit Jeffrey Layton, comptable agréé, était doté d'une audace sans bornes, soit il avait un cerveau de la taille d'un petit pois. Il pencha pour le petit pois.

— Et si vous refusez de payer ?

— Il a téléchargé toute ma comptabilité sur une clé USB. Il menace de la remettre au FBI si l'argent n'est pas viré sur son compte d'ici quinze jours. Sympa de sa part de me laisser le temps de rassembler la somme, non ? Deux jours sont déjà écoulés, reprit-il après un temps d'arrêt.

Bandini avait raison : c'était bien pire qu'un simple détournement de

fonds. L'argent se remplaçait, et coincer Layton n'aurait alors été qu'une question de sauver la face. Mais les fichiers téléchargés -

et Bandini devait parler de ses véritables bilans, non du deuxième jeu destiné au fisc - fourniraient non seulement au FBI les preuves irréfutables de ses fraudes fiscales, mais aussi une foule d'informations sur les gens avec qui il travaillait et qui ne manqueraient pas de lui tomber dessus à bras raccourcis.

Autant dire que Layton était un homme mort. C'était une simple question de temps.

— Pourquoi avez-vous attendu deux jours ? s'enquit Yuell.

— Mes hommes ont essayé de le retrouver, sans succès, répondit Bandini d'un ton monocorde qui ne laissait rien augurer de bon pour les responsables de cet échec. Quand Layton a pris contact avec moi, il avait déjà quitté la ville. Il s'est rendu à Boise, a loué une voilure et s'est volatilisé.

— L'Idaho ? Il est de là-bas ?

— Non. Pourquoi l'Idaho ? Mystère. Il aime peut-être les patates. Voyant que mes hommes restaient bredouilles, j'ai décidé qu'il me fallait un spécialiste. Je me suis renseigné à droite et à gauche et votre nom a fait surface. Il paraît que vous êtes doué.

Pour la première fois, Yuell aurait préféré ne pas jouir d'une aussi bonne réputation. Il aurait pu vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours sans ce face-à-face avec Salazar Bandini.

Inutile de réfléchir longtemps pour comprendre qu'il s'agissait d'une affaire dans laquelle il avait tout à perdre. S'il refusait le contrat, on retrouverait son corps en petits morceaux - si on le retrouvait jamais. Et s'il l'acceptait, Bandini le soupçonnerait d'avoir téléchargé le contenu de la clé USB sur son propre ordinateur avant de la lui remettre. Le savoir, c'était le pouvoir. Bandini n'hésiterait pas à poignarder n'importe qui dans le dos et s'attendait donc au même comportement de la part de tout le monde. Comment réagir en pareil cas ? Tuer le messenger. On ne pouvait faire chanter per sonne quand on était mort.

Mais Yuell ne s'était pas bâti une telle réputation en étant stupide ou lâche. Il soutint le regard froid et vide de Bandini.

— Vous soupçonneriez forcément celui qui retrouvera la clé USB d'en

avoir copié les fichiers avant de vous la rendre. Bref, je ne donne pas cher de la peau de ce gars. Cela étant dit, pourquoi accepterais-je ce job ?

Bandini laissa de nouveau échapper son rire grinçant et se renfonça dans son fauteuil.

— Décidément, vous me plaisez, Faulkner. Vous avez un cerveau. C'est rare, vous savez. Rassurez-vous, je n'ai pas peur qu'on copie les fichiers. Ils sont codés pour s'effacer si quiconque tente d'y accéder sans mot de passe. Layton l'a.

Peut-être Bandini disait-il la vérité. Peut-être que non. Yuell ferait des recherches sur les fichiers informatiques pour savoir s'il était possible d'écrire un programme capable de s'effacer de lui-même du disque en cas d'accès non autorisé. Probablement. Avec ces maudits pirates et barjos de l'ordinateur, il fallait s'attendre à tout.

Ou alors, peut-être que même en effaçant les fichiers, les informations restaient stockées quelque part en cache sur le disque. Il songeait depuis un moment à recruter un expert en informatique et regrettait maintenant de ne pas avoir engagé cette dépense. Trop tard. Il devrait se contenter de ses propres conclusions et n'aurait pas le temps de mener une enquête approfondie.

— Trouvez-moi cette clé USB, dit Bandini. Occupez-vous de Layton, et les vingt millions sont à vous.

Yuell parvint à dissimuler toute réaction, mais il était aussi alarmé que séduit. Bandini aurait pu lui offrir la moitié - même un dixième - de cette somme, et il se serait senti surpayé. Vingt millions ! À

ce tarif, la clé USB devait contenir des informations pour le moins explosives - sans doute davantage que la comptabilité de Bandini. Quoi que ce fût, il ne tenait pas à le savoir.

Peut-être Bandini avait-il prévu de le tuer de toute façon, si bien que le montant de l'offre importait peu.

Cette pensée le tracassait. Mais, sur le plan professionnel, elle ne tenait pas debout. Si le bruit se répandait que Bandini n'honorait pas ses engagements, il perdrait toute crédibilité. Peur ou pas, on ne plaisantait pas avec l'argent.

De toute façon, il lui était désormais impossible de reculer.

— Vous avez le numéro de sécurité sociale de Layton? demanda-t-il.
Ça me ferait gagner du temps.

Bandini sourit.

Yuell Faulkner contacta ses deux meilleures recrues, Hugh Toxtel et Kennon Goss, parce qu'il ne voulait surtout pas échouer sur ce coup-là. Il envoya un troisième homme, Armstrong, au domicile de Layton pour un petit état des lieux. Avec un peu de chance, des relevés de cartes de crédit seraient arrivés depuis la fuite précipitée du comptable. Peut-être même aurait-il laissé traîner des indices utiles. Les gens commettaient des bourdes tous les jours, et Layton avait déjà montré qu'il n'était pas le plus malin des hommes.

Tout en attendant l'arrivée de Toxtel et Goss, Yuell fit plusieurs recherches sur Internet, afin de recueillir toutes les informations possibles sur Jeffrey Layton. La pêche fut bonne.

De l'état civil, il obtint les dates de son mariage et du divorce qui s'était ensuivi. Au passage, il nota le nom de l'ex-Mme Layton pour enquête ultérieure. Si elle ne s'était pas remariée, il était possible que Layton ait cherché de l'aide auprès d'elle.

Certains programmes qu'il utilisait n'étaient pas à proprement parler légaux, mais il avait accepté sans hésitation de les payer au prix fort parce qu'ils lui permettaient d'accéder à des bases de données ultraconfidentielles : compagnies d'assurances, banques, administrations. En toute logique, il commença par le plus grand assureur santé de l'Illinois et découvrit que Layton était suivi pour hypertension et qu'il avait aussi une ordonnance vieille de deux ans pour du Viagra.

Il n'avait pas eu la prévoyance de renouveler son traitement hypotenseur avant de mettre les bouts avec les fichiers de Bandini. Voilà qui n'était guère prudent : courir pour sauver sa peau était forcément stressant, et un pépin était si vite arrivé !

Après avoir réussi à récupérer le numéro du permis de conduire de Layton, Yuell se connecta à la base de données de la sécurité sociale, manœuvre qui réclamait un peu plus d'habileté que les autres. Mais il insista parce que le jeu en valait la chandelle. Les données de la sécurité sociale étaient le sésame qui lui ouvrirait les portes de l'existence de Layton.

Armstrong appela de son portable. Il se trouvait toujours au domicile de Layton.

— Je tiens le jackpot, lui annonça-t-il. Cet abruti garde tout.

Yuell avait espéré qu'étant comptable, Layton se comporterait ainsi.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Pratiquement toute sa vie. Il garde les papiers importants - certificat de naissance, carte de sécurité sociale, relevés de cartes de crédit - dans un coffre-fort mural.

— J'ai déjà son numéro de sécurité sociale. Donne-moi ceux de ses cartes de crédit, puis remets tout en place et débarrasse le plancher.

Armstrong lui lut les numéros des cartes avec les codes de sécurité. Layton en possédait une vraie collection : deux American Express, trois Visa, une Discover et deux MasterCard, signe caractéristique d'un individu qui vivait au-dessus de ses moyens. Avec méthode et précaution, afin de ne pas déclencher d'alerte, Yuell se connecta à chaque base de données, à la recherche de nouveaux débits. Il trouva ce qu'il cherchait sur le compte de la deuxième Visa : un débit en faveur d'une maison d'hôtes à Trail Stop, Idaho, qui remontait à la veille.

Bingo.

Décidément, la stupidité de cet homme était sans bornes. Il aurait dû payer en liquide, se faire discret, prendre la peine d'effacer ses traces. Pour rien au monde on ne payait par carte bancaire quand on était en cavale, à moins d'être à court de liquide, ce qui constituait là encore une bourde monumentale : qui se lancerait dans une opération pareille sans un bon paquet de billets dans sa poche ?

Yuell se cala dans son fauteuil et réfléchit. Peut-être s'agissait-il d'une feinte. Peut-être Layton avait-il réservé cette chambre sans jamais se pointer là-bas. En cas de réservation, la plupart des hôtels débitaient une nuitée, qu'on ait occupé la chambre ou non. Peut-être Layton n'était-il pas si bête que ça, après tout.

Il nota le nom de la maison d'hôtes et chercha le numéro de téléphone. Il lui serait facile de savoir si Layton s'y était rendu ou non. Il composa le numéro sur son portable.

Une femme répondit à la troisième sonnerie.

— Maison d'hôtes Nightingale, dit-elle d'une voix mélodieuse et

chaleureuse.

Yuell échafauda un plan en toute hâte.

— Ici National Car Rental, dit-il. Un client ne nous a pas retourné son véhicule dans les délais. Il nous avait donné ce numéro de téléphone. Son nom est Jeffrey Layton. Se trouve-t-il chez vous ?

— Non, je regrette.

— Est-il venu ?

— Oui, en effet, mais... je crains qu'il n'ait eu un problème.

— Quel genre de problème ? s'enquit Yuell, pris au dépourvu.

— En fait, ce ne sont que des conjectures. Il est parti hier et n'est pas revenu. Toutes ses affaires sont encore là, mais... J'ai signalé sa disparition au shérif. J'ai peur qu'il ait eu un accident.

— J'espère que non, mentit Yuell, qu'une chute mortelle dans un ravin aurait bien arrangé. Vous a-t-il dit où il allait ?

— Non, je n'ai pas eu l'occasion de le lui demander.

— Eh bien, ce n'est pas une bonne nouvelle. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé, mais... je vais devoir prévenir notre compagnie d'assurances.

— Oui, bien sûr.

— Qu'allez-vous faire de ses affaires ? La police a-t-elle prévenu ses proches ?

— La disparition de M. Layton n'est pas officielle pour l'instant. S'il ne réapparaît pas bientôt, je suppose qu'on recherchera sa famille. Je lui ferai alors parvenir ses affaires. D'ici là, je vais les garder, j'imagine, répondit la femme, que cette perspective ne semblait guère réjouir.

— Merci pour votre aide, en tout cas, dit Yuell avant de raccrocher, le sourire aux lèvres.

Il fit le point. Layton avait-il la clé USB sur lui ? Ce truc pouvait être n'importe où. Certains gardaient ces petits gadgets sur une chaîne autour du cou, afin de ne pas les égarer. Layton pouvait aussi l'avoir planquée dans un coffre à sa banque, auquel cas l'affaire était mal engagée. Mais si ça se trouvait, il l'avait tout bêtement rangée dans sa

valise.

Avec un peu de chance, la clé USB était dans cette maison d'hôtes, attendant sagement d'être récupérée par ses hommes. Dans un cas comme dans l'autre, Yuell était optimiste : Layton était vraisemblablement mort, et dans des circonstances on ne peut plus accidentelles. Ne restait plus qu'à retrouver la clé.

Hugh Toxtel arriva le premier. C'était un homme expérimenté, patient et méthodique, qui approchait de la quarantaine. Il allait toujours sans rechigner là où l'emmenaient ses missions. Comme Yuell, il était brun et de taille moyenne, mais avait les traits plus anguleux. C'était le premier homme de main que Yuell avait engagé, une décision que ni l'un ni l'autre n'avait jamais regrettée.

— Tu vas laisser tomber l'affaire Silvers pour l'instant. Je t'envoie avec Goss dans l'Idaho.

— Qu'est-ce qu'il y a dans l'Idaho ? s'enquit Hugh Toxtel, qui s'assit et tira sur ses jambes de pantalon au pli impeccable.

Il avait l'habitude de s'habiller comme un cadre dirigeant d'une entreprise du CAC 40, ce qui était peut-être son rêve secret, mais était très loin de la réalité.

— Le comptable en fuite de Salazar Bandini.

Hugh fit la grimace.

— Il a déconné et s'est tiré avec le fric, c'est ça ?

— Pas exactement. Il a copié toute la compta - la vraie - sur une clé USB et essaie de faire chanter son patron. Bandini a perdu sa trace dans l'Idaho et m'a contacté.

— Pourquoi l'Idaho ? s'étonna Hugh. Si j'étais assez con pour essayer de faire chanter Bandini, je quitterais au moins le pays. Enfin, tu vas me dire, quand on est assez débile pour s'en prendre à Bandini...

— Il n'est peut-être pas si con que ça. Et si c'était une fausse piste ?

Layton était expert-comptable, tout de même, songea Yuell. Il était peut-être inexpérimenté, voire naïf, mais stupide, certainement pas. Il ne fallait pas le sous-estimer. Peut-être avait-il laissé une valise et des vêtements achetés exprès comme leurre à Trail Stop, avant de s'empresse de déguerpir.

Mais dans le doute, Yuell n'avait d'autre choix que d'envoyer ses hommes vérifier sur place.

— Tu crois ? demanda Hugh.

Yuell haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Possible. Tu fonces là-bas dès demain. Au moindre détail qui cloche, je veux être informé aussitôt. Regarde si les vêtements qu'il a laissés sont neufs. Idem pour la valise.

Il lui tendit le dossier qu'il avait passé les deux dernières heures à compiler.

— Tiens, voilà tout ce que j'ai sur le bonhomme.

Hugh contempla longuement la photo fournie par Bandini, gravant le visage de Layton dans sa mémoire. Puis il parcourut avec attention les informations rassemblées par Yuell et en tira la même conclusion que ce dernier.

— Ce type est dépassé, mais pas con.

— C'est aussi mon avis. Il a réservé une chambre dans une espèce de gîte à Trail Stop, dans l'Idaho, et a payé par carte de crédit. Il sait forcément que chaque paiement par carte permet de le localiser, non ? Alors, pourquoi l'a-t-il fait ?

Sur ces entrefaites, Kennon Goss arriva à son tour. Il y avait chez lui une cruauté glaciale, une absence totale de pitié qu'il s'employait à dissimuler, en général avec succès. C'était toujours à Goss que Yuell faisait appel quand il fallait approcher une femme. Blond et séduisant, il possédait un sex-appeal auquel la gent féminine se révélait très sensible, un charme qui marquait les mémoires et était de ce fait une arme à double tranchant. Il devait donc redoubler de prudence pour ne pas éveiller les soupçons. En mission, il ne faisait pas mystère de ses goûts de luxe. À ses yeux, un hôtel était un bouge s'il ne disposait pas d'une connexion Internet, d'un *room service* vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans oublier le chocolat fin posé sur son oreiller tous les soirs.

Yuell lui résuma l'affaire Jeffrey Layton. Goss se pencha en avant et se prit la tête entre les mains.

— Un bled paumé dans l'Idaho, bougonna-t-il. De Seattle, ça va nous prendre deux jours en diligence.

Yuell réprima un sourire. Il aurait adoré les accompagner là-bas, juste pour voir Goss affronter Mère Nature.

— Il y a des aérodromes partout dans l'Idaho. Vous devrez sans doute prendre un coucou à Boise, mais après, le trajet en voiture ne devrait pas être trop pénible. Je vais m'arranger pour vous trouver un 4 x 4.

Goss laissa échapper un grognement étouffé.

— Pas un pick-up, par pitié.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Tout en écoutant Yuell exposer la situation, Kennon Goss sentit un enthousiasme grandissant l'envahir. Son esprit échafaudait déjà un tout autre scénario que celui imaginé par son patron.

Il détestait Yuell Faulkner de toute son âme, et pourtant, depuis plus de dix ans, il travaillait pour cet enfoiré, refoulant sa haine tout en rongant son frein, à l'affût d'une occasion propice. Durant cette longue attente, il était par bien des côtés devenu semblable à celui qu'il haïssait tant, une ironie dont il avait conscience. Au fil des années, ses propres sentiments s'étaient atrophiés, si bien qu'aujourd'hui, il n'était plus qu'un être froid et insensible, capable de liquider un autre humain sans plus d'émotion que s'il écrasait un cafard.

Depuis le début, il savait que ce serait le prix à payer, mais face à l'intensité de sa haine, il avait toujours considéré que le jeu en valait la chandelle.

Seize ans plus tôt, Yuell Faulkner avait tué son père. Goss ne se faisait aucune illusion sur le genre d'homme que ce dernier avait été : un tueur à gages, tout comme Faulkner, et lui-même aujourd'hui.

Un être complexe, son père. D'un côté, un mari aimant, un père sévère mais juste ; de l'autre, un tueur sans états d'âme.

Son père avait travaillé pour Faulkner pendant plus de trois ans. Tout ce que Goss avait réussi à découvrir, et seulement après avoir rejoint son écurie de tueurs, c'était que Faulkner avait accusé son père d'être un maillon faible et l'avait fait liquider. Pour quelle raison ? Mystère.

Simple péripétie professionnelle pour Yuell Faulkner, cette exécution en règle avait détruit la vie de Goss. Sa mère avait été anéantie par le

meurtre de son mari : le jour du retour de Goss à l'université, une semaine après les obsèques, elle avait avalé un flacon de somnifères.

En rentrant l'après-midi, il avait trouvé son corps sans vie sur le carrelage de la cuisine.

Ce jour-là, alors qu'il se tenait sur le seuil de la cuisine, quelque chose s'était brisé en lui. La proximité des deux drames l'avait précipité irrémédiablement pardessus bord.

À dix-neuf ans, il était trop âgé pour entrer dans le système d'adoption. Il avait quitté l'université, fui le pavillon de banlieue où il n'avait jamais remis les pieds et entamé une vie d'errance. Sans doute la maison avait-elle été vendue depuis longtemps pour couvrir les arriérés d'impôts. Il s'en fichait royalement. Jamais il n'avait eu la curiosité de repasser devant pour voir s'il y avait de nouveaux occupants ou si elle avait été démolie pour laisser place à une station-service ou un supermarché.

Au bout d'un an environ, l'idée de vengeance qui titillait son inconscient depuis l'assassinat de son père avait commencé à prendre forme. Jusque-là, il avait été trop accablé pour échafauder le moindre plan, mais à compter de ce moment, sa vie avait de nouveau eu un sens : la mort. Celle de Yuell Faulkner, pour être précis - même si, pendant longtemps, il n'avait pu mettre de nom sur l'assassin de son père. Et s'il laissait sa propre vie dans l'affaire, tant pis.

Mais tout d'abord, il avait été contraint de se réinventer. Le garçon qu'il avait été, Ryan Ferris, devait mourir. Son plan était simple. Il avait repéré un SDF dans la rue, un toxicomane dont l'âge et la corpulence répondaient aux siens, et l'avait assommé par derrière à la première occasion. Avant de l'achever, il lui avait réduit le visage en bouillie. Puis il avait glissé ses propres papiers dans une poche du cadavre, qu'il avait abandonné dans un quartier où il ne risquait pas d'être dépouillé, et avait fui dans un autre État.

Avec ce premier meurtre, il avait eu conscience de franchir un point de non-retour. Il était en train de devenir ce qu'il haïssait.

Se forger une nouvelle identité lui avait pris du temps et de l'argent. Mais à son retour à Chicago sous le nom de Kennon Goss, il avait si bien assuré ses arrières que même le FBI n'aurait pu le percer à jour.

Identifier le meurtrier de son père après plus de cinq ans n'avait pas été chose facile. Yuell Faulkner n'avait jamais été inquiété. Apprendre que son père avait été tueur à gages avait représenté un choc de plus

sur un psychisme déjà perturbé au-delà du remédiable, mais cette révélation lui avait donné un but. De là, il avait réussi à découvrir que son père avait travaillé pour un certain Faulkner.

Trop malin pour l'attaquer de front, il avait réussi à l'approcher par la bande et à se faire embaucher dans son équipe.

Une fois dans la place, Goss avait fait son travail et veillé à ne pas se planter. Avec le temps, il avait gagné la confiance de Faulkner, ainsi que celle de ses collègues. C'était Hugh Toxtel, la première recrue de Faulkner, qui lui avait fourni l'information qu'il attendait, sous forme de conseil d'ami :

— Ne te laisse jamais attendrir par une cible. Fais ce que tu as à faire et casse-toi. N'écoute pas les pleurnicheries. Un de nos gars, Ferris, s'est fait embobiner et a foiré le boulot. Faulkner s'est chargé de son cas parce que non seulement, en épargnant la cible, il avait laissé une piste qui permettait de remonter jusqu'au patron, mais aussi parce que c'était mauvais pour les affaires.

Bref, Ferris avait été supprimé, et Faulkner en personne avait éliminé la cible que son homme de main avait épargnée. Une attitude logique d'un point de vue professionnel, certes, mais qui ne changeait rien à la détermination de Goss.

Faulkner allait mourir.

Goss aurait pu faire irruption dans son bureau et lui vider le chargeur de son neuf millimètres dans le crâne, mais il ne voulait pas d'une mort aussi propre et rapide pour Faulkner. Il voulait qu'il se torde de douleur.

Cette affaire avec Salazar Bandini était peut-être l'occasion qu'il attendait depuis toutes ces années.

La cruauté de Bandini n'avait d'égale que son obstination. Si Goss arrivait, d'une façon ou d'une autre, à le dresser contre Faulkner...

Il allait devoir réfléchir à tous les scénarios possibles, tout en évitant d'être balayé lui aussi par la déferlante vengeresse de Bandini.

— Bon, on y va? fit-il avec impatience.

Cate défit complètement le lit de la chambre trois, jusqu'aux couvertures et à l'alèse. Elle avait l'intention de tout laver. Si jamais M. Layton était mort, il lui paraissait morbide de ne laver que les draps. Le prochain client n'en saurait rien, mais elle si.

Sa mère avait emmené les garçons en pique-nique, et la maison, pour une fois, était tranquille. Ils ne se trouvaient qu'à quelques centaines de mètres, à la table de pique-nique que Neenah Dase avait installée sous un grand arbre dans son jardin, mais pour les jumeaux, c'était la grande aventure. Cate les avait regardés s'éloigner le long de l'unique véritable route de Trail Stop, vibronnant avec excitation autour de sa mère qui portait un petit panier rempli de sandwiches au beurre de cacahuète, à la confiture et de limonade. Elle espérait qu'à leur retour, ils seraient sages et fatigués ; depuis l'arrivée de leur grand-mère, ils carburaient en surmultipliée, et un peu de calme leur ferait du bien à toutes les deux.

L'appel de National Car Rental l'avait mise mal à l'aise et lui avait même donné des remords, parce qu'il avait confirmé la disparition de M. Layton : désormais, elle s'en voulait de s'être autant agacée contre lui. Quant à ce malaise... son origine demeurerait indéfinissable. Peut-être était-ce simplement dû au côté inédit de la situation : c'était la première fois qu'un de ses clients s'évanouissait dans la nature, et elle craignait de plus en plus qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Elle éprouva le besoin de reprendre contact avec la police. On lui passa le même inspecteur, Seth Marbury -si ça se trouvait, c'était le seul du comté.

— Je vous dérange, je sais, commença-t-elle sur un ton d'excuse, avant de l'informer du coup de téléphone de National Car Rental. Non seulement M. Layton n'est pas revenu, mais il n'a pas non plus rendu sa voiture de location. Avez-vous du nouveau?

— Non, rien. Votre client n'apparaît dans aucun accident signalé, et nous n'avons pas de victimes non identifiées. Il n'a pas non plus fait l'objet d'une déclaration de disparition de la part d'un parent ou d'un ami. Il a laissé ses vêtements, dites-vous ? Quoi d'autre ?

— En fait, il s'agit d'une seule tenue. Il y a aussi des sous-vêtements et des chaussettes, un rasoir jetable, quelques articles de toilette. Et un

sac en plastique de chez Wal-Mart. J'ignore son contenu.

— Rien d'important, apparemment.

— Non, rien d'important.

— Madame Nightingale, je comprends votre inquiétude, mais aucun crime n'a été commis et nous n'avons aucune preuve que ce M. Layton ait été impliqué dans un accident. Parfois, les gens disparaissent sans raison particulière. Vous avez son numéro de carte de crédit, donc il n'a pas fui pour éviter de payer, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Il est parti par ses propres moyens. Il n'a pas pris la peine de régler sa note et a laissé quelques affaires insignifiantes. Nous allons continuer à surveiller le réseau routier, à la recherche d'un éventuel accident, mais selon toute probabilité, il est juste... parti.

Cate devina le haussement d'épaules du policier.

— Et sa voiture ?

— C'est entre l'agence et lui. Comme il n'y a pas de déclaration de vol du véhicule, nous ne pouvons rien entreprendre de ce côté-là non plus.

Elle le remercia et raccrocha. Peut-être que Marbury avait raison et qu'elle se faisait du souci pour pas grand-chose. Elle se remémora le fil des événements : la veille, Jeffrey Layton était descendu dans la salle à manger pour le petit déjeuner, mais avait aussitôt rebroussé chemin et était remonté droit dans sa chambre. Et s'il avait reconnu parmi les convives quelqu'un qui devait ignorer sa présence ? Il y avait du monde à ce moment-là, mais le seul étranger dont elle se souvenait était le client de Joshua Creed - impossible de se rappeler son nom. M. Layton le connaissait-il ? Peut-être avait-il tout simplement voulu éviter cet homme - ce n'était pas elle qui l'en aurait blâmé.

Ce raisonnement la rassura. Vu sous cet angle, M. Layton semblait avoir agi exactement comme le pensait Marbury : il était tout bonnement parti sans prendre la peine de récupérer ses affaires. Si, pour éviter une rencontre avec le client de Joshua Creed, il était allé jusqu'à passer par la fenêtre et filer en catimini, les quelques vêtements et objets de toilette qu'il avait laissés derrière lui étaient sûrement le cadet de ses soucis.

Mais pourquoi n'avait-il pas rendu sa voiture de location, sinon à

Boise, du moins dans une autre ville où l'agence avait un bureau ?

Elle avait déjà débité le compte de Layton ; l'argent n'était donc pas la clé du problème. Ce raisonnement valait aussi pour l'agence de location. En fait, maintenant qu'elle y réfléchissait, il était même impossible de louer une voiture sans carte de crédit. Alors, pourquoi l'agence tentait-elle de retrouver la trace de M. Layton? Cate n'avait aucune idée des procédures que suivait ce genre de société, mais il semblait raisonnable de penser qu'en cas de défaut de remise du véhicule, l'agence débitait la carte de crédit de son client jusqu'à ce que son bien lui soit rendu.

Mue par une impulsion, elle vérifia l'identité de son correspondant et fronça les sourcils : l'écran affichait «numéro privé». Depuis quand une entreprise dissimulait-elle ses coordonnées ? Son correspondant ne lui avait pas davantage indiqué son nom.

Cate contacta les renseignements, obtint le numéro de l'agence de location et attendit la mise en relation automatique. À la deuxième sonnerie, une femme décrocha.

— National Car Rental, Mélanie à votre service, que puis-je pour vous ?

— Quelqu'un de chez vous m'a contactée tout à l'heure au sujet d'un de mes clients, Jeffrey Layton, annonça Cate après s'être présentée. M. Layton n'a pas rendu sa voiture hier et votre collègue essayait de le localiser. Il ne m'a pas donné son nom.

— Il ? Aujourd'hui, nous ne sommes que des femmes ici. Êtes-vous sûre qu'il a appelé de cette agence ?

— En fait, non, admit Cate. Le numéro ne s'est pas affiché, mais j'ai supposé que l'appel venait de chez vous, à l'aéroport de Boise.

— Le numéro ne s'est pas affiché ? Bizarre. Restez en ligne, je sors le dossier de M. Layton. J-e-f-f-r-e-y L-a-y-t-o-n, c'est ça ?

Cate confirma. Il y eut un cliquetis de clavier, suivi d'un silence.

— À quelle date remonte la location? Je n'ai rien à ce nom.

— Je l'ignore, répondit Cate, surprise. J'ai eu l'impression que M. Layton venait d'arriver dans l'Idaho, mais j'ai pu me tromper.

— Désolée, ce monsieur n'est pas dans notre fichier.

— C'est ma faute. J'ai dû mal comprendre le nom de la compagnie, dit Cate, qui la remercia et raccrocha.

Elle ne s'était pas trompée, aucun doute là-dessus. De toute évidence, son mystérieux correspondant avait menti. Jeffrey Layton devait être impliqué dans une affaire louche.

Décidément, cette histoire l'intriguait, mais elle éprouvait surtout un immense soulagement que M.

Layton soit sans doute vivant quelque part et non en train d'agoniser au fond d'un ravin. Du coup, elle se sentit autorisée à laisser resurgir son agacement.

Après avoir jeté les draps et couvertures dans le couloir, elle s'attaqua au ménage intégral de la chambre et refit le lit. Puis elle plia avec soin les vêtements de M. Layton dans la valise qu'il avait abandonnée. Le sac en plastique qu'elle dut pousser pour faire de la place piqua sa curiosité.

— Si tu ne voulais pas que je regarde à l'intérieur, il ne fallait pas le laisser, marmonna-t-elle en défaisant du bout des ongles les poignées nouées.

À l'intérieur, il y avait un téléphone mobile. L'avait-il acheté récemment et laissé dans le sac du magasin ? Bizarre. D'ordinaire, les gens gardaient leur portable sur eux, pas dans leurs bagages.

Peut-être l'avait-il rangé en réalisant que les communications ne passaient pas ici.

Cate vérifia ensuite une deuxième fois la penderie et y trouva une paire de chaussures de ville qui lui avait échappé. Elle les glissa dans le sac en plastique, qu'elle rangea dans la valise. Dans la salle de bains, elle rassembla toutes les affaires de toilette dans la trousse en cuir et essaya de la caser à côté des chaussures. Mais la valise était trop petite, et la trousse ne rentrait pas.

M. Layton devait avoir un autre sac qu'il avait laissé dans sa voiture. Cate se rappelait qu'à son arrivée, il n'avait qu'un seul bagage.

Qu'allait-elle donc faire de cette valise ? Combien de temps devait-elle la conserver ? Un mois ? Un an ? Dans le grenier, elle ne l'encombrerait pas, mais depuis le décès de Derek, Cate se torturait l'esprit avec des si. Et si elle ne se débarrassait pas de cette valise et que, d'ici quelques années, il lui arrivait malheur ? Ceux qui trouveraient la valise dans le

grenier s'imagineraient que ces affaires avaient appartenu à Derek et qu'elle les avait gardées pour des raisons sentimentales. En toute logique, ils penseraient qu'elle les avait conservées pour les jumeaux, et elle ne voulait pas que ses fils chérissent par erreur les effets d'un inconnu louche qui s'était évanoui dans la nature.

Juste au cas où, elle déchira une feuille du bloc de papier à en-tête qu'elle plaçait dans chaque chambre et y inscrivit le nom de M. Layton, la date et une brève explication, puis glissa le mot dans la valise.

Elle n'avait pas toujours été du genre à se tracasser ainsi pour tout. Mais c'était avant de devenir mère et veuve presque coup sur coup. Un malheur était vite arrivé - elle en avait conscience, désormais. Elle avait arrêté la varappe le jour où elle avait appris qu'elle était enceinte et, alors qu'elle était encore plus passionnée par ce sport que Derek, jamais elle n'avait songé à reprendre, à cause des garçons. Que deviendraient-ils si elle faisait une mauvaise chute et y laissait la vie?

Depuis leur naissance, elle évitait donc les comportements à risque et prenait toutes les précautions possibles, mais le destin vous jouait parfois des tours. Pas question que ses enfants s'imaginent que les affaires de ce mystérieux Layton avaient appartenu à leur père. D'ailleurs, Derek avait de bien meilleurs goûts vestimentaires.

Souriant à cette pensée, Cate déposa la valise et la trousse dans le couloir et alla dans sa chambre chercher la clé du grenier.

Comme elle ne voulait pas que les garçons y montent seuls, elle laissait la porte fermée à double tour et cachait la clé dans sa trousse de maquillage, au fond d'un tiroir du meuble de salle de bains.

Alors qu'elle passait devant la commode, sur laquelle trônaient plusieurs photographies encadrées, elle s'arrêta net, bouleversée.

Cette réaction la prenait de temps à autre au dépourvu. En général, elle passait devant la commode sans même vraiment remarquer les photos. Quand les garçons venaient dans sa chambre, les rares jours où elle pouvait dormir un peu plus longtemps, ils la questionnaient presque toujours sur ces clichés, et elle répondait d'un ton posé. Mais parfois... c'était comme si un souvenir acéré jaillissait du passé et lui arrachait le cœur.

Elle contemplait le portrait de Derek et, l'espace d'un instant, elle entendait de nouveau sa voix, dont elle avait presque oublié le timbre.

Les garçons tenaient tellement de lui : les yeux bleus espiègles, les cheveux bruns, le sourire facile. C'était ce sourire joyeux et charmeur qui l'avait conquise - et aussi, bien sûr, son physique élancé d'athlète.

Derek était cadre dans la publicité ; elle travaillait dans une grande banque. Jeunes et célibataires, ils avaient les moyens de faire tout ce qui leur plaisait. Après avoir gravi leur première voie ensemble, ils avaient commencé à se voir ailleurs que sur une paroi rocheuse, et de fil en aiguille...

Son regard se porta sur une photo de leur mariage. Ils avaient choisi une cérémonie traditionnelle, Derek en costume trois pièces, et elle en robe romantique de satin et dentelle. Comme elle faisait jeune, à l'époque ! Elle surprit son reflet dans le miroir mural et ne put s'empêcher de comparer. Le jour de son mariage, ses cheveux châains tombaient avec classe sur ses épaules dénudées, impeccablement lissés dans un style sophistiqué ; aujourd'hui, elle les portait toujours longs, mais se contentait de les attacher en queue de cheval ou de les ramasser en un vague chignon. Elle avait toujours la lèvre supérieure un peu trop charnue, ce qui lui donnait une bouche de canard. Derek, lui, la trouvait sensuelle, mais la forme de sa bouche l'avait complexée durant toute son adolescence et elle ne l'avait jamais tout à fait cru. Rien à voir avec celle de Michelle Pfeiffer, beaucoup plus délicate et sexy. À cause de cette maudite bouche, son petit frère Patrick l'avait souvent taquinée quand ils étaient enfants. Une fois, même, exaspérée par une de ses sempiternelles séances de coin-coin, elle lui avait lancé une lampe à la figure. Quant à ses yeux, ils étaient d'une nuance plus mordorée que ses cheveux, mais toujours d'un brun mortellement ennuyeux. Sa silhouette non plus n'avait pas changé - sauf pendant sa grossesse, qui lui avait valu des seins plantureux. Elle était mince, à la limite de la maigreur, ce qui la faisait paraître plus grande que son mètre soixante-cinq.

Les seules courbes de sa silhouette se situaient au niveau de sa chute de reins, trop proéminente à son goût par rapport à ses jambes musclées et ses bras fins et tendineux. Elle n'avait, en somme, rien d'une bombe. Elle n'était qu'une femme ordinaire qui avait adoré son mari et, dans des moments comme celui-ci, souffrait cruellement de son absence.

Un autre cliché les montrait tous les quatre, Derek et elle tenant chacun sur leurs genoux un de leurs bébés de trois mois à la petite bouille identique. Tous deux arboraient un sourire si fier et attendri qu'elle avait à la fois envie d'en rire et d'en pleurer.

Mon Dieu, comme leur vie ensemble avait été brève !

Cate s'arracha au passé et refoula ses larmes. Elle ne s'autorisait à pleurer que la nuit, quand il n'y avait personne. Sa mère et les garçons pouvaient rentrer d'une minute à l'autre, et elle ne voulait pas qu'ils la surprennent avec des yeux rougis.

Elle retira la longue clé ancienne de sa trousse, la glissa dans la poche de son jean et ressortit sur le palier. Devant la chambre trois, elle prit les affaires de M. Layton et, après avoir allumé la lumière, alla les poser au fond du couloir, où se trouvait l'escalier qui menait au grenier.

La porte s'ouvrait sur un palier après une volée de trois marches, puis l'escalier tournait sur la droite et débouchait dans un endroit malaisé du grenier, si près de la pente du toit qu'une fois en haut, elle était obligée de se baisser. Du moins la porte était-elle censée s'ouvrir. Cate inséra la clé dans la serrure et la tourna, mais rien ne se passa. Elle n'en fut pas surprise ; la serrure était quelque peu capricieuse. Après une deuxième tentative infructueuse, elle ressortit la clé entièrement et l'enfonça petit à petit, s'efforçant de faire coïncider les dents avec le pêne.

À un moment, elle crut entendre un léger déclic et tourna triomphalement la clé d'un geste vif du poignet. Il y eut un bruit de cassure, et la moitié de la clé lui resta dans la main. Elle poussa un juron sonore, puis se retourna en hâte, afin de s'assurer que les jumeaux n'étaient pas dans les parages.

Inutile de s'énerver, se dit-elle. De toute façon, la porte avait besoin d'une nouvelle serrure. Par chance, ce n'était pas une grosse dépense, juste une réparation agaçante de plus.

Bougonnant entre ses dents, Cate descendit d'un pas lourd à la cuisine. Elle allait décrocher le téléphone pour tenter de joindre M. Harris quand elle entendit une voiture s'arrêter devant la maison. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut - ô miracle ! -M. Harris en personne qui descendait de son pick-up cabossé.

Elle ignorait la raison de sa venue, mais il ne pouvait pas mieux tomber. Alors qu'il montait les marches de la terrasse, elle ouvrit la porte de la cuisine à la volée.

— Comme je suis contente de vous voir ! s'exclama-t-elle avec un mélange de frustration et de soulagement dans la voix.

Cal Harris s'arrêta net. Déjà, le feu lui montait aux joues. Il regarda en direction de son pick-up.

— Je vais avoir besoin de ma trousse à outils ?

— La clé s'est cassée dans la porte du grenier et je dois absolument l'ouvrir.

Il hocha la tête et rebroussa chemin jusqu'à son pick-up. D'une main, il souleva sa lourde caisse à outils de la plate-forme arrière. Cate se prit à penser qu'il devait être plus costaud qu'il n'en avait l'air.

— Je vais en ville demain, dit-il en remontant les marches d'un pas traînant. Je passais juste voir si vous aviez besoin de quelque chose.

— J'ai des lettres à poster, répondit-elle.

Nouveau hochement de tête. Elle s'effaça pour le laisser entrer.

— Par ici.

Elle le précéda dans le vestibule, puis dans l'escalier.

Malgré le plafonnier allumé et les portes des chambres ouvertes, la lumière était faible, car il n'y avait de fenêtre à aucune extrémité du couloir. M. Harris sortit une torche électrique de sa caisse et la lui tendit.

— Éclairez la serrure, marmonna-t-il en s'agenouillant devant la porte.

Cate alluma la torche et fut surprise par la puissance du faisceau. La lampe, recouverte d'un revêtement en caoutchouc, était d'une légèreté étonnante. Elle la tourna dans sa main, à la recherche d'une marque, et n'en trouva pas. Elle dirigea le rayon lumineux juste sous le bouton de porte.

À l'aide d'une pince fine, M. Harris parvint à extraire le morceau de clé cassé, puis inséra un petit outil pointu dans le pêne.

— J'ignorais que vous saviez forcer les serrures, plaisanta-t-elle.

La main de M. Harris se figea un instant et elle l'entendit presque se demander s'il devait répondre à ce commentaire ; finalement, il se contenta d'un « mmm » et reprit son travail.

Cate s'approcha dans son dos et se pencha pardessus son épaule. La torche illuminait les mains de M. Harris, dessinant avec une précision

de sculpteur chaque veine saillante, chaque tendon puissant.

Il avait de bonnes mains, remarqua-t-elle. Elles étaient calleuses et tachées de graisse, et l'ongle de son pouce gauche portait un hématome, comme s'il s'était donné un coup de marteau, mais il avait les ongles nets et bien coupés. C'étaient de belles mains, à la fois fines et fortes. Derek avait lui aussi des mains solides, à cause de la varappe.

Avec un grognement, il ôta le pic, tourna le bouton et entrebâilla la porte de quelques centimètres.

— Merci beaucoup, dit-elle avec une gratitude sincère.

Elle désigna la valise de M. Layton, qu'il avait poussée sur le côté.

— Le client qui a décampé hier n'a toujours pas reparu. Je vais entreposer ses affaires au grenier, au cas où il déciderait de venir les récupérer.

M. Harris jeta un coup d'œil à la valise tout en récupérant sa torche, qu'il rangea avec le pic dans sa boîte à outils.

— Bizarre. Pourquoi se serait-il enfui ?

— Je crois qu'il voulait éviter quelqu'un qu'il avait repéré dans la salle à manger.

L'homme à tout faire approuva d'un signe de tête et désigna la valise du menton.

— Quelque chose d'inhabituel là-dedans ?

— Non. Juste quelques vêtements, une paire de chaussures, et des affaires de toilette dans la trousse.

Il se redressa, ouvrit la porte en grand et souleva la valise.

— Montrez-moi où vous voulez que je la range.

— Je peux m'en charger moi-même, protesta-t-elle.

— Je sais, mais tant que j'y suis...

Tandis qu'elle le guidait dans l'escalier raide, Cate se fit la réflexion qu'il lui avait parlé davantage durant ces dix dernières minutes qu'en

plusieurs mois.

Le grenier était étouffant et poussiéreux, et il y régnait cette odeur de moisi qu'ont toutes les affaires à l'abandon même quand il n'y a pas de moisissure. Les trois lucarnes qui laissaient entrer la lumière à flots en faisaient un endroit étonnamment ensoleillé, mais les murs étaient nus et le plancher brut grinçait à chaque pas.

— Par ici, dit-elle en indiquant un endroit libre contre un mur.

Cal Harris posa la valise et la trousse, puis jeta un coup d'œil à la ronde.

— À qui est-ce ? demanda-t-il, apercevant le matériel de varappe.

— À mon mari et moi.

— Vous grimpiez tous les deux ?

— C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Dans un club de varappe. J'ai arrêté quand j'ai attendu les jumeaux.

Tout était encore là, bien rangé : chaussures, harnais, sacs de magnésie, casques, mousquetons et cordages. Elle avait veillé à ce que le soleil direct n'atteigne pas ces derniers, quand bien même elle savait que jamais plus elle ne grimperait. Elle n'avait pas pour habitude d'abîmer le matériel, voilà tout.

Cal Harris hésita et s'empourpra de nouveau.

— Moi aussi, j'ai fait un peu de varappe. Enfin, plutôt de l'escalade.

Avait-elle bien entendu ? Il venait de livrer de son plein gré une information sur lui-même ! Ce jour était à marquer d'une pierre blanche !

— Vous avez gravi de grands sommets ? demanda Cate, histoire de ne pas laisser retomber la conversation.

— Non, pas ce genre d'escalade, marmonna-t-il, se rapprochant peu à peu de l'escalier.

Elle comprit que son accès soudain de loquacité était terminé. À cet instant, deux étages plus bas, elle entendit des voix d'enfants qui se disputaient. Sa mère et les garçons étaient de retour.

— Aïe, on dirait qu'il y a du grabuge, fit-elle avant de dévaler les

marches.

Tous trois avaient leur mine des mauvais jours. Le panier de pique-nique à la main, les lèvres pincées, sa mère était flanquée des jumeaux, qu'elle avait séparés. Ils avaient le visage rouge de colère et leurs vêtements étaient sales, comme s'ils s'étaient roulés dans la boue.

— Ils se sont battus, expliqua Sheila.

— Tanner m'a dit un gros mot ! lança Tucker, l'air buté.

Tanner foudroya son frère du regard.

— Et toi, tu m'as poussé par terre !

Cate leva la main pour les faire taire. Derrière elle, M. Harris descendait l'escalier, sa trousse à outils à la main, et les jumeaux s'agitèrent à la vue de leur héros.

— On se calme, les garçons. Mimi va me raconter ce qui s'est passé.

— Tanner a eu le dernier quartier d'orange et Tucker le voulait. Tanner a refusé de le lui donner, alors Tucker l'a poussé. Tanner a traité son frère d'espèce d'idiot. Là, ils en sont venus aux mains. En roulant par terre, ils ont renversé la limonade sur moi.

En y regardant de plus près, Cate remarqua les taches humides sur le jean de sa mère. Elle croisa les bras, la mine aussi sévère que possible.

— Tucker, commença-t-elle.

— C'était pas ma faute ! s'écria-t-il, furieux d'être accusé en premier.

— Tu as poussé ton frère, oui ou non ?

L'air encore plus rebelle, il se mit à trépigner sur place.

— C'était... c'était... la faute de Mimi!

— Mimi ? répéta Cate, interloquée.

Sa mère paraissait tout aussi sidérée qu'elle par ce retournement de situation.

— Elle aurait dû mieux me surveiller !

— Tucker Nightingale ! s'exclama Cate. Monte tout de suite dans ta chambre, tu es puni ! Comment oses-tu accuser Mimi ? J'ai honte de toi !

Le garçon chercha d'un regard suppliant le soutien de M. Harris. Cate pivota aussitôt vers lui et le fusilla du regard, juste au cas où il aurait songé à dire quelque chose d'un tant soit peu compatissant.

L'homme à tout faire cligna des yeux, puis regarda Tucker et secoua la tête avec lenteur.

— Ta maman a raison, marmonna-t-il.

Les épaules du garçon s'affaissèrent et il se traîna dans l'escalier, gravissant chaque marche d'un pas pesant. A mi-chemin, il se mit à pleurer. Il s'arrêta en haut.

— Combien de temps ? sanglota-t-il.

— Longtemps, répondit Cate.

Elle ne le laisserait pas sur la chaise plus d'une demi-heure, mais pour un enfant débordant d'énergie comme Tucker, cela semblerait une éternité. Tanner aurait droit lui aussi à une punition pour avoir insulté son frère. Incroyable! Ses enfants se balançaient déjà des noms d'oiseau à la figure !

Elle fit les gros yeux à Tanner, qui soupira et s'assit sur la dernière marche de l'escalier, attendant son tour d'aller s'asseoir sur la chaise à punitions.

Cate prit une profonde inspiration et se tourna vers sa mère, qui semblait crispée.

— Es-tu sûre de vouloir les prendre chez toi? demanda-t-elle avec lassitude.

Sheila inspira à son tour.

— On en reparlera, d'accord ?

Avec le décalage horaire, Goss et Toxtel arrivèrent à Boise en début de soirée. Préférant ne pas faire le reste du voyage de nuit sur des routes de montagne inconnues, ils descendirent dans un hôtel proche de l'aéroport.

Le lendemain matin, ils se procureraient des armes, puis prendraient un bimoteur qui les amènerait à une soixantaine de kilomètres de leur destination. Comme il s'agissait d'un avion privé, ils n'auraient aucun problème pour introduire leurs armes à bord. Faulkner avait prévu un 4 x 4 à l'arrivée. Ils rouleraient ensuite jusqu'à Trail Stop, où le patron leur avait réservé des chambres à la maison d'hôtes Nightingale. Un choix somme toute logique, puisque c'était l'endroit qu'ils étaient chargés de fouiller.

Après avoir dîné au restaurant de l'hôtel, Toxtel monta dans sa chambre, tandis que Goss décidait d'explorer Boise en quête de compagnie féminine. Il prit un taxi et se rendit dans un bar à célibataires bondé, où il repoussa les avances de quelques femmes qui n'avaient pas l'heur de lui plaire, avant de fixer son choix sur une jolie brune pétillante prénommée Kami. Il détestait ce genre de petits noms mièvres, mais le temps lui était compté et, de toute façon, elle n'allait partager sa vie que le temps de tirer un coup et de se rhabiller.

Ils quittèrent le bar pour aller dans son appartement, un deux-pièces exigu. Il était toujours sidéré quand une femme qu'il venait juste de rencontrer l'invitait chez elle. À quoi pensait-elle donc ? Et s'il était un violeur, ou un assassin ? Bon, d'accord, il était un assassin. Mais seulement contre rémunération. Les citoyens ordinaires n'avaient rien à craindre de lui. Mais Kami n'en savait rien.

— Tu devrais te montrer plus prudente, dit-il plus tard, lorsqu'ils furent allongés l'un à côté de l'autre, repus et en nage. Tu as eu de la chance avec moi, mais tu aurais pu tomber sur un cinglé qui collectionne les yeux ou un truc de ce genre.

La fille s'étira, le dos cambré, les seins tendus vers le plafond.

— Et si c'était moi, la cinglée qui collectionne les yeux ?

— Je suis sérieux.

— Moi aussi.

Quelque chose dans le ton de sa voix fit tiquer Goss. À la lueur des lampes de chevet, ils se toisèrent d'un regard froid et vide.

— Alors, j'imagine qu'on a tous les deux eu de la chance, finit-il par dire.

— Ah, oui, tu crois ?

— Nous sommes tous les deux prévenus, répondit-il, signifiant par là que si elle tenait à la vie, elle n'avait pas intérêt à lui sauter dessus maintenant.

Il était nu, et alors ? Elle aussi. Peut-être qu'elle se la jouait *Basic Instinct* et qu'elle avait un pic à glace caché sous son matelas, mais il était prêt à lui briser la nuque si jamais il la voyait esquisser le moindre geste vers son oreiller ou le côté du lit.

Avec une lenteur délibérée, elle lui montra ses paumes ouvertes et sourit, la tête inclinée sur le côté, une lueur aguicheuse dans les yeux.

— Je t'ai bien eu, non ?

— Laisse tes mains où elles sont, ordonna-t-il d'un ton glacial.

Il se leva et récupéra ses vêtements sans lui tourner le dos une seconde.

— Voyons, je n'ai pas plus d'instincts meurtriers que toi.

C'était censé le rassurer ? Si seulement elle savait ! Mais le picotement à la base de sa nuque incitait Goss à ne pas baisser la garde.

— En tout cas, tu as trouvé la méthode parfaite pour éjecter un homme de ton lit une fois que tu l'as baisé, commenta-t-il en enfilant son caleçon et son pantalon. Félicitations. Méfie-toi quand même : le prochain pourrait s'imaginer que tu vas *vraiment* lui arracher les yeux et te tordre le cou dans la panique.

Kami leva les yeux au ciel.

— C'était juste une blague.

— D'accord. Ah, ah... je suis mort de rire.

Il enfila ses chaussettes et ses chaussures, glissa les bras dans les manches de sa chemise et lui montra les dents en une parodie de sourire.

— Disons juste que si j'entends parler d'un mec qui s'est fait arracher les yeux, je me sentirai peut-

être obligé de donner ta description aux flics.

Pris d'une soudaine inspiration, il jeta un coup d'œil à la ronde et repéra le petit sac à main qu'elle avait abandonné par terre. Il s'en empara avec la promptitude d'un chat.

— Donne-moi ça, ordonna-t-elle avec hargne, en se ruant vers lui pour essayer d'attraper le sac.

Il l'intercepta et la jeta à plat ventre sur le lit, où il la maintint immobile d'une main plaquée dans le dos, tandis que, de l'autre, il renversait le contenu du sac sur la couette. Elle gesticulait comme une furie, mais il tint bon. Jurant tout ce qu'elle savait, elle lança un bras en arrière et tenta de l'atteindre à l'aine ; il évita le coup d'un déhanchement.

— Fais attention, lui dit-il. Il ne faudrait pas me mettre en colère.

— Va te faire foutre !

De l'index, il inspecta les affaires tombées du sac. Elle n'avait pas de portefeuille - du moins pas dans son sac -, juste une pince à billets. Bizarre pour une femme, se dit-il. Il y avait aussi un porte-cartes, avec des poches des deux côtés. L'une d'elles contenait son permis de conduire. Il le sortit et jeta un coup d'œil à la photo, histoire de s'assurer que c'était vraiment le sien, puis vérifia le nom.

— Tiens, tiens... Deirdre Paige Almond.

Le plus drôle, c'était que lui aussi avait donné une fausse identité. «Les esprits tordus se rencontrent», songea-t-il.

— Laisse-moi deviner... Kami, c'est un surnom, c'est ça?

Il jeta le permis sur le lit à côté d'elle.

La fille se cambra sous sa main. Sa chevelure brune ébouriffée dans la figure, elle releva la tête et le fusilla du regard.

— Espèce d'ordure ! On verra si tu te marreras encore quand je porterai plainte contre toi !

— Ah, oui, et pour quel motif? rétorqua-t-il, la voix dégoulinante d'ennui. Viol ? Dommage pour toi, j'ai pour habitude de toujours

trimballer un enregistreur à activation vocale quand je couche avec une fille -juste au cas où.

— N'importe quoi !

— C'est un Sony, ajouta-t-il, tapotant la poche droite de son pantalon déformée par son portable. La qualité du son est nickel. Et puis, quel nom tu donnerais aux flics, hein? Décidément, on ne peut plus faire confiance à personne, de nos jours. Bon, on s'est bien amusés, mais il faut que je file.

Souviens-toi juste de ce que j'ai dit sur les yeux. Et si tu plaisantais réellement, tu as intérêt à revoir ton numéro.

Il la lâcha et s'écarta prestement.

— Ne prends pas la peine de me raccompagner, ironisa-t-il en franchissant le seuil.

Goss quitta l'immeuble et s'éloigna sur le trottoir au bitume fissuré. La fille ne se rua pas sur ses talons - pas pratique en tenue d'Eve. Il marcha jusqu'à un carrefour où étaient indiqués les noms des rues et appela un taxi.

Il n'aurait pas été autrement surpris que Deirdre-Kami déboule dans sa Nissan vieille de cinq ans et essaie de le renverser, mais elle avait décidé à l'évidence de ne pas chercher davantage les ennuis.

Sans doute cette fille n'était-elle qu'une détraquée qui s'amusait à se faire passer pour une tueuse en série. N'empêche... son instinct lui soufflait de ne pas traîner dans le coin.

Alors qu'il allait commencer à perdre patience, le taxi arriva. Vingt minutes plus tard, il regagnait sa chambre d'hôtel en sifflotant doucement. Il était plus de 1 heure ; il ne dormirait pas beaucoup, mais il ne regrettait pas sa soirée.

Il se doucha, puis dormit comme un bébé jusqu'à ce que son réveil sonne à 6 heures. Rien de tel pour passer une bonne nuit qu'une conscience en paix - ou, encore mieux, pas de conscience du tout.

La livraison du colis contenant leurs armes était prévue pour 7 heures, mais rien ne vint. Toxtel prévint Faulkner, et ils attendirent. Goss en profita pour prendre un petit déjeuner. Peu après 9

heures - trente bonnes minutes après l'heure prévue pour le décollage

-, un garçon d'étage apporta un paquet marqué «Imprimés» et scotché avec soin. Ce fut Toxtel qui le réceptionna. Avec son costume cravate, il ressemblait à un homme d'affaires ou un représentant. Goss, lui, avait choisi une tenue plus décontractée - pantalon en toile et chemise en soie sauvage, sans cravate. Là où ils allaient, il était préférable d'avoir l'air de vacanciers, mais Toxtel était toujours en costume, quelles que soient les circonstances.

Les flingues étaient OK ; les numéros de série avaient été limés. En silence, chacun vérifia le sien.

La routine. L'arme de prédilection de Goss était le Glock, mais à si court terme, il fallait prendre ce qu'il y avait. Les deux revolvers qu'on leur avait livrés étaient un Beretta et un Taurus, chacun avec des cartouches. Goss n'ayant encore jamais utilisé de Taurus, ce fut Toxtel qui le prit, lui laissant le Beretta familier. Ils planquèrent les armes dans leurs sacs, puis avertirent le pilote de leur arrivée prochaine.

Comme ils voyageaient dans un avion privé, ils n'eurent pas à passer par la sécurité à l'aéroport. Le pilote, un homme taciturne au visage buriné, les salua d'un grognement et s'en tint là. Toxtel et Goss chargèrent eux-mêmes leurs bagages dans la soute - parfait - et montèrent à bord. L'avion était un petit Cessna qui avait connu des jours meilleurs, mais il répondait à deux exigences essentielles : il volait et n'avait pas besoin d'une longue piste.

Goss se moquait éperdument de la nature ; il voulait bien admirer un beau panorama, mais du haut d'un gratte-ciel. Toutefois, il devait admettre que les cours d'eau scintillants aux méandres tortueux et les pics rocheux déchiquetés de l'Idaho avaient quelque chose de spectaculaire. Mieux valait cependant les voir d'en haut. Il fut conforté dans cette opinion quand, une heure plus tard, le petit appareil se posa sur une piste cahoteuse et poussiéreuse dominée par les mêmes montagnes rocailleuses, qui se dressaient alentour tels des géants malveillants. Il n'y avait pas de ville, seulement un hangar en tôle ondulée devant lequel étaient garés trois véhicules : une berline beige banale, un pick-up Ford rouillé d'un autre âge et une Chevy Tahoe grise.

— J'espère que le pick-up pourri n'est pas pour nous, bougonna-t-il.

— Bien sûr que non. Faulkner s'en est occupé, je t'ai dit.

La confiance inébranlable que Toxtel avait en Faulkner ne manquait jamais d'irriter Goss, mais il n'en laissa rien paraître. Hugh Toxtel était

le seul membre régulier de l'équipe que Goss n'avait nulle envie de se mettre à dos, non seulement parce qu'il respectait Toxtel en tant que professionnel, mais aussi - et surtout - parce que celui-ci avait plusieurs années d'expérience de plus que lui.

Tandis qu'ils descendaient de l'avion et récupéraient leurs bagages dans la soute, un type trapu en bleu de travail taché émergea du hangar d'un pas chaloupé.

— Le véhicule de location, c'est pour vous ?

— Exact, répondit Toxtel.

— Ils vous attendent.

« Ils », c'étaient deux jeunes gens de l'agence de location : l'un avait conduit la Tahoe, suivi de l'autre. A l'évidence, la patience n'était pas leur fort, car tous deux paraissaient furieux. Toxtel signa un document, puis les deux types sautèrent dans la berline beige et disparurent en trombe dans un nuage de poussière.

— Pauvres connards, jura Toxtel en s'essuyant le visage.

Les deux hommes rangèrent leurs affaires à l'arrière de la Tahoe, puis montèrent dans l'imposant véhicule. Il y avait une carte pliée sur le siège du conducteur avec la route jusqu'à Trail Stop obligeamment tracée en rouge. Goss faillit rire en voyant qu'on avait entouré la destination. Drôle d'idée, puisque la route n'allait pas plus loin !

— Beau coin, commenta Toxtel au bout de quelques minutes.

— Si on veut.

Goss jeta un coup d'œil par la vitre en direction du vide vertigineux. Le fond de la gorge rocheuse se trouvait à une bonne centaine de mètres en contrebas, et en dépit de garde-fous bosselés aux endroits les plus dangereux, l'étroite route à deux voies au bitume grossier n'était guère rassurante.

Le soleil était radieux et le ciel d'un bleu profond sans nuages, mais chaque fois que la route se retrouvait à l'ombre de la montagne, la température chutait brutalement d'une petite dizaine de degrés sur le tableau de bord de la Tahoe. Ils n'avaient pas vu la moindre construction, ni croisé âme qui vive depuis leur départ de l'aérodrome, et même s'ils n'étaient sur la route que depuis une dizaine de minutes, cela semblait à Goss à la limite du surnaturel.

Au bout d'une demi-heure de route, ils parvinrent à une petite ville de quelques milliers d'habitants avec des rues et des feux de signalisation - deux ! -, et il se détendit un peu, rassuré par cette présence humaine.

Puis ils bifurquèrent à gauche sur la route indiquée sur la carte, et tout signe de civilisation disparut de nouveau.

— Bon Dieu, je ne sais pas comment on peut vivre dans un trou pareil, bougonna Goss. Si on tombe en panne de lait, il faut une expédition d'au moins une journée jusqu'au magasin d'alimentation le plus proche.

Au virage suivant, ils se retrouvèrent de nouveau en plein soleil. Aveuglé, Goss cligna des yeux, tout en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— Tu aurais dû dormir, la nuit dernière, au lieu d'aller draguer, remarqua Toxtel avec une pointe de désapprobation.

— Je n'ai pas fait que draguer, répondit Goss, qui bâilla une fois encore. La pêche a été bonne.

Il lui raconta l'épisode de la veille avec Kami, taisant toutefois la fausse identité et la prise de bec finale.

— Un de ces jours, tu vas te faire trancher la gorge, marmonna Toxtel.

Goss haussa les épaules avec indifférence.

— Possible.

— Tu ne l'as pas amochée, au moins ? Ou pire ? s'enquit Toxtel au bout de quelques minutes, l'air sincèrement préoccupé.

— Tu me prends pour un imbécile ou quoi ? Elle se porte comme un charme.

— On ne veut pas attirer l'attention.

— Elle va bien, je te dis.

— Tant mieux. On n'a pas besoin de complications. On trouve ce qu'on est venus chercher et on se barre, point final.

— Comment savoir où chercher ? Tu comptes demander : « Où avez-vous mis les affaires que ce stupide comptable a laissées ? »

— Pourquoi pas ? On pourrait raconter que c'est lui qui nous envoie.

Goss réfléchit à cette possibilité.

— Simple et efficace, admit-il. Ça pourrait marcher.

La route était si tortueuse qu'il commença à avoir la nausée. Il abaissa sa vitre, histoire de respirer un peu. Des panneaux d'interdiction de dépasser ponctuaient toute la route.

— C'est dingue, marmonna-t-il au bout de ce qui devait être au moins le cinquantième.

— Quoi donc ?

— Tous ces panneaux. Primo, comment pourrait-on dépasser quoi que ce soit sur cette maudite route ? Les virages s'enchaînent les uns après les autres. Et deuzio, il n'y a rien à dépasser.

— Ah, tu es bien un mec de la ville, toi, ironisa Toxtel avec un sourire narquois.

— Et fier de l'être, répliqua Goss, qui étudia la carte. Il va bientôt falloir tourner à droite.

Ils mirent encore une bonne dizaine de minutes avant de parvenir à la bifurcation en question. La température avait encore chuté d'au moins 5 °C, et l'air s'était raréfié. À quelle altitude pouvaient-ils être ?

La route qu'ils cherchaient était bordée d'une trentaine de boîtes aux lettres de guingois alignées les unes à la suite des autres tel un rang de soldats ivres. À côté d'un panneau fléché indiquant « Trail Stop » se dressait un plus petit, dont les lettres peintes avec soin annonçaient « Maison d'hôtes Nightingale ».

— C'est là, dit Toxtel. On ne devrait pas avoir de mal à trouver.

La route, qui jusque-là n'avait cessé de grimper, se réduisit à une voie et redescendit à flanc de montagne en lacets serrés. La pente était encore plus raide que dans l'autre sens. Toxtel eut beau rétrograder, il fut quand même forcé d'appuyer sur le frein.

Au détour d'un virage, ils aperçurent Trail Stop en contrebas, posé sur une large langue rocheuse à droite de laquelle une rivière impétueuse s'écoulait dans un grondement sourd. Le nombre de bâtiments semblait correspondre à peu près à celui des boîtes aux lettres.

Au fond de la vallée, ils franchirent un étroit pont de bois qui émit d'inquiétants craquements sous le poids de la Tahoe. À la vue du torrent rugissant qui dévalait la montagne pour se jeter dans la rivière avec un tourbillon d'écume, Goss sentit un frisson glacé le parcourir.

— Ne regarde pas maintenant, mais je crois qu'on est dans le décor de *Délivrance*, bougonna-t-il.

Après avoir gravi une petite colline - Goss ferma brièvement les yeux au sommet, craignant une collision frontale avec un véhicule venant d'en face -, ils découvrirent la rue principale de Trail Stop, sur laquelle donnaient quelques maisons pour la plupart petites et assez délabrées. Les boutiques se comptaient sur les doigts d'une main. Au bout de la rue se dressait une grande bâtisse de style victorien avec une large terrasse couverte et des moulures alambiquées : la maison d'hôtes, comme le proclamait le panneau à l'entrée. Il y avait deux voitures sur le parking latéral et une troisième garée à l'écart sur l'arrière.

— Tu avais raison, dit Goss. C'était facile à trouver. Comme ils se garaient, une femme descendit le perron pour les accueillir.

— Bonjour, je suis Cate Nightingale, annonça-t-elle. Bienvenue à Trail Stop.

Toxtel descendit le premier. Tout sourire, il serra la main de la jeune femme, puis alla ouvrir le hayon arrière. Goss sacrifia au même rituel, bien qu'avec moins d'empressement. Ils se présentèrent sous les noms de Huxley et Mellor - Faulkner s'était acquitté de la note avec une carte de crédit d'entreprise passe-partout, afin qu'ils n'aient pas à montrer de document d'identité.

Goss ne tenta pas de dissimuler son intérêt face à la propriétaire. Elle était plus jeune qu'il ne s'y attendait. Pas très gironde, mais il aurait parié qu'elle cachait une belle chute de reins sous son pantalon noir et sa chemise blanche aux manches retroussées. Sa voix était agréable aussi, chaude et amicale. D'épais cheveux châains ramassés en queue de cheval, des yeux marron - rien d'exceptionnel ici, à part peut-être sa bouche, qui donnait à son visage une douceur sensuelle.

— Vos chambres vous attendent, dit-elle avec un sourire chaleureux, mais indifférente à l'intérêt qu'elle inspirait à Goss.

Elle tourna les talons, et il en profita pour se rincer l'œil. Il avait vu juste.

A l'intérieur, il remarqua un ours en peluche par terre à l'entrée d'une

pièce. Un enfant, donc, et peut-être aussi un mari dans la maison. Toutefois, elle ne portait pas d'alliance ; il s'en serait rendu compte en lui serrant la main. Goss glissa un regard à Toxtel et vit qu'il avait lui aussi repéré la peluche.

Cate Nightingale s'arrêta devant un bureau dans le vestibule, au pied de l'escalier, et prit deux clés.

— Je vous ai mis dans la trois et la cinq, dit-elle en gravissant les marches. Chaque chambre a sa propre salle de bains et une belle vue. J'espère que vous apprécierez votre séjour.

— J'en suis sûr, répondit poliment Toxtel.

Elle lui donna la clé de la numéro trois. Goss repéra deux chambres à droite sur l'avant de la maison, et quatre portes de plus sur la gauche. Au moins deux de ces chambres étaient occupées, peut-être plus en fonction du nombre de passagers dans les voitures garées en bas. Fouiller l'endroit ne serait peut-être pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré.

Par ailleurs, songea Goss avec un sourire en coin en déballant ses affaires, la présence d'un enfant offrait certaines possibilités intéressantes.

Cate ignorait ce qui se tramait, mais elle soupçonnait l'homme qui avait réservé deux chambres aux noms de Huxley et Mellor la veille en fin d'après-midi d'être celui qui avait appelé au sujet de la voiture de Jeffrey Layton. Elle n'en avait aucune preuve, et si elle n'avait pas déjà été sur ses gardes, cette possibilité ne lui serait sans doute pas venue à l'esprit. Mais l'accent et le timbre de la voix lui avaient paru familiers et, peu après avoir raccroché, elle avait eu un déclic, d'autant que, de nouveau, aucun numéro de correspondant ne s'était affiché.

De toute évidence, ces deux types étaient à la recherche de Layton, ce qui était plutôt louche en soi.

S'ils avaient juste été inquiets pour lui, ils lui en auraient parlé d'emblée. Non, M. Layton avait des ennuis, et les nouveaux venus n'y étaient pas étrangers.

Elle n'aurait pas dû accepter de les recevoir, elle s'en rendait compte maintenant. Si elle avait reconnu la voix au téléphone à temps, elle aurait inventé une excuse pour refuser. Cela n'aurait pas empêché ces hommes de venir à Trail Stop, mais au moins n'auraient-ils pas résidé dans la maison avec elle et les garçons. Un frisson lui parcourut le dos à la pensée des enfants, de sa mère et même des trois jeunes gens arrivés la veille pour deux jours de varappe. Les avait-elle tous mis en danger par son imprévoyance ?

Au moins Sheila et les garçons n'étaient-ils pas à la maison en ce moment. Sa mère avait emmené les jumeaux en promenade, en les prévenant qu'elle leur laissait une deuxième chance de prouver qu'ils savaient se tenir. Cate espérait juste que la balade se prolongerait.

Se faisait-elle des idées? Le plus âgé des deux hommes s'était montré d'une politesse parfaite. Il détonnait, avec son costume cravate, mais peut-être avait-il sauté dans l'avion juste après son travail sans avoir l'occasion de se changer. L'autre, Huxley, l'avait carrément reluquée, mais comme elle était restée sans réaction, il n'avait pas insisté. Peut-être avaient-ils une raison tout à fait innocente d'être ici...

«Arrête de délirer», se réprimanda-t-elle aussitôt. Trail Stop n'était pas une ville de passage. Pour y venir, il fallait vraiment le vouloir. Et puis, ces messieurs Huxley et Mellor n'avaient pas l'allure de ses clients habituels. Non, la seule explication logique de leur présence, c'était Layton.

Plongée dans ses réflexions, Cate entra dans la cuisine, où elle avait commencé à confectionner des cookies au beurre de cacahuète pour le goûter des garçons. Assise à table, Neenah Dase sirotait une tasse de thé. C'était le calme plat au magasin, et elle avait mis un mot sur sa porte indiquant qu'on pouvait la trouver chez Cate.

Neenah était née et avait grandi à Trail Stop. Son père avait repris l'épicerie-graineterie plus de cinquante ans auparavant. Sa sœur aînée, qui n'appréciait pas du tout la vie rurale, était partie « à la ville » dès la fin du lycée ; elle menait aujourd'hui une existence heureuse à Milwaukee. Cate ne connaissait pas l'histoire de Neenah, à part le fait qu'elle avait été nonne, qu'elle avait rompu ses vœux quinze ans plus tôt et était revenue s'occuper du magasin. À la mort de ses parents, elle en avait hérité. Elle ne s'était jamais mariée et, à la connaissance de Cate, n'avait jamais eu d'aventure.

Neenah était une des personnes les plus paisibles que Cate eût jamais rencontrées. Ses cheveux châtain clair avaient des reflets cendrés tirant sur l'argenté. Ses yeux étaient d'un bleu limpide comme l'eau d'un lac et elle avait un teint de porcelaine. Avec sa mâchoire trop carrée et ses traits asymétriques, elle n'était pas belle, mais c'était le genre de personne à laquelle on ne pouvait penser sans sourire. Cate s'assit à table.

— Je me fais du souci au sujet de mes deux nouveaux clients, avoua-t-elle.

La tasse de Neenah s'immobilisa à quelques centimètres de sa bouche.

— Vous avez peur d'être dans la maison avec eux ?

— Je ne sais pas si vous êtes au courant... commença Cate en se frottant le front.

Le contraire l'eût étonnée. Trail Stop était si petit que les nouvelles s'y propageaient à une vitesse déconcertante. Elle lui rapporta quand même l'épisode de la veille, les mystérieux appels qui semblaient provenir du même inconnu, suivis de l'arrivée de ces deux hommes qui ne ressemblaient en rien à ses clients habituels.

— Appelez la police, conseilla Neenah avec détermination.

— Pour dire quoi ? Ces hommes n'ont rien fait de répréhensible. J'ai signalé la disparition de M.

Layton, mais comme il n'a pas cherché à me voler, l'inspecteur à qui

j'ai parlé s'est contenté de vérifier qu'il n'avait pas été admis dans un hôpital et n'était pas tombé dans un ravin. Pour mes deux clients, c'est pareil. Malgré mes soupçons, la police n'a aucune raison de les interroger.

Cate se pencha pour prendre sa propre tasse de thé sur le plan de travail, près de la jatte de pâte à cookies. Elle but une gorgée, puis inclina brusquement la tête sur le côté, alertée par un léger bruit en provenance du vestibule.

— Vous avez entendu ? murmura-t-elle avec inquiétude.

Elle se leva d'un bond et s'approcha à pas de loup de la porte.

— Non... commença Neenah.

Trop tard. Cate avait déjà ouvert le battant à la volée.

Personne dans le vestibule, ni dans l'escalier. Elle s'approcha des marches et glissa un regard à l'étage : les portes des chambres trois et cinq étaient fermées. Elle passa la tête dans la salle à manger, déserte elle aussi. Elle retourna à la cuisine, où Neenah l'attendait avec appréhension sur le seuil.

— Rien.

— Vous en êtes sûre ?

— Je suis peut-être juste nerveuse.

Cate referma la porte et se frotta les bras. Elle avait la chair de poule. Elle reprit son thé, mais il avait refroidi et elle fit une grimace. Elle vida sa tasse dans l'évier.

— Je n'ai rien entendu, mais vous connaissez mieux que moi les bruits de la maison.

— Ce n'était pas un craquement, plutôt comme un frôlement contre un mur...

Trop tendue pour se rasseoir, Cate entreprit de prélever des cuillerées de pâte qu'elle disposa sur la feuille de cuisson préparée à cet effet, avant de les aplatir avec le dos de la cuillère.

— Si ça se trouve, le bruit venait de dehors, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules.

Goss sortit en silence de ce qui devait être le salon privé des propriétaires, à en juger par les jouets éparpillés sur le plancher. Il avait eu chaud, mais avait aussi appris une information importante. Il gravit l'escalier, testant chaque marche avant d'y appuyer tout son poids, et atteignit l'étage sans avoir produit le moindre grincement qui aurait pu le trahir. Sans frapper, il ouvrit la porte de Toxtel et se glissa à l'intérieur. Quand il se retourna, il se retrouva nez à nez avec le canon du Taurus.

Toxtel abaissa son arme, la mine renfrognée.

— Tu veux te faire descendre ou quoi ?

— J'ai entendu la proprio discuter avec une autre bonne femme en bas, expliqua-t-il à voix basse d'un ton pressant. Elle nous a repérés et a parlé de prévenir les flics.

Ce n'étaient pas ses propos exacts, mais Goss n'allait pas laisser passer l'occasion de faire monter la mayonnaise.

— Merde ! Il faut qu'on trouve les bagages de Layton et qu'on se barre d'ici en vitesse.

C'était la réaction qu'espérait Goss. Toxtel jeta dans son sac les affaires qu'il venait d'en sortir. Goss fit de même dans sa chambre. Avec la taie d'un des oreillers moelleux du lit, il essuya toutes les surfaces qu'il avait touchées, y compris les boutons de porte. Moins de deux minutes plus tard, il retrouva Toxtel sur le palier.

— Elles sont où ? murmura celui-ci, le Taurus au poing.

Goss se pencha par-dessus la rampe de l'escalier.

— Derrière cette porte. Celle qui est ouverte donne sur la salle à manger, donc l'autre est sûrement celle de la cuisine.

— Cuisine, ça veut dire couteaux, fit remarquer Toxtel. Quelqu'un d'autre dans la maison ?

— Je ne crois pas. Je n'ai rien entendu.

— Pas de gamin ?

— Il y a des jouets en bas, mais pas de gamin en vue. Il est peut-être à l'école.

Ils descendirent sans bruit et déposèrent leurs sacs près de l'entrée, en

prévision d'un départ précipité.

L'adrénaline faisait courir le sang plus vite dans les veines de Goss. Un ou deux cadavres, un paiement par carte de crédit - qui ne mènerait certes pas directement à Faulkner, mais un flic futé finirait par remonter jusqu'à lui - et un boulot bâclé pour Bandini... Le scénario ne pouvait être plus prometteur. Et ce serait l'index de Toxtel, et non le sien, qui appuierait sur la détente. Même s'il se retrouvait pris dans la mêlée, il pourrait toujours s'arranger avec le procureur en dénonçant Toxtel et s'en tirer à bon compte avec quelques années de prison. Bien sûr, il devrait ensuite changer d'identité et disparaître de nouveau, mais ce n'était pas un problème. Il en avait marre d'être dans la peau de Kennon Goss.

Toxtel fit signe à Goss de couvrir ses arrières et ouvrit la porte de la cuisine à la volée.

— Désolée, mesdames, dit-il d'une voix calme, mais vous avez quelque chose qui nous intéresse, madame Nightingale.

Cate se pétrifia, sa cuillère à la main. L'homme en costume se tenait sur le seuil, un hideux revolver noir braqué sur elle. La seule pensée qui lui vint à l'esprit fut une prière désespérée : « Mon Dieu, faites que maman et les garçons ne rentrent pas maintenant ! »

Tétanisée, Neenah était livide.

— P... pardon? bafouilla Cate.

— Les affaires de Layton. On les veut. Donnez-les-nous, et il n'y aura aucun problème.

Cate avait l'impression que son cerveau était englué dans des sables mouvants. Elle secoua la tête avec incrédulité.

— Oh, si, vous allez obéir, dit Mellor d'une voix posée qui ne laissait rien présager de bon.

L'arme dans sa main n'avait pas bougé : elle était pointée droit sur le crâne de Cate, si près qu'elle voyait le trou noir du canon.

— Non, je ne voulais pas dire... bredouilla-t-elle avant de déglutir. Bien sûr...

— Quelqu'un vient, annonça l'autre homme à voix basse.

Elle crut défaillir - *oh non, pas maman et les enfants !*

— Un type dans un vieux pick-up, ajouta Huxley.

— Regardez qui c'est, ordonna Mellor d'un ton sec à Cate, en pointant son arme sur Neenah, et débarrassez-vous de lui.

La jeune femme tourna la tête vers la fenêtre de la cuisine au moment où un crissement de pneus se faisait entendre sur le gravier. Elle reconnut le pick-up et la silhouette dégingandée qui en sortit.

Avec un soulagement à la mesure de sa panique, elle lâcha sa cuillère dans la jatte de pâte et agrippa le bord de la table, les jambes chancelantes.

— C'est... c'est l'homme à tout faire.

— Que vient-il faire ici ?

Cate eut un blanc, puis se ressaisit.

— Le courrier. Il vient chercher le courrier. Il descend en ville.

Mellor attrapa Neenah par le col de son chemisier, l'arracha à sa chaise et l'entraîna dans le couloir.

— Débarrassez-vous de lui, répéta-t-il à Cate, tandis que des pas résonnaient sur la terrasse en bois et qu'on frappait à la porte.

L'homme repoussa à moitié la porte de la cuisine.

«Surtout, ne perds pas ton sang-froid», s'ordonna Cate, consciente que sinon, Mellor tuerait Neenah sans une hésitation, et elle dans la foulée. Comment prévenir M. Harris sans alerter Mellor?

S'efforçant de garder une mine imperturbable, elle ouvrit la porte.

— Je vais en ville, marmonna M. Harris, les yeux baissés avec timidité. Votre courrier est prêt ?

— Il me reste juste les timbres à coller, répondit Cate d'une voix qu'elle espérait assurée. Une petite minute.

Elle ne l'invita pas à entrer, contrairement à son habitude, mais se précipita vers le bureau en bas de l'escalier. Du coin de l'œil, elle aperçut Neenah, le revolver braqué sur sa tempe. Le complice de Mellor s'était posté près de la porte d'entrée.

Les mains tremblantes, Cate prit les quatre factures, les timbra en hâte et fonça vers la porte de derrière.

— Désolée de vous avoir fait attendre, dit-elle en tendant les enveloppes à M. Harris.

Les cheveux dans les yeux, il les regarda et les tritura entre ses mains.

— Pas de problème. Je vous apporterai la nouvelle serrure pour la porte du grenier à mon retour.

Sur ces mots, il tourna les talons, redescendit les marches, remonta dans son pick-up et disparut au bout de l'allée.

Cate referma la porte et appuya la tête contre le battant. Il n'avait rien remarqué. Son seul et unique espoir s'était envolé.

— Parfait, dit Mellor, qui rouvrit la porte de la cuisine. Et maintenant, où sont les affaires de Layton

?

Cate pivota vers lui, à la limite de l'hyperventilation. Mellor tenait Neenah par les cheveux, lui tirant tellement la tête qu'il la déséquilibrait. Neenah cherchait son souffle, elle aussi, la bouche ouverte, les yeux écarquillés d'horreur.

Cate s'efforça d'activer son cerveau engourdi. Valait-il mieux essayer de gagner du temps ou leur donner tout de suite ce qu'ils voulaient, dans l'espoir qu'ils déguerpissent aussitôt ? En fait, tergiverser comportait un risque de taille : que sa mère et les enfants arrivent en plein drame, ce qu'elle tenait à tout prix à éviter.

— En... en haut, lâcha-t-elle. Dans le grenier.

— Guidez-moi, ordonna Mellor avec un signe de tête.

Cate avait les jambes si flageolantes qu'elle pouvait à peine marcher, et le regard terrifié qu'elle glissa à Neenah lui apprit que celle-ci ne valait guère mieux. Hormis le souffle rauque de sa respiration, son amie était parfaitement silencieuse, mais on voyait qu'elle tremblait.

Cate agrippa la rampe et se hissa sur la première marche. Jamais l'escalier ne lui avait paru aussi haut et raide.

— On se dépêche, grommela l'homme derrière elle.

Il poussa Neenah en avant contre les jambes de Cate, si bien que les deux femmes trébuchèrent.

— Arrêtez de nous pousser ! s'écria Cate en faisant volte-face vers Mellor, mue par une brusque colère qui jaillit à travers sa panique. Vous ne faites que compliquer les choses. Vous la voulez, cette maudite valise, ou non ?

Sa propre voix lui paraissait distante, son ton bizarrement familier. Avec un léger choc, elle réalisa que c'était celui qu'elle employait avec les jumeaux quand ils étaient désobéissants.

L'homme la fixait d'un regard froid et vide.

— Avancez.

— Alors, arrêtez de pousser, vous allez nous faire tomber!

Neenah avait encore blêmi, et ses yeux étaient à présent si écarquillés que le blanc était visible tout autour de ses iris bleus. Elle se demandait à coup sûr quelle mouche avait piqué Cate de rembarquer l'homme qui lui plaquait le canon de son revolver contre la tempe, mais elle n'émit même pas un gémissement. Seigneur, songea Cate, affolée, qu'est-ce qui lui prenait ? Sans un mot, elle se retourna et se remit à monter. Ce bref éclat avait au moins raffermi ses jambes.

Sur le palier de l'étage, elle tourna sur la droite et se dirigea vers l'extrémité sombre du couloir où se trouvait la porte du grenier. Peut-être Neenah et elle seraient-elles tuées ici, songea-t-elle, et son sang se glaça à cette idée. Le temps qu'on découvre leurs corps, Mellor et son comparse auraient eu largement le temps de s'enfuir.

Qu'adviendrait-il de ses enfants si elle mourait ? Maudit Jeffrey Layton ! Elle lui aurait volontiers tordu le cou pour avoir introduit le danger dans sa maison.

Laborieusement, ils gravirent l'escalier étroit et raide qui menait au grenier. Les yeux plissés, Mellor fouilla du regard les combles encombrés, tout en poussant Neenah devant lui.

— C'est où ?

— Ici.

Cate se dirigea vers la valise et la souleva. Elle faillit lui dire que, quel que soit ce qu'il cherchait, il perdait son temps parce qu'il n'y avait

rien dans cette valise, hormis quelques vêtements, mais elle tint sa langue. Il valait peut-être mieux lui laisser croire qu'il avait mis la main sur ce qu'il voulait.

Avec un peu de chance, il les laisserait en vie et partirait avec son complice.

La valise à la main, elle pivota vers lui et se figea.

Calvin Harris se tenait en haut des marches, une carabine braquée droit sur l'arrière du crâne de Mellor.

Essayant d'instinct de s'écarter de la ligne de mire, Cate fit un bond en arrière et se heurta la tête à une poutre de la charpente.

Alarmé, Mellor fit volte-face, entraînant Neenah dans son demi-tour.

— Lâchez-la, ordonna l'homme à tout faire avec un calme olympien.

Le fusil entre ses mains était stable comme un roc, sa joue calée contre la crosse, et les yeux qu'elle jugeait auparavant d'un bleu délavé étaient désormais aussi transparents et froids que de la glace.

Un petit rictus apparut au coin des lèvres de Mellor.

— C'est un fusil de chasse. Si vous tirez, les deux femmes mourront aussi. Mauvais choix, je dirais.

Ce fut au tour de Calvin Harris de sourire.

— Sauf qu'il n'est pas chargé avec du plomb, mais des balles. À bout portant, il vous arrachera la tête sans même toucher Neenah.

— Ouais, c'est ça. Posez cette arme ou elle crève.

— Analysez la situation, insista Calvin d'une voix posée. Votre collègue ne viendra pas à votre aide

- je m'en suis assuré. Si vous tirez, vous n'aurez pas le temps de m'empêcher de le faire aussi. Vous m'atteindrez, ou bien Neenah, mais au bout du compte, vous mourrez aussi. Alors, c'est à vous de voir : soit on se retrouve avec deux victimes, soit tout le monde reste en vie et vous fichez le camp d'ici avec votre copain.

— Vous pouvez avoir la valise aussi, lâcha Cate avec empressement.

N'importe quoi, pourvu que ces monstres s'en aillent. Mellor prit une profonde inspiration, pesant le pour et le contre. Il se rendait compte qu'il était coincé et que sa seule chance de survie était de lâcher son arme. Cate essaya d'imaginer le raisonnement de leur agresseur, mais tout ce qu'elle put établir, c'était qu'il devrait faire confiance à Calvin pour ne pas l'abattre une fois qu'il serait désarmé. Dans la même situation, Mellor l'aurait sans doute tué de sang-froid, mais pas Calvin.

Avec des gestes calmes, Mellor lâcha Neenah et enclencha la sécurité de son arme. La malheureuse, incapable de tenir sur ses jambes, s'effondra sur le plancher. Cate voulut lui venir en aide, mais Calvin lui lança un regard glacial et elle s'immobilisa, comprenant après coup qu'elle ne devait pas s'approcher de Mellor.

— Maintenant, lâchez votre arme, ordonna Calvin.

Le revolver heurta le plancher avec un choc mat.

Cate tressaillit, redoutant que le coup ne parte, mais il n'y eut pas de détonation.

— Prenez la valise.

Avec une lenteur délibérée, sans mouvements brusques, Mellor obtempéra, prenant la valise de la main de Cate. Elle le fixait, les yeux écarquillés. Leurs regards se croisèrent fugitivement. L'homme restait calme, le visage imperturbable, comme si, pour lui, cette situation n'avait rien que de très routinier.

— Cate, dit Calvin, récupérez le revolver.

Elle ouvrit de grands yeux, puis ramassa l'arme d'une main maladroite. C'était la première fois qu'elle touchait une arme à feu, et elle fut surprise par son poids.

— Vous voyez le bouton sur le côté gauche? Appuyez dessus.

Le revolver dans la main droite, Cate s'exécuta d'un index timide.

— Bien, dit Calvin, vous venez d'enlever la sécurité. Ne pressez pas la détente à moins de vouloir tirer. Descendez l'escalier la première et restez à bonne distance de lui. On vous suit. En bas des marches, vous le tiendrez en joue jusqu'à ce que j'émerge à mon tour de la cage d'escalier, compris ?

C'était logique. S'il avait laissé Mellor descendre en tête, il aurait été

contraint de se tenir si près de lui qu'il aurait risqué de se faire arracher son arme. Et même si Mellor n'avait rien tenté dans l'escalier, il aurait été hors de vue quelques secondes, une fois parvenu en bas des marches. Mais où était l'autre homme, Huxley? Que lui avait fait Calvin Harris ?

Les jambes en coton, Cate dévala les marches en trébuchant à moitié. Les mains crispées sur l'arme, elle pria pour que Mellor ne tente rien, parce qu'elle n'avait aucune idée de la façon dont elle réagirait. Au pied de l'escalier, elle se retourna et pointa le canon du revolver sur Mellor à deux mains, afin de stabiliser l'arme de son mieux. Elle tremblait encore, mais espérait constituer une menace suffisante pour qu'il ne prenne pas le risque de l'agresser.

Calvin suivait Mellor à distance respectable. Contrairement à Cate, il semblait parfaitement maître de ses nerfs.

— Continuez d'avancer, ordonna-t-il à Mellor d'un ton à la fois posé et glacial.

Ils descendirent au rez-de-chaussée. Neenah émergea à son tour de l'escalier du grenier. Elle marchait très lentement, la main crispée sur la rampe. Son regard croisa celui de Cate.

— Ça va, murmura-t-elle d'une voix éteinte. Allez aider Cal.

Cate descendit les marches et aperçut l'autre homme allongé sur le carrelage devant la porte d'entrée, les mains liées dans le dos. Sonné, il s'efforçait tant bien que mal de s'asseoir.

— Je ne peux pas m'en sortir avec lui et trois sacs, fit remarquer Mellor.

— Détachez-le. Il est en état de marcher tout seul, répondit Calvin, son fusil toujours calé contre l'épaule.

Mellor défit les liens de Huxley et l'aida à se relever. L'autre homme tituba, mais resta debout. Ses yeux bleus lançaient des éclairs haineux à Calvin, que cela ne semblait pas perturber le moins du monde.

Les deux hommes se répartirent les sacs et sortirent sur la terrasse. Huxley se déplaçait d'un pas chancelant, tel un ivrogne sur le point de s'effondrer. Suivant Calvin sur la terrasse, Cate les regarda fourrer leurs sacs et la valise de Layton dans le 4 x 4, puis monter à l'avant. Au moment même où Mellor mettait le contact, elle entendit les voix

haut perchées de ses enfants qui revenaient vers la maison. Elle faillit fondre en larmes à l'idée que, à quelques minutes près, ils seraient tombés en plein piège mortel.

Au passage du 4 x 4, Huxley leur décocha à tous deux des regards assassins. Calvin et Cate ne quittèrent le véhicule des yeux que lorsqu'il eut disparu au bout de la route.

— Ça va ? s'enquit-il, le regard toujours tourné vers la route.

Cate se demanda s'il craignait leur retour.

— Ça va, assura-t-elle d'une voix blanche à peine audible. Ça va, répéta-t-elle après s'être éclairci la gorge. Neenah...

— Ça va aussi, dit celle-ci en apparaissant sur le seuil, toujours livide et tremblante, mais plus solide sur ses jambes. Juste un peu secouée. Ils sont partis ?

— Oui, dit Calvin, qui tenait son fusil avec décontraction, le canon vers le bas.

Il dévisagea Cate d'un regard pénétrant.

— C'était une bonne idée de mettre les timbres à l'envers.

Son stratagème avait marché ! Elle qui pensait que son pitoyable appel au secours était voué à l'échec.

— J'avais lu quelque part qu'un drapeau à l'envers était un signal de détresse.

Il approuva d'un bref hochement de tête.

— Et puis, vous étiez inhabituellement nerveuse. Alors, je suis reparti comme si de rien n'était et j'ai fait le tour de la maison à pied, juste histoire de m'assurer que tout allait bien.

— Moi qui croyais que vous n'aviez rien remarqué.

— Eh si.

Aux yeux de Cate, sa sérénité à toute épreuve faisait encore ressortir sa propre faiblesse. Elle se tourna vers Neenah, aussi ébranlée qu'elle-même. Avec un sanglot étranglé, elle lâcha le revolver qu'elle tenait encore et étreignit son amie avec force. Calvin les enveloppa toutes deux de ses bras, murmurant des paroles qu'elle imaginait

réconfortantes mais dont elle était incapable de saisir le sens. Dans un recoin de son cerveau embrumé par la panique, elle nota qu'il tenait toujours le fusil, et cette pensée la rassura. Pendant un long moment, les deux femmes tentèrent de se remettre de leurs émotions, protégées par ces bras d'une puissance surprenante. Puis Cate entendit l'exclamation ravie de Tucker qui courait vers eux, flanqué de Tanner.

— Meussieur Hawis ! C'est un fusil ?

Cate se redressa et essuya les larmes qui avaient perlé sur la pointe de ses cils. Puis elle descendit les marches et serra ses deux fils avec fougue contre son cœur.

Goss et Toxtel n'ouvrirent pas la bouche avant d'avoir atteint la grand-route. Goss aurait volontiers continué à garder le silence, parce que sa tête le faisait horriblement souffrir et que son ego avait pris un sale coup. Comment un stupide homme à tout faire avait-il réussi à les piéger avec autant de facilité ? Il n'avait rien vu, rien entendu. Il se souvenait juste de son crâne explosant de douleur et du trou noir qui s'était ensuivi. Cette ordure avait dû l'assommer avec la crosse de son fusil.

Par chance, Toxtel n'était pas du genre bavard. À quoi bon perdre son temps à se demander comment une telle chose avait pu arriver puisque, de toute façon, elle était arrivée ?

Une nausée brutale lui brûla l'œsophage.

— Arrête-toi, j'ai envie de gerber.

Toxtel donna un brusque coup de volant et immobilisa le 4 x 4 sur le bord de la route. Le bas-côté n'était pas large et, en descendant, Goss faillit basculer dans le ravin en contrebas. Une main contre la carrosserie, il progressa à petits pas jusqu'à l'arrière du 4 x 4 et se plia en deux, les paumes calées sur les genoux. Cette position inconfortable aggrava encore les violents élancements qui lui traversaient le crâne. Autour de lui, la végétation se mit à tourner avec une lenteur qui lui soulevait le cœur.

Il entendit la portière du conducteur claquer. Toxtel fit le tour du 4 x 4.

— Ça va ?

— Commotion cérébrale, parvint à articuler Goss.

Il prit de profondes inspirations, luttant contre la nausée. Se faire avoir comme un bleu par une espèce de plouc de l'Idaho était déjà assez grave ; il ne voulait pas vomir devant Toxtel en prime.

Celui-ci n'était pas du genre compatissant. Il laissa à peine échapper un vague grognement, puis alla ouvrir le hayon arrière et sortit la valise de Layton.

— Voyons ce qu'il y a là-dedans. Je tiens à m'assurer que la clé USB s'y trouve avant d'appeler Faulkner.

Goss se redressa tant bien que mal, tandis que Toxtel entreprenait une fouille systématique du bagage volé. Chaque vêtement fut examiné de fond en comble, des poches jusqu'aux ourlets, puis jeté par terre. Le portable dans le sac en plastique paraissait prometteur, mais une fois ouvert, l'arrière ne révéla rien de plus intéressant qu'une vulgaire batterie. Avec obstination, Toxtel désossa l'appareil entier. En vain.

Il tourna son attention sur les chaussures noires, qu'il frappa consciencieusement tour à tour contre la carrosserie jusqu'à ce que le talon cède. Toujours pas de clé.

Il arracha la doublure de la valise, fouilla chaque centimètre carré, poussant la méticulosité jusqu'à couper les coutures des poignées.

— Bordel, elle n'est pas là !

Il envoya la valise déchiquetée voler dans le ravin.

— Layton l'a sans doute sur lui, dit Goss. Ça tient dans une poche, ces machins-là.

— C'est sûr, il la trimballe peut-être depuis le début sur lui. Mais il y a quand même un truc qui me chiffonne avec cette valise.

— Quoi donc ? soupira Goss avec lassitude, le crâne vrillé par un insupportable mal de tête. Tu l'as massacrée sans rien trouver.

— Ouais, et c'est ce qui me laisse à penser que cette garce nous a roulés.

— Comment ça ?

— Tu vois un rasoir, une brosse à dents, un peigne, du déodorant ?

Goss passa en revue le contenu de la valise éparpillé dans l'herbe. La conclusion allait de soi.

— Elle ne nous a pas tout donné.

— La plupart des hommes transportent une trousse de toilette, au moins pour leur rasoir. Il n'y a pas beaucoup de vêtements non plus. À mon avis, Layton avait une autre valise.

— Bon Dieu.

Goss s'assit sur le pare-chocs arrière et effleura du bout des doigts la bosse à la base de son crâne.

Au plus léger contact, il avait l'impression que des milliers d'aiguilles lui transperçaient la tête, et une myriade d'étoiles dansait devant ses yeux.

— Impossible d'y retourner, dit Toxtel, la mine sombre. Elle connaît nos têtes et aura sûrement pré-

venu les flics.

À travers les brumes de la douleur, Goss comprenait le dilemme de Toxtel. Il pouvait appeler Faulkner et lui demander d'envoyer une autre équipe - mais cela reviendrait à baisser les bras, et ni l'un ni l'autre n'avait jamais laissé tomber une mission en cours de route.

Ce n'était pas une simple question d'ego. Il y avait de l'argent en jeu. Ils n'étaient pas de tranquilles petits salariés sûrs de toucher leur chèque à la fin du mois. On ne leur confiait de nouvelles missions

- bien payées, certes - que parce qu'ils avaient mené à bien les précédentes. Dans ce job, tout reposait sur la réputation. Or, tous deux avaient la réputation de finir le boulot coûte que coûte.

— J'ai peut-être une idée, dit Toxtel. Mais il faut d'abord que j'y réfléchisse un peu. Tu as besoin d'un médecin ?

— Non.

Le refus avait été automatique. Goss fit mentalement le point sur son état.

— Non, répéta-t-il, sauf si je m'endors et que tu n'arrives pas à me réveiller.

— Je ne vais pas rester à ton chevet à jouer les infirmières, dit Toxtel sans une once d'émotion.

Alors, tu as intérêt à être sûr que ça va.

C'était tout Toxtel : un cœur tendre.

— Allons-y, ordonna sèchement Goss. Préviens-moi quand ton plan génial aura pris forme.

Il y avait un hic : où aller ? Il leur fallait se replier quelque part et, depuis leur atterrissage, il ne se rappelait pas avoir vu même le moindre motel pouilleux. Toxtel sortit la carte et l'ouvrit sur le capot

de la Tahoe, tandis que Goss fouillait son sac de voyage en quête d'un analgésique quelconque.

Dans sa trousse de toilette, il trouva une de ces doses individuelles d'ibuprofène qu'on achète dans les aéroports. Il avala les deux comprimés sans eau. Et puis, ils avaient aussi besoin de boire et manger. Ils se restaureraient dans la petite ville qu'ils avaient traversée à l'aller et, avec un peu de chance, ils y trouveraient peut-être aussi un motel.

— On ne voit rien sur cette carte pourrie, grogna Toxtel, qui la replia et la lança dans l'habitacle.

— Tu cherches quoi ? demanda Goss.

Il longea la voiture avec prudence jusqu'à la portière du passager. Un faux pas, et il ferait une chute d'au moins trois cents mètres. La pente ne tombait pas à pic et il atterrirait peut-être sur un arbre, mais l'expérience ne le tentait pas le moins du monde. Il fallait vraiment avoir une case en moins pour aimer les grands espaces.

— J'ai besoin d'une de ces cartes qui indiquent les montagnes.

— Une carte topographique.

— Ouais, ce genre-là.

— Tu veux des montagnes ? Regarde autour de toi, bougonna Goss, désignant d'un geste le paysage au-delà du pare-brise.

Des montagnes, il y en avait partout. Dans toutes les directions, à perte de vue.

— Ce que je veux, expliqua Toxtel avec une lenteur délibérée, c'est savoir s'il existe un moyen d'isoler ce bled. On sait qu'il y a une seule route et qu'elle se termine là-bas. Est-il possible de la bloquer pour empêcher tout le monde de partir ?

Saisissant où Toxtel voulait en venir, Goss en oublia instantanément son mal de tête. S'il y avait un plan foireux, c'était bien celui que son collègue proposait.

— Il nous faudrait aussi des vues aériennes, renchérit-il. Histoire qu'on s'assure qu'il n'y a pas de sentier non répertorié sur les cartes officielles. Le terrain est plutôt accidenté ; d'après moi, si on arrive à bloquer quelques points stratégiques, le reste sera trop escarpé pour

permettre le passage.

Toxtel hocha la tête, le front plissé par la concentration. Ils auraient aussi besoin d'argent, songea Goss, de renforts et de l'aide de quelqu'un qui connaissait bien la région et ses habitants. Goss avait conscience de ses limites : il se sentait chez lui sur le bitume, pas dans la pampa.

— On va devoir s'assurer que tous les clients de Nightingale sont partis, marmonna-t-il, réfléchissant à voix haute. Des gens doivent attendre leur retour, ou au moins qu'ils se manifestent.

— On va faire comment ?

— Il va falloir envoyer un type du coin en éclaireur, ou quelqu'un qui n'éveillera pas les soupçons.

Toxtel mit le contact et démarra.

— Je connais quelqu'un.

— Tu connais des gens ici ?

— Non, mais quelqu'un qui connaît quelqu'un, si tu vois ce que je veux dire.

Goss cala son crâne douloureux contre l'appuie-tête et fit la grimace. Il chercha une position plus confortable contre la vitre de la portière. Le verre froid lui apporta un infime soulagement. Il ferma les yeux. Il ne fallait pas se précipiter, mais prendre le temps de peaufiner les détails. Il finit par s'assoupir en s'imaginant en train de cocher les cases d'une liste : lignes électriques coupées, téléphone coupé, pont bloqué, homme à tout faire dégommé. C'était exactement comme compter les moutons. En mieux.

La maison était pleine de voisins curieux. Par habitude, Cate fit du café et entreprit de le servir.

— Assieds-toi, lui dit Sheila devant sa mine tendue. Les gens peuvent se servir eux-mêmes.

Cate obtempéra. Tucker et Tanner étaient eux aussi dans la salle à manger. D'ordinaire, elle ne les autorisait pas à y venir lorsqu'il y avait des clients, mais là, c'était différent. Elle observa les visages des garçons, cherchant à deviner s'ils captaient la tension ambiante. Mais non, ils étaient juste excités. Quand ils avaient demandé à Calvin pourquoi il avait un fusil, il avait inventé une histoire de serpent dans le grenier. Fascinés, ils avaient bien entendu demandé à voir l'animal et avaient été très déçus d'apprendre qu'il était parti.

— Tu aurais dû les garder au chaud jusqu'à notre arrivée, ronchonna Roy Edward Starkey à l'adresse de Cal.

À quatre-vingt-sept ans, il raisonnait encore comme à l'époque où les étrangers qui osaient s'en prendre aux habitants du coin se retrouvaient pendus haut et court à l'arbre le plus proche.

— Il semblait plus raisonnable de leur donner ce qu'ils voulaient et de les laisser partir avant qu'il y ait un blessé, répondit Cal avec calme.

— Il faut prévenir le shérif, dit Milly Earl.

— Oui, mais c'est sans doute moi qu'il arrêtera, fit remarquer Cal. J'en ai assommé un.

— Je suis d'accord avec Milly intervint Neenah. Nous devons appeler la police tout de suite. Je n'ai pas été blessée, mais j'ai eu la peur de ma vie.

— Le serpent a failli te mordre ? demanda Tucker qui s'appuya contre ses jambes, ses yeux bleus brillant d'animation.

— Presque, répondit-elle avec gravité en lui ébouriffant les cheveux.

Tanner imita son frère, sans quitter Neenah des yeux, et eut droit lui aussi à un geste affectueux.

— Waouh, s'extasia Tucker. Et meussieur Hawis t'a sauvée ?

— Oui.

— Avec son fusil, intervint Tanner à mi-voix, comme Neenah en restait là.

— Oui, il m'a sauvée avec son fusil.

Roy Edward baissa les yeux vers les jumeaux, décontenancé par leur ressemblance.

— Qui est qui ? demanda-t-il à la cantonade.

— Facile, répondit Walter Earl en riant. Celui qui a toujours la bouche ouverte pour parler, c'est Tucker.

Tout le monde rit, et l'atmosphère se détendit quelque peu.

L'amour maternel étreignit le cœur de Cate, et un puissant instinct protecteur l'envahit. Les jumeaux étaient encore si petits, leurs cous tendus vers les grands qui bavardaient entre eux au-dessus de leurs têtes.

Elle se tourna vers sa mère.

— J'aimerais que tu rentres à Seattle avec eux dès demain et que tu les gardes jusqu'à ce que ça se calme ici.

Sheila lui prit la main, le front plissé par l'inquiétude.

— Tu crois qu'ils vont revenir ?

— Je suis terrifiée, avoua Cate, mais pourquoi reviendraient-ils ? Ils n'ont aucune raison de le faire, puisque je leur ai donné la valise. Ce n'est sans doute rien de plus qu'une réaction au choc, mais je me sentirai plus tranquille si les garçons sont en sécurité avec toi. Le pire dans cette histoire, c'était de penser que vous puissiez tomber tous les trois en plein drame. Je ne sais pas ce que j'aurais fait...

Sa voix se brisa et, les dents serrées, elle s'efforça de refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Tu sais combien je tiens à les avoir à la maison, mais prends le temps d'y réfléchir ce soir et on verra si tu es toujours du même avis demain, dit Sheila.

Cate gratifia sa mère d'un regard débordant d'amour et de

reconnaissance.

— Merci.

Sherry Bishop tapota l'épaule de Cate.

— Vous devriez prévenir le shérif.

— Ce n'est pas que je sois contre cette idée, répondit Cate avec un pâle sourire. Mais je ne crois pas qu'il puisse faire grand-chose. Ces hommes ont sûrement donné de fausses identités et, de toute façon, ils sont partis depuis longtemps. Certes, il est illégal de menacer quelqu'un d'une arme, mais au bout du compte, personne n'a été blessé. Si je porte plainte, l'affaire sera probablement classée sans suite. Alors, pourquoi prendre cette peine ?

— Ils étaient armés ! Ils vous ont volée ! C'est un crime ! Vous devez appeler la police ! Il faut porter plainte, au cas où ils reviendraient.

— Vous avez raison, j'imagine. Mais je ne dirai pas que M. Harris en a frappé un à la tête.

Cate s'empessa de détourner le regard de Calvin, bizarrement troublée. Un souvenir lui revint avec une déconcertante acuité : la détermination dans son regard quand il tenait Mellor en joue. Il n'aurait pas hésité à appuyer sur la détente, et elle réalisait à présent que Mellor était parvenu à la même conclusion. À cet instant, elle avait entrevu une facette de Calvin Harris que jamais elle n'aurait soupçonnée. Comment avait-elle pu être aveugle à ce point, d'autant que personne d'autre ne semblait surpris par son acte ?

Milly s'approcha d'elle.

— Si cela ne vous dérange pas, je vais préparer du thé pour Neenah et vous. Le thé est plus approprié que le café dans ce genre de situation. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi.

— Merci, c'est gentil, répondit Cate, qui s'arracha un nouveau sourire.

Un thé ne lui faisait pourtant pas du tout envie. Neenah et elle étaient justement en train d'en boire au moment de l'agression. Les regards des deux femmes se croisèrent, et Neenah réprima une petite grimace d'un air penaud.

Bien décidée à ne pas repousser plus longtemps l'appel, Cate s'isola dans le salon privé et composa une fois de plus le numéro de

l'inspecteur Marbury. Elle tomba sur sa boîte vocale et laissa un message, puis se cala contre le dossier du canapé et ferma les yeux, profitant de ce moment d'intimité pour tenter de calmer ses nerfs durement éprouvés.

Le téléphone sonna avant qu'elle ait trouvé la force de rejoindre les autres à côté. C'était Marbury.

— Je ne suis pas certain d'avoir bien compris votre message, dit-il d'un ton intéressé qui indiquait le contraire.

— Deux clients arrivés aujourd'hui sont redescendus peu après que je les ai installés dans leurs chambres et nous ont menacées d'un revolver, Neenah Dase et moi, exigeant que je leur donne les affaires de Jeffrey Layton. Je me suis exécutée et ils sont repartis.

— Vous avez leurs identités ? demanda Marbury.

— Attendez, je vais vérifier les prénoms.

En allant chercher son registre dans le vestibule, Cate tomba sur Calvin Harris. Après une hésitation, elle l'invita à la suivre dans le salon.

— Ils se sont inscrits sous les noms de Harold Mellor et Lionel Huxley.

— Comment ont-ils payé ?

— L'homme qui a téléphoné hier après-midi pour la réservation m'a donné un numéro de carte de crédit. À mon avis, c'est le même individu qui prétendait appeler de la part de l'agence de location de voitures. Il m'a bien semblé reconnaître la voix. Et les deux fois, le numéro du correspondant ne s'est pas affiché.

— À qui était la carte de crédit ?

— Il m'a donné le nom de Harold Mellor, mais je sais que ce n'est pas le même homme qui est venu ici aujourd'hui. Les voix étaient différentes.

— Avez-vous déjà passé la facture ?

— Oui, et ça a marché.

— Il peut quand même s'agir d'une carte falsifiée. Mais nous avons les moyens de le vérifier. Avez-vous relevé leur plaque minéralogique ?

— Non.

Elle n'avait pas pour habitude de fliquer ses clients - mais songeait peut-être à s'y mettre.

— Et ils sont partis sans faire de mal à personne après avoir pris les affaires de Layton?

— C'est ça. Ils n'ont fait de mal à personne.

D'un geste, Calvin Harris signifia qu'il souhaitait parler à Marbury. Cate haussa un sourcil interrogateur, et il confirma d'un hochement de tête.

— Ne quittez pas, inspecteur Marbury. M. Harris voudrait vous parler.

— Allô? Ici Cal Harris.

Cate le dévisagea avec incrédulité. Il était redevenu le M. Harris qu'elle connaissait, posé, presque timide. Pouvait-il s'agir de l'homme qui avait affiché un calme aussi glacial, son fusil braqué sur la tête de Mellor?

Marbury dut lui demander quelle était son activité professionnelle, car il répondit :

— Un peu de tout selon les besoins. Menuiserie, plomberie, mécanique, couverture.

Il écouta un moment. Cate entendait la voix grave du policier sans parvenir à distinguer ses mots.

— Quand Mme Nightingale m'a donné son courrier à poster, j'ai vu qu'elle avait collé les timbres à l'envers, expliqua-t-il. C'était le drapeau américain, vous savez le genre de timbre qui se vend en rouleaux.

Nouveaux marmonnements à l'autre bout de la ligne.

— Oui, et puis elle avait l'air tracassée, alors je suis revenu discrètement, avec mon fusil, au risque de passer pour un idiot. Voilà pourquoi ils sont partis sans blesser personne... Non, aucun coup de feu. Mon Mossberg était plus puissant que son Taurus, conclut-il avec un soupçon d'amusement dans la voix. Demain, d'accord.

Il rendit le combiné à Cate.

— Madame Nightingale, dit l'inspecteur Marbury, je passerai demain matin prendre la déposition de M. Harris. Serez-vous disponible, vous aussi ?

— Bien sûr, mais de préférence après 10 heures.

— Pas de problème. Je viendrai à 11 heures.

Cate coupa la communication. Elle savait qu'il lui fallait rejoindre le groupe dans la salle à manger, et pourtant, elle resta plantée au milieu de la pièce.

— Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ? finit-elle par murmurer.

— Ça va aller.

Elle réalisa que Cal Harris n'avait ni bafouillé ni rougi une seule fois durant ces affreux moments.

Jamais plus elle ne pourrait le regarder avec les mêmes yeux.

— Calvin...

Elle s'interrompit et, à sa grande confusion, sentit ses joues s'empourprer.

— Je ne vous ai pas encore dit toute ma gratitude pour...

Il la dévisagea, comme interloqué.

— Ce n'est pas nécessaire.

«Il comprend, pour les enfants, se dit-elle. Il sait combien j'étais inquiète à l'idée de les voir rentrer pendant que Mellor et Huxley nous menaçaient. » Soulagée de ne pas avoir à entrer dans les détails, elle se hâta de retourner dans la salle à manger. Il lui emboîta le pas et fut de nouveau assailli par les jumeaux, avides d'en savoir plus sur le fameux serpent.

Cate mit les autres au courant de la visite du policier, puis, avec une reconnaissance feinte, but le thé préparé par Milly. Elle s'assit en compagnie de Neenah. À sa surprise, sa nervosité commençait à retomber et, peu à peu, le sentiment d'irréalité qui l'oppressait s'atténua. Il fallut attendre le retour de ses trois varappeurs, ravis et fatigués après leur journée d'escalade, pour que l'assemblée se

disperse.

Comme il n'y avait pas de restaurant à Trail Stop - le plus proche se trouvait à une cinquantaine de kilomètres -, Cate proposait à sa clientèle un repas froid, plus dessert. Les varappeurs ayant réservé trois dîners, elle s'affaira à la cuisine puis au service, tandis que sa mère occupait les jumeaux et leur donnait leur repas. Quand toutes deux eurent enfin le loisir de s'asseoir, Cate était si épuisée qu'elle put à peine avaler une bouchée - réaction classique de l'organisme après une journée stressante.

Elle étouffa un bâillement avec sa main.

— Je tombe de fatigue.

— Et si tu te couchais tôt, pour changer ? suggéra sa mère. Je me chargerai de mettre les garçons au lit.

Cate la surprit en acceptant.

— Je tiens à peine debout. Pendant que tu les couches, pourquoi ne pas aborder avec eux le sujet du voyage ? Ils n'ont jamais passé une nuit loin de moi, alors ils seront peut-être réticents.

— Laisse-moi faire, répondit Sheila avec aplomb. Quand j'en aurai fini avec eux, ils penseront que la maison de Mimi est mieux que Disneyland.

— Ils n'y sont jamais allés, alors ils risquent de ne pas saisir la comparaison.

— Fais-moi confiance. D'ici demain, ils te supplieront de les laisser partir. Du moins, si tu y tiens vraiment. Je persiste à penser que tu devrais y réfléchir, histoire de t'assurer que tu ne t'es pas décidée sous le coup de l'émotion.

— Évidemment, j'y tiens, répondit Cate. Je veux que mes enfants soient en sécurité et, pour l'instant, je n'ai pas l'impression qu'ils le soient ici. C'est peut-être une réaction excessive, mais je m'en moque.

Sheila la serra dans ses bras.

— Tu as parfaitement le droit d'avoir des réactions excessives, ma chérie. Et je ne t'en voudrai pas si tu as changé d'avis demain matin. Enfin... pas trop.

Cate s'esclaffa.

— Merci, c'est rassurant.

Elle embrassa les garçons et leur souhaita une bonne nuit, leur expliquant que maman allait se coucher tôt parce qu'elle était fatiguée et que c'était Mimi qui les mettrait au lit ce soir. Ils se réjouirent à cette idée. Toute cette excitation les avait fatigués, eux aussi, et ils se frottaient déjà les yeux à grand renfort de bâillements.

Cate se brossa les dents et, après une douche bien chaude, s'effondra dans son lit. En dépit de l'épuisement physique, les pensées vagabondaient dans son esprit tels des écureuils pris de folie, et les événements de la journée ne cessaient de lui revenir par flashes. Elle frissonna et se pelotonna sous sa couette. La nuit, elle avait souvent froid, un froid qui n'était pas tant dû à la température qu'à la solitude, encore exacerbée par l'obscurité. Ce soir, en prime, la peur lui tenait compagnie dans son lit. Elle avait peur pour ses enfants, peur de cette violence qui avait fait irruption dans sa maison sans crier gare. Ses frissons redoublèrent.

Le souvenir des yeux pâles de Calvin Harris lui revint avec une clarté pénétrante, et elle finit par sombrer dans le sommeil en se demandant si elle pouvait se sentir plus en sécurité, désormais, ou si le danger avait monté d'un cran.

Cal Harris avait découvert depuis longtemps que, de chez lui, il pouvait voir la chambre de Cate Nightingale quand il y avait de la lumière. La maison d'hôtes était assez éloignée de l'épicerie-graineterie, peut-être une petite soixantaine de mètres, mais la route formait un coude qui lui permettait d'apercevoir les fenêtres des deux chambres en façade. Les premières étaient celles de la chambre des jumeaux. Les autres, celles de la chambre de Cate.

Un jour, il avait traversé sa chambre pour des travaux de plomberie dans la salle de bains attenante.

Elle avait beaucoup de goût et aimait les jolis objets : d'élégants coussins étaient disposés sur son lit, et il y avait d'épais tapis de coton assortis au rideau de douche dans la salle de bains. Et puis, il flottait dans sa chambre un délicieux parfum féminin. Son regard était tombé sur son lit et son imagination s'était emballée.

Cate lui faisait tant d'effet qu'il ne parvenait pas à se contrôler. En sa présence, il rougissait et bafouillait comme un gamin de quatorze ans,

pour le plus grand amusement de ses voisins. Depuis trois ans, ils l'encourageaient à l'inviter à sortir, mais il ne pouvait s'y résoudre. À compter du jour où elle l'avait appelé « monsieur Harris » et regardé comme s'il était son grand-père, il avait compris qu'elle n'était pas prête pour une nouvelle relation.

Il y avait un moment qu'il n'avait plus braqué une arme sur quelqu'un avec l'intention d'appuyer sur la détente, mais cette ordure de Mellor avait bien failli se faire exploser le crâne comme une citrouille à la foire. Seuls la présence de Cate et le traumatisme qu'il risquait de lui provoquer avaient pétrifié son index sur la détente. Jamais, au grand jamais, il ne voulait qu'elle le regarde avec la terreur qu'avaient trahie ses yeux face à Mellor.

Ce soir, il n'y avait pas de lumière dans sa chambre. Il vit celle des jumeaux s'allumer, puis s'éteindre un quart d'heure plus tard. La chambre de Cate, elle, resta dans le noir. Sans doute était-elle déjà couchée, épuisée après tant d'émotions ; sa mère avait dû s'occuper des enfants.

Depuis trois ans, il rongait son frein. Le bon sens lui soufflait de renoncer. Pourtant, il en était incapable. Était-ce par pure obstination, à cause des deux petits garçons qui lui étreignaient les jambes et le cœur, ou bien à cause de Cate elle-même ? Il n'aurait su le dire.

Cette journée avait abattu certaines barrières entre eux, il le sentait. Aujourd'hui, pour la première fois, Cate l'avait appelé par son prénom. Et c'était elle qui avait rougi.

Voilà qui l'autorisait à reprendre espoir.

Le lendemain matin, dans la chambre de Toxtel au motel, les deux tueurs à gages étudiaient la carte étalée devant eux sur la table ronde bancale. En guise de café, ils buvaient la lavasse servie par l'établissement, accompagnée de petits pains au miel rassis achetés à la supérette du coin. Il y avait bien en ville un restaurant familial qui servait le petit déjeuner, mais impossible de discuter tranquillement affaires en public.

Toxtel poussa un croquis sur la table vers Goss.

— Voilà la configuration des lieux telle que je me la rappelle. Si tu te souviens d'autre chose, dis-le.

Le plus précis sera le mieux.

— Je crois qu'il y a un sentier qui arrive de la droite sur cette route minable, fit remarquer Goss.

Mais je n'ai pas vu si c'était une route ou juste une piste de chasse.

Toxtel en prit note, puis jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait contacté quelqu'un qui avait fait passer le message, et un type de confiance qui connaissait bien le coin était censé venir à 9 heures.

L'homme en question pouvait si besoin faire appel à des renforts. Goss n'était pas un expert, mais selon ses estimations, le plan de Toxtel nécessitait la présence de trois personnes supplémentaires.

Plus les idées de Toxtel seraient farfelues, plus Goss applaudirait : une expédition punitive en bonne et due forme accroissait la probabilité que la situation dégénère et attire sur Salazar Bandini beaucoup plus d'attention qu'il ne le souhaitait - du genre FBI -, ce qui le mettrait très en colère contre Yuell Faulkner.

Goss avait essayé d'échafauder pour lui-même un plan secret, mais la multiplicité des variables faussait la donne. Son meilleur espoir était de mettre son grain de sel dans les situations qui se présenteraient et, avec un peu de chance, de provoquer un dérapage. Il devait s'assurer aussi que Bandini ne récupère pas la clé USB, et il ne serait pas non plus pour lui déplaire que ce maudit homme à tout faire se prenne une balle dans l'affaire.

Comme il n'était pas mort pendant la nuit, tout traumatisme crânien

grave semblait a priori écarté, mais il souffrait encore d'un mal de tête monumental. Les quatre comprimés d'ibuprofène qu'il avait avalés au réveil lui permettaient tout juste de se concentrer, et il espérait ne rien avoir à faire aujourd'hui de plus fatigant que rester assis et parler.

A 9 heures pile, on frappa un coup à la porte. Toxtel alla ouvrir et s'effaça pour laisser le visiteur entrer.

— Ton nom ? s'enquit l'homme, laconique.

Hugh Toxtel avait sa fierté, mais il n'était pas pour autant imbu de lui-même au point de prendre ombrage de la moindre remarque.

— Hugh Toxtel, répondit-il, imperturbable. Voici Kennon Goss. Et vous êtes...

— Teague.

— Vous avez un prénom ?

— Teague fera l'affaire.

Teague ressemblait au cow-boy Marlboro avec une mine patibulaire. Impossible de lui donner un âge, tant il avait le visage buriné. La cinquantaine, estima Goss. Ses cheveux poivre et sel étaient taillés en une brosse très courte. À en juger par ses pommettes hautes et ses yeux noirs comme fendus à la lame, du sang indien coulait dans ses veines.

Il portait un jean, des chaussures de randonnée et une chemise à carreaux verts et orangés, glissée avec soin dans son ceinturon. D'un fourreau pendu à sa hanche droite dépassait la poignée d'un imposant couteau, le genre d'ustensile utilisé pour écorcher un daim. Rien à voir en tout cas avec un simple canif. Il avait aussi en bandoulière un sac en toile noire élimée. Tout chez cet homme laissait clairement entendre qu'il valait mieux ne pas se frotter à lui.

— Il paraît que vous cherchez quelqu'un connaissant les montagnes, dit-il.

— Il nous faut mieux que ça. Nous partons à la chasse, répondit Toxtel d'un ton toujours aussi neutre, désignant la carte sur la table.

— Une minute.

Teague sortit de son sac un appareil électronique oblong qu'il promena

dans la pièce, à la recherche de micros. Satisfait, il le rangea, alluma le téléviseur et s'approcha de la table.

— J'apprécie les hommes prudents, commenta Toxtel, mais dites-moi franchement si vous avez les Fédéraux sur le dos. On n'a pas besoin de ce genre de complication.

— Pas que je sache, répondit Teague, impassible.

Toxtel le dévisagea un instant en silence, puis haussa les épaules.

— C'est bon.

Il se tourna vers la carte et lui fit un rapide résumé de la situation. Il ne mentionna pas le nom de Bandini, se contentant de dire qu'un objet très important se trouvait encore à la maison d'hôtes Nightingale et que la propriétaire refusait de le leur remettre. Puis il détailla son plan.

Les mains calées sur la table, les sourcils froncés, Teague écouta jusqu'au bout sans un mot.

— Compliqué, commenta-t-il à la fin.

— En effet, dit Toxtel. Il va nous falloir plusieurs gars qui savent ce qu'ils font.

— Voilà pourquoi vous êtes là, intervint Goss sèchement. Hugh et moi, on n'est pas exactement des pros des grands espaces.

C'était sa première contribution à la conversation, et Teague lui décocha un bref regard.

— Futé de votre part de le reconnaître. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Bon, il y a plusieurs points à considérer. D'abord, comment comptez-vous couper le village de tout contact avec le monde extérieur ? Je ne parle pas seulement des accès physiques, mais aussi des communications.

— Il suffit de couper les lignes électriques et téléphoniques, répondit Goss.

— Et si l'un d'eux a un téléphone satellite ? Vous y avez pensé ?

— Les téléphones satellite sont plutôt rares, répondit Goss. Mais si un de ces zozos en a un, il faut qu'on soit au courant. Ça devrait être facile à repérer dans un endroit aussi petit, de même que les véhicules

assez récents pour avoir OnStar.

— OnStar ne passe pas là-bas, expliqua Teague, pas plus d'ailleurs que les services de téléphonie mobile. De ce côté-là, vous êtes tranquilles.

Comme il n'y avait que deux chaises, ils tirèrent la table jusqu'au lit. Toxtel s'y assit, tandis que Goss et Teague prenaient les chaises. Une heure durant, ils étudièrent la carte dans les moindres détails.

— Je vais devoir faire un peu de reconnaissance sur le terrain, mais à mon avis, c'est un plan jouable, conclut Teague. Trail Stop est une sorte de terminus pour les services publics. Avec un peu de chance, les techniciens ne s'apercevront peut-être même pas que le téléphone et l'électricité sont coupés - et même dans le cas contraire, le pont coupé les empêchera d'intervenir. Il suffira de bloquer la route avec des barrières de travaux publics. Un ou deux jours devraient suffire pour faire céder cette femme. Si ça se trouve, les autres vont la jeter aux lions. Vous dites qu'elle a un gamin?

— Il y avait des jouets par terre, mais je n'ai vu personne.

— Il était peut-être à l'école. Pour avoir la garantie que le gamin sera à la maison, il faudra lancer l'opération en fin d'après-midi ou un samedi. Les parents ne veulent pas mettre leurs enfants en danger. Quand vous aurez ce que vous cherchez, vous devrez vous dépêcher de disparaître. Avec mes hommes, on pourra les ralentir, mais au bout d'un moment, on devra aussi s'évanouir dans la nature. Tant pis pour vous si vous traînez encore dans le coin.

— Pigé, dit Toxtel avant de froncer les sourcils. Si le pont est coupé, on fera comment pour aller récupérer ce qu'on cherche ?

— Il y a plusieurs gués. Il faudra juste empêcher les gens de traverser à ces endroits aussi longtemps que nécessaire. Et maintenant, parlons finances.

Quand Teague quitta le motel, une heure plus tard, avec son argent en poche, il était à la fois satisfait et amusé. Il avait eu toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire devant ce Toxtel.

Son plan était le truc le plus idiot qu'il lui avait jamais été donné d'entendre, mais si ce type était prêt à le payer une petite fortune pour mettre cette farce en pratique, il se faisait un plaisir d'accepter son fric.

Le plan était réalisable, mais inutilement tordu. À la place de Toxtel, il

se serait contenté de débarquer avec deux hommes au milieu de la nuit et aurait menacé la femme de buter son enfant si elle refusait d'obtempérer. Simple et efficace. Au lieu de cela, ce barjo prévoyait ni plus ni moins de prendre tout le village en otage. Il n'était jamais bon de laisser son amour-propre blessé obscurcir son jugement.

Cependant, assurer la réussite de ce plan était un défi, et Teague adorait les défis. Un peu par fierté, certes - mais lui au moins en avait conscience -, et surtout par cupidité.

Il connaissait bien le secteur de Trail Stop. Les montagnes environnantes étaient pour ainsi dire impraticables. Par endroits, les parois rocheuses déchiquetées se dressaient presque à la verticale, surplombant de périlleux ravins. D'un côté, le passage était bloqué par une rivière si impétueuse que même les pros du rafting ne s'y risquaient pas. Trail Stop ne devait son existence qu'à la présence de chercheurs d'or qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, avaient creusé dans les flancs rocheux une multitude de mines aujourd'hui abandonnées. Sur cette langue de terre entre la rivière et les montagnes, seul terrain à peu près plat à des kilomètres à la ronde, une épicerie avait vu le jour pour alimenter les mineurs. Ceux-ci étaient partis depuis longtemps, mais l'épicerie tenait toujours debout et, à part la poignée d'habitants qui n'avaient pas assez de bon sens pour vivre ailleurs, le coin n'était fréquenté que par des touristes passionnés de chasse ou de varappe.

Les varappeurs. Un autre point à ne pas oublier sur sa liste. Il devrait s'assurer qu'au moment de l'opération, il n'y en aurait aucun à la maison d'hôtes qui pourrait tenter une sortie impossible à bloquer. Cette éventualité était toutefois peu probable, car même si quelqu'un réussissait l'escalade des pitons rocheux au nord-est, il lui resterait des kilomètres de terrain accidenté à parcourir pour atteindre les secours. Quoi qu'il en soit, il préférerait ne pas courir le risque.

Son problème majeur, néanmoins, avait pour nom Joshua Creed. Teague respectait peu de gens, mais parmi ceux-ci, Creed se trouvait en tête de liste. L'ancien commandant des Marines possédait un chalet aux alentours de Trail Stop et devait à coup sûr se ravitailler en partie au village. Si quelqu'un pouvait mettre un bâton dans les rouages de sa mécanique bien huilée, c'était Joshua Creed.

Il y avait deux possibilités : soit boucler Creed avec les autres à l'intérieur du périmètre, au risque qu'il prenne en main l'organisation d'une contre-attaque, soit le bloquer à l'extérieur en espérant qu'il tomberait dans le panneau des prétendus travaux sur le pont. Mais

avec Creed hors de Trail Stop, Teague n'aurait aucun moyen de l'avoir à l'œil et de l'empêcher de jouer les trouble-fête.

Teague opta pour la première solution : mieux valait retenir Creed en otage avec les autres, même si cela nécessitait quelques précautions supplémentaires.

Pour l'instant, priorité à la reconnaissance des lieux.

Cate n'entendit pas son réveil et dut se dépêcher pour préparer les muffins et affronter l'afflux de clients. Bien entendu, après l'agitation de la veille, tout le monde à Trail Stop semblait vouloir un de ses muffins, même Milly Earl, le cordon-bleu de la ville.

À peine levés, les jumeaux lui rebattirent les oreilles avec leur visite chez Mimi. De toute évidence, Sheila avait fait du beau travail. Cate feignit une certaine réticence, histoire d'aiguiser leur appétit davantage encore ; elle souhaitait avant tout éviter de devoir les embarquer manu militari dans le 4

x 4 de sa mère. Elle ne voulait pas non plus leur donner l'impression que leur départ l'attristait. Avec des petits de quatre ans, tout était histoire de dosage.

Sheila changea son billet auprès de la compagnie aérienne et réserva deux places pour les garçons.

Le prochain vol possible était prévu pour 11 heures le lendemain, ce qui impliquait de quitter la maison à 6 heures au plus tard. Elle informa aussi son mari de son retour anticipé avec les jumeaux.

Cate l'entendit ajouter en riant :

— Prépare-toi.

Dès le départ des derniers clients du matin, Cate rangea en toute hâte la cuisine et la salle à manger, afin d'avoir terminé avant l'arrivée de l'inspecteur Marbury à 11 heures. Les varappeurs avaient mangé un muffin sur le pouce, pressés de profiter de leur dernière journée sur les parois avant leur départ le lendemain matin.

À 10 h 45, elle se précipita à l'étage pour se changer, se brosser les cheveux et mettre du brillant à lèvres. Au milieu de l'escalier, elle entendit des chocs sourds et des hurlements de rire. Sachant d'expérience que les jumeaux s'amusaient surtout de leurs bêtises, elle se rua dans leur chambre, s'attendant à trouver des plumes d'oreiller

partout.

Elle s'arrêta net sur le seuil, sidérée.

Nus comme des vers, ses fils sautaient sur place, tellement hilares qu'ils ne cessaient de s'affaler sur le plancher. Derrière elle, Cate entendit sa mère monter les marches quatre à quatre.

— Ils vont bien ?

— Oui. Ils se sont juste entièrement déshabillés et semblent montés sur ressort, mais à part ça, tout va bien. Arrêtez de sauter, les garçons ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Pour une fois, Tanner répondit avant son frère, sans doute parce que celui-ci riait trop pour parler.

— On secoue nos zizis !

Cate ne put s'empêcher d'éclater de rire. Un flash se déclencha près d'elle et la fit sursauter. C'était Sheila, son appareil numérique à la main.

— Voilà de quoi les faire chanter quand ils auront seize ans, dit-elle, l'air satisfait.

— Maman ! Ils seront verts de honte !

— J'y compte bien. J'aurais donné n'importe quoi pour détenir un moyen de pression de ce genre sur ton frère. Je vais imprimer quelques exemplaires de cette photo dès mon retour à la maison. Crois-moi, tu me remercieras un jour.

La sonnette de l'entrée retentit, et Cate consulta sa montre. Si c'était Marbury, il était en avance, et elle n'avait même pas eu le temps de se rafraîchir.

— Peux-tu les rhabiller pendant que je vais ouvrir ? demanda-t-elle à sa mère avec un soupir. C'est probablement l'inspecteur.

Elle dévala les marches et ouvrit la porte d'entrée. Calvin Harris se tenait sur le seuil, un carton de la quincaillerie Earl dans une main et sa trousse à outils dans l'autre. Il était flanqué d'un homme brun, en Jean et polo sous un coupe-vent bleu marine, qui arborait un revolver à la ceinture. Sans aucun doute le policier.

— Madame Nightingale ? Je suis Seth Marbury, poursuivit-il sans lui

laisser le temps de répondre.

Inspecteur à la police du comté.

— Entrez, je vous en prie.

Tout en s'effaçant pour laisser entrer les deux hommes, Cate jeta un regard soucieux à l'étage, d'où provenaient l'écho des rires des enfants. Elle entendait aussi sa mère qui, de plus en plus agacée, demandait aux garçons de se rhabiller, à l'évidence sans aucun résultat. Les sauts incessants des jumeaux ébranlaient le plafond.

Les deux hommes levèrent les yeux, et Cate sentit le rouge lui monter aux joues.

— Euh... ce sont mes jumeaux, expliqua-t-elle à Marbury. Ils ont quatre ans, ajouta-t-elle en guise de justification.

— Tanner, regarde ! retentit la petite voix flûtée de Tucker. Le mien va en zigzag !

Cette fois, ce fut la goutte d'eau. Sheila explosa.

— Maintenant, ça suffit, les garçons ! Je ne veux plus voir de zizis à l'air, compris ? ordonna-t-elle d'une voix de sergent instructeur. Si vous voulez venir à la maison avec moi, nous avons des préparatifs à faire et, avec vos clowneries, je n'arrive à rien.

Cate s'efforça de refouler son hilarité et s'interdit de regarder ses deux visiteurs, consciente que, sinon, elle ne contrôlerait plus rien.

Visiblement, elle n'était pas la seule. Calvin se faufila dans l'escalier, évitant lui aussi son regard.

— Je... euh... vais fixer cette serrure à la porte du grenier, bafouilla-t-il avant de disparaître en hâte à l'étage.

Cate prit une profonde inspiration et souffla l'air vers le haut, dans le vain espoir de rafraîchir ses joues brûlantes.

— Allons au salon, suggéra-t-elle à l'inspecteur. Ma mère devrait venir à bout de ce bazar d'ici une minute.

Marbury lui emboîta le pas en riant.

— Ils doivent vous en faire voir.

— Certains jours plus que d'autres. Comme aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle d'un ton penaud.

Elle le fit asseoir dans un fauteuil et s'installa en face de lui.

— J'ai déjà recueilli le témoignage de M.Harris, annonça le policier.

Cate prit soudain conscience du guêpier dans lequel elle se trouvait : elle ignorait ce qu'avait dit exactement Calvin. Avait-il avoué avoir assommé Huxley ? Elle prit le pari que non et, de toute façon, elle ne l'avait pas vu agir. Elle se limita donc à sa propre version des faits, commençant par le bruit qu'elle avait entendu et l'impression qu'elle avait eue qu'on les espionnait depuis le couloir, Neenah et elle.

À la fin de son récit, Marbury soupira et se frotta les yeux, l'air fatigué.

— Ils sont sans doute loin, maintenant. Vous ne les avez pas revus depuis hier, n'est-ce pas ?

Cate secoua la tête.

— J'aurais dû vous appeler plus tôt, admit-elle, mais je dois avouer que je n'y ai pas pensé. Il n'y a pas eu de blessés, mais j'étais quand même un peu sous le choc. Si j'avais réagi plus vite, vous auriez pu les coincer.

— Sans doute, et je les aurais inculpés. Mais ils auraient été remis en liberté sous caution et nous n'aurions plus jamais entendu parler d'eux. Je déteste ça, mais avec les ressources limitées du comté, nous ne pouvons pas passer beaucoup de temps à courir après les criminels étrangers à l'État, surtout si personne n'a été blessé et si rien n'a été dérobé à part une valise qui, de toute façon, ne vous appartenait pas. Etes-vous sûre qu'elle ne contenait aucun objet de valeur ?

— Le bien le plus précieux, c'étaient les chaussures, et je les y ai rangées moi-même. À l'origine, elles ne s'y trouvaient pas.

Marbury referma son calepin.

— Bon, eh bien, c'est tout. Si vous les revoyez, prévenez-moi immédiatement. Mais, d'après moi, ils ont obtenu ce qu'ils étaient venus chercher et ont filé depuis longtemps.

Avec le recul d'une nuit de sommeil, Cate partageait son avis. Elle avait retrouvé son calme et commençait à regretter d'avoir demandé à sa mère d'emmener les garçons, mais puisqu'ils étaient si ravis de

partir, elle ne voulait pas gâcher leur plaisir.

Des hurlements retentirent. Par expérience, Cate les interpréta comme des cris de joie.

— Ils ont dû voir M. Harris, dit-elle à Marbury. Ils adorent sa trousse à outils.

— Logique, répondit le policier en souriant. Un garçon, un marteau - forcément le grand amour.

En sortant du salon, ils tombèrent sur Calvin Harris qui redescendait les marches, accompagné par les jumeaux qui sautaient et dansaient comme des diabolotins autour de lui.

— Maman ! s'exclama Tucker en l'apercevant. Meussieur Hawis nous a laissés tenir sa perceuse !

Il s'accrocha à un passant de la ceinture de Calvin et s'y pendit de tout son poids.

— Arrête de tirer sur les vêtements de M. Harris, lui dit Cate. Tu vas les déchirer.

À peine les mots étaient-ils sortis de sa bouche qu'elle sentit son visage s'empourprer. Qu'est-ce qui lui prenait ? Elle n'avait pas piqué de fard pendant des années et, depuis la veille, c'était perpétuel.

Tout lui semblait avoir un double sens ou une connotation ouvertement sexuelle, comme cette histoire de vêtements déchirés.

Calvin Harris ? Sexuel ?

Elle n'en revenait pas.

Était-ce à cause de l'incident de la veille ? Le voyait-elle désormais dans le rôle héroïque du sauveur qui, par sa démonstration de force, avait déclenché en elle une montée d'hormones, selon le classique schéma homme-femme datant de l'époque préhistorique, quand cette attirance accroissait les chances de survie ? Oui, c'était sûrement ça, songea-t-elle, se remémorant les quelques cours d'anthropologie qu'elle avait suivis à la fac.

Un peu soulagée d'avoir élucidé la cause de cette sensibilité inhabituelle, Cate présenta les jumeaux à Marbury. Bien entendu, ils remarquèrent aussitôt son revolver et manifestèrent un ravissement

admiratif en apprenant qu'il était policier, mais furent déçus qu'il ne porte pas d'uniforme.

L'inspecteur les occupa néanmoins assez longtemps pour qu'elle puisse demander à Calvin combien elle lui devait.

Il sortit de sa poche la facture de la serrure et la lui tendit. Leurs doigts s'effleurèrent, et elle refoula un frisson qui menaçait de la parcourir de la tête aux pieds, l'esprit assailli par l'image de ses mains puissantes qui tenaient le fusil, de son doigt posé sur la détente avec détermination. Elle se souvint aussi de la façon dont il les avait serrées, Neenah et elle, dans ses bras chauds et rassurants, laissant deviner sous son bleu de travail trop large une musculature robuste qu'elle n'avait pas soupçonnée jusque-là.

Oh, non ! Voilà qu'elle rougissait de plus belle. Et pas lui.

— Alors ? s'enquit sa mère ce soir-là, l'air de rien, tandis qu'elles préparaient les bagages des jumeaux, assises sur les lits des enfants. Y a-t-il quelque chose entre Calvin Harris et toi ?

— Bien sûr que non !

Sidérée, Cate faillit lâcher le jean qu'elle était en train de plier et dévisagea sa mère avec de grands yeux.

— D'où sors-tu une idée pareille ?

— Mmm, je ne sais pas... Mais il suffit de voir votre attitude quand vous êtes ensemble. Vous avez l'air mal à l'aise et vous vous glissez des regards en coin.

— N'importe quoi !

— Si je n'étais pas ta mère, cette protestation indignée pourrait me convaincre. Mais je te connais trop bien.

— Maman, voyons ! Il n'y a rien entre nous.

Cate se tut.

— Depuis que Derek est mort, reprit-elle en lissant machinalement le petit pantalon sur ses genoux, je n'ai eu aucune envie de sortir avec quelqu'un.

— Tu devrais. Ça fait trois ans.

— Je sais.

C'était la vérité, mais entre la théorie et le passage à l'acte, il y avait un pas.

— C'est juste que... je consacre tellement de temps et d'énergie aux garçons et à cette maison... Une personne supplémentaire, ce serait trop dur à gérer. Et je ne glissais pas de regards en coin à Calvin, ajouta-t-elle. Je m'inquiétais juste au sujet de ma déposition, parce que j'ignorais ce qu'il avait raconté exactement à Marbury. Voilà toute l'explication.

— Il te dévore des yeux.

Cate se mit à rire.

— Et il les détourne sans doute aussi vite, rouge comme une pivoine. C'est un homme très timide.

Je crois qu'il m'a parlé davantage ces deux derniers jours que depuis tout le temps que je vis ici. Ne cherche pas plus loin. Il glisse sans doute des regards en coin à tout le monde.

— Faux. Il ne m'a pas non plus paru particulièrement timide. Quand il fixait la nouvelle serrure sur la porte du grenier avec les garçons pour ainsi dire pendus à ses basques, il a discuté avec moi aussi tranquillement qu'avec Sherry et Neenah.

Cate se souvint de la conversation qu'elle avait surprise entre Calvin et Sherry. À l'évidence, il y avait quelques personnes avec lesquelles il se sentait à l'aise, mais il était tout aussi évident qu'elle n'en faisait pas partie. Cette pensée lui donna un drôle de pincement au creux de l'estomac. Refusant d'instinct d'en chercher la cause, elle se força à renouer le fil de la conversation.

— Enfin bref. Avant que tu ne complotes pour nous jeter dans les bras l'un de l'autre, réfléchis une minute : nous ne sommes ni l'un ni l'autre ce qu'on appelle un bon parti. Je suis en débit chronique à la banque et j'ai deux enfants ; il est homme à tout faire.

Sheila réprima un sourire.

— Dans ce cas, vous formeriez sans doute un beau couple, puisque vous êtes si bien assortis.

Cate ne savait si elle devait se sentir amusée ou horrifiée. Était-elle maintenant au niveau d'un homme à tout faire ? Son éducation n'avait pas fait d'elle une snob, mais elle avait mené une carrière professionnelle en entreprise et avait des ambitions. Des ambitions modestes, certes, mais quand même. Autant qu'elle pouvait le constater, Calvin Harris semblait parfaitement content de son sort.

Par ailleurs, étant donné son activité, que pouvait-il y avoir de plus pratique qu'un homme à tout faire dans la maison ? Sans Calvin, elle n'aurait pas pu s'en sortir ces trois dernières années. Elle pouffa de rire.

— Eh bien, en fait, j'ai sérieusement envisagé de lui demander d'emménager ici.

Sa mère cligna des yeux, surprise.

— Dans mon idée, je lui aurais offert le gîte et le couvert en échange de réparations gratuites, expliqua Cate.

Elle rit de plus belle, tout en sortant des sous-vêtements des tiroirs de la commode. Comme elle était debout, elle en profita pour jeter un coup d'œil aux garçons, qui jouaient aux petites voitures dans le couloir. Elle les avait installés là afin que sa mère et elle puissent préparer les bagages sans leur « aide ». Ils construisaient une sorte de fort en cubes qu'ils s'amusaient à percuter avec leurs voitures. Voilà qui les occuperait un moment.

— Ma chérie, il est temps que tu commences à envisager de sortir de nouveau, insista Sheila. Mais c'est sûr qu'ici, le choix est limité. Il n'y a guère que Calvin. Si tu revenais t'installer à Seattle...

Ah, là était donc la raison du soudain intérêt de sa mère pour Calvin Harris : une simple offensive de plus pour la convaincre de quitter l'Idaho.

Cate attendit qu'elle reprenne son souffle, puis posa une main sur la sienne.

— Maman, de tous les conseils que tu m'as donnés, sais-tu lequel je chéris le plus ?

Sheila eut un léger mouvement de recul et fronça les sourcils d'un air soupçonneux.

— Non, lequel ?

— À la mort de Derek, tu m'as dit que beaucoup de gens m'abreuveraient de conseils sur la façon de mener ma vie sans lui, et tu m'as ordonné de ne surtout pas les suivre, pas même les tiens, parce que le chagrin a sa propre horloge interne, différente pour chacun.

S'il y avait bien quelque chose que Sheila détestait, c'était qu'on retourne ses propres paroles contre elle.

— Ne me dis pas que tu as cru ce baratin ! s'exclama t-elle, écœurée.

Cate éclata de rire et se laissa tomber en arrière sur le lit de Tanner, les poings levés en signe de victoire.

Sheila lui lança une paire de chaussettes roulées en boule.

— Espèce d'ingrate, bougonna-t-elle.

— Oui, je sais, tu as souffert des douleurs de l'enfantement pendant vingt jours...

— Vingt heures. Mais c'était si long qu'on aurait dit des jours.

Les jumeaux firent irruption dans la chambre.

— Maman, qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Tucker, qui sauta sur le lit à côté d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? répéta Tanner, bondissant de l'autre côté.

Cate les étreignit ensemble.

— C'est Mimi. Elle me raconte des histoires rigolotes.

— Des histoires sur quoi ?

— Sur moi, quand j'étais une petite fille.

Leurs yeux s'agrandirent comme des boules de loto. Leur maman avait été une petite fille ? Voilà qui dépassait leur entendement.

— Mimi est la maman de maman, expliqua Cate. Exactement comme moi, je suis votre maman.

Tanner fourra son pouce dans sa bouche et dévisagea Sheila avec l'intensité d'un rayon laser.

— J'ai l'impression d'être un animal dans un zoo, se plaignit celle-ci.

— Zoo ? répéta Tanner avec intérêt, sans lâcher son pouce.

— Zoo ! Mimi va nous emmener au zoo ! s'écria Tucker, ravi.

— Piégée, dit Cate à sa mère avec un petit sourire de jubilation.

— Pas du tout. Je trouve même que c'est une excellente idée. Nous irons certainement au zoo, promit-elle aux garçons avec solennité. Si vous êtes sages et si vous allez vous coucher sans faire d'histoires.

Une fois que les enfants eurent vu les bagages qui se préparaient, ils devinrent intenablement excités. Excités comme des puces, ils sortirent tous les jouets qu'ils voulaient emporter, ce qui aurait bien entendu nécessité

l'affrètement d'un charter.

Cate finit par réussir à boucler les valises, en imposant une limite de deux jouets chacun. Puis elle laissa sa mère s'occuper du bain, tandis qu'elle descendait installer les sièges auto dans la Jeep de location. « J'aurais dû le faire de jour », songea-t-elle après s'être débattue avec les fixations sous la lumière pâlotte du plafonnier. Elle colla aussi une étiquette avec ses coordonnées sur les sièges qui voyageraient dans la soute.

La soirée était fraîche, et elle regretta de ne pas avoir pris un gilet avant de sortir. Marquant une pause, elle leva les yeux un instant vers le ciel si dégagé qu'il y scintillait bien plus d'étoiles que nulle part ailleurs.

La nuit l'enveloppait, profonde mais loin d'être silencieuse. Il y avait toujours le grondement de la rivière en bruit de fond, accompagné du bruissement des feuilles dans les arbres. Celles des branches supérieures commençaient déjà à changer de couleur. L'automne serait vite là et, avec l'arrivée de l'hiver, les affaires ralentiraient au point que, certaines semaines, elle ne verrait pas un seul client. Et si elle proposait aussi un service de déjeuner à la morte-saison ? Juste des plats simples comme des soupes, des ragoûts et des sandwiches. C'était un jeu d'enfant à préparer, et cela lui permettrait de faire rentrer de l'argent dans les caisses. Avec un mètre de neige dehors, la perspective d'un repas bien chaud attirerait plus d'un habitant de Trail Stop. Peut-être ferait-elle même sortir Conrad et Gordon Moon de leur ranch - aïe !

La question de sa mère au sujet de Calvin Harris lui revint à l'esprit. Jamais elle ne l'avait considéré comme un partenaire potentiel. Jusqu'à présent, elle était tout bonnement incapable d'envisager la moindre relation un peu romantique avec quiconque. Pourtant, en songeant à Calvin, elle ressentit de nouveau cet étrange pincement à l'estomac et se demanda une fois de plus pourquoi il était aussi peu loquace en sa présence. Pourquoi parlait-il à d'autres et pas à elle ? Où était le problème ?

Gardait-il ses distances pour éviter qu'elle ne se fasse des idées sur son compte ? Cette idée était presque risible. Quoique... Beaucoup d'hommes ne voulaient pas d'une relation avec une femme qui avait déjà des enfants, qui plus est en bas âge.

Mais qu'est-ce qui justifiait ces élucubrations au sujet de Cal ? Jamais elle ne s'était intéressée à lui sous cet angle et si lui, de son côté, avait

des sentiments pour elle, eh bien, il était le meilleur comédien du monde, parce qu'il n'en avait jamais rien laissé paraître.

Elle chassa la question de son esprit. Toute cette histoire était ridicule, et elle était bien bête de s'en préoccuper. Mieux valait qu'elle songe à la meilleure façon d'occuper le temps libre que lui laisseraient les quinze jours d'absence des garçons. Elle commencerait par nettoyer à fond le congélateur et l'arrière-cuisine, puis matérialiserait le parking plus officiellement avec des pierres, là où il n'y avait encore que du gravier. Elle en profiterait aussi pour trier les vêtements des enfants et donner les affaires trop petites à une organisation caritative. Il était grand temps qu'elle se guérisse de cet attachement exagéré au moindre objet qui leur avait appartenu depuis leur naissance. Il fallait qu'elle y parvienne d'ici leur entrée à l'école, sinon la maison allait déborder. Bref, elle avait beaucoup à faire, et elle serait sans doute si fatiguée à la fin de la journée qu'elle ne pleurerait pas trop leur absence.

Cela lui rappela que, si elle ne se dépêchait pas de rentrer, ils seraient déjà endormis. Pour rien au monde elle n'aurait manqué l'occasion de les border et de leur lire une histoire pour la dernière fois avant leur départ.

Sheila leur faisait enfiler leur pyjama quand Cate entra dans la salle de bains embuée.

— Tout propre, annonça Tucker avec un sourire radieux.

Elle se pencha pour l'embrasser sur les cheveux, puis le prit dans ses bras. Il blottit sa tête contre son épaule, et le cœur de Cate se serra à la pensée que le temps filait et que ses enfants seraient bientôt trop grands pour être portés ainsi. D'ici là, ils ne voudraient sans doute plus de câlins et de bisous non plus.

Cate souleva ensuite Tanner, qui enroula son bras autour de son cou et la gratifia de son sourire le plus enjôleur. Elle recula un peu la tête, plissant les yeux d'un air soupçonneux.

— Toi, tu mijotes quelque chose.

— C'est pas vrai, assura-t-il avec énergie, réprimant un bâillement.

Les garçons étaient fatigués, mais trop excités pour se coucher sagement. Ils ne parvinrent tout d'abord pas à se mettre d'accord sur l'histoire qu'ils voulaient entendre. Puis Tanner demanda à prendre un de ses dinosaures dans son lit ; du coup, Tucker dut aussi choisir un

jouet. Il finit par opter pour sa figurine Batman, qu'il s'amusa à faire rebondir sur les couvertures.

Au bout d'un moment, Cate réussit à leur lire une histoire qui les fit glisser dans le sommeil en moins de cinq minutes. Elle les embrassa sur le front, puis sortit de la chambre sur la pointe des pieds.

Voyant les larmes dans ses yeux, Sheila l'étreignit avec affection.

— Ça va aller, je te le promets. Attends seulement leur premier jour d'école. Là, tu pleureras comme une madeleine.

Cate rit à travers ses larmes.

— Merci, maman, c'est très réconfortant.

— Si je te disais de ne pas t'inquiéter du tout, le jour venu, tu découvrirais que je t'ai menti et tu ne me ferais plus jamais confiance. Cela dit, ajouta-t-elle, la mine songeuse, je n'ai pas versé une larme quand Patrick est entré à l'école. Si mes souvenirs sont bons, j'ai même fait des cabrioles sur la pelouse.

Sheila continua de la faire rire avec des anecdotes à propos de Patrick jusqu'à ce qu'elles aillent se coucher. Mais à peine Cate eut-elle dit bonsoir à sa mère et fermé la porte de sa chambre que les larmes lui montèrent de nouveau aux yeux et que son menton se mit à trembler. « Si seulement je n'avais pas eu cette idée stupide de demander à ma mère de les prendre ! » songea-t-elle avec amertume. Mais à ce moment-là, elle était paniquée - quoi de plus normal, quand on venait de vous menacer d'un revolver ? Elle eut beau tenter de se raisonner, rien n'y fit. Elle pleurait encore lorsqu'elle finit par sombrer dans le sommeil, bouleversée à la pensée que ses deux bouts de chou seraient bientôt si loin de la maison.

Le lendemain matin, Cate se leva plus tôt encore que d'habitude. Il fallait qu'elle aide sa mère à charger la voiture en plus de ses préparatifs culinaires habituels. Elle proposa de la bouillie d'avoine aux garçons parce qu'à cette heure matinale, il faisait encore froid, mais encore trop ensommeillés, ils ne purent avaler que quelques cuillerées. Sachant qu'ils ne tiendraient pas jusqu'à Boise sans manger, elle prépara à chacun un petit en-cas avec des céréales et une pomme.

Le jour n'était pas encore levé quand elle accompagna les enfants jusqu'à la voiture. Même l'air froid ne les réveilla pas beaucoup. Ils grimpèrent dans leurs sièges auto, adorables en Jean et baskets, leurs petites chemises en flanelle ouvertes sur leurs tee-shirts. Ils avaient

refusé d'enfiler leurs anoraks, et Cate était sortie faire tourner le chauffage dans le 4 x 4. Il régnait maintenant une chaleur confortable dans l'habitable. Ils s'installèrent à leur aise, chacun étreignant un jouet. Cate les embrassa tour à tour, leur dit de bien s'amuser et d'obéir à Mimi, puis elle serra sa mère dans ses bras.

— Faites bon voyage, parvint-elle à articuler sans que sa voix tremble trop.

Sheila l'étreignit en retour, puis lui tapota le dos comme lorsqu'elle était petite.

— Tout va bien se passer, assura-t-elle d'un ton ferme. Je t'appellerai dès notre arrivée et je te donnerai des nouvelles tous les jours, par téléphone ou par e-mail.

— Euh... si jamais ils ont le mal du pays... commença Cate.

— Ne t'inquiète pas, je saurai les consoler, coupa sa mère. Je sais que tu as accepté ce voyage sous l'effet de la peur et, comme rien n'est arrivé, tu penses t'être inquiétée pour rien, mais... tant pis pour toi. Tu as signé et je te prends au mot ! Je regrette d'abrèger ma visite, mais je me rattraperai quand je ramènerai les garçons, d'accord ?

Décidément, sa mère n'avait pas son pareil pour lui remonter le moral avec son franc-parler. Cate la serra en riant dans ses bras encore une fois, puis jeta un dernier regard à ses fils tandis que Sheila s'installait au volant. À l'arrière, Tucker dormait déjà. Tanner semblait lui aussi sur le point de s'assoupir, mais il lui adressa un petit sourire espiègle et lui souffla un baiser. Cate fit semblant d'être déséquilibrée par l'impact, et il gloussa.

«Tout va bien se passer», se dit-elle, tandis que les feux arrière de la Jeep disparaissaient au bout de la route gravillonnée. Pour eux, oui. Quant à elle, Cate en était beaucoup moins sûre.

Quand Teague poussa la porte de la salle à manger de la maison d'hôtes, l'arôme délicieux de la pâtisserie maison lui chatouilla les narines. Il s'arrêta sur le seuil et prit une profonde inspiration. La pièce était spacieuse, mais remplie de clients assis à de petites tables. D'autres restaient debout, une tasse de café dans une main, un muffin dans l'autre.

Il jeta à la ronde un regard attentif et repéra un ou deux visages familiers. Il pouvait mettre un nom sur l'un d'eux : Walter Earl, le patron de la petite quincaillerie du coin. Selon toute vraisemblance, cela signifiait qu'Earl était également capable de l'identifier. Il lui faudrait donc surveiller ses propos et, une fois l'opération lancée, il ne devrait pas se faire voir des habitants.

Le brouhaha des conversations se tut tandis qu'on remarquait sa présence. Tous les regards se braquèrent sur lui sans la moindre vergogne. Certains convives tournèrent même leur chaise pour mieux l'observer. À l'évidence, le ramdam provoqué par les deux gars de la ville avait rendu les gens du coin un peu nerveux.

La curiosité retomba toutefois assez vite. Autant Goss et Toxtel détonnaient dans le paysage comme des requins dans un aquarium de poissons rouges - même s'ils avaient appris à leurs dépens que ces poissons rouges-là avaient des dents -, autant lui se fondait dans le décor. Avec ses vieilles chaussures, son Jean délavé par des années d'utilisation, sa chemise en flanelle et sa casquette verte John Deere, il était comme ces gens.

Une femme chargée d'un plateau couvert de muffins entra dans la salle à manger. Avec dextérité, elle déposa une assiette devant chaque client, ainsi qu'un petit beurrier au milieu de la table, où se trouvait déjà un assortiment de confitures et gelées. Elle sourit à Teague.

— Je m'occupe de vous tout de suite, lui dit-elle au passage.

C'était donc elle, la fameuse Cate Nightingale. Il avait fait des recherches et appris qu'elle n'était pas du coin. Comment avait-elle atterri à Trail Stop ? Quand on n'était pas né ici, il fallait avoir un grain pour choisir de vivre dans ce trou.

Lorsqu'elle eut fini de débarrasser son plateau, elle revint vers lui.

— Que puis-je vous servir ? Un muffin, ou juste une tasse de café ?

Jolie voix. Elle ne lui donnait pas l'impression d'être du genre à s'approprier ce qui ne lui appartenait pas, mais ce n'était pas son problème.

Comme s'il venait de se souvenir subitement de ses bonnes manières, il s'empressa doter sa casquette, qu'il fourra dans la poche arrière de son jean.

— Euh... en fait, je cherche Joshua Creed, mais ces muffins m'ont l'air bons. Je vais en prendre un, s'il vous plaît, et aussi une tasse de café.

— Tout de suite. Asseyez-vous où vous voulez. C'est très informel ici. Demandez autour de vous où se trouve M. Creed. Il y a forcément quelqu'un qui le sait.

Teague hocha la tête, et elle disparut par la porte battante de la cuisine, dans laquelle il aperçut une autre femme qui s'affairait. Aucun signe d'un gamin - et il savait d'expérience que les enfants n'étaient pas discrets. Si Cate Nightingale en avait un, il était sûrement en âge d'aller à l'école et serait de retour en fin d'après-midi.

Une des tables était occupée par un groupe de touristes. Des varappeurs, songea-t-il. Les bribes de conversation qu'il saisit confirmèrent cette hypothèse. Mais à voir leur tenue, ils ne sortaient pas grimper. Rentraient-ils chez eux aujourd'hui ? C'était bientôt le week-end, et peut-être avaient-ils prévu d'aller explorer un autre site. Mieux valait les garder à l'œil, et s'ils partaient, vérifier qu'ils emportaient leurs bagages.

Il s'approcha de la table où était assis Walter Earl et lui adressa un hochement de tête grave.

— Désolé de vous interrompre, dit-il, mais l'un de vous saurait-il où je peux trouver Joshua Creed ?

— Je vous connais, non ? demanda Walter Earl, l'air un peu surpris.

Teague fit mine de le dévisager.

— Peut-être. Votre visage m'est familier. Moi, c'est Teague.

C'aurait été stupide de mentir : Earl pouvait se souvenir de son vrai nom plus tard. Le visage de Walter s'éclaira.

— J'y suis. Vous êtes déjà venu au magasin une ou deux fois, c'est ça ?

Une seule fois, pour acheter des cartouches, mais dans un endroit aussi perdu, les gens avaient tendance à se rappeler les clients de passage.

— C'est ça.

C'était peut-être aussi bien qu'il se souvienne de lui ; dans l'esprit des autres, il ferait ainsi partie du décor.

— Josh est parti chasser le cerf avec un client, expliqua Walter. Lundi, c'est ça ?

Il y eut plusieurs hochements de tête.

— C'est ça, répondit un des hommes, mais je ne me rappelle pas quand il avait prévu de rentrer.

— Aujourd'hui ou demain, je dirais. En général, une sortie dure quatre ou cinq jours. C'est à peu près le maximum qu'il est capable de supporter avec la majorité de ses clients.

— Alors, il aurait dû ramener celui-ci hier, fit remarquer un autre.

Toute la tablée éclata de rire. Teague s'autorisa un petit sourire, histoire de se mettre au diapason.

— Il était pénible ?

— Disons que ce monsieur avait une haute opinion de lui-même. N'est-ce pas, Cate ? lança Walter à la jeune femme, qui arrivait avec le café et le muffin de Teague.

— Quoi donc ?

— Le dernier client de Josh, celui qui est venu ici lundi avec lui. Il était sympa, hein ?

Cate ricana.

— Oh, oui, j'ai adoré la leçon de géographie qu'il nous a donnée, répondit-elle avant de se tourner vers Teague. Où êtes-vous assis ?

— Je vais rester debout, répondit-il en prenant l'assiette et la tasse. Merci beaucoup, madame.

Elle lui sourit et s'éloigna d'un pas vif, vérifiant au passage le niveau de café dans les tasses. Parce qu'il était un homme comme les autres, Teague ne put s'empêcher de regarder sa chute de reins.

Goss n'avait pas menti : plutôt pas mal.

— Cate est une femme très gentille, fit remarquer Walter.

Teague se rendit compte alors que toute la tablée l'observait avec des degrés divers d'hostilité.

— Pas besoin de la reluquer comme ça, dit un vieil homme qui ne devait pas être loin des quatre-vingt-dix ans. Elle est déjà promise.

Teague s'arracha un nouveau sourire, une main levée.

— J'allais justement dire qu'elle me rappelait ma fille, mentit-il.

Il n'avait pas de fille, mais ce vieux croûton ne pouvait pas le savoir.

Le stratagème fonctionna. Tous se détendirent et retrouvèrent leur sourire. Walter se cala contre son dossier et revint au sujet initial.

— Il se peut que Josh passe ici après le départ de son client, mais ça n'a rien de sûr. Il n'est pas un habitué comme nous. Avez-vous laissé un message sur son répondeur?

— Non, on m'a dit que je le trouverais peut-être ici, répondit Teague. Une de mes connaissances cherche un guide pour un gros client qui a décidé tout à coup qu'il avait envie d'une partie de chasse. J'ai pensé à Creed, mais comme c'est pressé, pas la peine de laisser un message. Je vais juste lui dire de passer au guide suivant sur la liste. A moins que Creed n'ait un téléphone satellite, peut-

être, ajouta-t-il après un temps d'arrêt.

Walter se frotta la mâchoire.

— S'il en a un, il n'en a jamais parlé. On peut appeler un téléphone satellite d'un téléphone normal ?

— Sûrement, sinon ça ne servirait à rien, fit remarquer le nonagénaire avec agacement.

— Je suppose que tu as raison, admit Walter, qui se tourna de nouveau vers Teague. Josh est le meilleur guide du coin, aucun doute

là-dessus. Ses clients reviennent avec plus de trophées que ceux de n'importe quel autre guide. Dommage que votre ami l'ait manqué.

— Tant pis pour lui, conclut Teague, laconique, qui posa l'assiette sur sa tasse de café et mordit avec appétit dans le muffin.

Une fois la salle à manger désertée, Cate avait nettoyé avec l'aide de Sherry, puis avait fait la note des varappeurs. Il n'y avait pas de nouvelles réservations avant le week-end suivant - d'autres varappeurs -, ce qui, comme elle le réalisait maintenant, n'était pas une bonne nouvelle. Avec l'absence des garçons, elle aurait préféré rester occupée.

Depuis le départ de Sherry, elle se retrouvait seule dans la maison.

Le silence était si oppressant qu'elle se lança à corps perdu dans un ménage frénétique des chambres réservées à la clientèle alors que rien ne pressait, puis passa à celle des garçons, qui, elle, en avait bien besoin - elle regretta son élan, toutefois, car elle n'en ressentit que plus douloureusement leur absence. Si seulement elle n'avait accepté qu'une semaine !

Lorsque le téléphone sonna, peu après 15 heures, elle se rua sur le combiné.

— On est arrivés, annonça sa mère, qui paraissait fatiguée.

— Tout s'est bien passé ? Pas de problème ?

— Aucun problème du tout. À l'aéroport, ils ont adoré pousser le chariot et regarder les avions décoller et atterrir. Dans l'avion, ils ont aussi beaucoup aimé les minuscules toilettes qu'ils ont dû utiliser chacun deux fois. À notre arrivée à la maison, leur première découverte a été la tondeuse autoportée. Ton père leur fait faire des tours non-stop sur ses genoux.

Cate eut un sourire attendri à cette pensée. Elle avait tondu la pelouse avec son père un nombre incalculable de fois. Et maintenant, c'était au tour de ses fils.

— Tu vois, tu peux cesser de te faire du souci, poursuivit sa mère. Non seulement ils s'amusent comme des fous, mais ils m'ont épuisée et sont en passe de faire subir le même sort à ton père. Voilà qui doit te donner un doux sentiment de revanche, non ?

— Ce n'est pas faux, admit Cate. Merci.

— Pas de quoi. Veux-tu que je t'envoie des photos ? Nous en avons déjà pris tout un tas.

— Non, comme je n'ai pas l'ADSL, le téléchargement serait trop long. Imprime-les, tu me les donneras à ton retour.

— D'accord. Et toi, qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ?

— Un ménage d'enfer.

— Bien. Maintenant que tu as tes après-midi libres, va donc chez le coiffeur.

Cate se mit à rire, puis réalisa que, pour la première fois, elle en avait réellement la possibilité. Sa mère avait raison : elle pouvait au moins s'offrir un rafraîchissement. Cela ne serait pas trop onéreux, et ses cheveux en avaient vraiment besoin.

— Bonne idée. Je crois que je vais suivre ton conseil.

— Prends un peu de temps pour toi. Lis un bouquin, regarde un film, vernis-toi les ongles des orteils.

Après avoir raccroché, Cate comprit que ses parents avaient tout autant dans l'idée de lui ménager une petite pause que d'avoir un moment les garçons pour eux. Elle appréciait sincèrement leur sollicitude et décida d'essayer de mettre les conseils de sa mère en application. Elle releva ses e-mails et traita les réservations parvenues sur son site Internet, puis, après avoir terminé la lessive, noté la liste de ses prochaines courses - pour quelques nouvelles recettes qu'elle comptait essayer -

et mangé un croque-monsieur sur le pouce, elle suivit les recommandations de sa mère et se vernit les ongles des pieds.

Ce soir-là, Teague retrouva Toxtel et Goss. Les trois hommes qu'il avait contactés furent eux aussi fidèles au rendez-vous : son cousin Troy Gunnell, son neveu Blake Hester et un vieil ami, Billy Copeland. Troy et Billy connaissaient les montagnes du coin presque aussi bien que Teague lui-même ; Blake aussi, mais son principal atout et la raison de sa présence dans cette opération, c'était son adresse au tir. Il interviendrait en cas de coup dur.

Les six hommes étudièrent plusieurs fois le plan en détail. Teague avait passé la majeure partie de la journée à l'élaborer à l'aide de cartes topographiques, de photos satellite et de schémas tracés par ses soins. À Trail Stop, il avait aussi pris discrètement des clichés avec un appareil numérique et les avait imprimés sur son ordinateur. Ces photos et sa mémoire lui avaient permis d'établir une carte rudimentaire de Trail Stop, où figuraient les maisons et l'espacement entre elles.

— Pourquoi avons-nous besoin de connaître l'emplacement des maisons ? s'étonna Goss, qui avait l'air de se porter mieux que la veille.

— Parce que vous ne devez pas vous imaginer que ces gens vont se contenter de lever les mains et se rendre, expliqua Teague. Un ou deux, peut-être, mais les autres vont voir rouge et tenter de riposter. Ne les sous-estimez pas. Ces gens chassent depuis l'enfance dans ces montagnes, et il y a parmi eux quelques fins tireurs. En choisissant bien nos positions, nous limiterons leurs angles de tir, tout en les forçant à se regrouper. De cette façon, ils seront plus faciles à surveiller. Vous voyez comme les maisons sont éparpillées ? Des positions que j'ai choisies, on a un angle de tir direct sur vingt-cinq des trente et un bâtiments.

— Et la maison d'hôtes ? s'enquit Toxtel.

Teague dessina une ligne en pointillés de sa position jusqu'à la maison. Le seul angle de tir permettait d'atteindre la chambre du haut à droite ; le reste de la bâtisse était dissimulé derrière d'autres constructions.

Toxtel fronça les sourcils. À l'évidence, il avait espéré mieux.

— Et en changeant de position ?

— Pas mieux, à moins de se percher au sommet de cette pente, répondit Teague en désignant un point sur la carte, au nord-est de Trail Stop.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Je ne suis pas un bouquetin : la paroi est presque à pic à cet endroit. Ce qui signifie aussi qu'il n'y aura pas de tentative de fuite par là. On ne leur laissera qu'un passage, par ici, expliqua-t-il, dessinant un itinéraire qui suivait à l'horizontale l'avancée rocheuse sur laquelle se dressait Trail Stop, puis se prolongeait vers le nord-ouest jusqu'à une faille dans la montagne.

— Pourquoi ne pas le bloquer aussi ? s'étonna Goss.

— La dernière fois que j'ai compté, on n'était que quatre. Six avec vous deux, mais j'ai cru comprendre que vous n'aviez pas d'expérience en armes longue portée. Je me trompe ?

Goss haussa les épaules.

— Moi, non. Toxtel, je n'en sais rien.

— Pas franchement, concéda celui-ci à contrecœur.

— Bref, à nous quatre, on aura des gardes de douze heures chacun. Ce sera déjà assez dur. Une fois le gros des habitants refoulés à gauche du village, vous deux serez chargés de tenir le pont. Ils ne pourront pas savoir que les fusils seront concentrés sur les autres positions.

— Et pour la nuit ? Vous avez prévu des lunettes à vision nocturne ?

Un rictus triomphant déforma la bouche de Teague.

— Mieux que ça, mon gars. J'ai des lunettes à infrarouge qui captent la chaleur corporelle. Le champ de vision est limité, mais avec ce genre de matériel, personne ne peut nous échapper, même avec la meilleure tenue de camouflage.

Teague avait réfléchi à la question. Le poids de ces engins n'était pas négligeable : au moins deux kilos. Lui et ses gars ne pourraient donc porter leurs armes en continu. Sans compter que les batteries n'avaient que six heures d'autonomie environ - dans des conditions optimales, c'est-à-dire aux alentours de 20 °C. Avec un peu de chance, il pouvait espérer en tirer cinq heures. Chaque homme devrait donc changer de batterie au moins une fois par tour de garde, sans doute même deux

fois si le froid s'installait. La nuit précédente, la température avait chuté en dessous de 5 °C. Par ici, la neige n'était pas rare en septembre, et le temps pouvait se gâter sans prévenir. Pour plus de sécurité, il s'était procuré douze packs de batteries rechargeables, plus un chargeur industriel à prise multiple.

— Billy a peint des plots aux couleurs des services de l'équipement pour bloquer la route et tenir les fouineurs à l'écart. On a aussi collé un logo d'entreprise du bâtiment sur le pick-up dont on va se servir, histoire de donner du poids au scénario des travaux. Je ne me fais pas de souci pour ça. Ce qui m'inquiète le plus, c'est l'électricité et le téléphone. Toutes les données sont informatisées. Ils vont vite se rendre compte que tout est coupé à Trail Stop.

Blake intervint pour la première fois. À vingt-cinq ans, avec ses yeux noirs et ses cheveux bruns coupés en brosse, il ressemblait beaucoup à son oncle.

— Pas forcément. En cas de panne ou de dérangement, c'est le client qui doit les prévenir. Trail Stop est en bout de ligne, il n'y a plus rien après. Et même si les techniciens débarquent, ils ne pourront pas accéder au village, avec le pont coupé.

Teague approuva d'un bref hochement de tête.

— Ça devrait marcher. Tout ce que vous aurez à faire vous deux, dit-il à Toxtel et Goss, c'est les convaincre que vous travaillez pour l'équipement ou l'entreprise de travaux publics chargée des réparations. Vous n'avez ni l'un ni l'autre le look de l'emploi ; il faudra au moins laisser tomber le costard, ajouta-t-il avec un regard appuyé à Toxtel. Pantalon et veste en toile, chaussures de marche, chemise en flanelle, voilà la tenue qu'il vous faut. Et trouvez-vous aussi des casques de chantier pour faire plus vrai.

— C'est pour quand? demanda Goss.

— J'ai encore un détail à régler, répondit Teague.

« Détail » n'était sans doute pas le mot qui convenait pour Creed, mais impossible de lancer l'opération sans avoir d'abord localisé le guide.

— Profitez de la journée de demain pour vous procurer des vêtements. De mon côté, j'ai tout ce qu'il faut. Et n'oubliez pas le matériel de camping. Aucun de nous ne quittera Trail Stop avant la fin des festivités, alors prévoyez des vivres, de l'eau, des réchauds. Pensez aussi aux sous-vêtements chauds, genre Thermolactyl. Il peut faire

sacrement froid dans ces montagnes la nuit, et le temps est en train de changer. Enfin bref, tout ce qui peut être utile à des randonneurs avisés. Soyez prêts pour demain soir ; nous lancerons l'opération après minuit. Je couperai l'électricité et le téléphone vers 2

heures. Ensuite, nous nous occuperons du pont.

Le samedi matin, Cal s'offrit un muffin et un café chez Cate pour le simple plaisir de la voir s'affairer parmi les clients et d'entendre sa voix. Sa mère avait emmené les jumeaux à Seattle, un départ qui lui inspirait des sentiments partagés : d'un côté, les petits zouaves lui manquaient déjà, mais de l'autre, c'était la première fois en trois ans que se présentait l'occasion d'une conversation en privé avec Cate - à condition qu'il soit capable d'aligner deux mots sans rougir comme une tomate.

Cate le regarda à peine en lui servant son muffin. Tout juste lui glissa-t-elle un coup d'œil furtif, les joues empourprées et l'air troublé. Était-ce bon signe ou non ? Bien sûr, il voulait attirer son attention, mais sans la mettre mal à l'aise pour autant.

Tout le village était au courant du faible qu'il avait pour Cate et s'amusait de sa timidité. Tous aussi le soutenaient avec une loyauté indéfectible, même s'il leur avait maintes fois demandé d'éviter de saboter la plomberie, l'électricité, l'Explorer de Cate ou tout autre plan tordu que pouvaient concocter ces cerveaux fertiles pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Comme si le voir à quatre pattes sous son évier pouvait éveiller chez Cate un intérêt romantique ! Et puis, toutes ces

pannes » constituaient un stress supplémentaire dont elle n'avait vraiment pas besoin.

Lorsqu'il était sûr qu'il s'agissait d'un «bidouillage», comme ce joint que Sherry avait desserré sous l'évier de la cuisine l'autre jour, il ne faisait pas payer Cate. Et même pour les réparations légitimes, il ne facturait que ses frais. Pas question qu'elle ferme boutique et retourne à Seattle. S'il avait pu, il aurait travaillé gratuitement pour elle, mais il devait gagner sa vie, lui aussi. Il y avait beaucoup à faire à Trail Stop, bien plus qu'il n'aurait pu l'imaginer. Il avait toujours été doué de ses mains, et bien que ses points forts soient l'électrotechnique et la mécanique, il s'était découvert des talents de bricoleur dans pas mal de domaines. Neenah lui avait même demandé de refaire la finition de sa baignoire en fonte et il était en train de potasser un bouquin sur le sujet, histoire d'ajouter encore une corde à son arc.

Drôle de reconversion pour un homme qui avait passé la majeure partie de sa vie un fusil entre les mains.

Ce qui lui rappela qu'il devait joindre Creed. Depuis le temps, Josh devait avoir renvoyé son client dans ses pénates. D'après le vieux Roy Edward Starkey, qui était bon psychologue, il s'agissait d'un enquiquineur de première, et Creed aurait sans doute besoin d'un peu plus de repos que d'habitude pour se récompenser de ne pas lui avoir tordu le cou.

Cal tenta une première fois de l'appeler chez lui vers 10 heures et tomba sur son répondeur.

— C'est Cal. Appelle-moi dès que possible. C'est important.

Il imagina Creed écoutant le message, les sourcils froncés, se demandant s'il allait décrocher ou non. En temps normal, Cal le savait, il aurait ignoré l'appel. En ajoutant : « C'est important » - ce qui ne lui arrivait jamais -, Cal espérait éveiller sa curiosité et l'inciter à décrocher. Si Creed était là, il rappellerait sûrement d'ici quelques minutes.

Il attendit. Le téléphone demeura muet.

Pas de chance. Il était possible qu'après une sortie de cinq jours, Creed soit descendu directement en ville refaire ses provisions pour le prochain client. Peut-être même était-il déjà reparti dans les bois, même si Cal en doutait. Son ami enchaînait rarement les sorties. Il proposait justement ses talents de guide à un tarif exorbitant afin de pouvoir s'offrir la vie solitaire mais confortable à laquelle il aspirait. Trop de sorties l'auraient empêché d'en profiter. Ironie de l'histoire : plus ses prix étaient élevés, plus on le sollicitait, et Creed refusait les clients à la pelle. Un cercle vicieux, en somme.

Cal attendit jusqu'au dernier moment, puis partit chez le vieux M. Box remplacer une marche vermoulue sur l'escalier de sa terrasse. Ensuite, il aida Walter à monter de nouveaux rayonnages dans la quincaillerie. Lorsqu'il rentra, il consulta aussitôt son répondeur, mais Creed ne s'était pas manifesté.

Dans la boutique, Neenah déplaçait de gros sacs, et Cal mit un point d'honneur à l'aider. Comme il n'avait pas toujours le temps d'utiliser les haltères qu'il avait dans sa chambre, soulever des sacs de vingt-cinq kilos constituait un excellent exercice pour garder la forme. La nuit était tombée quand Creed se décida à répondre.

— Tu as pris ton temps, lâcha Cal, contrarié.

Creed garda le silence, et Cal imagina le plissement de ses yeux, sa mâchoire crispée.

— Je viens de passer six jours avec le pire emmerdeur que la Terre ait porté de ce côté-ci des Rocheuses, finit-il par expliquer. Il était censé rentrer hier, mais cet abruti s'est foulé la cheville et j'ai dû le porter pendant huit putains de kilomètres jusqu'au campement, puis le conduire jusqu'à l'hôpital le plus proche et lui tenir la main le temps qu'on lui fasse une putain de radio. Je ne m'en suis débarrassé qu'à 17 heures aujourd'hui, quand son putain d'avion a enfin décollé. Alors, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de si important, hein ?

À l'époque, Cal et ses compagnons d'armes avaient appris à évaluer l'humeur de Creed au nombre de jurons qu'il prononçait dans une phrase. À en juger par le nombre de « bombes » qu'il venait de lâcher, il semblait au bord de l'homicide.

— Deux types s'en sont pris à Neenah et Cate mercredi, annonça Cal.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, puis Creed demanda d'une voix posée :

— Que s'est-il passé ? Elles sont blessées ?

— Elles ont surtout eu la peur de leur vie. L'un d'eux a braqué Neenah à la tempe avec un revolver et elle a un bleu. J'ai assommé l'autre avec mon Mossberg, puis j'ai tenu en joue celui qui menaçait Neenah.

— J'arrive, dit Creed qui raccrocha brutalement.

Teague avait presque atteint sa position non loin du chalet de Creed quand la porte d'entrée s'ouvrit à la volée. Il se pétrifia, se demandant si l'endroit était truffé de capteurs de mouvements ou de caméras à vision nocturne qu'il n'aurait pas repérés durant sa reconnaissance. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, Creed monta dans son pick-up et dévala en trombe l'allée déformée par les ornières.

— Bordel !

Teague se saisit de son talkie-walkie Motorola CP150 accroché à son ceinturon et pressa le bouton d'appel.

— Notre homme vient de partir dans son pick-up en direction de la route. Suis-le.

— Bien reçu. Et toi ? s'enquit Billy, très calme.

— Envoie quelqu'un me chercher. Ne le laisse pas filer et ne te fais pas voir.

— Reçu cinq sur cinq.

Jurant entre ses dents, Teague fit demi-tour, repartant par le chemin qu'il venait de prendre. Il aurait gagné du temps en empruntant l'allée, mais il ne tenait pas à laisser des traces et préférait se déplacer à couvert.

Quelle mouche avait donc piqué Creed de filer aussi brusquement ? Peut-être ferait-il mieux d'attendre son retour ici. Le hic, c'était que Creed pouvait être parti pour plusieurs jours, et Teague n'avait pas l'intention de moisir ici. Il avait du pain sur la planche.

Moins d'une demi-heure après sa conversation avec Creed, Cal entendit tambouriner avec frénésie à sa porte.

— Entre, bon sang ! C'est ouvert ! cria-t-il, redoutant presque de voir le battant sortir de ses gonds.

Creed fit irruption dans la pièce, mâchoires et poings serrés, exactement comme Cal l'avait imaginé.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-il, la voix rauque de colère.

— Ça remonte à lundi dernier, commença Cal qui se tourna vers son vieux réfrigérateur vert avocat, d'où il sortit deux bières.

Il en tendit une à Creed, qui agrippa la bouteille avec tant de vigueur que Cal redouta un instant de le voir briser le verre à main nue.

— Un client de Cate s'est enfui par la fenêtre de sa chambre et a pris sa voiture en abandonnant ses affaires.

Au fond des yeux noisette de Creed s'alluma aussitôt cette lueur de réflexion intense que Cal connaissait bien.

— J'étais chez elle lundi matin. Il y avait plus de clients que d'habitude. Qui ce type fuyait-il ?

— Je n'en sais rien, et pas davantage pourquoi. En tout cas, il n'est pas revenu. Cate a signalé l'incident à la police le mardi, mais comme le type avait disparu de son plein gré, la police a jugé qu'il n'y avait pas matière à lancer une enquête.

Cal lui rapporta ensuite l'histoire de l'agence de location de voitures.

— Des coordonnées ? demanda Creed.

— Ni le numéro ni le nom ne se sont affichés. J'imagine que la compagnie téléphonique pourrait nous donner davantage d'infos, mais sans enquête officielle, rien ne l'y oblige. Il n'y a eu ni crime ni menaces, après tout.

— Et le client de Cate, comment s'appelle-t-il ?

— Layton. Jeffrey Layton.

Creed secoua la tête.

— Ce nom ne me dit rien.

— À moi non plus.

Cal but une gorgée de bière fraîche, puis passa aux événements du mercredi.

À la fin de son récit, Creed s'affala dans le canapé d'occasion avec un soupir de frustration. Trois jours. Ces types avaient eu plus que le temps de s'évaporer dans la nature.

— Neenah et Cate vont bien ? s'enquit-il.

— Cate accuse le coup, mais sa mère était là, et puis, avec les jumeaux, elle avait de quoi se changer les idées. Neenah, elle, est toute seule - chez elle, je veux dire. Bien sûr, tous les voisins ont fait bloc, mais tu sais comment c'est, une fois tout le monde parti...

Creed cala ses coudes sur ses genoux écartés, les mains ballantes.

— Je vois bien qu'elle a du mal à encaisser, reprit Cal en l'observant attentivement. Elle est morose, et vu les valises qu'elle a sous les yeux, elle doit souffrir d'insomnie. Et puis, il y a ce gros bleu sur son visage.

Creed serra les poings, mais ne bougea pas du canapé. Cal se pencha vers son ancien supérieur et plongea son regard droit dans le sien.

— Tu es une couille molle si tu ne vas pas reconforter cette femme alors qu'elle en a besoin.

Creed se leva d'un bond et ouvrit la bouche pour lui servir une réplique bien sentie, puis la referma.

— Bordel, marmonna-t-il. Bordel !

Sur ces mots, il fonça d'un pas lourd vers la porte et dévala les marches.

Cal referma la porte, une ébauche de sourire au coin des lèvres.

Teague n'en croyait pas sa chance. De tous les endroits possibles, Creed avait filé droit à Trail Stop !

Une occasion pareille ne se représenterait sans doute pas. L'heure n'était pas aussi avancée qu'il l'aurait souhaité, mais la plupart des habitants de ce bled avaient déjà un certain âge. Il aurait parié que tous étaient bien au chaud chez eux.

— Grouille, murmura-t-il dans son talkie-walkie.

— Je fais ce que je peux, répondit Billy sur le même ton.

Il se trouvait sous le pont, occupé à placer des détonateurs dans les paquets d'explosifs qu'ils avaient volés quelques mois plus tôt sur un chantier. Teague ne jurait que par les opérations préparées avec minutie ; on ne savait jamais quand on pouvait avoir besoin d'un feu d'artifice. Billy devait progresser avec prudence, car les rochers mouillés sous le pont étaient très glissants. Un faux pas, et ce serait la

chute dans les remous de la crique, qui l'entraînaient inéluctablement vers les eaux tumultueuses en aval.

Billy émergea du pont à pas mesurés, déroulant au fur et à mesure le câble qu'il tenait à la main.

Teague savait d'expérience que les détonateurs sans fil n'étaient pas fiables - sans même parler du risque de mise à feu accidentelle par un signal radio extérieur.

Son neveu Blake occupait déjà la position de tir la plus proche, une lunette infrarouge fixée sur son fusil de chasse. Quant à Billy, dès qu'il aurait remis le câble à Teague, il gagnerait son poste en face.

Perché sur un poteau électrique avec une pince isolante, Troy attendait le signal de Teague. Trail Stop était si petit et reculé que les compagnies d'électricité et de téléphone partageaient les mêmes poteaux. Troy couperait d'abord l'électricité, puis le téléphone - et Teague ferait sauter le pont.

Arrivé sur la terrasse de Neenah, Creed leva le poing vers le battant de la porte et suspendit son geste. Il était si tendu qu'au lieu de prendre son pick-up, il avait marché jusqu'à la maison de Neenah, située à une centaine de mètres de l'épicerie-graineterie. Pourtant, cette petite promenade ne l'avait guère aidé à retrouver sa sérénité.

S'il se mettait à tambouriner à sa porte, il était certain de l'effrayer. Inutile de frapper, de toute façon : elle avait sans doute entendu ses pas sur la terrasse et s'apprêtait à s'enfuir par la porte de derrière, terrorisée. Il fit une grimace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Lui qui avait passé sa vie à se mouvoir sans bruit derrière les lignes ennemies et à travers ces montagnes se déplaçait aujourd'hui avec la discrétion d'un éléphant !

Il connaissait la raison de son trouble. C'était la prise de conscience brutale, effroyable que Neenah avait failli mourir mercredi et que non seulement il n'aurait rien pu faire pour la sauver, mais qu'elle n'aurait jamais rien su de ses sentiments. Il aurait vécu jusqu'à son dernier jour avec le regret de n'avoir pas pris le risque de lui ouvrir son cœur. Toutes les excuses qu'il s'était trouvées tout au long de ces années - d'excellentes excuses - lui paraissaient soudain pitoyables.

Après tout, que pouvait-il lui arriver ? Que Neenah le repousse ? La belle affaire !

Mais son sang se figea à cette pensée, et une brusque envie de s'enfuir

lui noua le ventre. « Tais-toi et jamais tu n'auras à affronter une fin de non-recevoir », lui soufflait une petite voix. Et si elle disait oui ? Encore fallait-il trouver le courage de lui poser la question.

Il inspira un grand coup et frappa à la porte - avec douceur.

Le silence qui s'ensuivit le poussa au bord du désespoir. Les lumières étaient allumées ; pourquoi n'ouvrait-elle pas ? Peut-être qu'elle avait jeté un coup d'œil par la fenêtre tandis qu'il tergiversait sur son paillason et qu'elle ne tenait pas à lui parler. Pourquoi en aurait-elle eu envie ? Il n'était rien pour elle. Durant toutes ces années, il avait pris soin de se tenir à une distance respectueuse. Ils n'avaient jamais échangé que des banalités quand il venait au magasin, ce qui était rare.

Et puis zut. Il frappa de nouveau.

— Un instant, fit une voix assourdie, suivie de bruits de pas.

Neenah hésita avant d'ouvrir.

— Qui est là ?

Sans doute était-ce la première fois qu'elle posait cette question, du moins à Trail Stop, songea-t-il avec amertume.

— Joshua Creed.

Il l'entendit murmurer : « Mon Dieu ! », puis la serrure cliqueta et la porte s'ouvrit.

Vêtue d'une chemise de nuit blanche et d'un long peignoir bleu noué à la taille, elle semblait sur le point d'aller se coucher. Jamais il n'avait vu ses cheveux châtons striés d'argent autrement que ramassés sous un foulard, une coiffure qui lui paraissait très démodée, ou alors relevés en chignon.

Mais ce soir, ils tombaient sur ses épaules, raides et lisses, encadrant joliment son visage.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Elle s'effaça pour le laisser entrer, puis referma la porte derrière lui.

— Je viens juste d'apprendre ce qui est arrivé mercredi, dit-il d'une voix un peu rauque.

Elle blêmit aussitôt, baissa les yeux et parut se renfermer dans sa coquille. Le cœur serré, Joshua réalisa que Cal avait raison : la malheureuse avait du mal à surmonter le traumatisme et n'avait personne vers qui se tourner.

— Ça va ? s'enquit-il d'une voix nouée qui trahissait son émotion.

Incapable de s'en empêcher, il tendit la main vers elle et repoussa délicatement les cheveux qui masquaient sa tempe droite, révélant l'hideux hématome.

Neenah frissonna, et il craignit qu'elle n'ait un mouvement de recul. Mais non.

— Je vais bien, répondit-elle d'une voix mécanique.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, évidemment.

Creed s'approcha et posa une main dans son dos.

— Et si on s'asseyait ? suggéra-t-il, s'avançant vers le canapé.

Même s'il ne pouvait avoir de certitude - il n'y avait que deux lampes allumées dans le salon confortable et chaleureux -, il crut la voir reprendre quelques couleurs.

— Je suis désolée, j'aurais dû... commença Neenah, avant de s'interrompre.

Elle aurait pris place dans un fauteuil, si Creed ne l'avait habilement dirigée vers le canapé. Elle se laissa tomber sur le coussin du milieu comme si ses jambes s'étaient soudain dérobées sous elle.

Il s'assit à côté d'elle, si près qu'il lui aurait fallu à peine bouger la jambe pour que leurs cuisses se frôlent. Il s'en abstint, se souvenant brusquement de son passé de nonne.

À cette pensée, il eut une suée. Un homme l'avait-il déjà touchée ? Avait-elle eu des petits copains quand elle était jeune ? Loin de lui l'idée de l'effaroucher, mais si elle était complètement inexpérimentée, comment diable allait-il s'y prendre pour le savoir ?

Et pourquoi avait-elle quitté les ordres ?

Creed était tétanisé. « Pense à Neenah, s'ordonna-t-il pour se raisonner. C'est d'elle qu'il s'agit.

Neenah qui est terrifiée et n'a personne à qui se confier. »

Il se détendit et s'adossa contre les coussins moelleux du canapé. Neenah avait fait de ce salon une pièce très féminine, se dit-il, passant en revue les lampes, les plantes, les photographies encadrées, les livres et les nombreux bibelots. Un petit téléviseur était niché parmi les livres sur un buffet ancien. Une cheminée occupait le mur de gauche. Elle avait allumé un feu pour se prémunir contre les premiers froids ; des braises rougeoyaient encore dans l'âtre Neenah était toujours assise droite comme un I à côté de lui. Il ne voyait que son dos.

— J'étais officier dans les Marines, finit-il par dire, et il vit ses épaules se raidir de surprise. Pendant vingt-trois ans. J'ai vécu beaucoup de situations difficiles. Parfois, j'ai même cru que je n'en sortirais pas vivant, et après, il m'est arrivé de trembler si fort que j'avais peur de me fendre les dents. Le choc combiné à la montée d'adrénaline, ça fiche un coup, et il faut un moment pour s'en remettre.

Le silence s'installa entre eux, presque palpable. Il entendait le souffle léger de sa respiration et le bruissement du tissu de son peignoir, qu'elle faisait glisser entre le pouce et l'index.

— Combien de temps ? demanda-t-elle.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Du réconfort que l'on reçoit.

Creed la prit par les épaules et l'attira doucement en arrière. Elle ne résista pas, mais il perçut son étonnement et sa réticence initiale. Il la blottit contre lui, et elle leva vers son visage ses yeux d'un bleu transparent dans lesquels se mêlaient solennité et interrogation.

— Chut, laissez-vous aller, murmura-t-il comme si elle avait protesté.

L'expression de son visage dut rassurer Neenah, car elle poussa un soupir presque imperceptible, et il la sentit se détendre dans le creux de son bras. Elle nicha la tête contre son épaule et il lui murmura des paroles rassurantes.

— Je ne pleure pas, dit-elle d'une voix étouffée.

— Si vous en avez envie, ne vous gênez pas. Entre amis, on a bien le droit de chialer un coup.

Elle éclata de rire contre son épaule, puis redressa la tête vers lui.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez dit ça.

Ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques centimètres des siennes, et il fit ce dont il rêvait depuis des années. Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec toute la tendresse dont il était capable, veillant à lui laisser la possibilité de s'écarter si elle en avait envie - ce qu'elle ne fit pas. Au contraire, elle lui agrippa l'épaule d'une main et répondit avec une fougue insoupçonnée à son baiser.

Soudain, la terre trembla et une déflagration assourdissante ébranla les murs de la maison. Dans un coin reculé de son cerveau, Creed imputa ce cataclysme au baiser, mais la raison reprit vite le dessus, et il plaqua Neenah au sol en lui faisant un rempart de son corps.

Dès que Teague eut fait sauter le pont, Billy, Troy et Blake ouvrirent un feu nourri en direction des maisons. L'explosion ne tarda pas à précipiter les habitants affolés dehors. Calmes et déterminés, les tirs redoublèrent, contraignant les malheureux à refluer tous dans la même direction.

Dès que les lumières s'éteignirent, Cal s'empara de sa lampe torche étanche. S'il n'y avait plus d'électricité dans le magasin de Neenah, un des premiers bâtiments à l'entrée du village, cela signifiait, selon toute probabilité, que toute la localité était plongée dans le noir - et Cate était seule chez elle. Il se trouvait sur le seuil de son appartement quand l'explosion le précipita au sol. Il amortit sa chute par un roulé-boulé, les doigts bien serrés sur la torche pour ne pas la laisser tomber.

Une bombe.

Retrouvant sur-le-champ ses réflexes de Marine, il fourra la torche dans la poche avant de son pantalon, ouvrit la porte et rampa jusqu'à l'escalier de la terrasse. Il sauta par-dessus la rampe et se reçut avec l'agilité d'un chat.

Au moment où il se relevait derrière son pick-up garé devant la maison, le premier coup de feu retentit.

Bien qu'assourdi par la déflagration, il parvint à identifier la provenance du tir. Ou plutôt *des* tirs. Il dénombra quatre tireurs positionnés sur l'autre rive du cours d'eau. L'explosion venait, quant à elle, du côté du pont. Peut-être un véhicule avait-il sauté en le traversant, mais cette hypothèse lui semblait peu probable. Comme tout était calme à présent de ce côté, son instinct lui soufflait que c'était le pont lui-même qui avait dû être détruit. Pourquoi et par qui ? Mystère. Mais les réponses attendraient. La priorité, c'était de rejoindre Cate.

Une balle de gros calibre ricocha sur la façade de son salon, projetant des éclats de bois sur le pick-up. Qui que soient les agresseurs, ils procédaient à un pilonnage systématique du village.

Du pont, l'épicerie était le troisième bâtiment sur la droite ; située juste à l'entrée du village, la maison de Neenah était l'une des plus exposées. Creed pouvait être blessé, voire mort. Inutile donc d'espérer

de l'aide de la part de son ancien supérieur.

Cal s'accroupit au niveau du moteur et ouvrit la portière du passager. Le Mossberg se trouvait derrière le siège avec deux boîtes de cartouches. Il les glissa dans la poche plaquée sur la jambe droite de son pantalon cargo et referma avec soin la bande Velcro. Il prit aussi la petite boîte verte de premiers secours qu'il gardait dans son pick-up.

Noyés dans le vacarme des détonations, il percevait des hurlements de peur et de douleur. Tout le monde était sorti de chez soi et se retrouvait à découvert.

— Baissez-vous ! ordonna-t-il, progressant à l'abri de tout obstacle susceptible de le protéger des tirs. Mettez-vous à couvert ! Cachez-vous derrière les voitures !

Les maisons étaient relativement espacées. Il se précipitait en zigzag entre elles, tête baissée. Un des tireurs le repéra presque aussitôt et une balle siffla à ses oreilles. Il plongea à terre, se réfugiant de justesse derrière une maison, et s'érafla les bras sur les graviers en tombant. Dans sa chute, il se cogna violemment l'épaule à un robinet extérieur.

Bon sang ! Les tireurs avaient des lunettes à vision nocturne, peut-être même à infrarouge. Que diable se passait-il donc ? Qui étaient ces types ? Des policiers ? L'armée ? Ou peut-être un de ces groupes de dingos fanatiques qui, pour quelque raison tordue, avaient une dent contre un habitant de Trail Stop ?

La maison de Cate était située en haut du village, sur la gauche, du côté le moins peuplé, mais n'était pas pour autant complètement exposée. Il y avait encore le garage derrière, puis deux autres maisons. Si elle restait à l'intérieur, au rez-de-chaussée, elle avait toutes les chances d'échapper aux tirs.

Mais sa chambre se trouvait à l'étage, et il ignorait l'angle exact d'attaque de leurs assaillants. Peut-

être gisait-elle déjà sur le plancher dans une mare de sang.

Les mâchoires crispées, Cal chassa cette image terrifiante de son esprit, incapable de concevoir sa vie dans un monde sans Cate Nightingale.

Dans sa course, il dépassa un groupe d'habitants qui se dirigeait vers l'origine des coups de feu.

Presque tous avaient une torche, et certains étaient armés.

— Éteignez les lumières ! leur cria-t-il en passant. N'allez pas plus loin, ils ont des lunettes à vision nocturne !

Le petit groupe s'immobilisa.

— Qui va là ? cria quelqu'un.

— Cal Harris ! Faites demi-tour !

À cet instant, une balle perdue - du moins espérait-il qu'il s'agissait d'une balle perdue, car sinon, cela signifiait qu'il avait affaire à un tireur d'élite - atteignit un arbre à moins d'un mètre de lui. De nouveau, il se jeta à terre et plaqua son dos contre un gros tronc.

Il sentit un filet de sang lui chatouiller le front. Un long éclat de bois s'était planté juste au-dessus de son sourcil gauche. Il l'enleva et essuya le sang d'un revers de main, celle qui tenait la boîte de premiers secours, avec laquelle il s'envoya un coup dans la figure. « Bien joué, Harris, ironisa-t-il mentalement. Pour un peu, tu t'assommais tout seul. »

Il avait eu de la chance. La balle n'était vraiment pas passée loin. Il fit une rapide estimation de la distance : il se trouvait à au moins quatre cents mètres de la rivière, ce qui en disait long sur les armes utilisées et l'entraînement des tireurs. Mais il en déduisit aussi qu'il était à la limite de portée de lunettes à infrarouge, et hors de celle de lunettes à vision nocturne.

Sans plus attendre, il s'élança et courut de toutes ses forces.

Cate s'était mise au lit peu après 19 heures. Après s'être activée comme une fourmi toute la journée, elle avait accusé le coup en fin d'après-midi. Sans enfants à la maison ni personne à qui parler, elle avait pris une douche tôt et enfilé un pyjama en flanelle, car les deux nuits précédentes avaient été franchement froides. Puis, avec le sentiment d'avoir vieilli d'une génération, elle s'était couchée avec les poules.

Beaucoup plus tard, un vacarme terrible l'arracha à un sommeil si profond qu'il lui fallut un moment pour se rappeler où elle se trouvait. Hébétée, elle resta assise dans l'obscurité complète, puis tourna la tête vers son réveil et constata que les chiffres à cristaux liquides rouges n'apparaissaient pas à leur place habituelle. Il y avait une panne de courant.

Elle jura entre ses dents parce que son réveil ne possédait pas de batterie auxiliaire à piles et qu'elle allait être obligée de se lever pour prendre son petit réveil de voyage - sinon, elle risquait la panne d'oreiller le lendemain matin, et elle n'avait pas non plus envie de veiller jusqu'au retour du courant.

Le bruit qu'elle avait entendu était-il l'explosion d'un transformateur, ce qui aurait expliqué la coupure d'électricité ? Ou peut-être un éclair très violent était-il tombé à proximité de la maison.

Elle en était là de ses réflexions quand elle entendit des bruits sourds, comme de petites explosions, mais qui ne faisaient pas trembler les murs. C'étaient des bruits secs, qui résonnaient avec un écho mat. Elle espérait qu'ils allaient cesser bientôt. Elle avait tellement envie de dormir...

Soudain, le déclic se fit dans son esprit, brutal. Seigneur, se dit-elle, des coups de feu !

De la chambre des jumeaux provint un bruit de verre cassé. Elle jaillit de son lit et chercha à tâtons la lampe torche qu'elle gardait toujours à portée de main sur sa table de chevet, au cas où un des garçons aurait besoin d'elle au milieu de la nuit. Sa main l'effleura et la renversa ; la torche tomba et roula sur le plancher.

Cate laissa échapper un juron. Sans lumière, elle risquait de se rompre le cou, à tenter de s'orienter dans cette maison où il faisait noir comme dans un four. À quatre pattes, elle balaya le sol de la main et, après quelques espoirs déçus, ses doigts touchèrent enfin l'objet métallique. Du pouce, elle actionna l'interrupteur, et un puissant rayon lumineux jaillit, redonnant sa familiarité aux lieux, chassant le sentiment d'oppression provoqué par l'obscurité.

Elle se précipita dans le couloir, en direction de la chambre des jumeaux, et s'arrêta net en entendant de nouveaux bris de verre. Les garçons n'étaient pas là, mais à Seattle, en sécurité chez ses parents.

Et... Seigneur ! Quelqu'un tirait des coups de feu sur sa maison ?

Son sang se figea dans ses veines, et elle crut défaillir. Elle dut prendre appui contre le mur pour ne pas tomber. Mellor et Huxley étaient revenus !

Cette idée n'avait cessé de l'angoisser ; c'était la raison pour laquelle elle avait éloigné ses fils. Elle ignorait ce qui amenait de nouveau ces malades ici, mais c'étaient sans aucun doute eux qui mitraillaient sa

maison. Étaient-ils déjà en bas, à l'attendre ? Était-elle prise au piège ?

Non, les coups de feu venaient de l'extérieur. Et puis, sa maison, elle en connaissait tous les recoins par cœur. Elle trouverait bien un moyen de s'échapper.

Elle réalisa que la torche trahissait sa présence et l'éteignit. L'obscurité lui parut encore plus épaisse qu'avant. Complètement aveugle, elle ralluma. Il lui fallait courir ce risque.

Priorité des priorités : s'habiller et descendre au rez-de-chaussée.

Cate retourna au pas de course dans sa chambre et prit en hâte un sweat-shirt, un jean et des baskets, guettant le moindre bruit qui trahirait une effraction. Les coups de feu continuaient à se succéder au-dehors, ponctués de cris assourdis. Aucun bruit à l'intérieur.

En haut de l'escalier, elle dirigea le faisceau de sa torche sur les marches. Rien d'anormal. Elle commença à descendre, promenant le rayon lumineux dans le vestibule. A priori, il n'y avait personne.

Elle dévala le reste des marches en tremblant et sauta presque les trois dernières.

Une arme. Il lui fallait absolument quelque chose pour se défendre. Mais avec des enfants de quatre ans dans la maison, elle n'avait rien... à part ses couteaux de cuisine.

La torche braquée sur le sol, elle se rendit dans la cuisine et prit dans son bloc le couteau doté de la plus grande lame, qui, dans sa main, lui fit l'effet d'un compagnon familier.

A pas de loup, elle revint dans le vestibule. C'était l'endroit où elle risquait le moins de se faire piéger. De ce point central, toutes les directions étaient possibles.

Cate éteignit sa lampe et attendit dans le noir, tous ses sens en éveil. Sa respiration rauque résonnait à ses oreilles au rythme échevelé de son cœur qui cognait douloureusement dans sa poitrine. « Ne panique pas, s'ordonna-t-elle, surtout, ne panique pas. » Elle se força à respirer lentement à fond, un vieux truc qu'elle utilisait quand elle grimpait pour stimuler sa concentration. Au bout de quelques inspirations, elle avait déjà les idées plus claires. Le vertige s'apaisa peu à peu.

Soudain, quelqu'un se mit à tambouriner violemment à la porte, tout en s'acharnant sur le bouton.

— Cate !

Cate se pétrifia. C'était une voix d'homme. Mellor et Huxley connaissaient son prénom ; elle le leur avait dit lors des présentations.

— Cate ! Ça va ?

Des chocs sourds ébranlèrent le battant. Seigneur, il cherchait à défoncer la porte !

— Cate, c'est Cal ! Répondez-moi !

Une vague de soulagement la submergea, et elle se précipita vers la porte pour l'ouvrir. Au même moment, le battant céda. Aveuglée par le puissant faisceau d'une torche, elle leva les bras et s'arrêta net. Elle eut juste le temps de distinguer une silhouette masculine qui fonçait droit sur elle.

À cette vitesse, impossible d'éviter la collision. Cal la percuta de plein fouet, envoyant le couteau de cuisine valser sur le sol. Cate tituba en arrière et se mit à battre frénétiquement des bras, dans le vain espoir de se rattraper à quelque chose. Une main puissante se plaqua dans son dos, lui évitant la chute de justesse.

Cal l'attira à lui.

— C'est bon, je vous tiens, lui murmura-t-il.

Cate entendit les mots, mais n'en saisit pas le sens, envahie par un sentiment d'irréalité totale. Cet homme n'était pas celui qu'elle connaissait depuis trois ans. Jamais M. Harris n'aurait défoncé sa porte, chargeant comme un guerrier vengeur, fusil à la main. Jamais il ne l'aurait tenue ainsi dans ses bras...

Et pourtant...

Cate restait figée, comme tétanisée. Elle aurait voulu remonter le temps d'une demi-heure, avant que son univers familier ne chavire dans l'inconcevable.

Cal rengaina son fusil dans son holster d'épaule et ramassa le couteau, dont il examina la lame avec une sorte d'approbation grave. Le faisceau puissant de sa torche dirigée sur le sol l'auréolait d'un halo lumineux qui permettait de distinguer ses traits, et Cate se sentit de nouveau prise de vertige.

Jamais elle n'avait vu Cal dans une autre tenue que son bleu de travail trop large, taché de graisse ou de peinture. Il portait encore ses solides chaussures de travail, mais avait échangé son bleu contre un pantalon cargo kaki et, malgré la fraîcheur nocturne, un simple tee-shirt noir qui moulait ses larges épaules et son torse mince et musculeux. Il avait toujours les cheveux ébouriffés, mais il n'y avait plus la moindre trace de timidité dans son expression.

Quelqu'un apparut dans l'encadrement de la porte cassée.

— Cate va bien ? s'enquit l'homme.

Cate reconnut la voix de Walter Earl. À son grand étonnement, lui aussi portait une arme à feu.

— Ça va, affirma-t-elle en s'approchant du seuil. Et Milly ? Y a-t-il des blessés ?

— Milly est assise sur votre pelouse. Les gens du village se réfugient par ici, Cal. C'est ce que vous leur avez dit de faire, à ce qu'il paraît. On est hors de portée ici ?

— Non, répondit Cal. Pas des fusils, en tout cas.

— La fenêtre de la chambre des garçons a explosé sous les balles, expliqua Cate d'une voix blanche.

L'horreur de la situation la saisit de nouveau. Et si les jumeaux avaient été couchés dans leurs lits ?

Elle imaginait leur frayeur. Peut-être auraient-ils été blessés ou même... tués. Son cœur de mère se tordit d'angoisse à cette effroyable pensée.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là ? demanda Walter.

— On essaie de mettre le plus de murs possible entre eux et nous, répondit Cal. Je suis presque certain qu'ils ont des lunettes à vision infrarouge. Elles ont une portée d'environ quatre cents mètres ; il nous faut donc reculer encore. Ça ne stoppera pas les balles, mais au moins, ils tireront à l'aveuglette - et n'auront peut-être pas envie de gaspiller leurs munitions.

Tout en parlant à Walter, Cal plaqua une main dans le dos de Cate et la poussa à l'extérieur. Elle s'arrêta sur la terrasse couverte. Entre vingt et trente personnes étaient rassemblées dans son jardin, la plupart assises sur le sol froid. Presque toutes avaient en main une arme quelconque.

Cal l'entraîna vers les marches, puis la fit asseoir par terre, elle aussi.

— Plus on est près du sol, mieux c'est, dit-il en guise d'explication.

Puis il s'adressa à la cantonade :

— Écoutez-moi, vous tous. Nous devons économiser les piles des torches. Éteignez-les presque toutes. Deux ou trois suffiront.

Les gens s'exécutèrent avec docilité et furent en grande partie engloutis par l'obscurité. Cal, lui, laissa sa lampe allumée. Cate se mit à frissonner à cause de l'air glacial. Elle aurait dû penser à prendre un

manteau.

— Pour l'instant, nous devons établir deux listes, continua Cal. Celle des absents et celle des blessés.

— Je voudrais juste savoir qui nous tire dessus, intervint Milly, furieuse.

— Commençons par le commencement : qui n'est pas là? Pensez à vos voisins. Creed est allé chez Neenah. Quelqu'un les a-t-il vus ?

Il y eut un silence, puis une voix s'éleva à quelques mètres de Cate :

— Lanora courait juste derrière moi, mais elle n'est pas là maintenant.

Lanora Corbett vivait dans la deuxième maison sur la gauche à partir du pont.

— Quelqu'un d'autre ?

Il y eut des murmures et des échanges de regards, puis des noms furent lancés : les vieux Starkey, Roy Edward et sa femme, Judith ; la famille Contreras, Mario, Gena et Angelina ; Norman Box et d'autres. Le cœur de Cate se serra tandis qu'un effroyable point d'interrogation se formait dans son esprit : reverrait-elle ces gens ? Et Neenah ? Neenah ! Elle ne pouvait pas perdre son amie. Cette seule pensée lui était insupportable.

— Très bien, finit par dire Cal quand les autres se turent. Je vais nous compter. Comme ça, nous saurons où nous en sommes.

Il éclaira brièvement chaque visage, et Cate y vit le reflet de ce qu'elle éprouvait elle-même : un mélange d'horreur, d'incrédulité et de colère. Certains se blottissaient les uns contre les autres, en quête d'un peu de réconfort et de chaleur. Elle commença à réfléchir confusément à des questions pratiques. Il faudrait aller chercher des couvertures et des vêtements chauds dans la maison. Un café serait aussi le bienvenu, mais l'électricité était coupée. «Tu es bête, se dit-elle, l'esprit encore embrumé par la peur, tu as une gazinière. »

— Bon, et maintenant, les blessés, dit Cal. Je ne parle pas d'écorchures ou de chevilles foulées. Y a-t-il des blessures par balle ? Quelqu'un saigne-t-il ?

— Vous, fit remarquer Sherry Bishop d'un ton brusque.

Cate pivota la tête d'un bloc. Cal, blessé ? Sous le choc, elle l'examina sous toutes les coutures, tandis qu'il regardait ses bras tendus, l'air incrédule, comme s'il ne comprenait pas de quoi parlait Sherry.

— Où ça ?

— Sur les bras, dit Cate, qui venait de repérer les traînées d'un rouge noirâtre et voulut se lever.

En un clin d'œil, Cal fut auprès d'elle et la força à se rasseoir.

— Baissez-vous. Ce ne sont que quelques coupures sans gravité.

De l'avis de Cate, toutes les coupures, même les plus bénignes, méritaient au moins une désinfection. Et puis, s'il était plus prudent d'être assis, pourquoi Cal restait-il debout ?

— Si vous ne vous asseyez pas, je me lève aussi. À vous de voir.

— Impossible, je dois m'occuper de...

— Asseyez-vous.

Il obtempéra.

Cate s'agenouilla derrière lui.

— Sherry, pouvez-vous m'aider ? Tenez la torche pendant que je jette un coup d'œil à ses bras. Il me faudrait des pansements...

— J'ai laissé ma trousse de secours sur la terrasse, dit Cal.

— Quelqu'un peut-il aller la chercher ? demanda Cate à la cantonade.

Walter se dévoua.

— Baissez-vous, conseilla Cal, et l'homme se plia docilement en deux.

Le dos du tee-shirt de Cal était humide et collant. Cate le remonta par-dessus sa tête tandis que Sherry tenait la torche braquée sur lui. Hormis quelques coupures légères qui saignaient un peu, il avait une plaie plus profonde sur le triceps droit et une autre sur le haut de l'épaule gauche.

Walter rapporta la trousse et l'ouvrit, révélant de petits compartiments. Cate en sortit une compresse antiseptique.

— Pour les deux plus grosses, il faudrait des points de suture, marmonna-t-elle à Sherry.

— Il y a des Steri-Strip dans la boîte, dit Cal, qui voulut tourner la tête pour juger des dégâts par lui-même.

— Tut-tut, protesta Cate, comme elle le faisait avec ses enfants.

Il se retourna sagement vers l'avant. Elle nettoya les plaies en silence, puis pressa un tampon de gaze sur les plus profondes. Après avoir appliqué une pommade désinfectante sur les coupures bénignes, elle posa sur chacune un pansement adhésif. La peau de Cal était froide et moite sous ses mains.

— Il lui faut des vêtements plus chauds, murmura-t-elle à Sherry.

— Ça va aller, objecta l'intéressé par-dessus son épaule.

Cate sentit soudain la tension éclater en elle comme une grosse bulle.

— Non, ça ne va pas aller ! répliqua-t-elle avec force. Vous ne pouvez pas vous balader à moitié nu et blessé par une nuit aussi froide. Nous allons vous trouver quelque chose à vous mettre sur le dos, et puis c'est tout.

Que lui prenait-il donc ? Ils étaient en plein drame, et elle piquait une crise pour une veste ou une chemise ? Cal ne pipa mot, et Cate se demanda si elle avait perdu la raison. Sans doute le choc l'empêchait-il de relativiser. Le regard rivé sur le vallon profond que formait la colonne vertébrale de Cal au centre de son dos musclé, elle sentit les larmes lui picoter les yeux. Inspirant un grand coup, elle se concentra sur la désinfection des deux coupures profondes. Elles ne saignaient presque plus. Elle rapprocha les bords des plaies et posa avec soin plusieurs Steri-Strip sur chacune d'elles.

— Voilà, j'ai fait de mon mieux, dit-elle en rangeant la trousse.

Elle rassembla les compresses usagées et les emballages des pansements, puis eut un moment d'hésitation. Pour finir, elle lâcha les déchets par terre. Pour la propreté, elle verrait plus tard.

Cal voulut se lever, mais elle posa une main sur son épaule pour l'en empêcher.

— Cal a besoin d'un vêtement, lança-t-elle au groupe rassemblé sur sa pelouse. Une chemise, une veste, n'importe quoi. L'un d'entre vous

aurait-il quelque chose dont il pourrait se passer? Je vais aller chercher des couvertures à l'intérieur, nous aurons plus chaud, ajouta-t-elle.

— Et si on entrait plutôt ? proposa Milly, la voix tremblante à cause du froid.

— La maison de Cate est peut-être un peu trop exposée, intervint Cal. Il y en a d'autres plus loin, hors de la ligne de feu. Je crois que nous sommes en sécurité ici, mais je n'en suis pas certain. Une balle de gros calibre peut traverser plusieurs maisons si elle ne rencontre pas un obstacle conséquent pour l'arrêter ou la ralentir. Je vérifierai les distances de jour. D'ici là, nous devons nous éloigner encore, mettre davantage de constructions entre les tireurs et nous. Merci, dit-il, comme quelqu'un lui tendait une chemise en flanelle.

Cate ne vit pas qui avait eu cette générosité. Cal se dépêcha d'enfiler la chemise et de la boutonner.

Maintenant, il frissonnait.

— La penderie se trouve juste à côté de la porte d'entrée, sur la droite, lui dit-elle. Il y a plusieurs vestes et manteaux dedans, et j'ai aussi des couvertures supplémentaires dans le placard près de la buanderie. J'y cours et je rapporte tout ce que je peux, d'accord ?

— Je vais y aller, répondit Cal.

Cate l'arrêta d'une main sur le bras alors qu'il s'éloignait déjà.

— Vous ne pouvez pas tout faire. Allez chercher Creed, Neenah et les autres. Moi, je m'occupe des vêtements chauds et des couvertures. Où devons-nous aller pour que vous nous retrouviez à coup sûr ?

— Chez les Richardson, dit-il, choisissant la maison la plus éloignée du pont. Les tirs provenaient d'au moins trois endroits différents, donc ils ont différents angles de tir. Baissez-vous au maximum et efforcez-vous de toujours garder un obstacle entre la montagne et vous. C'est compris?

— Oui, assura Cate, dont le souffle formait un petit nuage de vapeur entre eux dans l'air froid.

— Si vous devez traverser un espace ouvert, courez, reprit Cal à la cantonade. Ne restez pas en file indienne, sinon les derniers de la queue risquent d'être touchés. Variez les itinéraires, les intervalles

entre vous, tout ce que vous pouvez. Gardez les torches éteintes dans la mesure du possible, sinon vous trahirez aussitôt votre position.

Il y eut des hochements de tête dans le noir.

— Combien de temps serez-vous parti ? demanda Cate, espérant que son angoisse ne s'entendait pas dans sa voix.

Elle n'avait aucune envie de le voir partir seul dans la nuit, même s'il fallait bien qu'ils sachent ce qui se passait. Mais il avait une arme et saurait s'en servir.

— Impossible à dire. Ça dépend de ce que je vais trouver.

Il tourna la tête vers elle et posa sur elle un long regard tranquille aussi bouleversant qu'une caresse.

— Mais je reviendrai, ajouta-t-il. Ne craignez rien.

Sur ces mots, il s'en alla et fut englouti par l'obscurité au bout de quelques pas.

Avec un hurlement de terreur, Neenah étreignit Creed, qui la plaqua sur le tapis sous son corps massif. La déflagration ébranla toute la maison, projetant sur eux un nuage de poussière qui les fit tousser. Creed couvrit la tête de Neenah de ses bras, afin de la protéger de la chute d'éventuels débris.

Puis le silence retomba. Un silence étrange qui résonnait à leurs oreilles.

— Tremblement... de terre? demanda Neenah, le souffle court.

— Non, explosion.

Creed releva la tête. Il faisait noir. Plus d'électricité - évidemment. L'explosion avait dû couper la ligne qui traversait la rivière au niveau du pont.

Il y eut un sifflement mat qui lui glaça le sang, et au même instant, les vitres de devant volèrent en éclats. Il sentit plusieurs piqûres, mais n'y prêta pas attention, car d'autres détonations retentirent. Il avait déjà bondi, mû par vingt-trois années d'entraînement, même s'il n'était plus dans les Marines depuis presque huit ans. Entraînant Neenah à sa suite, il rampa jusqu'au vestibule, moins exposé que le salon. L'obscurité était totale, mais par chance, il possédait un excellent sens de l'orientation.

Accrochée à son cou comme un singe, Neenah crapahutait tant bien que mal à côté de lui, le souffle rauque. Ayant grandi dans un environnement de chasseurs, elle avait, elle aussi, reconnu les détonations de fusil.

Creed ignorait d'où provenaient les tirs. En étaient-ils la cible l'un ou l'autre, ou bien se trouvaient-ils juste au mauvais endroit au mauvais moment ?

— Où est la cuisine ? demanda-t-il d'une voix rauque, tandis que les coups s'enchaînaient à l'extérieur.

Il se serait cru en pleine guerre. La cuisine offrirait le maximum de protection, grâce aux appareils ménagers métalliques. Réfrigérateur, lave-vaisselle et gazinière formeraient un rempart supplémentaire contre les balles.

— Je ne sais pas, bafouilla-t-elle. Je... Où sommes-nous?

Elle était complètement désorientée, ce qui n'avait rien d'étonnant. Creed enserra sa taille de son bras gauche.

— Nous sommes dans l'entrée ; vos pieds pointent vers la porte.

Neenah garda le silence un moment et réfléchit à la disposition des pièces.

— Euh... d'accord. À droite, tout droit, puis encore à droite. Mais je dois d'abord aller dans ma chambre.

— La cuisine est plus sûre.

— J'ai besoin de vêtements.

Creed tiqua. Ils étaient en plein chaos, on les canardait de partout, et elle voulait se changer ?

— Vous allez devoir vous contenter de ce que vous avez sur le dos, répondit-il prudemment, de peur d'enfreindre une quelconque règle religieuse.

— Je ne peux pas rester en chemise de nuit et peignoir, encore moins en pantoufles !

Malheureusement, elle n'avait pas tort, sans compter que les nuits devenaient fraîches. Il aurait préféré se replier sur une position plus sûre, le temps d'évaluer la situation. Mais il avait conscience qu'il ne pouvait lui demander de lui obéir aveuglément comme l'avaient fait ses hommes.

— D'accord, mais vite.

Une autre balle traversa le mur du salon, aussitôt suivie par la détonation sourde d'un fusil longue portée.

Creed plaqua de nouveau Neenah au sol, de crainte que le tir ne soit plus bas. Elle était si douce sous lui, exactement comme il l'avait imaginé toutes ces années, et la seule pensée qu'une balle puisse la transpercer l'horrifiait. Il avait déjà perdu des hommes au combat et chaque perte avait laissé une cicatrice sur son âme, supportée toutefois avec un stoïcisme qui lui permettait de continuer d'avancer. Mais s'il arrivait quelque chose à Neenah, comment y survivrait-il ? Voilà pourquoi il lui dit :

— Vous, vous rampez jusqu'à la cuisine et vous y restez, allongée par terre. Je vais chercher vos vêtements.

— Vous ignorez où ils sont, vous serez exposé plus longtemps.

Avant même de finir sa phrase, elle tenta de se dégager en se contorsionnant.

Creed en resta sidéré. C'était elle qui essayait de le protéger, lui ! Sous le choc, il raffermir un peu trop sa prise pour l'immobiliser sous lui.

Elle le prit par les épaules pour le repousser, les seins plaqués contre son torse.

— Monsieur Creed... Joshua... laissez-moi respirer !

Il se souleva un peu, mais sans la lâcher.

— Voilà comment je vois les choses : on nous tire comme du gros gibier, et sur la question, j'en connais un rayon. Mon job, c'est de nous garder en vie. Le vôtre, c'est de m'obéir à la seconde où les mots sortent de ma bouche. Une fois en sécurité, vous pourrez me gifler ou me donner un coup de pied dans les tibias, mais pour l'instant, c'est moi le patron, OK ?

— Évidemment, je ne suis pas idiot. Simplement, la logique veut que ce soit à moi d'aller chercher mes affaires. Je mettrai moins de temps que vous à les trouver, ce qui sera plus sûr pour nous deux, parce que si vous êtes abattu en cherchant mes chaussures partout, mes chances de survie en prendront un coup. Je n'ai pas raison ?

D'un mouvement brusque, il roula sur le côté.

— Faites vite, lâcha-t-il d'un ton sec. Si vous avez une torche, prenez-la, mais sans l'allumer.

Déplacez-vous de préférence en rampant, à quatre pattes s'il le faut, mais surtout pas debout.

Compris ?

— Compris.

La voix de Neenah tremblait un peu, mais elle semblait garder son sang-froid. Creed la laissa s'éloigner à contrecœur, la repérant aux bruits qu'elle faisait en se déplaçant sur les coudes. Une fois, il entendit ce qui ressemblait à un juron étouffé, mais il était sûr qu'une

nonne - même si elle avait rompu ses vœux - ne pouvait pas jurer. Il avait dû se tromper.

Sa peau était légèrement moite de transpiration. Le stress de l'attente. Il avait conscience qu'à tout instant, une balle pouvait de nouveau transpercer les parois en bois de la maison aussi facilement que du papier à cigarette. Jusqu'à présent, les tirs étaient à peu près à hauteur de tête, destinés à toucher des personnes debout. Les habitants de Trail Stop étaient des civils ; ils n'étaient pas entraînés à plonger au sol à la moindre alerte. Ils essaieraient plutôt de s'enfuir, et pas forcément dans la bonne direction. Peut-être même regarderaient-ils par les fenêtres - la réaction la plus stupide dans ce genre de situation, à part allumer une lampe torche, bien sûr. Il devait à tout prix sortir d'ici pour les empêcher de commettre l'irréparable et tenter d'organiser un mouvement de défense.

Au moins, Cal était là - à moins qu'il ait été mis hors jeu dès le début, ce qui était peu probable vu qu'il était doté d'un sixième sens pour la survie en milieu hostile.

Neenah mettait trop de temps.

— Que fabriquez-vous, bon sang ? s'écria-t-il.

— Je me change, répondit-elle sur le même ton brusque.

Creed haussa les sourcils. Pour une bonne sœur, elle avait un caractère bien trempé. Voilà qui n'était pas pour lui déplaire. Il se connaissait suffisamment pour savoir que jamais il ne supporterait un paillasson.

— Dépêchez-vous de prendre vos vêtements et venez les enfiler dans la cuisine. Ne vous exposez pas inutilement.

— Je ne peux pas me changer devant vous !

Il inspira un grand coup.

— Neenah, il fait noir, fit-il remarquer avec une patience méritoire. Je ne peux rien voir. Et même si c'était le cas, où serait le problème ?

— Le problème ?

— De toute façon, j'ai bien l'intention de vous voir nue d'ici peu.

Bonjour, la délicatesse. Un vrai gorille ! A tous les coups, elle allait l'envoyer sur les roses.

Neenah resta muette comme une carpe. Peut-être même retenait-elle son souffle. Le silence se prolongea. Le désespoir commençait à nouer la gorge de Creed quand il l'entendit revenir en rampant vers lui.

Aïe. Il se sentait soudain très, très mal.

Il avait menti en disant qu'il ne voyait rien. Au début, si, mais depuis, il avait eu le temps d'accommoder, et il distinguait maintenant les contours des portes et des fenêtres, la silhouette plus sombre des meubles. S'il pouvait voir, elle aussi. Pas les détails, évidemment, mais la longueur pâle d'une jambe nue, oui. Neenah avait déjà une chemise et traînait un jean, des chaussures et une veste.

La chemise était de couleur claire. Mauvaise idée, mais il n'allait certainement pas lui demander de changer. De toute façon, elle porterait la veste par-dessus.

Elle passa devant lui et s'assit en culotte blanche sur le carrelage de la cuisine, enfila des chaussettes, puis le jean et les chaussures.

— Une torche ? demanda-t-il, craignant qu'elle n'ait oublié.

— Je l'ai mise dans la poche de ma veste.

Elle la sortit et la lui tendit. Il réprima un soupir lorsque sa large main se referma sur le tube fin d'une lampe crayon. Les modèles minuscules de ce genre ne permettaient pas de se déplacer en sécurité sur un terrain accidenté, mais c'était mieux que rien.

— Très bien. On va sortir discrètement par la porte de derrière.

Le talkie-walkie de Teague grésilla et une voix résonna faiblement dans le haut-parleur. Il avait baissé le volume presque à fond, car les bruits portaient plus la nuit que le jour.

— Faucon, ici Hibou.

Il s'éloigna de Goss et Toxtel. À l'abri derrière un grand affleurement rocheux qui le cachait du village, il appuya sur le bouton de sa radio.

— Ici Faucon, à toi.

— Faucon, ce type que tu as demandé à Billy de suivre, je l'ai gardé à l'œil, juste au cas où tu aurais besoin de savoir où il est. Il est entré dans la troisième maison sur la droite, celle à deux étages.

L'épicerie, conclut Teague, parcourant mentalement son plan de la

localité. Elle fermait à 17 heures, alors que faisait Creed là-bas à cette heure-ci ?

— Ouais, et alors ?

— Il n'est resté que quelques minutes, puis est entré dans la première maison sur la droite. Il n'est pas ressorti, enfin pas avant le début des festivités. Je suis plutôt occupé depuis, mais je n'ai rien vu bouger. J'y ai logé quelques pruneaux, je l'ai peut-être eu.

— OK. Merci pour l'info. Continue d'arroser ces maisons et ouvre l'œil.

Teague fixa la radio à son ceinturon, puis reprit sa position près de Goss. Il s'allongea à plat ventre sur le sol pour avoir une meilleure stabilité de tir et pointa son arme sur la maison en question.

D'un geste lent et précis, il balaya la lunette infrarouge de gauche à droite, à la recherche d'une signature thermique. La maison elle-même luisait à cause du chauffage, rendant plus délicat le repérage de la chaleur corporelle - plus délicat, mais pas impossible.

Blake était optimiste quand il disait que Creed avait pu être touché : en soldat expérimenté qu'il était, il avait dû se mettre à couvert dès le premier coup de feu.

Au moins une autre personne, peut-être plus, se trouvait à l'intérieur. Teague ignorait qui habitait là et s'en fichait d'ailleurs comme d'une guigne. L'essentiel était que Creed allait chercher à gagner un endroit plus sûr. Evidemment, il ne sortirait pas bêtement par la porte d'entrée, mais par l'arrière.

Le poulx de Teague s'emballa à la pensée de cueillir Creed telle une cerise mûre sur l'arbre. Bien sûr, il avait peut-être déjà déguerpi, mais il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis le début des opérations, peut-être dix minutes, aussi était-ce peu probable. Teague se mordit la lèvre, puis reprit sa radio.

— Ici Faucon. Je vais sur la droite prendre position derrière la première maison.

Mieux valait tenir ses compagnons informés de ses mouvements s'il ne voulait pas se faire trouer le crâne par accident. Il prévint aussi Goss, qui acquiesça d'un signe de tête avant de se concentrer de nouveau sur sa surveillance.

De ce côté-ci de la route, le terrain était pentu et accidenté. Au bout d'une soixantaine de mètres, les rochers glissants tombaient à pic dans la rivière. Un faux pas, et c'était l'entorse de la cheville ou du genou assurée, voire la fracture. Il devait en outre porter son fusil et manier avec précaution la lunette infrarouge qui faisait son poids. Et pas question d'utiliser une torche, ce qui ralentissait d'autant plus sa progression. À chaque minute qui s'écoulait, Creed pouvait lui glisser entre les doigts, mais impossible d'avancer plus vite.

Teague finit par arriver en vue de la maison. Il épaula son arme afin de vérifier l'angle de tir. Dans le viseur, il voyait l'arrière du bâtiment, en tout cas en partie. Pas idéal, mais impossible d'avancer davantage. Il s'installa derrière un rocher sur lequel il cala le canon du fusil, la lunette infrarouge pointée vers la maison.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Soudain, une imposante signature thermique jaillit de la maison, progressa à vive allure et disparut derrière un obstacle. Jurant entre ses dents, Teague tenta de la localiser à l'aide de la lunette. En vain. Il s'était fait prendre par surprise. S'il tirait maintenant, ce serait à l'aveuglette, et il risquerait seulement de trahir sa position.

Vraiment bizarre, cette silhouette dans le viseur. On aurait dit une énorme araignée. Destabilisé, Teague mit un moment à interpréter ce qu'il avait vu. Quatre bras, quatre jambes, un gros corps : il s'agissait de deux individus se déplaçant pour ainsi dire d'un même pas, un petit devant et le plus grand derrière.

En cet instant, il aurait préféré avoir une lunette à vision nocturne, histoire d'identifier avec précision l'obstacle derrière lequel ils avaient plongé. Un véhicule, sans doute, logiquement garé près de la porte de derrière. La masse noire qu'il voyait ne dégageait aucune chaleur. S'il s'agissait d'une voiture, elle devait être là depuis un moment puisque le moteur était froid. Pas de bol : le moteur d'un véhicule constituait un rempart assez résistant contre les cartouches qu'il utilisait.

En s'abstenant de tirer, il avait toutefois donné à Creed un sentiment trompeur de sécurité. À son prochain mouvement, celui-ci se montrerait peut-être moins prudent. Et cette fois, pas question de se laisser prendre au dépourvu.

Il capta un bref éclat lumineux dans le viseur. A quoi jouaient-ils ? Ils se préparaient sans doute pour une prochaine course. Ils ne partiraient pas vers la maison, et pas non plus vers le pont, ce qui laissait deux directions possibles.

Le temps passa - beaucoup trop de temps.

— Il attend quoi, nom de Dieu ? Noël ? bougonna-t-il entre ses dents.

Teague consulta le cadran lumineux de sa montre : trente-quatre minutes s'étaient écoulées depuis l'appel de Blake. Les tirs étaient plus ciblés, maintenant que tout ce petit monde était à couvert ou hors de portée. Désormais, les rares coups de feu avaient pour but d'inciter les habitants à rester où ils étaient. Peut-être était-ce ce que Creed avait décidé de faire.

Non, se dit aussitôt Teague. Un véhicule était un abri trop précaire. Aucune protection contre le froid, pas de nourriture, pas d'eau. Creed allait forcément bouger, mais il était patient.

Lui l'était tout autant. Plus, même, puisqu'il savait où sa proie se cachait.

Cinquante-trois minutes depuis l'explosion.

Là ! La signature thermique emplit son viseur, claire et brillante. Les deux cibles se déplaçaient vite, pliées en deux. Il prit une inspiration, retint son souffle et pressa la détente à l'instant même où les deux silhouettes disparaissaient.

Une fraction de seconde plus tard, une lueur encore plus brillante apparut dans la moitié inférieure de sa lunette, et le rocher qui lui servait de cachette lui explosa à la figure.

Creed entendit le sifflement de la balle et ressentit une douleur fulgurante à la jambe gauche, juste au-dessus de la cheville, à la seconde même où Neenah et lui plongeaient à l'abri. Presque instantanément, il y eut une explosion sourde, et ils atterrirent comme une masse sur le sol caillouteux derrière la station de pompage. Sous la violence du choc, il n'eut pas la force de retenir Neenah, qui roula plus loin. Il avait l'impression qu'un géant venait de lui assener un coup de maillet sur la jambe. Il laissa échapper un grognement de douleur, les mâchoires crispées, et se saisit instinctivement de sa cheville.

Son pantalon était déjà poisseux de sang. Il sentait le liquide chaud couler dans sa botte. Il plaqua la main de toutes ses forces sur sa blessure, légèrement surpris de sentir encore son pied. Il avait vu nombre de membres arrachés par des balles de gros calibres et redoutait avec une singulière résignation les dégâts qu'il allait découvrir.

Sa botte l'empêchait d'exercer une compression efficace sur la plaie. Il devait l'enlever, et vite.

Neenah rampa jusqu'à lui.

— Joshua ? Vous allez bien ? Qu'est-il arrivé ? s'inquiéta-t-elle, tapotant avec fébrilité son torse et ses épaules.

— Ce salopard m'a tiré dans la jambe, lâcha-t-il entre ses dents. Euh... pardon, lui souffla sa conscience par-delà la souffrance.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends le mot « salopard », répliqua-t-elle d'un ton un peu brusque. Je l'ai moi-même dit une fois ou deux. Où est la torche ?

— Dans ma poche droite.

Creed s'allongea sur le sol et fouilla dans sa poche. Il en sortit la lampe et son couteau.

— Coupez ma botte, je ne peux pas arrêter l'hémorragie.

— Je m'en occupe.

Tous deux sursautèrent, surpris d'entendre cette voix derrière eux.

Une silhouette sombre s'agenouilla auprès du blessé avec un *plop* liquide, projetant des gouttelettes d'eau autour d'elle. Le souvenir d'un deuxième coup de feu, qui avait suivi presque aussitôt le tir de son assaillant invisible, flottait confusément dans le subconscient de Creed. Les pièces du puzzle se mirent soudain en place.

— Où étais-tu passé, sale cachottier?

— J'ai longé la rive dans l'eau, répondit Cal, qui claquait des dents.

Il posa son revolver sur le sol, prit le couteau de son ancien supérieur et tendit la petite torche à Neenah.

— Éclairez le pied, ordonna-t-il.

Elle s'empressa d'obéir.

— Comment se fait-il que le tireur ne t'ait pas repéré ? demanda Creed.

— Vu la portée des tirs, j'en ai déduit que nos agresseurs avaient des lunettes à infrarouge, et non à vision nocturne. Dans l'eau, mon corps s'est refroidi.

Et il était devenu invisible à l'infrarouge, conclut Creed intérieurement, serrant les dents tandis que Cal entaillait le haut de sa botte. La manœuvre fut douloureuse, et pour tromper les élancements fulgurants qui lui transperçaient la jambe, Creed se concentra sur les risques que Cal avait pris.

— Tu as eu une sacrée veine, bougonna-t-il.

Il ravala un grognement, tandis que Cal ôtait la botte.

— Ce n'est pas une question de veine, rétorqua celui-ci distraitement.

Combien de fois Creed n'avait-il pas eu droit à cette repartie aux allures de fanfaronnade - mais si vraie - lors des innombrables missions à haut risque qu'ils avaient menées ensemble, parfois au péril de leur vie ? Il regarda Neenah à genoux près de Cal, l'expression soucieuse mais les mains serrées avec fermeté sur la torche, et l'espace d'un instant, il s'attendit presque à voir quelques-uns de ses hommes autour d'eux.

Il jeta un regard vers sa jambe et fut sincèrement étonné. La plaie saignait abondamment, mais n'était pas aussi moche qu'il l'avait

craint.

— La balle a dû ricocher avant de m'atteindre ; je n'ai pris qu'un fragment.

— Sans doute, approuva Cal, qui examinait la blessure de plus près. Il est ressorti par là.

Apparemment, il a heurté l'os avant de dévier.

— Dépêche-toi de m'empaqueter tout ça, qu'on fiche le camp d'ici.

L'os avait sûrement été fracturé par la force du projectile. Creed savait qu'il n'était pas hors de danger : il fallait encore stopper l'hémorragie et il y avait un risque d'infection, mais la situation aurait pu être pire.

— Avec quoi ? s'inquiéta Neenah.

Jusqu'à présent, elle avait tenu le choc avec un stoïcisme admirable, mais face à la gravité de la situation, un soupçon de panique perçait dans sa voix.

Sans un mot, Cal ôta sa chemise et découpa une manche à l'aide du couteau de Creed. Il déchira le tissu en un grand lambeau qu'il entortilla sur lui-même, avant de l'enrouler en serrant autour de la blessure.

— Je ne peux pas faire mieux pour l'instant, dit-il, enfilant ce qui restait de sa chemise.

Creed savait que Cal aurait dû enlever ses vêtements mouillés. Avec le froid nocturne, il risquait davantage l'hypothermie avec que sans. Si son ami agissait ainsi, c'était uniquement à cause des lunettes à infrarouge.

— Tu as eu le tireur ? demanda Creed.

— Si je ne l'ai pas touché, il a eu la frousse de sa vie, répondit Cal, qui prit la lampe des mains de Neenah, l'éteignit et la glissa dans sa poche.

Frissonnant de froid, il aida Creed à se relever et le soutint du côté de sa jambe blessée. Il prit son revolver dans la main gauche, ce qui aurait inquiété Creed s'il ne l'avait déjà vu tirer de cette main.

Tous ses hommes étaient entraînés à tirer des deux mains, précisément pour faire face à ce genre de situation.

— Il ne peut pas marcher ! protesta Neenah.

— Bien sûr que si, répondit Cal. Il lui reste une jambe valide. Neenah, mettez ma veste mouillée sur votre tête. Ce ne sera pas très confortable, je sais, mais vous serez beaucoup moins visible à l'infrarouge.

Cela suffirait en tout cas à désarçonner un tireur.

— Marine, en avant, dit Creed, qui s'arma mentalement de courage pour la longue marche pénible qui l'attendait dans le froid.

Tels des réfugiés paniqués jetés sur les routes - ce qui n'était pas loin de la réalité -, les habitants de Trail Stop portaient les manteaux et couvertures que Cate était allée chercher chez elle. Elle-même s'était chargée, en dépit de son poids, de la boîte de premiers secours de Cal, qui lui cognait les jambes à chaque pas. Consciente de son importance vitale, elle n'avait pas osé l'abandonner, même si elle espérait ne pas avoir à l'utiliser pour sauver quelqu'un. Ils arrivèrent chez les Richardson sans encombre, même si, à plusieurs reprises, le sifflement de balles à proximité les jeta à terre.

La maison des Richardson se dressait sur un terrain en pente vers la rivière et était de ce fait la seule construction de Trail Stop avec un sous-sol complet.

— Perry ! appela Walter aussi doucement qu'il put. C'est Walter ! Ça va, Maureen et toi ?

— Walter ?

La voix provenait de l'arrière de la maison. Ils marchèrent dans cette direction. Le faisceau d'une torche balaya le sol puis leurs visages, comme si Perry tenait à s'assurer d'abord de leur identité.

— Nous sommes à la cave. C'est quoi, ce bazar ? Qui est-ce qui tire dans tous les coins et pourquoi il n'y a plus d'électricité ? J'ai essayé de joindre le bureau du shérif, mais le téléphone est coupé aussi.

Avec un frisson d'horreur, Cate réalisa à quelle extrémité en étaient venus Mellor et Huxley dans leur soif de vengeance. Tout ceci semblait si irréal, si excessif ! Ces types avaient forcément un grain.

— Venez, dit Perry. Ne restez pas dans le froid. J'ai allumé le poêle à pétrole. Ça vous réchauffera.

La petite troupe ne se fit pas prier. Comme tous les sous-sols, celui-ci était encombré de vieux meubles, de cartons de vêtements et d'un bric-à-brac indescriptible. Il y flottait une odeur de moisi et le dallage était en béton brut. Mais le poêle à pétrole dégageait une chaleur bienfaisante, et les Richardson avaient aussi allumé une lampe à huile. La lumière, chiche, créait de longues ombres sinistres dans les coins, mais après l'obscurité glacée de l'extérieur, c'était un luxe presque miraculeux. Maureen, une petite femme grassouillette aux cheveux grisonnants, se précipita à leur rencontre.

— Mon Dieu, quelle histoire ! s'exclama-t-elle à la cantonade. J'ai des bougies en haut et une autre lampe. Je vais monter les chercher. Je prendrai aussi quelques couvertures supplémentaires...

— Je m'en occupe, coupa son mari. Reste ici et aide tout le monde à s'installer. Sais-tu où est la vieille cafetière ? Le café mettra sans doute du temps à passer, mais on peut en faire sur le poêle.

— Elle est sous l'évier. Lave-la bien... Non, attends, on n'a pas d'eau.

Comme tous les habitants de Trail Stop, les Richardson avaient un puits et une pompe électrique pour y puiser l'eau. Pas d'électricité, pas d'eau. Walter Earl possédait un groupe électrogène qu'il utilisait en cas de panne, et il permettait alors aux voisins de venir chercher de l'eau chez lui.

Cependant, sa maison se situait du côté le plus exposé aux tirs. Aller chercher de l'eau là-bas maintenant était beaucoup trop dangereux. Mais Perry Richardson avait de la ressource.

— Il y a un seau et une corde quelque part par là. J'imagine que je sais toujours tirer de l'eau à la main. Si quelqu'un veut bien m'aider, nous aurons du café en un rien de temps.

Walter l'accompagna pour lui prêter main-forte. Maureen prit une torche et disparut en hâte dans l'escalier. Après une brève hésitation, Cate lui emboîta le pas.

— Je vais vous aider à porter les affaires, madame Richardson, dit-elle en la rejoignant dans la cuisine.

— Merci, et je vous en prie, appelez-moi Maureen. Que se passe-t-il, vous le savez ? C'était quoi, cette horrible explosion ? Elle a ébranlé toute la maison.

Elle posa la lampe sur un placard, en équilibre vers le plafond afin

d'éclairer toute la pièce, puis alla prendre un panier à linge vide dans la buanderie adjacente.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont fait sauter.

— Ils ? Vous savez qui est derrière tout ça ? demanda Maureen avec animation, tout en rassemblant des provisions dans le panier.

— À mon avis, ce sont les deux hommes qui nous ont menacées, Neenah et moi, mercredi dernier.

Vous en avez entendu parler, n'est-ce pas ?

Maureen se trouvait-elle parmi les voisins présents chez elle le fameux après-midi ? Pas dans son souvenir.

— Mon Dieu, quelle histoire ! Tout le monde est au courant, vous pensez. Perry avait des examens à l'hôpital de Boise ce jour-là et...

— Il va bien, j'espère ?

— Mais oui. Juste quelques problèmes d'estomac à force de manger des plats épicés juste avant d'aller au lit. Cet homme ne m'écoute jamais. Le médecin lui a dit ce que je lui répète depuis des années, et tout à coup, c'est parole d'évangile. Ah, je vous jure !

Elle sortit un paquet de gobelets en plastique d'un placard et l'ajouta au panier.

— Et maintenant, quelques couvertures et coussins pour faire bonne mesure. On peut aussi descendre les chaises de la salle à manger, ça permettra aux gens de s'asseoir. Mais je vais laisser les hommes s'en occuper. Pourquoi seraient-ils revenus ?

Il fallut un instant à Cate pour comprendre que le train mental de Maureen venait de changer de voie.

— Je n'en sais rien. Ils en veulent peut-être à Cal d'avoir eu le dessus. À part ça, je ne vois pas.

— C'est comme ça avec les dingues et les méchants. À moins d'être dingue et méchant soi-même, on ne comprend rien à ces gens-là.

En dépit de la situation, Cate retirait un singulier réconfort de la sagesse simple de cette femme.

Poursuivant la conversation, elle l'accompagna à travers toute la

maison pour rassembler coussins, couvertures, jetés de lit et tout ce qui pouvait apporter un peu de confort au sous-sol. Se souvenant des conseils de Cal, elle resta baissée et recommanda à Maureen d'en faire autant, ce qui rendit leur progression malaisée avec leur chargement. Mais les balles pouvaient parcourir de longues distances, et rien ne leur garantissait que cette maison fût complètement à l'abri.

Elles firent de multiples allers-retours jusqu'en haut de l'escalier du sous-sol, où les autres récupéraient les affaires.

— Bien, il ne reste plus que les coussins du canapé, dit Maureen, qui se dirigea vers le salon.

Un brusque accès de panique noua l'estomac de Cate, qui saisit la femme par le bras.

— Non, n'entrez pas là ! Cette pièce est trop exposée, et nous avons déjà assez tenté le diable en nous baladant aussi longtemps ici avec la torche allumée.

Soudain, une envie impérieuse de redescendre au plus vite s'empara de Cate. Des frissons la secouaient tout entière, comme pour l'avertir d'un danger imminent.

Avec un cri aigu, elle se jeta sur Maureen et la plaqua au sol. Au même instant, la fenêtre du salon vola en éclats, et elles entendirent le sifflement rageur d'une balle qui vint se ficher dans le mur, aussitôt suivi par la détonation du fusil.

— Mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Ils ont tiré dans la fenêtre !

— Maureen ! s'écria Perry au sous-sol.

Affolé, il se précipita dans l'escalier.

— Tout va bien ! hurla Cate. Restez en bas, nous arrivons!

Sans prendre le temps de réfléchir, elle se leva d'un bond et agrippa Maureen par le dos de son chemisier. Elle la souleva et la poussa en même temps vers l'avant. La terreur lui donnait une force qu'elle ne se serait jamais soupçonnée. Elle flanqua Maureen sans ménagement dans les bras de son mari qui, bien entendu, n'était pas redescendu. Perry chancela en arrière, mais fut retenu par le groupe, qui s'était précipité dans l'escalier à sa suite. Cate dévala quelques marches, et quand elle fut certaine d'être sous le niveau du sol, elle se laissa choir sur le béton.

— Cate n'a pas voulu que j'entre dans le salon, expliqua Maureen entre deux sanglots, le visage niché dans le torse de son mari. Elle m'a plaquée au sol. Je ne sais pas comment elle a deviné, mais elle m'a sauvé la vie !

Cate n'en savait rien non plus. Assise sur la marche, elle enfouit son visage entre ses mains. Son corps était agité de tremblements si violents qu'elle ne pouvait empêcher ses dents de claquer. Elle continua de trembler même quand quelqu'un - Sherry, lui sembla-t-il - drapa une couverture sur ses épaules et la conduisit avec gentillesse mais fermeté jusqu'à un coussin posé sur le sol de la cave.

Par la suite, ses idées se brouillèrent un peu sous l'effet de la fatigue et du choc. Elle se laissa bercer par le bourdonnement des conversations autour d'elle sans vraiment écouter, contempla la flamme bleue du poêle, attendit que l'eau dans la vieille cafetière de camping commence à bouillir sur le poêle. Et elle guetta le retour de Cal. Il aurait déjà dû être là, se disait-elle, les yeux tournés vers la porte dans l'espoir de la voir s'ouvrir.

Une bonne heure plus tard, à ce qu'il lui sembla, la porte s'ouvrit enfin et trois personnes entrèrent en titubant. Elle reconnut la tignasse ébouriffée de Cal, M. Creed agrippé à lui, les épaules de Neenah...

Elle rejeta sa couverture et, d'un bond, se joignit aux autres, qui s'étaient agglutinés autour d'eux. Il y eut un moment de confusion durant lequel les questions fusèrent, puis M. Creed fut allongé sur des coussins. Voyant Cal chanceler, Cate s'efforça tant bien que mal de le soutenir, une épaule calée sous son aisselle.

— Joshua a reçu une balle, expliqua Neenah qui se laissa tomber à genoux, le souffle court. Et Cal est pétrifié de froid ; il a été dans l'eau.

— Qu'il enlève vite tous ces vêtements mouillés, dit Walter, qui soulagea Cate du poids de Cal.

Dans cette région, tout le monde savait traiter l'hypothermie. En quelques secondes, une couverture fut tendue devant Cal en guise de paravent. Avec un peu d'aide, il réussit à se déshabiller. Il accepta sans protester de se laisser frictionner, puis fut enveloppé dans une couverture chaude et assis près du poêle. L'eau de la cafetière bouillait enfin. Cate mit un peu de sucre dans un gobelet et le remplit de café. Il était encore un peu léger, mais bien chaud. Il ferait l'affaire.

Agité de spasmes violents, Cal claquait des dents et était incapable de tenir le gobelet. Cate s'assit près de lui et porta avec précaution le café

à ses lèvres, veillant à ne pas renverser sur lui le liquide bouillant. Il parvint à boire une gorgée et fit la grimace.

— Vous n'aimez pas le café sucré, je sais, dit-elle avec douceur. Mais buvez quand même.

Il tremblait tant qu'il était incapable de répondre. Il se contenta donc de hocher la tête et but encore un peu. Cate posa le gobelet, puis se leva pour lui frictionner le dos et les épaules aussi vigoureusement qu'elle le put sans faire tomber la couverture.

La nuit était si froide que de petits cristaux de glace s'étaient formés dans sa tignasse. Cate chauffa une serviette au-dessus du poêle, puis lui frotta le crâne jusqu'à ce que ses cheveux ne soient plus qu'humides. Ses tremblements s'apaisèrent un peu. Elle lui resservit un gobelet de café qu'il réussit à boire seul.

— Comment sont vos pieds ? s'enquit-elle.

— Je n'en sais rien. Je ne les sens pas, répondit Cal d'une voix morne qui trahissait un profond épuisement.

Il tenait à peine assis et avait les paupières lourdes.

Cate s'agenouilla à ses pieds et les massa avec vigueur, soufflant sur chaque orteil jusqu'à ce que la peau ait retrouvé des couleurs. Ensuite, elle les enveloppa dans une serviette chaude.

— Vous devez vous allonger, lui dit-elle.

Il secoua confusément la tête et regarda en direction de l'endroit où Neenah s'occupait de M. Creed.

— Je dois aller aider Josh.

— Pour l'instant, vous ne pouvez rien faire pour lui, vu votre état.

— Si. Avec du café - corsé, cette fois - et quelque chose de chaud sur le dos, je serai d'attaque dans cinq minutes.

Cate lut dans le regard qu'il lui lança une détermination de fer. Il avait désespérément besoin de sommeil et elle aurait voulu qu'il s'allonge, mais elle comprit que le meilleur moyen d'arriver à ses fins, c'était de l'aider.

— Un café, ça marche.

Tout en remplissant de nouveau son gobelet, elle observa à la ronde ses voisins et amis qui, après un moment de désorientation, avaient pris la situation en main et s'affairaient avec efficacité. Certains arrangeaient les coussins et distribuaient les couvertures, d'autres faisaient l'inventaire des armes et des munitions dont ils disposaient. Milly Earl s'occupait de la nourriture et Neenah supervisait les soins apportés à M. Creed, dont la jambe blessée avait été calée sur un coussin. Son pantalon avait été coupé à hauteur du genou et Neenah avait nettoyé la plaie avec soin, mais semblait à présent hésiter.

Cate alla demander à Maureen des vêtements pour Cal. Le jean que celle-ci sortit d'un carton était trop large à la taille, mais il ferait l'affaire. Perry fit une incursion à l'étage, à quatre pattes et dans le noir, et revint avec des sous-vêtements propres et une veste en polaire. Cal enfila les sous-vêtements sous la couverture, puis l'enleva pour finir de s'habiller aussi vite que possible.

Cate s'interdit de regarder son corps presque nu, mais ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil qui lui permit de constater que tous les pansements qu'elle avait posés avec tant de soin étaient partis et que les deux coupures les plus profondes recommençaient à saigner. Remarquant son regard, Sherry se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Ça, c'est un homme.

— Je ne vous le fais pas dire, approuva Cate sur le même ton.

Une fois habillé, Cal s'approcha à pas lents de Joshua Creed et réclama sa trousse de secours.

— Que puis-je faire ? s'enquit Cate en s'agenouillant à ses côtés.

— Je ne sais pas encore. Je vais d'abord regarder les dégâts de plus près.

Blanche comme un linge, Neenah se plaça près de la tête de M. Creed, tandis que Cal examinait la plaie et tâtait avec précaution l'os en dessous. Ravalant un juron, Creed s'arcbouta, et Neenah lui prit la main.

Les doigts robustes de l'ancien militaire se crispèrent sur les siens avec tant de force qu'elle grimaça.

— À mon avis, l'os est fêlé, mais je ne sens pas de déplacement. Je vais devoir chercher d'éventuels fragments de balle...

— C'est ça, oui, protesta Creed.

— ...sinon une infection pourrait lui coûter la jambe, termina Cal.

— Nom de...

Après avoir décoché un regard à Neenah et Cate, Creed serra les mâchoires.

— Tu es costaud, tu peux supporter ça, dit Cal avec un manque remarquable de compassion. Il me faut plus de lumière, beaucoup plus, ajouta-t-il à l'adresse de Cate.

Les deux bougies, plus la lampe à huile ne suffisaient pas pour un examen approfondi. Debout derrière Cate, Sherry braqua donc la puissante torche de Cal sur la jambe de Creed. Cal prit une pince stérile dans sa boîte et commença à sonder la plaie, tandis que son ancien supérieur serrait les dents en jurant. Il trouva un éclat de balle, un bout de cuir de botte, plus quelques fibres de coton trempées de sang qui avaient appartenu à la chaussette de Creed. Une fois l'exploration terminée, celui-ci était blanc comme un linge et baigné de sueur.

Neenah lui avait tenu la main durant toute cette épreuve et lui avait murmuré des mots de réconfort en essuyant son visage avec un linge mouillé. Cate fut chargée de tenir une casserole sous la plaie pendant que Cal la lavait abondamment. Elle tiqua et dut détourner le regard quand il entreprit de suturer - quoi d'étonnant, quand même, d'avoir la nausée en regardant une aiguille transpercer la chair à vif ? Elle se demandait d'où Cal tenait cette expérience médicale, mais la question attendrait un autre jour.

Une crème désinfectante fut appliquée sur les blessures recousues et Creed dut avaler des comprimés d'antibiotique et d'analgésique, tandis que Cal enveloppait la jambe blessée d'un bandage stérile.

— Je poserai une attelle demain, ça permettra de soutenir l'os, dit-il en se relevant avec lassitude.

Ce soir, il ne bouge pas.

— J'y veillerai, assura Neenah.

— Je suis là et je vous entends, bougonna Creed.

Mais il paraissait épuisé et ne protesta pas quand Neenah s'installa

auprès de lui.

— J'ai besoin d'une heure ou deux de sommeil, dit Cal, qui chercha un coin tranquille du regard.

— Ça peut s'arranger, dit Cate.

Sherry et elle prirent deux couvertures et un oreiller, puis Cate sortit de vieux vêtements du carton que Maureen avait ouvert et les plaça par terre pour former un matelas rudimentaire. Elles improvisèrent deux cloisons de chaque côté à l'aide de quelques cartons disposés en piles de deux, puis recouvrirent l'alcôve d'un vieux rideau qui tamisait la lumière en grande partie et donnait l'illusion d'une certaine intimité.

Cal les regarda s'affairer avec une pointe d'amusement malgré sa fatigue.

— Une couverture par terre aurait suffi. J'ai connu pire pour dormir.

— Peut-être, répondit Cate, mais ce soir, c'est le grand luxe.

— Bonne nuit, dit Sherry. Et vous savez, Cal, vous n'êtes pas obligé de tout faire. Les autres hommes ont organisé des tours de garde pour le reste de la nuit. Vous pouvez dormir davantage. Ils vous réveilleront en cas de besoin.

— Je vous prends au mot.

Sur ce, Sherry alla rejoindre les autres. Cate resta plantée là, mal à l'aise, ne sachant soudain que dire ou faire.

— Bonne nuit, murmura-t-elle.

Elle allait suivre Sherry quand Cal lui prit le poignet. Elle se pétrifia, incapable de détacher son regard du sien. Son cœur faisait soudain des bonds dans sa poitrine. Les yeux clairs de Cal se promènèrent sur son visage et s'attardèrent sur sa bouche.

— Vous aussi, vous êtes fatiguée, dit-il de sa voix tranquille, tout en l'entraînant avec une force surprenante dans son alcôve. Venez dormir avec moi.

Cate en resta un instant sans voix.

— P... pardon ? bredouilla-t-elle, complètement désorientée par la rapidité avec laquelle elle s'était retrouvée allongée sur le matelas de vêtements.

Elle éprouva un élan de fierté ridicule en découvrant combien leur tente improvisée était confortable et sombre à l'intérieur. Même le bourdonnement incessant des conversations de la vingtaine de personnes présentes dans le sous-sol semblait assourdi.

— Dors avec moi, répéta-t-il à voix basse en s'étendant de tout son long, la tête posée sur l'oreiller près du sien.

Leurs regards se croisèrent et, hypnotisée par le bleu cristallin de ses iris, Cate perdit toute capacité de penser, et presque de respirer. Avec une infinie tendresse, il prit sa main entre ses doigts froids et durs et, du bout des lèvres, déposa sur ses articulations le baiser le plus doux qu'elle eût jamais reçu.

Cette intimité soudaine avec lui lui paraissait ahurissante. Pour la première fois depuis la mort de Derek, elle sentait le corps d'un homme allongé contre le sien. Les longues années de solitude avaient estompé ses souvenirs : elle avait oublié l'impression que cela faisait de se trouver si proche d'un homme que sa respiration se mêlait à la sienne, qu'elle sentait la chaleur de sa peau, percevait les battements lents et sourds de son cœur. Ils étaient tout habillés - enfin, elle portait son pyjama en flanelle sur lequel elle avait enfilé un épais cardigan avant de quitter la maison en catastrophe - et pourtant, elle se sentait aussi vulnérable que si elle avait été nue. Elle avait une conscience aiguë de la présence des autres à l'extérieur de leur petite alcôve, guettant et conjecturant à qui mieux mieux sur ce qui se passait entre l'homme à tout faire et la veuve.

Ses joues s'empourprèrent. Oui, au fait, que se passait-il ? Tout était arrivé si vite... M. Harris semblait n'avoir jamais existé. À sa place, il y avait désormais Cal, un bel inconnu qui maniait le fusil, suturait les plaies et donnait l'impression d'avoir des vues sur elle.

« Évidemment, il a des vues sur toi, lui souffla une petite voix. C'est un homme. Et les hommes veulent coucher avec les femmes. C'est dans leur nature, voilà tout. »

Mais Cal n'était pas un homme comme les autres. Certains avaient des profondeurs cachées, et les siennes rivalisaient avec celles du Loch Ness. Ce que Cate éprouvait de son côté n'était pas simple non plus : elle se sentait à la fois troublée, inquiète, flattée... Bref, déboussolée. « Sors de là et va dormir seule dans ton coin », lui conseillait sa raison. Cal ne la retiendrait pas et accepterait sa décision. Mais entre savoir ce qu'elle devait faire et passer à l'acte, il y avait un pas qu'elle ne semblait pas capable de franchir.

— Cesse de te poser des questions pour l'instant, murmura-t-il, effleurant son front du bout de l'index. Dors.

Il était sérieux. Il voulait vraiment qu'elle reste à côté de lui, avec les regards des autres rivés sur leurs pieds pour voir si leurs orteils demeuraient pointés dans la même direction. En dépit de sa fatigue, elle ne croyait pas pouvoir trouver le sommeil dans ces conditions.

— Je ne peux pas dormir ici ! souffla-t-elle avec animation. Tout le monde va s'imaginer...

— J'aurai quelque chose à te raconter à ce sujet plus tard, coupa-t-il d'une voix ensommeillée. Pour l'instant, dormons un peu. J'ai encore froid, et demain sera une dure journée. S'il te plaît. J'ai besoin de toi à mes côtés cette nuit.

Cette requête alla droit au cœur de Cate.

— Tourne-toi, murmura-t-elle, et il s'exécuta avec un grognement d'effort.

Elle étala la deuxième couverture sur eux deux et prit soin d'envelopper leurs pieds qui dépassaient.

Les siens aussi étaient gelés et elle les nicha contre les chaussettes de Cal, recroquevillée tout contre lui.

Déjà à moitié endormi, il laissa échapper un soupir d'aise et se blottit encore un peu plus contre elle.

Un bras calé sous sa tête, Cate enroula l'autre autour de la taille de Cal, épousant parfaitement les courbes de son corps. Avec un temps de retard, elle se souvint que les coupures sur ses épaules et son bras avaient de nouveau besoin de soins, mais ces trente dernières secondes, la respiration de Cal était devenue régulière, et elle ne voulut pas le réveiller.

La chaleur commença à se diffuser dans ses membres, et avec elle la somnolence. Dans le sous-sol, les voix se taisaient peu à peu à mesure que leurs compagnons s'installaient pour prendre un peu de repos, tandis que les hommes montaient la garde à tour de rôle. Dans ce sous-sol, aucune balle ne pouvait les atteindre ; ils seraient en sécurité jusqu'au matin, où ils en apprendraient plus sur ce qui se passait. Rien ne l'empêchait de dormir un peu.

Cate se lova encore davantage contre le dos de Cal et remonta sa main libre de sa taille jusqu'à son torse. Au rythme des battements de son cœur sous ses doigts, elle glissa peu à peu dans le sommeil.

Teague tenta de s'asseoir tant bien que mal. Il ne voyait rien, aveuglé par le sang qui s'écoulait de son front. Les Tambours du Bronx se déchaînaient sous son crâne. Qu'était-il arrivé, nom de Dieu ?

Et où se trouvait-il donc ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il avait beau tâtonner autour de lui, il ne reconnaissait rien de familier. Rien que des cailloux et encore des cailloux. Il était dans les bois, aucun doute là-dessus. Mais où exactement ? Et pourquoi ?

Il prit son mal en patience, l'expérience lui soufflant qu'il retrouverait la mémoire quand il aurait repris complètement conscience. En attendant, il comprima d'une main la coupure aux bords déchiquetés afin de limiter l'hémorragie, s'efforçant d'ignorer la douleur.

La première bribe de souvenir à lui revenir fut un flash éblouissant, puis un grand boum, comme si un poing géant lui avait décoché un coup magistral à la tête.

«Je me suis pris une balle», songea-t-il d'abord, avant d'abandonner cette idée. S'il avait été atteint à la tête, il ne serait plus là à se poser des questions. Il s'était fait canarder, ça oui, mais la balle l'avait manqué de peu. Il avait le front en feu, comme si la peau avait été arrachée. Le projectile avait sans doute atteint le rocher juste au-dessous de lui, et il avait été blessé par un éclat de pierre.

Les pièces du puzzle se mettaient peu à peu en place dans sa tête. La détonation qu'il avait entendue juste après son propre tir, si proche que les deux bruits s'étaient presque confondus, c'était un autre coup de feu.

Quelqu'un d'autre l'avait-il entendu ? Pourquoi personne ne l'avait contacté sur sa radio ? Ses pensées étaient encore si embrouillées qu'il mit un moment avant de réaliser qu'inconscient, il n'aurait pu

entendre le moindre appel, quand bien même on aurait essayé de le joindre.

Sa radio. Oui. Il la chercha à tâtons et la trouva fixée à son ceinturon, à l'endroit où elle était censée être. Il la détacha maladroitement, ses doigts ensanglantés glissant dessus, puis une brusque angoisse le pétrifia : s'il lâchait son talkie-walkie, il risquait de ne plus le retrouver. Avec précaution, il s'assura de l'avoir solidement en main. Il s'apprêtait à appuyer sur la touche quand il interrompit net son geste.

Impossible d'appeler à l'aide. Il en avait bien besoin, mais son cas n'était pas désespéré. Il pouvait s'en sortir par ses propres moyens. Quand on frayait avec une meute de loups, mieux valait ne pas trahir le moindre signe de faiblesse, sous peine de se faire dévorer vivant, un risque qu'il ne tenait pas à courir. Billy ne se retournerait pas contre lui, non, et Troy non plus. Mais Teague avait déjà plus de doutes au sujet de Blake. Quant à Goss et Toxtel, il était clair qu'ils seraient sans pitié.

Bref, il était livré à lui-même. Il prit quelques grandes inspirations et s'efforça de se concentrer, dans l'espoir de surmonter la douleur, le vertige et la panique. Il lui fallait être opérationnel au plus vite.

Priorité des priorités : stopper l'hémorragie. Les blessures à la tête saignaient toujours beaucoup et il avait sans doute déjà perdu pas mal de sang. La seule solution, c'était la compression de la plaie, même si cela promettait de faire un mal de chien.

Il souffrait sans aucun doute d'une commotion cérébrale, peut-être même d'un traumatisme crânien qui ne pouvait que s'aggraver avec le temps. Du bout des doigts, il découvrit toutefois que la zone autour de la plaie enflait rapidement. D'après ce qu'il avait entendu, c'était bon signe. Avec un œdème interne, c'était le cerveau qui risquait d'en prendre un coup. Les commotions, il connaissait et s'en était toujours sorti.

Teague s'adossa au rocher derrière lui et replia les jambes, plantant les pieds de son mieux dans le sol. Le coude droit calé sur le genou, il appliqua sa paume sur la blessure et fit levier de tout son poids. Il s'efforça de tenir bon, de se concentrer sur sa respiration, afin d'ignorer les élancements fulgurants qui lui transperçaient le crâne.

Avec sa manche gauche, il tenta tant bien que mal d'essuyer le sang qui se coagulait sur ses yeux. Il avait besoin d'eau pour se laver le visage. La rivière coulait au bas de ce tas de rochers, mais, même

indemne et en pleine forme, il y aurait réfléchi à deux fois avant de descendre jusqu'à la rive. Non, il devait remonter jusqu'à la route. La bonne nouvelle, c'était que son esprit commençait à s'éclaircir.

Il souffrait toujours comme un chien, mais avait déjà les idées plus nettes.

La mauvaise, c'était le froid. Il devait faire 0 °C, peut-être moins, et une hypothermie n'arrangerait pas son cas. Il devait quitter cet endroit, et le plus tôt serait le mieux. Sa douleur à la tête allait empirer à chaque mouvement, mais mieux valait souffrir que mourir.

Il ôta la main de son front et sentit un léger filet de sang dégouliner sur son visage. Il l'essuya aussitôt et comprima de nouveau la plaie. L'hémorragie n'était pas encore stoppée, mais s'était quand même ralentie.

Son fusil. Où était passé son fusil ? Il ne pouvait pas l'abandonner dans la nature. D'abord à cause de cette maudite lunette à infrarouge hors de prix montée dessus. Ensuite parce qu'il était couvert de ses empreintes. Si l'arme avait glissé sur les rochers vers l'eau, il serait incapable de descendre la récupérer et quelqu'un d'autre devrait s'en charger, ce qui impliquerait un tireur de moins dans leurs rangs. Hors de question.

Un détail au sujet des postes de tir le tracassait, mais il ne parvenait pas mettre le doigt dessus. «

Laisse tomber pour l'instant, ça va te revenir, se dit-il. Concentre-toi plutôt sur le fusil. »

De sa main gauche, il tâtonna autour de lui. Rien. Il allait devoir se résoudre à utiliser sa torche, ce qui risquait de révéler sa position au connard qui lui avait tiré dessus. De toute façon, il la connaissait déjà, réfléchit-il. Le grand point d'interrogation était : comment l'avait-il découverte ?

Teague interrompit sa recherche et se concentra sur cette question, qui lui semblait soudain revêtir une importance vitale. Le tireur possédait-il des jumelles à vision nocturne ? Ces engins n'étaient pas si difficiles à trouver, mais qui pouvait en avoir un dans un bled paumé comme Trail Stop ?

Creed, peut-être. C'était bien son genre. Mais ce n'était pas Creed qui lui avait tiré dessus ; au même instant, il était occupé à mettre

quelqu'un à l'abri...

Bon Dieu ! La réponse s'imposa à son esprit. Ce n'était pas Creed qui avait jailli de la maison. Il devait déjà être en position dehors, prêt à couvrir les deux autres. Quand Teague avait pressé la détente, le flash du canon l'avait trahi et Creed avait tiré. C'était aussi simple que ça. Pas besoin de jumelles à vision nocturne.

D'ailleurs, Creed faisait peut-être encore le guet.

Teague fit le point sur sa situation. Il était à l'abri derrière un rempart de solides rochers, la tête plus basse que celui qui se dressait devant lui. Il devait prendre le risque d'allumer afin de localiser son fusil. Mais il le minimiserait en couvrant presque complètement la lentille.

Laborieusement, il extirpa sa torche de l'attache fixée à son ceinturon et positionna ses doigts avec précaution sur la lentille, veillant à ne laisser passer qu'un filet de lumière. Il dut lâcher son front pour appuyer sur l'interrupteur du cylindre et fut soulagé de ne plus sentir de sang couler.

Le rayon lumineux permettait tout juste de distinguer des formes, mais au moins était-il rassuré : il y voyait toujours. La première chose qu'il remarqua, ce fut tout ce rouge autour de lui : des traînées de sang maculaient le rocher devant lui et il y avait des éclaboussures partout sur les petites pierres, la mousse et les feuilles mortes. Ses vêtements étaient poisseux de sang. Il avait laissé de l'ADN à gogo dans tous les coins.

Voilà qui faisait monter les enchères. Il ne pouvait se permettre de laisser le moindre soupçon peser sur lui maintenant, sinon il était foutu. Il serait obligé de se planquer un bon moment après l'opération, et ça, non, merci.

Connard de Creed. Il l'avait eu par surprise cette fois, mais il allait lui rendre la monnaie de sa pièce.

Le minuscule rayon de lumière finit par accrocher un éclat de métal dans les rochers à environ un mètre au-dessus de lui. Teague vérifia qu'il s'agissait bien de son arme, puis éteignit aussitôt. La violence de l'impact avait précipité le fusil là-haut. Pour l'atteindre, il allait devoir quitter son abri et ne pourrait se déplacer très vite. Au bout de quelques instants de réflexion, il décida néanmoins de se lancer. De toute façon, il n'avait pas le choix.

Une douleur intolérable explosa dans son crâne, semblable à de

violents coups de marteau. Il vomit avant même d'avoir posé la main sur le fusil, mais se força à poursuivre ; attendre quelques minutes ne changerait rien à son état. Dès que ses doigts se refermèrent sur la crosse, il s'effondra sur les rochers, haletant.

Il n'y eut pas de coup de feu. Mais il souffrait tant qu'il aurait presque souhaité qu'une balle mette fin à son martyre.

Au bout de quelques minutes, Teague se redressa. Il était temps de quitter ce tas de cailloux, quel que soit le prix à payer. Il se leva péniblement, chancela sur ses jambes, puis fit un pas. La douleur avait un peu reflué, mais ce n'était quand même pas une partie de plaisir.

«Tu vas y arriver», se dit-il, serrant les dents. Et après, il rendrait à Creed la monnaie de sa pièce.

Au centuple.

Parvenu au bord de la route, Teague décrocha son talkie-walkie de son ceinturon et appela Billy.

— Epervier, ici Faucon.

— A toi, Faucon.

— Une balle a ricoché sur un rocher juste sous mon nez et un éclat m'a ouvert le front. Je ne serais pas contre un peu d'aide. Retrouve-moi au pont.

Billy était le plus proche et aussi le plus sûr. Les deux postes de tir les plus éloignés étaient désormais les plus importants parce qu'ils dominaient la voie d'évasion la plus probable, et Teague ne doutait pas qu'à un moment ou un autre, les villageois tenteraient une sortie.

— Bien reçu, répondit Billy.

Teague éteignit sa radio et s'arma mentalement pour l'épreuve qui l'attendait. Il tenait à peu près debout, mais allait devoir rejoindre l'endroit où se trouvaient Toxtel et Goss. Il ne leur avait pas donné de radio, car sa confiance en eux demeurait plus que limitée et qu'il ne tenait pas à ce qu'ils captent toutes ses conversations avec ses gars. Il débarquerait sans prévenir.

Juste avant d'émerger des taillis, il s'annonça à voix basse comme un brave soldat, histoire de leur donner l'impression d'une opération militaire dans les règles. Pitoyable. Il avait déjà eu son lot de coups foireux, mais jamais aussi déjantés que celui-ci.

Toxtel et Goss avaient pris position à cinq mètres l'un de l'autre, une hérésie de plus en matière de stratégie militaire, mais comme il n'y aurait de toute façon pas d'action au pont, il les laissait agir à leur guise. Mieux valait qu'ils s'imaginent être les chefs.

Ni l'un ni l'autre ne se retourna à son arrivée. Tendus comme des arcs, ils guettaient d'éventuelles cibles sur l'autre rive.

— Vous avez eu quelqu'un? demanda Goss. J'ai entendu un coup de feu.

Un coup de feu. Voilà qui confirmait la simultanéité presque parfaite des deux tirs.

— Peut-être, mais on ne m'a pas loupé non plus.

Goss jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se leva d'un bond.

— Bon Dieu ! Vous vous êtes pris une balle dans la tête ?

— Non, c'est juste ouvert. Quelqu'un a tiré dans le rocher derrière lequel j'étais, et j'ai trinqué avec les éclats, expliqua-t-il avec une fausse nonchalance.

— Un tir de fusil ? s'enquit Toxtel, qui se leva à son tour et les rejoignit. Je me demande si ça ne serait pas notre type, dit-il à Goss.

Voilà qui confirmait les soupçons de Teague : les deux cadors avaient eu maille à partir avec quelqu'un du coin.

— Je sais qui c'était, leur dit-il. Un dénommé Creed. Un dur à cuire, un ex-militaire qui bosse comme guide dans la région.

— Il ressemble à quoi ? Environ un mètre quatre-vingts, mince, des cheveux un peu longs, des yeux transparents ?

Teague ne connaissait personne qui correspondît à cette description. Une certitude : le gars dont parlait Toxtel n'était pas Creed.

— Non, Creed est du genre trapu et costaud. Des cheveux bruns grisonnants en brosse. Raide comme à la parade.

— Vous êtes sûr que c'est ce type qui vous a tiré dessus ? demanda Toxtel.

— Pour ainsi dire.

Il ne l'avait pas vu, mais son instinct lui soufflait qu'il ne pouvait s'agir de personne d'autre.

— Et c'était bien un tir de fusil ? insista Toxtel.

Teague sentit la moutarde lui monter au nez. Il était là, couvert de sang, et cet abruti ne pensait qu'à celui qui l'avait amoché !

— Il n'existe pas qu'un seul fusil sur Terre, lâcha-t-il sèchement. À mon avis, il y en a au moins dix de l'autre côté de ce torrent, plus une collection de carabines et pistolets.

Toxtel tourna les talons, visiblement agacé.

Goss les regarda tour à tour et haussa les épaules.

— Vous avez l'air mal en point. Besoin d'un coup de main?

— Non. Je vais nettoyer tout ça au campement.

Teague remonta à pas prudents sur la route. Après le premier virage, Billy émergea d'un bouquet d'arbres de l'autre côté et le rejoignit en silence. Une fois hors de vue de Toxtel et Goss, il soutint Teague de son mieux jusqu'au campement, ce qui ne fut pas une mince affaire, car il n'avait rien d'une armoire à glace.

Ils avaient dressé une petite tente à une centaine de mètres du pont, dans une petite cuvette invisible de la route. Billy lâcha Teague, le temps de se pencher à l'intérieur pour allumer la lanterne, puis l'aida à entrer. Teague dut baisser la tête, ce qui raviva sa nausée.

— Bordel, jura-t-il avec lassitude en se laissant tomber sur une chaise de camping.

— Tu devrais peut-être t'allonger, suggéra Billy, occupé à ouvrir le sac en plastique qui contenait leur matériel de premiers secours.

Comme c'étaient Goss et Toxtel qui s'étaient chargés de l'acheter, il ignorait le contenu du sac.

— Si je m'allonge, je ne pourrai plus me lever.

— Tu peux dormir quelques heures. Tout est calme. Je n'ai pas vu un mouvement depuis au moins une heure. Ils se sont repliés de l'autre côté du village et vont rester terrés jusqu'au petit matin. Il ne se passera rien d'ici là. Des lingettes pour bébé, dit-il, songeur, provoquant la perplexité de Teague jusqu'à ce que celui-ci distingue vaguement la boîte en plastique que tenait Billy. Tu crois que c'est bien pour nettoyer les plaies ? Il y a quelques compresses à l'alcool, mais ça ne suffira pas.

— Je ne vois pas pourquoi ça n'irait pas. Y-a de l'aspirine ?

— Oui. T'en veux combien ?

— Quatre, pour commencer.

— L'aspirine fluidifie le sang.

— Je cours le risque.

Billy prit une bouteille d'eau, l'ouvrit, puis donna à Teague les quatre comprimés qu'il avait versés dans le creux de sa main. Teague les avala un à un, en s'efforçant de bouger la tête le moins possible. Billy entreprit ensuite de nettoyer le sang avec les lingettes pour bébé.

— C'est le job le plus barjo de toute ma carrière. Répète-moi pourquoi on est sur ce coup foireux ?

— Le fric.

— D'accord, mais c'est pas cher payé pour courir perpète, objecta Billy à mi-voix. Faire sauter le pont, retenir tout le bled en otage... Même sans me casser la tête, je te trouve au moins quatre ou cinq bonnes méthodes pour obtenir ce que ces gars veulent, les risques en moins.

Ce boulot était très bien payé. Teague comptait s'en mettre un peu plus dans la poche, mais les autres n'avaient pas besoin d'être au courant. Officiellement, il y avait cent mille dollars à se partager en quatre, Toxtel et Goss prenant en charge toutes les dépenses de cette vaste bouffonnerie.

— Pour nous, le risque est minime. Si on ne se fait pas voir, aucun de ces gens ne saura jamais qu'on a trempé là-dedans.

— Les deux gugusses de Chicago, eux, le savent.

— Encore faudrait-il qu'ils restent en vie.

Un rictus fugitif déforma la bouche de Billy.

— Ce n'est pas à l'état de cadavres qu'ils vont nous payer!

— J'ai pensé à tout. On sera payés quand la femme aura pris les arrangements pour leur donner ce qu'ils cherchent. Toxtel voulait attendre après, mais j'ai dit non. Une fois qu'il aura ce qu'ils sont venus récupérer, il nous collera une balle sans sourciller, histoire d'économiser le fric. Donc, on se fait payer d'abord.

— Il nous fait confiance pour rester après avoir été payés?

— Ça m'étonnerait, mais il n'a pas le choix.

— Et tu comptes les descendre quand ?

Teague y avait bien réfléchi.

— Quand ils auront mis la main sur leur mystérieux trésor. S'ils sont prêts à lâcher autant de blé pour le récupérer, ce truc pourrait nous intéresser aussi. Après avoir effacé nos traces, juste avant de disparaître dans la nature, on leur tombera dessus et on laissera les corps sur place. Ils seront les seuls accusés. Nous, on n'aura rien à craindre. On croira qu'ils se sont fait doubler par un troisième larron. Ça marchera. Fais-moi confiance.

Billy examina la blessure de Teague en silence.

— Il faudrait des points de suture, commenta-t-il ensuite, mais la plaie ne saigne plus. Tu pourrais aller te faire recoudre à l'hôpital demain matin. Ce n'est pas une blessure par balle, il n'y aura pas de déclaration.

— Peut-être, je verrai bien.

Un traitement antibiotique pourrait être utile. Et puis, le toubib lui donnerait quelques vrais antalgiques. Les chutes étaient monnaie courante dans ces montagnes ; personne n'y verrait quoi que ce soit d'inhabituel.

— J'espère qu'on n'a pas visé trop haut. Des gens sont morts là-bas, Teague. Quand les flics débarqueront, ils mettront tous les enquêteurs de l'État sur le coup, plus quelques Fédéraux en prime. Cette affaire va faire du bruit, je te le dis, et ils seront tous à nos trousses.

— Ils découvriront peut-être qu'il y avait d'autres gars dans le coup avec Toxtel et Goss, mais j'ai fait attention à ne pas me montrer avec ces types. Il n'y a rien d'écrit, et on n'a eu aucun échange téléphonique. Une fois qu'on les aura supprimés, on sera tranquilles. On sera payés en liquide. Si on ne joue pas aux cons et qu'on ne se fait pas voir, on est peignards.

Billy réfléchit un moment, puis hocha la tête, songeur.

— Ça va durer longtemps, tu crois ?

— D'après moi, quatre ou cinq jours tout au plus, répondit Teague.

Toxtel s'imaginait que les autres habitants de Trail Stop ne tarderaient pas à lâcher Cate Nightingale, mais il faisait fausse route. Teague savait d'expérience que ces gens-là étaient butés et qu'ils serreraient les rangs derrière elle. À un certain point, le prix de la résistance deviendrait toutefois trop élevé, et Mme Nightingale n'aurait d'autre choix que de céder.

Teague espérait quand même qu'elle tiendrait bon un moment - juste le temps pour lui de récupérer un peu et de régler son compte à un certain Joshua Creed.

Émergeant du sommeil, Cate ouvrit les yeux et se surprit à contempler l'arrière du crâne de Cal. Elle n'eut aucun moment de désorientation : elle sut immédiatement où elle se trouvait et qui dormait à ses côtés. Un flot déconcertant d'émotions et de pensées l'assaillit, si puissant qu'elle était bien incapable de l'analyser. Les événements l'entraînaient sans lui laisser le temps de réfléchir aux décisions qu'elle prenait, et cette perte de contrôle était à la fois terrifiante et excitante.

Depuis qu'il s'était endormi, Cal ne semblait pas avoir bougé d'un pouce, et ce signe d'épuisement inspirait à Cate à la fois une profonde tendresse et un féroce instinct protecteur. L'envie lui prit de caler sa tête contre son dos, mais elle ne voulait pas risquer de réveiller la douleur de ses coupures.

Elle se retint aussi de lui passer les doigts dans les cheveux, consciente que chaque minute de sommeil était bonne à prendre. Et puis, qui sait si elle n'aurait pas succombé à la tentation de poursuivre plus avant son exploration?

La brusque acuité de son désir la prit complètement au dépourvu. Depuis le décès de Derek, elle n'avait pas une seule fois eu envie d'un autre homme. Le choc et le chagrin avaient anéanti sa libido, la laissant focalisée sur la tâche herculéenne d'affronter chaque journée l'une après l'autre. Et si, avec le temps, la flamme physique s'était peu à peu ranimée, jamais elle n'avait été capable d'envisager des relations intimes avec quelqu'un. Abasourdie par cette révélation, elle avait l'impression d'être infidèle à Derek, comme si elle l'avait abandonné pour de bon.

Peut-être était-ce le cas, après tout. Peut-être le temps l'avait-il éloignée peu à peu de lui, au point qu'elle n'avait pas remarqué le moment où il avait disparu à sa vue. Pas de son cœur - elle l'aimerait toujours, et leur mariage avait contribué à faire d'elle la femme qu'elle était aujourd'hui -, mais leur amour était désormais figé dans le souvenir. Or, la vie continuait, et peut-être un nouveau chapitre de la sienne était-il sur le point de s'ouvrir, avec à la clé un bouleversement complet de son existence. Qu'allait-il arriver? Elle n'en savait rien, mais était en tout cas décidée à le découvrir.

À condition toutefois que Cal et elle s'en sortent. Pendant quelques instants, l'esprit encore embrumé par le sommeil et l'attrait délicieux d'une histoire avec lui, elle avait oublié leur situation pour le moins

bizarre et effrayante. La réalité reprenait à présent le dessus avec force. Les événements de la nuit lui paraissaient pourtant si irréels ! Dans la vraie vie, de telles choses n'arrivaient pas.

Cate tendit l'oreille. Elle n'aurait su dire si le jour était déjà levé. Dans le sous-sol, tout le monde dormait ou, du moins, essayait. Le silence était ponctué de ronflements, et de temps à autre, on entendait quelqu'un changer de position. Une fois, il y eut un murmure étouffé, et Cate crut reconnaître la voix de Neenah qui prenait soin de Joshua Creed.

Tendant le bras en arrière sous la couverture, Cal posa une main sur sa hanche et l'attira encore plus près.

Cate sentit ses yeux s'emplir de larmes et se lova avec gratitude contre lui. Voilà ce qui lui avait manqué le plus : cette intimité paisible la nuit, l'assurance de ne pas être seule. Ils ne s'étaient même pas encore embrassés, et pourtant, d'une certaine façon, il y avait déjà un lien entre eux.

— Rendors-toi, lui murmura-t-il. Tu as besoin de repos.

Elle aurait voulu qu'il la serre dans ses bras, comme après l'agression terrifiante de Mellor. Ce jour-là, pour la première fois depuis bien longtemps, elle s'était sentie ... à l'abri.

Les mots faillirent franchir ses lèvres, mais elle les retint. S'il l'enlaçait, les choses n'en resteraient certainement pas là. Il était un homme et la désirait. Elle prit soudain pleinement conscience de cette étonnante réalité. Avec un délicieux frisson, elle imagina les mains de Cal s'aventurant sous son pyjama et s'enhardissant de plus en plus. Seigneur, comme elle savourerait ses caresses...

À cet instant, il tendit de nouveau la main vers elle il lui tapota gentiment la fesse.

Le feu du désir se changea aussitôt en hilarité qu'elle eut toutes les peines du monde à contenir. Il ne pouvait savoir à quoi elle pensait, mais ce geste semblait dire : « Tiens bon, on aura tout le temps plus tard. » Puis elle se souvint du frisson révélateur qui lui avait échappé. Peut-être Cal avait-il compris, après tout. Avec un sourire de contentement, elle se laissa glisser de nouveau dans le sommeil.

Goss regarda le ciel s'éclaircir lentement à l'est. Il avait beau être fatigué après cette nuit blanche, il n'avait pas encore sommeil.

La nuit avait été très impressionnante et intense. Ces types étaient des tueurs nés. Pour eux, la vie humaine ne pesait pas lourd ; il le lisait dans leurs yeux. C'était la même expression qu'il voyait chaque fois qu'il se regardait dans un miroir.

Teague était salement amoché, mais comme il tenait toujours debout, c'était sûrement moins grave que ça en avait l'air. Ce qui intéressait Goss - et Toxtel -, c'était le tireur au fusil. Teague était sûr qu'il s'agissait d'un dénommé Creed, mais il ne l'avait pas identifié avec certitude, et l'instinct de Goss lui soufflait que Teague se trompait, que c'était encore ce fichu homme à tout faire qui avait frappé.

Goss connaissait ses limites mais aussi ses capacités, et jamais personne n'avait réussi à le surprendre ainsi par-derrière, surtout alors qu'il était sur ses gardes. Il ne se rappelait pas avoir perçu le plus infime signe d'alerte avant d'être assommé. Pas le moindre bruit, pas le moindre déplacement d'air : c'était comme s'il avait été attaqué par un spectre.

Toxtel n'en revenait pas plus que lui. Bon, d'accord, il devait gérer les deux femmes, mais il avait un instinct aussi développé que le sien, et pourtant, il n'avait pas entendu l'homme à tout faire monter une volée de vieilles marches grinçantes et s'était retrouvé nez à nez avec le canon de son fusil avant d'avoir pu dire ouf.

Et maintenant, ce tireur au fusil qui avait frappé où Teague ne l'attendait pas... Quelle était la probabilité que ce Creed soit aussi calé que l'homme à tout faire ? Non, aucun doute, c'était *lui* qui rôdait dehors cette nuit. Beaucoup trop près au goût de Goss. Car même si sa présence n'était pas pour lui déplaire - il avait un compte à régler avec lui -, sa capacité d'échapper aux précieuses lunettes à infrarouge de Teague le mettait quand même un peu mal à l'aise.

L'un dans l'autre, Goss était toutefois satisfait de la tournure des événements. Il y avait déjà quelques péquenauds sur le carreau, assez pour provoquer un tollé. Tôt ou tard, quelqu'un dans un des ranchs environnants aurait besoin d'un article à la quincaillerie, s'inquiéterait de ce pont « coupé pour travaux » et alerterait les services de l'équipement. Et à partir de là, ce serait le chaos. Le seul moyen de l'éviter, c'était que Nightingale cède tout de suite et leur remette la clé USB.

Une chose était sûre, en tout cas : Yuell Faulkner allait tomber. La tuerie de la nuit précédente en était la garantie. En perdant tout sens de la mesure, Toxtel avait mis en branle une bombe à retardement qui

allait faire des dégâts. À sa décharge, il fallait dire qu'il avait tout lieu d'espérer s'en tirer à bon compte : son identité n'était pas connue, et il prévoyait d'être loin d'ici au moment où les habitants réussiraient à prévenir les secours à pied. Goss savait pourtant que la machine infernale allait exploser au visage de Faulkner : une pièce à conviction cruciale perdue par «accident» et un appel anonyme aux autorités y contribueraient. Goss ne voyait pas comment Toxtel pourrait échapper au carnage. S'il n'avait rien contre lui, il n'était pas non plus prêt à faire du sentiment.

Toxtel pouvait être sacrifié. Et Kennon Goss réapparaîtrait bientôt ailleurs sous une nouvelle identité.

Le premier geste de Cal au réveil fut de lacer ses chaussures.

— Il fait presque jour, dit-il à Cate, qui s'était assise au moment où il avait quitté leur lit de fortune.

Le sous-sol commençait à s'animer. Maureen ralluma la lampe à huile.

— Je vais sortir voir si je trouve du monde, annonça Cal.

Creed se cala sur les coudes. Il avait des cernes marqués sous les yeux, mais son regard était clair.

— J'ai réfléchi à un plan, dit-il. Nous le mettrons sur pied à ton retour.

Cal hocha la tête et quitta le sous-sol. À l'extérieur, il salua Perry Richardson. Celui-ci montait la garde, assis dans un angle, un fusil dans les bras.

— Du mouvement ? demanda Cal.

Perry secoua la tête.

— J'espérais que d'autres viendraient se réfugier ici, mais jusqu'à présent, c'est calme.

À voir sa mine préoccupée, il était clair qu'il craignait le pire. Cal tenta de le rassurer.

— Les gens se seront terrés à l'abri plutôt que de prendre le risque de s'exposer dehors.

Sa mission de ce matin consistait à les trouver et à les ramener ici, en sécurité.

— Combien...

Perry ne put finir, mais Cal avait compris.

— La nuit dernière, j'en ai vu cinq. J'espère que c'est tout.

Il n'avait pu approcher les corps et ignorait leur identité, mais c'étaient cinq amis qu'il avait perdus.

À la lumière du jour, il pourrait sans doute en savoir davantage.

— Cinq, murmura Perry qui secoua la tête, accablé. Au nom du Ciel, que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, mais à mon avis, c'est lié aux deux salauds qui ont agressé Cate et Neenah.

Si c'étaient bien eux, ils avaient amené des renforts. Il avait compté quatre postes de tir, dont celui près de la maison de Neenah.

— Mais que veulent-ils ?

Cal secoua la tête. Cate leur avait donné les affaires de Layton ; il ne voyait donc que la vengeance comme mobile, mais de là à s'attaquer à tout un village...

Et si ces malades n'avaient rien à voir avec l'agression, il comprenait encore moins.

Cal rampa jusque sous la maison des Contreras dans la boue, les gravats et les toiles d'araignée. Il s'arrêtait derrière chaque grille de ventilation, épiant les alentours pour le cas où un des tireurs balaierait le terrain avec sa lunette à infrarouge et remarquerait qu'une des grilles luisait un peu plus que les autres. Mais ces appareils possédaient un champ de vision restreint, forçant le tireur à bouger sans cesse, ce qui limitait les risques d'être repéré.

Quelques tirs sporadiques déchiraient le silence du petit matin en guise de mise en garde à l'adresse des habitants les plus aventureux. À un moment ou un autre, il devrait toutefois y avoir une prise de contact avec les assaillants, sinon cette folie ne prendrait jamais fin.

En débouchant de l'arrière de la maison, il aperçut Mario Contreras gisant à cheval sur la terrasse de devant, sur la gauche. Aucune trace en revanche de Gena et de la petite Angelina, qui ne répondaient pas non plus à ses appels. Pourvu qu'elles ne soient pas elles aussi sur la terrasse, hors de son champ de vision !

Cal était à la fois écoeuré et fou de rage. Avec Mario, cela portait à sept le nombre de morts qu'il avait repérés. Norman Box était mort, Lanora Corbett aussi. Mickey Williams ne jacasserait plus jamais avec cette voix de crécelle qui lui avait valu son surnom. Jim Beasley avait été abattu son fusil à la main, alors qu'il tentait de riposter. Idem pour Andy Chapman. Maery Last, une charmante septuagénaire, gisait sans vie sur la route devant sa maison. Ralentie par son arthrite, elle n'avait pas été capable de suivre le rythme. Tous ces gens qui avaient été ses amis étaient morts, et il redoutait d'en trouver d'autres. Où étaient donc Gena et Angelina? Pourvu que cette adorable fillette ne soit pas...

Cal chassa cette horrible pensée de son esprit, se refusant à envisager le pire. Dieu merci, les jumeaux étaient en sécurité, loin d'ici. L'idée qu'il aurait pu arriver malheur à ces deux petits diables lui était insupportable.

Il continua sa progression de grille en grille, mais ne vit personne ni sur la terrasse, ni dans le jardin.

Il avait déjà trouvé plusieurs rescapés : terrifiés, hébétés, mais vivants. Il les avait envoyés tout droit chez les Richardson, en leur indiquant le chemin le plus sûr. Une fois tous les survivants rassemblés, ils

pourraient organiser une résistance plus efficace. Il s'extirpa des entrailles de la maison et brossa du mieux qu'il put la terre boueuse sur ses vêtements. Il était de nouveau mouillé, et il avait froid. Le soleil brillait, pourtant, et la journée promettait d'être bien plus belle que la veille. Ses chaussures étaient toujours détrempées depuis son séjour dans le torrent, et il avait les pieds glacés. Il pouvait s'accommoder de n'importe quels vêtements que dénicherait les Richardson pour lui, mais il lui fallait passer si possible chez lui pour changer de chaussures. Avant toute chose, néanmoins, il devait localiser tout le monde.

Cal ramassa son fusil calé contre le mur et se faufila en haut des marches qui menaient à la porte de derrière. Il ne fut pas surpris de la trouver ouverte : la plupart des habitants de Trail Stop ne prenaient pas la peine de s'enfermer à double tour, hormis Cate. Mais avec deux petits aventuriers à la maison, deux précautions valaient mieux qu'une.

Il se retrouva dans la cuisine, une pièce qu'il connaissait pour avoir aidé Mario à y installer des placards et un plan de travail.

— Gena ? appela-t-il doucement. C'est Cal.

Toujours pas de réponse.

Son fusil niché au creux de ses bras, il rampa jusqu'au salon. Il s'attendait presque à trouver les corps là, mais la pièce était déserte. Les vitres avaient été brisées par les coups de feu, et il dut faire attention aux éclats de verre. Pas de traces de sang sur le parquet. Il examina la terrasse de devant.

Personne.

Il inspecta ensuite les chambres. Dans celle de Mario et Gena, en façade, les vitres étaient également brisées. La pièce était vide, tout comme la chambre d'Angelina, située sur l'arrière de la maison. Il jeta un coup d'œil dans la salle de bains entre les deux chambres, espérant trouver la mère et la fille pelotonnées dans la baignoire. Pas davantage de chance là.

Où pouvaient-elles donc être ? Le seul endroit qu'il n'avait pas visité était le grenier. Il espérait qu'elles n'y étaient pas montées : c'était terriblement risqué. Mais face au danger, beaucoup de gens avaient le réflexe de monter le plus haut possible. Il étudia le plafond et repéra la trappe juste au-dessus de sa tête, dans le petit couloir qui reliait les

chambres. Si elles étaient là-haut, Gena avait remonté l'échelle de meunier derrière elles.

Le plafond n'était pas haut, à peine deux mètres cinquante. Il réussit sans peine à atteindre l'attache et à déplier l'échelle.

— Gena? appela-t-il dans, l'obscurité. Angelina? Vous êtes là-haut? C'est Cal !

Le silence fut rompu par une petite voix craintive :

— Papa ?

Ouf, au moins Angelina était-elle en vie. Il s'éclaircit la gorge.

— Non, ma puce, ce n'est pas papa. C'est Cal. Ta maman est là-haut ?

— Oui.

Il entendit Angelina crapahuter sur le plancher, puis son petit visage baigné de larmes apparut en haut des marches.

— Mais maman a mal et j'ai peur.

Aïe. Cal commença à grimper, persuadé qu'il allait trouver Gena gisant dans une mare de sang. Si elle avait été touchée, c'était arrivé au grenier, car il n'avait pas vu de sang en bas.

Angelina s'effaça pour le laisser passer. Elle était en pyjama et pieds nus, ce qui alarma Cal jusqu'à ce qu'il voie la pile de vieux vêtements sortis d'un carton. La petite s'en était servie comme couverture.

Le grenier n'était pas fini. Sur environ la moitié de la surface, du contreplaqué avait été posé en travers des solives par-dessus la laine de verre. La partie aménagée était encombrée d'un tas d'affaires : la boîte scotchée avec soin du sapin de Noël artificiel, de vieux jouets, un lit de bébé démonté, des cartons d'objets mis au rebut. Plié en deux, il se fraya un passage entre le bric-à-brac jusqu'à une vieille commode contre laquelle était adossée Gena. La fillette vint se blottir contre sa mère, qui l'enveloppa d'un bras.

Gena était blanche comme un linge, mais lorsque Cal s'agenouilla devant elle, il ne vit pas de sang.

Les combles étaient plongés dans la pénombre. Seuls les interstices du toit laissaient passer la lumière. Il prit le poignet de Gena et vérifia son pouls : trop rapide, mais très net. Elle n'était donc pas en état de

choc.

— Où êtes-vous blessée ?

— Ma cheville, répondit-elle d'une voix crispée, à peine audible. Elle est foulée.

Elle prit une profonde inspiration frémissante.

— Mario ?

Cal secoua imperceptiblement la tête, et le visage de Gena se décomposa. Ses pires craintes étaient confirmées.

— Il... il nous a dit de nous cacher ici pendant qu'il allait voir ce qui se passait. J'ai attendu toute la nuit qu'il revienne nous chercher, mais...

— Quelle cheville ? coupa Cal.

Il était conscient de sa brusquerie, mais le temps leur était malheureusement compté.

Gena hésita, les yeux embués de larmes, puis désigna la droite. Cal remonta prestement la jambe de son jean pour voir l'état de sa cheville. Réponse : mauvais. Elle était si enflée que la chaussette était tendue à l'extrême, et un hématome sombre dépassait au-dessus. Par chance, Gena n'avait pas enlevé sa basket, sans doute à cause du froid. Sinon, jamais elle n'aurait pu la remettre. En tout cas, cette blessure allait beaucoup la ralentir.

— Il faisait froid, intervint Angelina avec de grands yeux graves, la tête toujours nichée contre sa mère. Et noir aussi. Maman avait une lampe, mais elle s'est éteinte.

— Elle a juste duré le temps qu'on trouve ce carton de vêtements pour nous tenir chaud, expliqua Gena, qui faisait de son mieux pour ne pas craquer devant la fille.

Cal en resta sans voix, consterné. Elle avait laissé la torche allumée ? Elle avait une sacrée veine d'être encore en vie avec sa fille, parce que si le soleil filtrait à travers les interstices du toit, la lumière à l'intérieur du grenier était forcément visible de dehors la nuit.

— Nous sommes tous rassemblés chez les Richardson, expliqua-t-il. Leur sous-sol est parfaitement à l'abri. C'est trop petit pour tout le monde, mais ça fera l'affaire le temps que Creed et moi trouvions un

plan.

— Trouver un plan ? Appelez plutôt la police !

— Le téléphone est coupé. L'électricité aussi. Nous sommes livrés à nous-mêmes.

Tout en parlant, Cal cherchait du regard un objet susceptible de faire office de béquille. Rien. Il allait devoir trouver une solution, mais il fallait d'abord parer au plus pressé.

— Bon, vous allez descendre du grenier. Il n'y a aucune protection ici. Angelina doit enfiler des vêtements chauds et des chaussures...

— Je ne peux pas marcher, objecta Gena. J'ai essayé.

— Avez-vous une bande Velpeau qui aiderait à soutenir votre cheville? Je vais vous improviser une béquille, mais vous serez obligée de marcher, si douloureux que ce soit. Vous n'avez pas le choix.

La solennité de son regard rivé au fond du sien traduisait la gravité de la situation.

— Une bande Velpeau? Euh... je crois. Dans la salle de bains.

— Je vais la chercher.

En quelques secondes, il était au pied de l'échelle. Dans la salle de bains, il ouvrit les tiroirs du meuble à la volée jusqu'à ce qu'il trouve la bande. Par la même occasion, il regarda aussi dans l'armoire à pharmacie et prit un tube d'aspirine. Puis il remonta au grenier.

— Prenez deux comprimés, dit-il en tendant le tube à Gena. Il n'y a pas d'eau, alors croquez-les si vous n'arrivez pas à les avaler tout rond.

Elle s'exécuta avec une grimace, tandis qu'il bandait sa cheville avec dextérité.

— Voici le plan : je descends d'abord avec Angelina qui va se changer dans la cuisine...

— Pourquoi la cuisine ?

— C'est la pièce la mieux protégée. Écoutez-moi bien et faites ce que je dis sans poser de questions.

Je n'ai pas le temps de vous expliquer tous les détails. Ensuite, je

reviendrais vous chercher, et une fois que vous serez en sécurité, je vous trouverai une béquille.

— Mario a la canne de marche de son père, dit Gena.

Ses lèvres tremblèrent à l'évocation de son mari, mais elle tint bon.

— Dans le placard du salon, ajouta-t-elle.

— D'accord.

Accroupi, il prit Angelina par la main.

— Allez, viens, sauterelle, on va descendre l'échelle.

— Sauterelle ? répéta la fillette en pouffant. Maman, il m'a appelée « sauterelle ».

— Oui, j'ai entendu, chérie, répondit sa mère en lui caressant les cheveux. Va avec Cal et fais bien ce qu'il dit. Tu vas te changer dans la cuisine pendant qu'il m'aidera à descendre, d'accord ?

— D'accord.

Cal plaça l'enfant entre l'échelle branlante et lui pour qu'elle n'ait pas peur de tomber et la guida marche après marche.

— Regarde ! s'exclama Angelina avec indignation devant les vitres du salon brisées.

Elle voulut se précipiter dans la pièce, mais il l'intercepta à temps. Pas question qu'elle approche des fenêtres, d'où elle aurait vu le corps de son père. Il ne voulait pas non plus qu'elle se blesse avec les éclats de verre.

— Tu ne peux pas aller là, expliqua-t-il en l'entraînant vers sa chambre. Le verre brisé te couperait les pieds même si tu avais des chaussures.

— Il couperait les chaussures ?

— Comme du beurre. C'est un verre spécial.

Elle contempla les débris avec de grands yeux sidérés.

Les vêtements de petite fille, découvrit Cal, ressemblaient en gros à

ceux des petits garçons. Seule la couleur changeait. Il trouva un jean et un sweat-shirt rose, de petites baskets avec des lacets roses, des chaussettes à fleurs et une veste à capuche en polaire rose, elle aussi.

Il emmena la fillette dans la cuisine.

— Tu sais t'habiller toute seule ?

Elle hocha la tête, troublée.

— Oui, mais d'habitude, je m'habille dans ma chambre.

— Cette fois, ta maman veut que tu t'habilles dans la cuisine. Elle te l'a dit, tu te souviens ?

Nouveau hochement de tête.

— Pourquoi ?

Que répondre ? Il se remémora son expérience avec sa propre mère.

— Parce qu'elle l'a dit, et puis c'est tout.

À l'évidence, Angelina avait déjà dû avoir droit à cette réponse bateau. Avec un soupir, elle s'assit par terre.

— D'accord, mais tu ne regardes pas.

— Je ne verrai rien, je vais aider ta maman. Ne sors pas de la cuisine, compris ?

Cal supposa que son soupir patient valait approbation et retourna à l'échelle. Il trouva Gena assise dans l'ouverture.

— J'ai pris un peu d'avance, dit-elle, avant de poser le pied gauche sur le deuxième échelon, les bras calés de chaque côté de l'ouverture afin de négocier son demi-tour.

Impossible de descendre sans prendre appui sur sa cheville foulée. La première fois, elle ne put retenir un cri de douleur aigu qu'elle s'empressa d'étouffer. À la tentative suivante, elle se mordit la lèvre et tint bon le temps de poser son pied valide sur la marche inférieure. Elle se reposa quelques secondes, attendant que la douleur reflue, puis recommença. Cal stabilisait l'échelle de son mieux, mais celle-ci était trop fragile pour supporter le poids de deux personnes, aussi ne pouvait-il monter aider Gena. Quand la jeune femme eut descendu plusieurs marches, il l'attrapa par la taille et la porta jusqu'à la cuisine,

où il l'assit sur une chaise près de la table.

Angelina enfilait ses chaussures. Elle se leva d'un bond et courut vers sa mère. Gena la serra dans ses bras, sa tête blonde penchée sur la chevelure brune de sa fille.

— Je vais chercher la canne, dit Cal en repartant vers le salon.

Il trouva la canne rangée tout au fond du placard et revint en hâte dans la cuisine.

— Nous allons sortir par la porte de derrière. Je vais porter Angelina. Je sais que vous souffrez, Gena, mais vous devrez tenir le rythme.

— Je ferai de mon mieux, répondit la jeune femme, si blême qu'elle semblait sur le point de défaillir.

Elle avait à peine jeté un regard en direction du salon, de crainte d'entrevoir le corps de son mari, consciente qu'elle ne pourrait supporter le choc.

— On y va, annonça Cal. Faites comme moi et tout ira bien, ajouta-t-il sans entrer dans les détails.

Leur progression prit du temps - beaucoup trop à son goût, surtout dans les endroits à découvert -, mais Gena fit de son mieux, rampant même sans regimber derrière lui. Il finit par réussir à amener la mère et la fille à un endroit d'où elles pourraient gagner seules la maison des Richardson.

— Vous nous laissez ici ? s'inquiéta la jeune femme d'une voix saccadée.

— Vous allez y arriver. Il ne reste que deux cents mètres environ à parcourir. Je n'ai pas encore trouvé les Starkey, ni les Young, ajouta-t-il en guise de justification.

Malgré les protestations de Gena, il la laissa continuer avec sa fille et rebroussa chemin.

Avant de poursuivre ses recherches, il fit un détour par le magasin de Neenah. Le dos plaqué contre le bâtiment, il étudia les angles de tir par rapport à l'escalier qui montait à son appartement. Trop risqué d'entrer par là, et c'était l'unique accès. Il n'y en avait pas à l'intérieur du magasin.

Pour l'instant.

Avec la crosse de son fusil, il arracha la serrure qui fermait la réserve sur l'arrière - les habitants de Trail Stop n'avaient pas l'habitude de verrouiller leurs maisons, mais ils ne laissaient pas pour autant leurs entreprises sans protection. À l'intérieur, il trouva la tronçonneuse qu'il utilisait pour couper le bois de chauffage pour l'hiver - il y avait déjà un tas conséquent de bûches près de la porte - et la scie avec laquelle il débitait le petit bois.

Cal prit la scie et se glissa dans le magasin. Levant le nez, il dessina mentalement le plan de son appartement à l'étage.

Il ne voulait pas risquer d'abîmer la plomberie, ce qui excluait le côté gauche, où se trouvait la salle de bains et le coin cuisine.

Malheureusement, c'était aussi de côté que se dressait l'imposant comptoir du magasin, sur lequel il aurait pu grimper sans risque.

Il évalua la hauteur du plafond. Environ trois mètres. Avec son mètre quatre-vingts, il lui manquait donc environ un mètre pour pouvoir manier la scie à son aise. Eh bien, tous ces sacs d'aliments allaient se rendre utiles au lieu de rester juste posés là.

Cal entreprit d'empiler les sacs de vingt-cinq kilos, alternant le sens de chaque couche pour obtenir un maximum de stabilité. Quand il eut fini, il était en nage et assoiffé, mais il ne prit pas le temps de faire une pause. Il grimpa sur sa plate-forme improvisée, cala ses pieds et leva la scie au plafond.

Son support n'étant pas tout à fait stable, il ne pouvait bouger les pieds sous peine de perdre l'équilibre, ce qui limitait la puissance de ses coups de scie. Avec ces contraintes, il lui fallut une demi-heure pour ménager un trou dans le plafond et le plancher au-dessus. Quand il le jugea assez grand, il s'agenouilla et posa avec précaution la scie contre la pile de sacs, puis il se redressa, plia les genoux et sauta.

Il attrapa le bord déchiqueté du trou. Après avoir contrôlé le balancement de son corps, il se hissa dans le passage et opéra un rétablissement sur le plancher de sa chambre. Sous l'effort, les coupures soignées avec tant de douceur la veille par Cate se remirent à saigner.

Sans perdre une seconde, il se déshabilla entièrement, laissant ses vêtements mouillés et sales sur place.

Quand il redescendit par le même chemin dans le magasin, il était

équipé de pied en cap pour la mission qui l'attendait.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, l'estomac de Cate se nouait et son cœur tressautait, tant elle espérait voir apparaître la silhouette élancée de Cal. Elle s'efforçait de s'affairer pour tromper son angoisse, et les occupations ne manquaient pas avec tous ces gens qui avaient faim, soif ou envie d'aller aux toilettes. Avec son seau, Perry assurait déjà sans difficulté l'approvisionnement en eau.

Secondée par Cate, Maureen faisait de son mieux pour gérer la nourriture, mais elle n'était pas préparée à accueillir tant de monde ; elle n'avait même pas un pain de mie entier pour des sandwiches. Elles réchauffèrent de la soupe et du ragoût sur le poêle à pétrole et étalèrent du beurre de cacahuète sur une pile de crackers - une petite dose de protéines, c'était mieux que rien.

Le problème des toilettes était plus délicat, car il fallait quitter la sécurité du sous-sol pour monter au rez-de-chaussée plus exposé, mais les envies pressantes finissaient par avoir le dessus. Sans pompe à eau, la chasse ne fonctionnait pas et il fallait transporter un seau, ce qui contraignait Perry à puiser de l'eau pour ainsi dire en continu. Au grand désarroi de Neenah, même Creed clopina dans l'escalier avec la canne de Gena.

— Hier soir, nous l'avons échappé belle, dit-il, s'arrêtant à mi-parcours quand Neenah évoqua la chance qu'avait eue Maureen. Ils tiraient au hasard dans le but de nous déstabiliser. Aujourd'hui, ils limitent les coups pour ne pas gaspiller les munitions. Bien sûr, ils peuvent toujours se réapprovisionner, alors que nous, non. Si vous voulez mon avis, ils tirent chaque fois qu'ils aperçoivent Cal.

Un silence pesant s'abattit sur l'assemblée. Creed regarda à la ronde et vit Cate au bas des marches, blême et pétrifiée comme si elle avait reçu un coup-de-poing au creux de l'estomac.

Elle savait que les arrivants de la matinée avaient tous été localisés par Cal, sauvés par Cal, envoyés ici par Cal. Elle l'imaginait comme une sorte de berger qui rassemblait son troupeau, alors qu'en réalité, c'était lui la cible.

Devant la mine défaite de Cate, Creed fit une grimace et jura entre ses dents.

— Il va s'en sortir, Cate, assura-t-il. Des hommes plus aguerris que ces

gugusses ont déjà essayé de s'en prendre à lui.

Un vertige la saisit, et elle se rattrapa à la rampe pour ne pas tomber. Creed fit de nouveau la grimace, conscient que son dernier commentaire n'avait pas vraiment eu l'effet escompté.

— Enfin, je veux dire... j'étais dans les Marines avec lui. Il sait ce qu'il fait.

Voilà qui ne réconfortait guère Cate. Sans doute Creed savait-il aussi ce qu'il faisait, et pourtant, il avait été touché. Si elle n'avait pas été veuve, peut-être aurait-elle vu les choses autrement, mais elle savait désormais que même un homme jeune et en pleine santé pouvait mourir - et pourtant, les médecins s'étaient battus pour sauver son mari. Avec ces gens acharnés à tuer Cal, comment pouvait-elle être rassurée?

Oubliant ce qui le conduisait au rez-de-chaussée, Creed redescendit l'escalier en boitillant et prit les mains glacées de Cate entre les siennes. Ses traits rudes s'étaient adoucis, et une lueur de compassion brillait dans ses yeux noisette.

— J'ignore qui sont ces types qui nous canardent, mais je peux vous jurer qu'ils ne lui arrivent pas à la cheville. Cal n'était pas un simple Marine. Il appartenait aux Forces Spéciales chargées de la reconnaissance. Vous savez ce que ça signifie?

Cate secoua la tête.

— Eh bien, qu'il est expert dans un tas de domaines et par-dessus tout dans les techniques de survie.

Un flot d'émotions contradictoires bouillonnait en elle - angoisse, colère, embarras de se donner ainsi en spectacle. Mais elle ne pouvait s'en empêcher, et elle s'agrippa aux mains qui enveloppaient les siennes, sondant le regard de Joshua Creed à la recherche d'une once supplémentaire de réconfort.

— Monsieur Creed, je...

— Appelez-moi Josh, coupa-t-il. Tout le monde s'appelle par son prénom ici, n'est-ce pas ?

— Josh, dit-elle, vaguement honteuse de l'avoir tenu à distance, lui aussi. Je... Vous...

Elle se tut, préférant mettre un terme à ses bredouillements. Tout ce qu'elle voulait, c'était voir Cal franchir cette porte, mais elle avait les idées trop confuses pour l'exprimer clairement.

Joshua lui tapota les mains.

— N'ayez crainte, c'est un éclaireur hors pair. Ça fait des heures qu'il...

— Des gens continuent d'arriver, n'est-ce pas ? C'est lui qui les envoie, donc vous savez qu'il va bien. Roy Edward, appela-t-il. Quand as-tu vu Cal pour la dernière fois ?

Les Starkey étaient les derniers arrivants. Roy Edward se détourna de Milly Earl, qui lui nettoyait le visage. Judith et lui étaient couverts de contusions et d'égratignures. Plus très agiles à leur âge, ils avaient fait quelques mauvaises chutes, mais par miracle, ne s'étaient rien cassé.

— Pas plus d'une heure, répondit le vieil homme épuisé d'une voix éteinte. Nous étions les derniers, à ce qu'il a dit. Il allait chercher quelques affaires avant de revenir ici.

Les derniers. Arrachée à sa propre détresse, Cate jeta un regard à la ronde, cherchant à comptabiliser les absents. Désormais, il n'y aurait plus de voisins qui arriveraient au milieu des exclamations de soulagement et de bienvenue. Mario Contreras. Norman Box. Maery Last. Andy Chapman. Jim Beasley. Lanora Corbett. Mickey Williams. Sept victimes !

En silence, Creed monta péniblement les marches. Les larmes ruisselaient sur les joues de Neenah, qui le soutenait afin que l'état de sa jambe ne s'aggrave pas.

— Nous ne pouvons pas les laisser comme ça ! reprit Roy Edward avec une brusque virulence. Ils sont des nôtres.

Il y eut un nouveau silence, tandis que tous prenaient conscience de l'énorme responsabilité qui leur incombait : ce serait une tâche décourageante, et à supposer qu'ils la mènent à bien, comment conserver les corps sans électricité ? Pourtant, il y avait urgence, d'autant que la journée promettait d'être chaude.

— J'ai mon groupe électrogène, finit par dire Walter. Et on a tous des congélateurs. On va trouver une solution.

Mais l'appareil de Walter était dans la partie du village la plus proche des tireurs, et transporter des congélateurs nécessiterait la force de

deux hommes travaillant à découvert.

Incapable de tenir bon plus longtemps, même pour Angelina, Gena enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots rauques qui ébranlèrent son corps tout entier. Cate se rappelait avoir pleuré, elle aussi, toutes les larmes de son corps. Elle alla s'asseoir à côté de la jeune femme et la serra dans ses bras. Consciente qu'aucune parole n'apaiserait son chagrin, elle ne dit rien. Le petit visage d'Angelina se décomposa, et ses grands yeux noirs s'emplirent de larmes.

— Maman, ne pleure pas ! gémit la fillette, qui tapotait la jambe de sa mère autant pour lui apporter du réconfort que pour en recevoir.
Maman !

Cate étreignit aussi Angelina. À la mort de Derek, ses enfants étaient trop petits pour le pleurer. Pas Angelina. Quand elle comprendrait que son papa ne reviendrait jamais, rien au monde ne pourrait la consoler, à part le temps.

— Comment faites-vous ? sanglota Gena, la voix tellement noyée de larmes que Cate comprit à peine ce qu'elle disait. Comment tenez-vous?

— Je tiens, voilà tout, répondit-elle. Parce que je n'ai pas le choix. J'ai mes enfants. Vous avez Angelina. Pour elle, vous êtes obligée de tenir.

La porte s'ouvrit alors, et Cal entra.

Il s'était changé, troquant sa tenue de la veille contre un pantalon cargo camouflage et une veste assortie ouverte sur un tee-shirt vert olive. Il portait aussi des bottes en Gore-Tex souples, un couteau de chasse dans un étui à son ceinturon, son fusil sur l'épaule gauche et un autre, muni d'une lunette imposante, dans la main droite.

Le sang de Cate se glaça dans ses veines. La tenue de Cal lui disait mieux que des mots son intention de se lancer à la poursuite de leurs agresseurs. Sous l'effet de la peur panique qui l'avait saisie, elle lâcha Gena et se leva d'un bond.

Leurs regards se croisèrent. Avec précaution, Cal posa ses deux fusils dans un endroit sûr où ils ne pouvaient être renversés, puis entreprit de traverser la pièce bondée pour la rejoindre. Les gens l'interpellaient, lui tapaient sur l'épaule et il hochait la tête, échangeant quelques mots avec eux mais sans jamais s'arrêter ni dévier de sa direction.

Arrivé devant Cate, il lui toucha la main.

— Tu vas bien ?

Redoutant de s'étrangler si elle tentait de prononcer le moindre mot, elle répondit d'un vigoureux hochement de tête.

Cal jeta un coup d'œil à la ronde et, voyant qu'il n'y avait pas un seul endroit tranquille, l'entraîna dehors, au soleil, sachant que le dénivelé du terrain les mettait à l'abri des tirs. Il pivota vers elle et l'étudia de son regard franc.

— Quel est le problème ?

Le problème ? Quelle bonne blague !

— Ta tenue, lâcha Cate, incapable de formuler un argument cohérent.

Perplexe, il baissa les yeux sur ses vêtements.

— Comment ça, ma tenue ?

— Tu vas les attaquer, n'est-ce pas ?

Le déclic se fit.

— On ne peut pas rester ici les bras croisés, répondit-il doucement. Quelqu'un doit agir.

— Mais pas toi ! Pourquoi ce serait toi ?

— Qui d'autre veux-tu que ce soit ? Regarde autour de toi. Mario était le plus jeune, et il est mort.

Josh en aurait été capable, mais il est blessé. Tous les autres sont plus âgés et pas en grande forme.

La logique veut que ce soit moi.

— La logique, on s'en fout ! protesta-t-elle avec vigueur, en agrippant les revers de sa veste. Je sais que je n'ai pas mon mot à dire parce que nous ne sommes pas... nous n'avons pas...

Elle secoua la tête, ravalant les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je ne peux pas perdre... pas encore...

Afin de mettre un terme à ses bafouillages incohérents, Cal se pencha vers elle et captura ses lèvres en un baiser d'une douceur infinie.

— Tu as tout à fait ton mot à dire, murmura-t-il.

Il prit son visage entre ses mains et glissa les doigts dans ses cheveux, tout en dévorant sa bouche de baisers à la fois tendres et affamés. Cate referma les doigts sur les muscles puissants de ses avant-bras comme si sa vie en dépendait et s'abandonna à cette délicieuse étreinte. La langue de Cal entraînait la sienne dans une danse sensuelle d'une excitante lenteur, comme s'il avait tout le temps du monde et ne pouvait imaginer meilleure manière de l'employer.

Jamais elle n'avait été embrassée avec tant de... gourmandise. Une douce chaleur s'éveilla en elle, chassant la peur et la colère qui la taraudaient à l'idée des risques qu'il s'appropriait à prendre.

Délaissant ses lèvres, Cal picora avec lenteur sa joue, sa tempe, ses yeux, puis revint à sa bouche.

S'il faisait autant durer le plaisir pendant l'amour... Seigneur !

— Nous devrions rentrer, murmura-t-il contre ses lèvres, avant de poser son front contre le sien. J'ai beaucoup à faire.

Cate s'écarta de lui et sonda ses yeux bleus. Son regard était aussi calme qu'à son habitude, mais elle y lisait maintenant une détermination farouche. Ce n'était pas de la comédie. Il n'était pas en quête de reconnaissance, il n'en avait pas besoin. Non, il avait une confiance absolue en lui-même et ses capacités. Et il était prêt à risquer sa vie pour elle et les autres sans l'ombre d'une hésitation.

Coupant court à toute tentative de protestation, il lui fit faire demi-tour et regagner le sous-sol. Il y eut beaucoup de sourires et de regards entendus dans leur direction, ce qui n'était guère surprenant après l'épisode de la veille et le baiser qu'ils venaient d'échanger dehors. Ce qui étonnait Cate davantage, c'était que personne, mais alors personne, ne semblait surpris. A l'évidence, elle était la seule à avoir du mal à suivre dans cette histoire.

Fidèle à cette habitude agaçante qu'ont la plupart des hommes, Cal avait déjà rebasculé en mode professionnel et était en grand conciliabule avec Joshua Creed et les autres hommes du groupe. À

grands traits vifs, Creed dessinait un plan sur un calepin. Tout le monde se rapprocha d'eux.

— Le pont est détruit, expliquait Cal. C'était ça, l'explosion. L'électricité a été coupée juste avant, ce qui signifie qu'ils ont sectionné les câbles. La ligne téléphonique aussi. D'après la position des tireurs, je dirais que leur intention est d'empêcher toute fuite par la faille dans la montagne. Ils cherchent à nous garder ici, coupés du monde.

— Mais pourquoi ? Et qui sont ces malades ? grogna Walter qui, de frustration, passa une main rageuse dans sa chevelure clairsemée.

— Je n'ai vu personne, mais d'après moi, les deux types de mercredi ont rameuté des renforts. Quant à ce qu'ils veulent, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, je pense que c'est moi.

— Juste parce que vous avez eu l'avantage sur eux ?

— Je n'ai pas dit que c'était sensé, répondit Cal. Certains se laissent emporter par leur ego et ça tourne au vinaigre.

— Mais là, ça dépasse tout, protesta Sherry. Sept personnes sont mortes. Ça va beaucoup plus loin qu'une stupide histoire d'orgueil blessé.

— La topographie des lieux joue contre nous, fit remarquer Creed, ramenant la conversation sur ses rails, l'index pointé sur sa carte. La rivière rend toute action suicidaire de ce côté. Avec le courant, impossible de traverser, et les rochers fracasseraient n'importe quelle embarcation en quelques secondes. En amont, il y a ces parois verticales infranchissables. Bref, on peut faire une croix sur cette direction.

— La langue de terre sur laquelle se trouve Trail Stop a la forme d'une paramécie, poursuivit Cal.

Le pont se situe - enfin, se situait - à la queue. De ce côté, la rivière forme une barrière naturelle. Et ces montagnes, là, seul un bouquetin peut s'y déplacer. Du coup, on se retrouve canalisés dans la direction opposée, du côté de cette faille dans la montagne dont les tireurs condamnent l'accès. Je vais devoir attendre la tombée de la nuit et passer dans l'eau pour effacer ma signature thermique.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour franchir la faille ? s'enquit Sherry.

— Je ne suis pas obligé de la franchir. Tout ce que je dois faire, c'est tromper la vigilance des tireurs. Une fois dans leur dos, il me suffira

de suivre la route.

Cate n'était pas stratège, mais elle se rappelait à quel point Cal était pétrifié de froid la nuit précédente, à la limite de l'hypothermie. Comment savoir combien de temps il devrait rester dans l'eau, à guetter le moment propice? Ensuite, il lui faudrait parcourir des kilomètres dans ses vêtements trempés. Si ces hommes le repéraient, ils le traqueraient comme un animal, et il aurait trop froid pour leur échapper. Pourquoi personne n'intervenait-il pour dire que c'était trop dangereux? Pourquoi les autres acceptaient-ils de le laisser risquer sa vie?

Parce qu'il n'y avait personne d'autre, comme il le lui avait dit. Creed était blessé. Mario était mort.

Et tous les autres étaient trop vieux ou pas du tout aptes physiquement.

Sauf elle.

— Non, déclara-t-elle. C'est beaucoup trop risqué. Inutile de prétendre le contraire, s'empressa-t-elle d'ajouter en voyant Cal ouvrir la bouche. Tu tenais à peine debout hier soir, tellement tu avais froid après ton séjour dans l'eau. Et qu'advient-il de nous si tu te fais tuer, hein? Ces gens s'attendent forcément à une tentative de ce genre.

— J'imagine qu'ils s'en iront, puisque c'est moi qu'ils veulent, répondit Cal.

Son calme donnait à Cate envie de hurler et de le secouer comme un prunier. Comment pouvait-il traiter sa propre vie avec une telle désinvolture? Elle resta plantée là, les poings serrés, tandis que tous ces maudits hommes la dévisageaient comme si elle ne comprenait rien à rien.

— Tu n'en sais rien, répliqua-t-elle. Si ça se trouve, ça n'a rien à voir avec toi. Et quand bien même, qu'est-ce qui te dit qu'ils se contenteraient de te supprimer et de repartir? Ils ont déjà tué sept personnes, et nous sommes tous d'accord pour dire que c'est une réaction disproportionnée à l'affront que tu as pu leur infliger. Ils sont forcément motivés par autre chose que la vengeance.

Cal la contempla d'un air songeur, puis hocha la tête.

— Tu as raison. Il doit y avoir autre chose.

— Nous ne pouvons pas courir le risque de te perdre, Cal. Nous sommes capables de résister, mais coupés du monde, nous ne tiendrons pas longtemps.

Cate cherchait désespérément une solution qui éviterait à Cal de prendre des risques inconsidérés.

— Nous ne pouvons pas rester ici sans rien faire, objecta Joshua Creed. Nous ne sommes pas préparés à affronter un siège. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit.

— Il y a un autre moyen, s'entendit soudain dire Cate.

Le silence se fit, et tous les regards convergèrent sur elle. La jeune femme s'avança de quelques pas.

Dans un coin de son cerveau, une petite voix paniquée lui soufflait : «Non, non», mais une force irrésistible la poussait à se frayer un passage jusqu'à la carte. Elle planta l'index sur les montagnes que Cal et Creed avaient déclarées impraticables.

— Je suis capable de gravir ces parois. En fait, je l'ai déjà fait lorsque je pratiquais la varappe.

Quand on s'attache, c'est sans danger - là, elle exagérait un peu, mais c'était pour la bonne cause -, et comme ils ne s'attendent pas à une évasion de ce côté, ils ne le surveilleront pas.

— Cate, tu as deux enfants, objecta Cal.

— Je sais, répondit-elle, les larmes aux yeux.

— Elle a raison, intervint soudain Roy Edward.

Tous se tournèrent vers le vieil homme assis sur une des chaises de la salle à manger, le bras gauche et le côté gauche du visage tuméfiés. Il regarda Cal avec gravité.

— Ce que tu veux faire est dangereux, mon gars, et je ne vois pas pourquoi tu devrais te sacrifier pour nous sauver.

Il y eut un murmure d'approbation. Le cœur de Cate débordait tant de gratitude pour le vieillard bourru qu'elle l'aurait serré dans ses bras.

— Franchir les montagnes par là prendra trop de temps, fit remarquer Cal.

— En continuant dans cette direction, oui, mais cet endroit est un vrai gruyère. Il y a des tas de mines désaffectées.

Roy Edward se leva péniblement et s'approcha d'un pas mal assuré.

— Je le sais parce que mon père a travaillé dans certaines et que j'y jouais quand j'étais gamin. De là part tout un réseau de pistes qui serpentent dans toute la montagne. Si ma mémoire est bonne, une ou deux de ces mines abandonnées la traversent même de part en part. Je ne sais pas dans quel état elles sont après toutes ces années, mais passer par là permettrait de gagner beaucoup de temps.

Il tourna les yeux vers Cate.

— Même si l'accès aux mines est bloqué, comme je le crains, vous pourriez grimper jusqu'à la faille. La végétation est dense par là, et vous seriez hors de vue de ces malades. Une fois à la faille, vous seriez derrière eux.

Cate s'essuya prestement les yeux et fit face à Cal.

— Je vais tenter le coup, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi que tu fasses, j'y vais.

Cal garda le silence un moment, lisant le désespoir dans son regard. Puis elle le vit échanger un coup d'œil avec Creed, mais ne put déchiffrer le message qu'ils se transmirent.

— D'accord, finit-il par répondre avec un calme imperturbable, comme si elle venait de lui dire qu'elle allait à l'épicerie. Mais je t'accompagne.

D'un geste résolu, Creed tourna une page de son calepin et reprit son stylo.

— Bon, on va faire une liste de ce dont vous aurez besoin, histoire de ne rien oublier. Combien de temps va-t-il vous falloir pour franchir la faille et trouver un téléphone ? demanda-t-il à Cate.

Toutes ses sorties avaient eu lieu de jour, mais elle connaissait bien le terrain dont il était question.

La montagne se dressait juste derrière sa maison, et de plusieurs parois, elle pouvait dire : « Je t'ai vaincue. »

— À mon avis, il faudra un jour et demi, peut-être deux, pour atteindre un endroit d'où il sera possible de marcher. À quelle distance se trouve la faille, Roy Edward ?

Il ricana.

— À vol d'oiseau, un peu moins de huit kilomètres, mais vous n'êtes pas des oiseaux. Avec toutes les montées et descentes, je dirais entre vingt-cinq et trente kilomètres.

— On ne pourra progresser que de jour, précisa Cal. Impossible d'utiliser des torches. Ce qui fait...

deux jours de marche, et c'est un rythme soutenu. Quatre jours au total jusqu'à la faille.

Quatre jours. L'estomac de Cate se noua. C'était long. Beaucoup trop long. Tant de choses pouvaient arriver en quatre jours...

Neenah lui prit la main.

— Tout ira bien pour nous, assura-t-elle avec conviction. Nous tiendrons, quoi qu'ils fassent.

— Et comment ! renchérit Walter qui, comme eux tous, avait les traits tirés, mais affichait une détermination de fer. Nous avons presque tous un fusil et des munitions - et il y en a d'autres dans les stocks du magasin en cas de besoin. Nous avons de la nourriture et de l'eau. Si ces salopards nous prennent pour des cibles faciles, ils se fourrent le

doigt dans l'œil.

Un murmure d'approbation emplit le sous-sol, ponctué de hochements de tête.

Cal se gratta la mâchoire.

— À propos... Neenah, vous avez pas mal de sacs d'aliments dans la réserve de votre boutique.

— Oui, j'ai commencé à faire des stocks pour l'hiver. Pourquoi?

— Si l'armée utilise des sacs de sable, c'est parce que même une balle perforante ne peut les transpercer. Nous n'avons pas de sable, mais les sacs d'aliments de vingt-cinq kilos peuvent faire l'affaire. Ils ne sont pas aussi compacts, mais en les accolant deux à deux, ils constitueront une protection efficace. Au fait, ajouta-t-il après un silence, j'ai percé un trou dans le plafond du magasin.

Neenah cligna des yeux, puis sourit.

— Bien sûr ! Je me demandais comment vous aviez accédé à votre appartement, répondit-elle, désignant sa tenue de combat.

Si elle était embêtée d'avoir des dégâts dans sa boutique, elle n'en montra rien. Cal jeta un regard à la ronde.

— Tout le monde ne va pas pouvoir rester ici ; il n'est pas nécessaire d'être les uns sur les autres.

Vous vous repartirez dans les maisons les moins dangereuses. On peut fortifier les murs les plus exposés avec les sacs. Vous pouvez aussi creuser des tranchées pour faciliter les déplacements. Elles n'ont pas besoin d'être longues et profondes, juste assez pour y ramper et traverser certains passages à découvert.

— Il nous faut aussi rassembler de la nourriture, des couvertures, des vêtements, intervint Sherry. Et certains ont besoin de leurs médicaments. Montrez-nous comment nous déplacer sans nous faire trouer la peau pour que nous puissions aller chercher tout ça.

— Je vais m'en occuper, répondit-il.

Sherry secoua la tête.

— Je ne vous ai pas demandé de le faire, mais de nous expliquer comment le faire. Sinon, nous serons complètement perdus sans vous.

Nous devons être en mesure de tenir le fort.

— J'ai tout un stock de couvertures et d'oreillers, dit Cate, ainsi que des provisions. Et quelques matelas qui pourraient servir de protection, ou bien pour dormir par terre.

— Bonne idée, les matelas, mais seulement pour dormir, approuva Cal.

— Que peut-on encore utiliser pour renforcer les murs ? demanda Milly.

— Des cartons de vieux magazines ou de livres bien tassés. Oubliez les coussins ou les meubles, ce n'est pas assez dense. Pensez en revanche à rouler les tapis très serré. Vous les adosserez attachés ensemble contre un mur exposé,

— Je m'occupe d'organiser tout ça, dit Joshua Creed à Cal. Va chercher avec Cate ce dont vous avez besoin. Je n'ai rien écrit sur mon carnet. Il vous faut une liste ?

— Je ne pense pas. Pas pour le matériel de varappe, en tout cas, répondit Cate. Je pourrais le préparer les yeux fermés.

Il lui fallait aussi une tenue plus adaptée que son pyjama, mais elle ne risquait pas d'oublier de se changer.

— Alors, c'est bon, dit Cal en lui tendant la main. Tu t'occupes du matériel de varappe, et moi du reste. Allons-y.

La maison de Cate était plongée dans un silence inhabituel. Même la nuit quand les garçons dormaient, elle entendait le ronronnement assourdi des appareils ménagers et éprouvait le vague sentiment que la maison était vivante. Pas maintenant. Malgré le soleil, l'intérieur était bizarrement froid et sombre, car elle avait tiré les rideaux la veille.

— Donne-moi la clé du grenier, dit Cal. Je vais descendre tout ton matériel pendant que tu te changes.

— Je croyais que je devais m'en occuper.

— Reste ici, c'est plus sûr. Le grenier n'est pas protégé du tout.

Elle haussa les sourcils.

— Tu crois que ça me rassure ? C'est *toi* qui seras la haut.

— Exact. Et toi, tu seras dans ta chambre. Tout à l'heure, tu semblais prête à affronter la moitié de l'État pour m'empêcher de sortir seul cette nuit. Eh bien, c'est ce que je ressens maintenant, et tu vas m'écouter, répliqua-t-il d'un ton ferme.

Présenté ainsi, son argument coupa court à toutes les objections de Cate. Avec une grimace, elle alla chercher la clé dans le bureau du vestibule.

— Est-ce que quelqu'un a déjà eu le dessus dans une discussion avec toi?

— Je ne discute pas. Perte de temps et d'énergie. Mais j'écoute les opinions.

Il était juste derrière elle. Quand il tendit la main pour récupérer la clé, elle la lui donna sans rechigner.

— Ça t'arrive de te mettre en colère ? lui demanda-t-elle néanmoins, comme il montait les premières marches.

Cal s'arrêta et la regarda. Dans la pénombre, ses yeux étaient transparents comme du cristal, sans le moindre soupçon de bleu.

— Oui, ça m'arrive. Par exemple quand j'ai vu ce fumier de Mellor te menacer avec son revolver.

J'ai eu envie de le déchiquter à mains nues.

L'estomac de Cate se noua, et ses doigts se crispèrent sur le pilastre de l'escalier. Elle le croyait sur parole. Elle se souvenait de son regard, de son doigt qui avait commencé à presser la détente.

— Tu aurais vraiment tiré, n'est-ce pas ?

— A quoi bon tenir quelqu'un en joue si on n'a pas l'intention de l'abattre ? répondit-il avant de reprendre sa montée. Baisse-toi en te changeant, lui lança-t-il du haut de l'escalier.

Après un moment d'hésitation, Cate monta à son tour. Sur le palier, elle marcha le plus bas possible, comme Cal le lui avait demandé. Une fois dans sa chambre, elle vida son esprit de toutes les pensées qui la tracassaient pour mieux se concentrer sur la préparation du défi éreintant qui les attendait. En temps normal, une ascension réclamait des efforts, mais cela restait un loisir et elle savait qu'à la fin de la journée, elle aurait droit à une douche bien chaude, un bon repas et

une nuit confortable dans un lit. Une fois, elle avait campé et n'avait pas du tout apprécié l'expérience.

Sa tenue habituelle pour grimper se composait d'un caleçon extensible, d'un haut bien ajusté, d'un soutien-gorge de sport et de chaussures d'escalade. En plus du matériel de varappe, ils devraient transporter une réserve d'eau, de la nourriture et de quoi passer la nuit en altitude, sans oublier les armes que Cal jugerait nécessaires. Bref, ils seraient chargés comme des baudets.

Cate inspira un grand coup, préférant ne pas penser à la difficulté de la tâche, même si cette fois, le but du jeu consistait à trouver la voie la plus aisée, et non à taquiner les parois les plus abruptes pour le plaisir.

Comme elle ne possédait pas de chaussures de randonnée, il lui faudrait se contenter de chaussures de sport classiques, car celles d'escalade ne se prêtaient pas à la marche, et inversement. À la place du caleçon, elle opta pour un survêtement, plus chaud pour les trois ou quatre nuits qu'il leur faudrait passer à une altitude où les températures nocturnes étaient souvent glaciales, même au beau milieu de l'été. Elle en choisit un aux poches zippées qu'elle étala sur son lit et ajouta plusieurs paires de chaussettes, des sous-vêtements de rechange, un tee-shirt en soie et un sweat-shirt à capuche qu'elle nouerait à la taille. Elle glissa un tube de baume à lèvres dans une poche du survêtement, puis récupéra dans le tiroir des sous-vêtements son vieux couteau suisse, qu'elle enferma dans l'autre poche.

Ensuite, elle se brossa les cheveux et les ramassa en queue de cheval - elle ne connaissait rien de plus désagréable qu'une mèche coincée dans un mousqueton. Elle réfléchit une minute, histoire de s'assurer qu'elle n'avait rien oublié. Peut-être devrait-elle aussi prendre son caleçon long en soie, si jamais les nuits étaient vraiment froides. Il serait trop chaud pour la journée, mais il ne pesait rien et se glisserait facilement dans la poche kangourou de son sweat-shirt.

Quand elle fut certaine de tout avoir, elle s'habilla. Deux paires de chaussettes, une fine et une épaisse. Les deux paires de rechange disparurent dans les poches de son survêtement, qu'elle enfila.

Puis ce fut au tour des chaussures et de la veste, qu'elle noua autour de sa taille. Pour finir, elle s'étira et se pencha en tous sens, afin de s'assurer que sa tenue n'entravait pas ses mouvements.

Parfait.

Étape suivante : la cuisine.

Cal la rejoignit alors qu'elle préparait des portions de muesli dans des sachets à glissière. Il avait descendu le matériel de varappe : harnais, courroies de rappel, mousquetons, sacs de magnésie et rouleaux de corde.

— De quand datent ces cordes ? s'enquit-il.

Le cœur de Cate s'effondra en chute libre.

— Oh, non, murmura-t-elle. Elles ont plus de cinq ans.

Les cordages en synthétique se détérioraient avec le temps, même sans être utilisés, et ceux-ci l'avaient été. Derek et elle en avaient pris grand soin en les lavant à la main dans la baignoire et en les protégeant du soleil direct, mais il restait l'usure naturelle. Ils ne pouvaient utiliser ces cordes-là, point final.

— Walter vend du cordage synthétique, dit Cal. Peut-être pas exactement ce qu'il nous faut, mais plus neuf que celui-ci, en tout cas. J'y vais. Quelle longueur nous faut-il ?

— Soixante-dix mètres.

Il hocha la tête et ne prit pas la peine de demander le diamètre. De toute façon, Walter n'avait qu'un rouleau en stock. Ils devraient s'en contenter.

Cal disparut par l'avant. Délaissant la nourriture, Cate inspecta le matériel. Elle n'y avait pas touché depuis qu'elle l'avait rangé au grenier lors de son emménagement. Cal n'avait pas pris les casques, mais elle comprit aussitôt pourquoi : de couleur vive, ils étaient bien trop visibles. Beaucoup de grimpeurs n'en portaient pas, de toute façon. Derek et elle, si.

La fascination d'autrefois revint tandis qu'elle triait les affaires et, l'espace d'un instant, elle retrouva l'excitation du défi, l'attrait du soleil et des hauteurs. Elle avait connu les chutes, bien sûr, et Derek aussi, comme tous les varappeurs de sa connaissance. Voilà pourquoi il était vital de s'encorder.

Mais jamais elle ne serait partie avec du matériel douteux.

Cate se força à se concentrer de nouveau sur les vivres. L'eau posait un problème épineux, à cause du poids. Quatre litres d'eau équivalaient à peu près à quatre kilos, sans compter le récipient. Elle avait bien quelques bouteilles, mais ce ne serait pas pratique à transporter. Peut-

être Roy Edward saurait-il s'il y avait des sources dans la montagne.

Cal revint avec un rouleau de corde sur chaque épaule. Il jeta un coup d'œil à ses préparatifs et approuva d'un hochement de tête.

— Tant que j'y étais, j'ai aussi pris des allumettes dans une boîte étanche, entre autres choses utiles.

Et les couvertures ?

— Celles que j'ai sont épaisses. J'allais les apporter aux autres. Pour nous, elles seront trop lourdes.

— Pas grave. J'en ai deux fines chez moi, ainsi qu'un matelas en mousse facile à rouler. Bon, je crois qu'on a fait le tour. Allons-y. Le temps qu'on soit prêts, la journée sera déjà bien avancée.

— Que va-t-on faire ? On ne peut pas grimper dans le noir.

— On va se mettre en position, ce qui devrait nous prendre dans les deux heures. Comme ça, on pourra commencer à grimper demain à la première heure.

À leur retour chez les Richardson, ils découvrirent que Joshua Creed avait pris l'organisation en main. Tandis que Cal emmenait un petit groupe de rescapés dehors pour leur montrer les techniques de déplacement les plus sûres, les angles à respecter et les endroits risqués, Creed réfléchit au problème de l'eau.

D'après Roy Edward, il y avait plusieurs petits torrents qui prenaient leur source dans la montagne.

C'était une bonne nouvelle, mais il restait encore le problème des bouteilles. Pleine de ressources, Maureen coupa les jambes de plusieurs caleçons en polaire de Perry, dont elle ficela une extrémité avant de glisser les bouteilles dans la poche obtenue, telles des torpilles dans un tube de lancement.

Puis elle attacha l'autre extrémité et improvisa une bretelle qui permettait de porter le tout en bandoulière avec le poids de l'eau dans le dos. Cate essaya le dispositif. C'était un peu trop lourd à son goût, mais la charge s'allégerait à mesure qu'elle boirait.

Cal revint avec deux couvertures et un mince rouleau qui devait être le matelas dont il avait parlé mais qui, aux yeux de Cate, évoquait plutôt un tapis de yoga. Elle prit une des couvertures, tandis que Cal

chargeait sur son dos sa réserve d'eau, en souriant de l'ingéniosité de Maureen.

— Quel est l'endroit le plus proche où nous pourrions trouver de l'aide après avoir franchi la faille?

demanda-t-il à Creed.

— Chez moi, répondit celui-ci. Je vois la faille depuis ma terrasse. Sinon, il y a un ranch à touristes à une petite dizaine de kilomètres en suivant l'autoroute, et la ferme de Gordon Moon est un peu plus loin dans la direction opposée. Si tu arrives à dénicher mon repaire, tu trouveras un téléphone, mais il te faudra être un sacré limier pour tomber dessus, Marine.

Avec un petit rictus triomphant, Cal tapota la poche droite de son pantalon cargo.

— Si par hasard tu connais les coordonnées, j'ai un GPS portable.

Un sourire complice se dessina lentement sur le visage de Creed.

— Imagine un peu, j'en ai un moi aussi. Ça ferait mauvais genre si le guide s'égarait, non ?

— Tu as les coordonnées en tête ?

— Autant demander à un aveugle s'il veut voir. Évidemment.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? bougonna Toxtel à l'adresse de Teague, quand celui-ci passa à sa hauteur pour aller relever Billy.

Goss, lui, faisait une pause à la tente car il devait remplacer Toxtel à minuit. Maintenant qu'ils étaient installés dans une sorte de routine, rester sur le qui-vive allait devenir de plus en plus difficile.

Teague avait une tête à faire peur et un mal de chien, mais il tenait debout et avait bien l'intention de prendre son tour de garde. Impossible de mettre sa casquette, tant la bosse sur son front était volumineuse. Cela valait mieux, de toute façon, car au moindre frôlement, il avait l'impression que son crâne allait imploser. Mais il avait examiné ses pupilles dans le rétroviseur de son 4 x 4 et constaté qu'elles n'avaient pas changé de taille, un signe plutôt encourageant. Toutes les quatre heures, il avalait deux comprimés d'ibuprofène qui calmaient un peu la douleur, et pour le reste, il serrait les dents.

Il regarda sur l'autre rive le village apparemment déserté. D'où il se trouvait, il voyait deux corps gisant là où ils étaient tombés. Depuis la veille, le coin ne donnait pas l'impression d'avoir bougé.

— Comment ça ?

— On aurait pu croire qu'ils essaieraient au moins de savoir ce qui se passe, mais rien, pas un braillement.

— Laissez-leur jusqu'à demain, répondit Teague. J'imagine que Creed doit s'occuper d'organiser une riposte. Peut-être même qu'on n'aura pas à attendre jusqu'à demain. Si ça se trouve, ils tenteront quelque chose cette nuit. Il faut qu'on reste sur nos gardes.

— Je n'aime pas ça, marmonna Toxtel. Ils auraient déjà dû demander ce qu'on veut.

— Mes gars continuent à les canarder régulièrement. Ils ne sont sans doute pas très pressés de pointer leur nez. Demain, on ne tirera que si on voit une cible.

— Alors, quand est-ce qu'on va leur parler, bordel ?

Décidément, ces gars de la ville ne comprenaient rien à rien.

— Dès que l'un d'eux brandira un drapeau blanc, on saura qu'ils veulent parlementer, tiens.

Teague le planta là et rejoignit Billy dans les hauteurs. Il s'infligea des détours, conscient qu'il pouvait tomber dans la ligne de mire d'un de ces vieux chasseurs de daim planqués sur l'autre rive.

Il devait veiller à ne pas leur donner l'occasion de tirer, même s'il doutait qu'ils aient la puissance de feu nécessaire pour l'atteindre. Et puis, il avait été échaudé par l'attaque de Creed la nuit précédente.

Il ne se ferait pas avoir deux fois.

Billy était épuisé, car Teague avait été incapable de le relever pendant la journée. Il était resté embusqué à plat ventre pendant des heures, et ce fut avec soulagement qu'il s'étendit de tout son long sur le terrain rocailleux.

— Enfin ! Tu te sens mieux ?

— Je suis là. Quelque chose d'intéressant ?

— J'ai l'impression que ça bouge pas mal à couvert. Blake et Troy sont du même avis.

— Tu as tiré pour les effaroucher ?

— Une ou deux fois, oui, pas tout le temps. Faut pas gaspiller les munitions.

Teague ne pouvait que l'approuver. Il s'installa avec son fusil sur la couverture que Billy avait étalée sur un lit de feuilles et d'aiguilles de pin pour rendre la longue garde plus confortable. Il avait la batterie de rechange pour la lunette à infrarouge à portée de main, ainsi qu'une Thermos de café et un paquet de crackers en cas de creux. Au moins la température était-elle remontée depuis la nuit précédente. Trembler de froid n'aurait pas arrangé son mal de crâne.

— Personne n'a essayé de récupérer les corps, fit remarquer Billy, déconcerté. Ça me tracasse.

— S'ils le font, ce sera cette nuit. Ils attendent l'obscurité.

— Tu vas tirer s'ils viennent chercher les macchabées?

Teague réfléchit à la question.

— Je ne crois pas. Blake est déjà en position?

— Il a relevé Troy il y a environ une demi-heure.

— Je vais le prévenir par radio. On va les laisser récupérer leurs morts. Je ne sais pas ce qu'ils vont en faire, mais à mon avis, ça ne va pas les amuser longtemps d'avoir sous le nez tous ces macchabées qui attirent les mouches. Ça leur mettra un peu plus la pression.

— Pour sûr, approuva Billy, qui s'étira de tout son long. Amuse-toi bien, lui lança-t-il, s'éloignant accroupi en direction du campement.

Teague cala son fusil avec soin, puis alluma la lunette à infrarouge et balaya le village. La nuit précédente, Trail Stop regorgeait de signatures thermiques ; ce soir, rien. Plus de silhouettes rougeâtres de maisons chauffées, plus de petites silhouettes brillantes courant en tous sens sans réaliser qu'elles faisaient des cibles parfaites. Étant donné son état, il espérait que la nuit resterait aussi calme qu'elle l'était en ce moment.

Cate jeta un coup d'œil à la montre de Cal. Il la lui avait prêtée, car elle avait des aiguilles lumineuses. Il était 23h30. Elle remonta sa couverture sur ses épaules et contempla le ciel nuageux.

Heureusement, la nuit n'était pas froide. Elle aurait préféré un beau clair de lune, mais sa vue avait eu le temps de s'habituer à l'obscurité, qui n'était pas complète, et elle distinguait à présent les silhouettes et les ombres. Tant que rien ne bougeait et qu'il n'y avait pas de bruits suspects, tout irait bien.

Cal dormait sur le flanc, allongé sur le matelas qu'il avait apporté, sa couverture coincée sous le menton. Ils avaient décidé de faire le guet au moins pour la première nuit, parce qu'on avait pu les apercevoir alors qu'ils partaient dans cette direction. Cate avait pris la première garde ; comme celle de minuit à l'aube était la plus dure, Cal se l'était réservée.

Il s'était endormi comme une pierre avec une facilité déconcertante. Elle aurait voulu pouvoir l'observer dans son sommeil, mais elle devait se contenter d'écouter sa respiration régulière. S'il changea de position une ou deux fois, la plupart du temps, il resta très silencieux. Au bout d'un moment, comme tout était tranquille, Cate cessa de sursauter au moindre bruissement ou frôlement, et ses pensées dérivèrent sur Cal.

Trail Stop avait la forme d'une paramécie, avait-il dit. Ce mot rappelait à Cate les cours de biologie au collège, choix étrange de

vocabulaire qui lui laissait entrevoir une personnalité complexe.

Ces jours derniers, les révélations s'étaient enchaînées au point qu'elle avait l'impression d'être la personne la plus aveugle et inconsciente de Trail Stop. Comment avait-elle pu prendre Cal pour un être insignifiant, un homme si timide qu'il ne pouvait parler sans bafouiller ? Elle avait découvert un homme certes réservé, mais pas timide pour deux sous. Il possédait même une certaine éloquence, était cultivé et savait prendre des décisions. Il avait été dans l'armée, dont elle ne connaissait presque rien, et si elle en croyait Joshua Creed, avait même appartenu à un corps d'élite.

Tout le monde à Trail Stop semblait au courant. Comment avait-elle pu ignorer cela durant toutes ces années ? Bien sûr, les autres le connaissaient depuis beaucoup plus longtemps qu'elle, mais quand même... Elle avait l'impression qu'il lui manquait encore une pièce capitale du puzzle, une pièce magique qui lui permettrait d'y voir enfin clair.

La partie la plus large de la paramécie s'inclinait vers le bas, ce qui avait pour avantage d'offrir une protection par rapport à l'autre côté, vers la rivière, moins haut. En son point le plus élevé, le promontoire était abrupt et atteignait une bonne vingtaine de mètres, mais dans sa partie orientale, la pente se limitait à une douzaine de mètres, avec un dénivelé plus doux qui leur avait évité une descente en rappel. Cal avait utilisé une petite pelle à manche court pour creuser des cavités destinées à recevoir leurs pieds.

Si près du torrent, le grondement de l'eau rendait toute conversation impossible à moins de crier.

Cate avait préféré se concentrer sur ses pieds, afin de ne pas risquer la chute lors de la traversée des rochers déchiquetés. Il n'y avait pas de rive à proprement parler, seulement des pierres de toutes tailles et de toutes formes ; certaines étaient solidement ancrées, d'autres roulaient sous les pieds.

Les plus traîtresses étaient celles qui, en outre, étaient glissantes. À chaque pas, il lui avait fallu trouver une prise sûre à la main avant de placer son poids sur n'importe quel rocher. Le rythme avait été lent, forcément, si lent qu'elle avait commencé à craindre qu'ils ne puissent atteindre un terrain plus hospitalier avant la nuit, mais ils avaient réussi à arriver au pied de la montagne juste à temps.

Cal avait trouvé une pente protégée où ils s'étaient installés.

Ils n'avaient même pas établi un semblant de campement. Ils s'étaient juste assis par terre dans le noir et avaient mangé une portion de muesli directement dans le sachet plastique, arrosée d'un peu d'eau. Puis Cal avait déroulé son matelas et s'était allongé pour dormir, l'abandonnant à ses pensées.

À minuit, elle l'appela. Une fois suffit pour le réveiller sans qu'elle ait à le secouer. Il s'assit aussitôt et s'étira en bâillant.

— Comment fais-tu ça? demanda-t-elle.

Elle parlait à voix basse, consciente que les bruit portaient davantage la nuit.

— Quoi donc ?

— Te réveiller aussi vite.

— Question d'entraînement, j'imagine.

Elle lui rendit sa montre qu'il fixa aussitôt à son poignet, tandis qu'elle s'étendait à son tour sur le matelas. Elle s'était demandé s'il serait plus confortable qu'il n'en avait l'air. Pas du tout. À travers la fine mousse, elle sentait chaque racine, chaque caillou. Mais c'était toujours mieux que de dormir à même le sol ; ça coupait au moins du froid.

Cal s'assit à la place qu'elle occupait précédemment et but une gorgée d'eau. Après avoir étalé sa couverture sur elle, Cate fit de son mieux pour s'assoupir. Elle n'espérait pas y parvenir aussi vite que Cal, mais peut-être en cinq ou dix minutes.

Un quart d'heure plus tard, elle tournait encore.

— Si tu ne te tiens pas tranquille, tu ne risques pas de t'endormir, remarqua-t-il d'un ton amusé.

— Je ne suis pas faite pour le camping. Je n'aime pas dormir par terre.

— En d'autres circonstances...

Elle attendit la suite, mais il laissa sa phrase en suspens.

— En d'autres circonstances, quoi donc? insista-t-elle.

Seule la brise légère qui murmurait dans les feuillages lui répondit. Cal n'était qu'une silhouette indistincte dans l'obscurité, mais elle

devinait qu'il avait relevé la tête, alerté par un bruit, et tendait l'oreille. Il ne devait rien avoir entendu d'alarmant parce qu'il se détendit presque aussitôt.

— Tu pourrais dormir sur moi, dit-il d'une voix douce qui chavira les sens de Cate.

Oh, oui. Oui, c'était exactement ce qu'elle voulait. Ce qu'elle désirait ardemment.

— Ou vice versa, s'entendit-elle répondre sur le même ton.

Cal en oublia presque de respirer. Cate comprit qu'elle avait atteint son but et sourit dans le noir.

Il bougea les jambes, comme s'il était soudain mal à l'aise, puis finit par se lever en marmonnant et se rassit après quelques ajustements. Cette fois, Cate ne put s'empêcher de pouffer.

— Je suis désolée, dit-elle d'un ton qui démentait ses propos.

— J'aimerais bien t'y voir, ironisa-t-il. Et puis, arrête de te moquer de moi, on dirait Tucker. Tu sais, tes fils ne te ressemblent peut-être pas beaucoup physiquement, mais à leurs mimiques ou leur façon de s'exprimer, je te retrouve souvent en eux.

Le cœur de Cate se serra. Elle n'avait pas vu ses enfants depuis le vendredi matin, et on était dimanche soir. Mais le principal, c'était qu'ils soient en sécurité.

— Au fait, j'ai une confession à te faire, bougonna Cal.

— À quel propos ?

Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai... euh... dit certaines choses devant eux que je n'aurais pas dû.

Cate se redressa sur le matelas, heureuse qu'il ne puisse voir son visage.

— Comme quoi, par exemple ?

— Je m'étais écrasé le pouce avec mon marteau, expliqua-t-il, tout penaud. En fait, j'ai sorti tout un chapelet de jurons.

— De quel genre ? insista-t-elle, parvenant à garder un ton sévère.

— Eh bien, vois-tu... j'étais dans les Marines, si ça peut te donner une idée.

— Que dois-je exactement me préparer à entendre dans la bouche de mes enfants?

Cal s'avoua vaincu et lui souffla les mots à l'oreille. Cate cligna des yeux. Ma foi, elle imaginait très bien ses jumeaux de quatre ans sortir de telles horreurs - sans doute quand ils accompagneraient leur grand-mère au supermarché.

— J'ai entendu rire et quand je me suis retourné, ils étaient là tous les deux, n'en perdant pas une miette. Alors, je n'ai fait ni une ni deux. J'ai lâché mon marteau et je me suis exclamé en sautant sur place : « Espèce d'idiot ! » Ils étaient morts de rire, surtout quand je leur ai dit qu'« espèce d'idiot »

était vraiment un très, très gros mot et qu'il ne fallait surtout pas qu'ils le répètent, que je n'aurais jamais dû le dire devant eux, mais que j'étais très en colère. J'espère que le stratagème a fonctionné.

— Oh, n'en doute pas !

Une main plaquée sur sa bouche, Cate éclata de rire, imaginant avec émotion les petites bouilles fascinées de ses fils face à un *meussieur Hawis* très embêté dans son bleu de travail, et son cœur déjà conquis chavira encore un peu plus.

Au point du jour, Teague s'assit et roula les épaules, satisfait que la nuit se soit écoulée sans incident. Il s'était efforcé de rester sur ses gardes, sachant d'expérience que si Creed avait prévu d'agir, ce serait pendant ces heures creuses où le rythme circadien de l'organisme humain était à son niveau le plus bas. Mais il avait eu beau guetter, l'œil vissé à sa lunette, aucune signature thermique n'était apparue dans son viseur. Sur le qui-vive lui aussi, Blake n'avait cessé de lui demander par radio s'il voyait quelque chose, mais rien n'était venu troubler le calme nocturne.

Ce matin, le temps était couvert. Des nuages bas et menaçants couronnaient les crêtes noyées dans le brouillard. La température était restée clémente durant la nuit, mais un vent froid se levait. À

l'approche de l'automne, le temps pouvait être traître. Teague vérifia le niveau de café dans sa Thermos : il descendait dangereusement. Il lui en faudrait davantage si ce vent persistait.

Il regarda en direction de Trail Stop. Rien ne bougeait. On eût dit une ville fantôme. Une seconde -

il était certain d'avoir vu de la fumée monter tout au fond. C'était difficile à dire avec certitude, à cause du ciel gris et des bancs de brume qui enveloppaient les flancs des montagnes. Mais oui, c'était bien de la fumée. Quelqu'un faisait du feu dans une cheminée. Il imagina les habitants rassemblés devant la flambée, occupés à se réchauffer ou à boire du café. Il contacta Blake par radio.

— Regarde en direction de la rivière, les maisons les plus éloignées. C'est de la fumée?

Les yeux de Blake étaient plus fiables que les siens.

— Affirmatif, confirma Blake, quelques secondes plus tard. Tu veux que je tire ?

— A mon avis, le champ n'est pas assez dégagé. Trop de constructions. De ma position, en tout cas, c'est *niet*.

Blake reprit contact au bout d'une minute.

— Négatif pour le tir. J'ai vérifié aux jumelles.

— C'est bien ce que je pensais.

Teague observa de nouveau la route et les maisons les plus proches. Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Ce matin, cet endroit avait un côté sinistre qui le mettait mal à l'aise, peut-

être à cause de toute cette grisaille. Quelque chose clochait dans le décor. Il regarda plus attentivement et se pétrifia. La route ! Elle était déserte.

Les corps n'étaient plus là.

Il sauta sur sa radio.

— Blake, appela-t-il, la voix rauque.

— À toi.

— Il n'y a plus de cadavres.

— Quoi?

Blake regarda par lui-même, puis lâcha un juron.

Teague n'en croyait pas ses yeux. Comment avaient-ils... Creed! C'était forcément lui. Ce connard avait dû trouver un truc pour éviter la détection infrarouge. L'eau ? C'était le moyen le plus connu pour brouiller les images thermiques. Mais il leur aurait fallu atteindre la rivière sur la droite, très dangereuse avec tous ces rochers et beaucoup trop impétueuse, puis ils auraient dû franchir une distance considérable pour récupérer les corps. Le temps qu'ils y parviennent, leur signature thermique serait réapparue. De même, ils ne pouvaient avoir essayé par la gauche : ils seraient tombés tout droit sur Blake, qui les aurait repérés avant même qu'ils arrivent à l'eau.

Ils avaient dû s'y prendre autrement, alors.

Les sourcils froncés, Teague scruta les lieux aux jumelles, de maison en maison. Son regard s'arrêta sur ce qui, de loin, ressemblait à un muret. Et il n'y en avait pas qu'un. Pourtant, ils n'étaient pas là avant. Il les aurait forcément remarqués lors de sa reconnaissance. Et puis, ce n'était pas vraiment un muret ; le haut n'était pas régulier.

Il jura entre ses dents. Cette nuit, les habitants n'avaient pas chômé.

— Blake, regarde-moi ces drôles de murs bas. Enfin, pas vraiment des murs. À mon avis, ce sont plutôt des sacs de sable.

Au fait, d'où sortaient-ils autant de sable? se demanda-t-il en le disant. Blake s'exécuta.

— On fait quoi ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— On ne change rien au plan, répondit Creed. On les assiège jusqu'à ce qu'ils soient prêts à donner aux gars de la ville ce qu'ils sont venus chercher.

C'était parti pour prendre plus longtemps que prévu, et cela n'arrangeait pas ses affaires. Ce maudit château de cartes pouvait s'effondrer à la moindre anicroche. Il en acceptait le risque, mais n'était pas prêt à laisser cette situation s'éterniser. Il respecterait son propre calendrier, quoi que puissent en penser les deux zozos de Chicago.

— Prêt ?

— Prêt.

Assurée que Cal la retiendrait en cas de chute, Cate s'étira et chercha une prise dans la roche. Cal avait espéré trouver un chemin qui prendrait moins de temps qu'une escalade, en vain. Cette paroi rocheuse était la voie la plus directe et la plus sûre. Par chance, elle n'était ni très difficile ni très haute - une centaine de mètres tout au plus, sans être complètement verticale -, car ni l'un ni l'autre n'avait l'entraînement nécessaire, et pas davantage les chaussures adaptées.

La météo non plus n'était guère propice à la varappe : le vent se renforçait, et le plafond nuageux était de plus en plus bas. S'il se mettait à pleuvoir, ils ne pourraient rebrousser chemin pour attendre une accalmie. Ils seraient contraints de poursuivre alors que la roche serait glissante et n'auraient d'autre ressource que de redoubler de prudence.

D'autres varappeurs avaient emprunté cette voie avant eux : des pitons saillaient encore de la pierre à différents endroits. Certains les récupéraient au fur et à mesure, laissant la nature telle qu'ils l'avaient trouvée, d'autres ne prenaient pas cette peine. À l'époque où elle grimpait, Cate n'aimait pas confier sa sécurité à un piton qu'elle - ou Derek - n'avait pas posé, mais pour gagner du temps, elle était prête à en utiliser certains après avoir éprouvé la solidité de leur ancrage.

Cal et elle portaient un harnais et étaient encordés. Grâce au kit d'assurance, ils se retiendraient mutuellement en cas de chute. Plus expérimentée, Cate ouvrait la voie. Une fois parvenue au bout de la

corde, elle attendait que Cal la rejoigne.

Elle assura sa prise de pied, posa un piton, puis s'arrima solidement à la roche à l'aide d'un mousqueton. A son signal, Cal commença à grimper vers elle, suivant la même voie. Elle surveillait chacun de ses mouvements, la main sur la corde pour le cas où il glisserait. Les bottes qu'il portait étaient encore moins adaptées à la varappe que ses propres baskets et chaque pas comportait un risque, même si sa puissance physique dans le haut du corps contrebalançait quelque peu cette faiblesse. En dépit du vent glacial, il avait ôté sa veste, qu'il avait roulée et attachée sur son dos avec ses autres affaires, si bien que Cate voyait jouer chacun de ses muscles longs et tendineux. Une vraie morphologie de varappeur, à la différence d'un culturiste, dont la musculature était volumineuse.

Une brume froide les enveloppa et, en quelques secondes, la visibilité fut presque réduite à zéro.

— Cal ! appela-t-elle.

Elle ne le voyait plus, même si elle sentait encore la tension à l'autre extrémité de la corde.

— Je suis toujours là, répondit-il avec son calme coutumier, comme s'ils faisaient une simple promenade de santé.

— Je ne te vois plus, alors parle-moi. Décris-moi chaque geste que tu fais. Je dois pouvoir anticiper.

Il s'exécuta, détaillant le moindre de ses mouvements jusqu'à ce que le vent disperse la brume. Une heure durant, ils subirent ainsi les assauts du brouillard qui, a un moment donné, s'épaissit tant qu'ils durent enfiler de fins ponchos imperméables afin de garder leurs vêtements au sec. Mais impossible de grimper dans cette tenue. Ils furent contraints d'attendre que le temps s'améliore avant de poursuivre.

Le mauvais temps ralentit considérablement leur progression, et il était déjà plus de 10 heures du matin lorsqu'ils atteignirent enfin le sommet de la paroi rocheuse. Un long versant très boisé se dressait devant eux. La configuration du terrain les emmènerait vers le nord au lieu du nord-ouest, leur direction, mais ils n'avaient d'autre choix que de suivre le relief.

Après avoir bu un peu d'eau et mangé du muesli, puis s'être séparés pour satisfaire leurs besoins naturels, ils roulèrent les cordes avec soin, les chargèrent sur leurs épaules et se remirent en route.

Cette fois, c'était Cal qui ouvrait la marche. Une pluie fine se mit à tomber. Ils enfilèrent de nouveau leurs ponchos et poursuivirent leur chemin.

— Il faut qu'on parle ! hurla Toxtel, les mains en porte-voix.

Le hic, songea Goss, c'était qu'ils ignoraient si quelqu'un pouvait les entendre. Tous ces maudits péquenauds avaient disparu. À croire qu'ils n'avaient jamais existé. Même les cadavres s'étaient volatilisés. Teague, qui frimait tellement avec ses lunettes à infrarouge, s'était fait avoir en beauté.

Bref, il était temps de passer à l'étape suivante avant que ces gens ne les bernent de nouveau.

Toxtel beuglait depuis un bon quart d'heure, et rien n'avait bougé sur l'autre rive.

Au bout d'une demi-heure, alors qu'il frôlait l'extinction de voix, une main agitant un chiffon blanc apparut à la porte d'entrée de la première maison. Toxtel cria de nouveau, puis agita son propre drapeau et un vieil homme sortit sur la terrasse d'un pas traînant.

« Il a au moins quatre-vingt-dix balais ! » se dit Goss, incrédule, tandis que le vieillard descendait laborieusement les marches et parcourait d'un pas mal assuré la centaine de mètres qui le séparait du pont effondré. C'était là la meilleure carte qu'ils avaient à jouer ? Mais pourquoi auraient-ils pris le risque d'abattre leur atout ? Tout bien réfléchi, le vieillard cacochyme était un choix plutôt futé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'une voix grincheuse, visiblement de mauvaise humeur après tant d'efforts.

Toxtel alla droit au but.

— Nightingale détient quelque chose que nous voulons. Dites-lui de nous le remettre et nous partirons.

Le vieil homme les fixa sans ciller, serrant et desserrant les mâchoires comme s'il ruminait ce qu'il venait d'entendre.

— Je vais transmettre le message, finit-il par répondre.

Sur ces mots, il tourna les talons et rebroussa chemin sans manifester le moindre intérêt pour ce qu'ils pouvaient avoir à dire d'autre. Goss et Toxtel se remirent à couvert, puis observèrent le vieillard jusqu'à ce

qu'il soit hors de vue.

— Que penses-tu de ça? s'exclama Toxtel.

— J'en pense qu'ils sont en rogne, répondit Goss, même si la question était purement rhétorique.

Le premier flocon tomba juste après 17 heures. Cate s'arrêta net et le contempla avec consternation.

Il fut suivi de plusieurs autres qui disparurent aussitôt, emportés par une bourrasque.

— Tu as vu ? demanda-t-elle à Cal.

— Ouais.

Il était encore tôt dans la saison pour la neige, mais cette météo n'avait rien d'exceptionnel. Avec un peu de chance, ces quelques flocons resteraient isolés. La pluie tombait dru depuis plusieurs heures déjà, et comme la température chutait à mesure qu'ils montaient en altitude, la neige n'était pas à exclure.

S'il se mettait à neiger, ils ne pourraient poursuivre leur chemin. Se déplacer dans ce relief était déjà assez dangereux lorsqu'ils voyaient où ils posaient les pieds. Avec une couche de neige, ils risqueraient l'accident. Et puis, ils n'étaient pas équipés pour ce temps. Le froid était déjà problématique. Ils avaient gardé leurs ponchos pour se protéger du vent et de la pluie, mais ils n'étaient pas assez chaudement vêtus. Cate frissonnait depuis un moment, en dépit de son sweat-shirt à capuche qu'elle avait enfilé sous le poncho.

Cal sortit la carte sommaire dessinée par Roy Edward.

— Sommes-nous encore loin des mines ? demanda Cate, qui s'approcha de lui et jeta un coup d'œil au papier.

Elle espérait que non. Ils devaient à tout prix s'abriter avant la tombée de la nuit, c'est-à-dire d'ici deux heures au plus. Sinon, avec ces intempéries, ils risquaient de mourir gelés.

— Je ne crois pas.

Cal pointa l'index sur une croix.

— Voilà la plus proche, et d'après mes calculs, nous devons être par ici. Si la carte de Roy Edward est fiable, nous sommes au moins à deux kilomètres, plus environ cent cinquante mètres de dénivelé. Au rythme où nous avançons, nous n'y arriverons pas pour la nuit. De toute façon, nous devons nous arrêter maintenant pour nous sécher et nous

réchauffer. Tes chaussures sont trempées.

Malheureusement, il avait raison. Cate avait les pieds glacés et douloureux. Elle boitillait déjà et aurait été incapable de grimper dans cet état.

— Qu'allons-nous faire ?

— Tu vas t'asseoir à l'abri du vent et attendre là pendant que j'explore le coin. La reconnaissance, c'est mon domaine.

Comme le vent tourbillonnait en tous sens, Cate ne savait où se réfugier. Cal trouva un grand pin aux branchages si épais que le sol au-dessous était sec. Cate s'assit au pied de l'arbre et replia les genoux sous son poncho pour conserver sa chaleur. À travers le rideau de pluie, elle leva les yeux vers Cal et remarqua son visage rougi par le froid et le vent : il n'était pas plus chaudement vêtu qu'elle. Son seul avantage, c'étaient ses bottes imperméables, qui lui permettaient de garder les pieds au sec.

— Sois prudent, lui lança-t-elle, parce que rien d'autre ne lui vint à l'esprit.

Cal se débarrassa de son matériel de varappe et le déposa près de Cate, le rouleau de corde sur le dessus. Puis il lui caressa la joue avec douceur, avant de s'en aller à grands pas sous la pluie avec autant d'énergie que s'il avait les jambes montées sur ressort.

Cate, elle, avait des courbatures partout, non seulement à cause de l'effort physique intense de la journée, mais aussi parce qu'elle ne cessait de trembler de froid.

Avec lassitude, elle remonta le devant de son poncho sur son nez afin de réchauffer l'air qu'elle respirait. Aussitôt, elle se sentit plus à même de supporter le froid, en dépit du vent qui sifflait dans les arbres et de la pluie qui dégoulinait autour du grand pin, dont les branches touffues formaient comme un parapluie géant au-dessus de sa tête.

Une demi-heure plus tard, la pluie se mêla de grésil. Cate regarda les flocons tomber, en priant pour qu'ils fondent en touchant le sol. Dans la vallée, il n'y avait sans doute même pas de neige.

Tandis que les flocons tombaient en rangs de plus en plus serrés, recouvrant le sol d'une pellicule blanche pour le moins préoccupante, elle commença à se demander où était passé Cal et à souhaiter ardemment son retour.

À l'aide d'une grosse branche, Cal fourrageait dans les taillis à la recherche d'une petite cavité, d'un surplomb rocheux ou de tout autre abri dans lequel ils pourraient se réfugier pour la nuit. Conscient que les ours n'étaient pas encore entrés en hibernation, il déboutonna la poche droite de sa veste de camouflage, d'où il sortit son neuf millimètres automatique. Lors d'une mission habituelle, il aurait porté l'étui à sa ceinture ou attaché à sa cuisse, mais il n'avait pas voulu prendre le risque de l'accrocher à une aspérité durant leur escalade. Si un revolver n'était pas l'arme de défense idéale contre un ours, c'était toujours cent fois mieux qu'un couteau.

Les surplombs ne manquaient pas, mais ils étaient trop peu profonds, instables ou humides. Il finit par découvrir une saillie de granit légèrement inclinée vers le haut, en équilibre sur un grand bloc rocheux. En partie enfoncée dans la terre, la formation semblait ancienne, et des pins adultes se dressaient au sommet de l'éperon. En dessous, un autre conifère masquait partiellement l'entrée de la cavité et faisait office de coupe-vent naturel. Repoussant les branches qui tombaient presque jusqu'au sol, Cal s'accroupit et inspecta l'intérieur. Il mesurait au maximum trois mètres de long sur à peine la moitié en profondeur, et pas davantage en hauteur. Tant mieux, se dit-il. Ce serait plus facile à chauffer.

Il alluma la petite torche crayon qu'il avait apporté et explora chaque recoin, à la recherche de serpents, rats morts ou vivants, bref tout intrus avec lequel il n'avait aucune envie de passer la nuit.

Il ne trouva rien, à part des débris, bien sûr, et quelques insectes que la lumière affola. Le feu se chargerait d'eux.

Il coupa l'extrémité d'une branche de pin et s'en servit pour balayer le refuge, puis il rassembla d'autres branches touffues et les disposa sur le sol en croisillons. La fraîcheur du pin chasserait les relents de moisissure, et les aiguilles amortiraient quelque peu la dureté du matelas pour Cate. Lui dormirait à même le sol, roulé dans sa couverture.

Ce soir, au moins, ils auraient un feu. La pente faisait face à l'est, hors de vue des tireurs. Les arbres au-dessus filtreraient la fumée à travers leurs branchages et la diffuseraient, évitant la formation d'un panache. Le vent se chargerait de dissiper le peu qui resterait.

La pluie avait tourné à la neige, et les flocons qui tombaient dru commençaient à tenir au sol malgré l'humidité. Il n'aimait pas ça du

tout. Avec la nuit, la température allait chuter brusquement, transformant toute cette eau en un épais verglas. Son seul espoir était qu'il s'agisse d'un front à déplacement rapide qui amènerait une traîne plus chaude.

Cal avait encore beaucoup à faire, mais il ne voulait pas laisser Cate assise seule dans le froid plus longtemps que nécessaire. Il finirait de sécuriser l'abri quand elle serait installée devant un bon feu.

Lorsqu'il la rejoignit, il ne restait plus qu'une vingtaine de minutes avant la tombée de la nuit. La fine couche de neige était incroyablement glissante, et il se rattrapa de justesse à plusieurs reprises.

Les gouttes d'eau sur les branches commençaient à geler et émettaient un léger son cristallin au gré du vent.

— J'ai trouvé un endroit, annonça-t-il, et Cate releva la tête, qu'elle avait enfouie contre ses genoux.

C'est sec et on peut y faire du feu.

— Tu viens de prononcer le mot magique.

Elle s'extirpa de son abri avec un regain d'énergie qui rassura Cal.

— Ça commence à geler, ajouta-t-il. Le sol est très glissant. Surtout, ne fais pas un pas sans te tenir à quelque chose.

— Compris, dit Cate.

Il récupéra le matériel qu'il avait laissé sous l'arbre et partit devant d'un pas aussi léger que sans son chargement. Elle le suivit avec prudence.

Cate avait les pieds trempés et frigorifiés, mais durant sa pause sous l'arbre, elle avait bougé sans arrêt les orteils afin d'activer la circulation, et ils étaient déjà moins engourdis. Elle espérait quand même que l'abri n'était pas trop éloigné, car la nuit tombait vite et la neige s'intensifiait.

Pourvu qu'il y ait aussi de la neige dans la vallée ! Elle espérait qu'après avoir pris la pluie sur le crâne toute la journée, leurs agresseurs étaient maintenant transformés en glaçons géants.

— Il va falloir rebrousser chemin, n'est-ce pas ? demanda-t-elle

doucement.

— Sans doute, répondit-il avec franchise. À moins que la météo ne soit si mauvaise que nous soyons obligés d'attendre une accalmie.

Avec le poncho qui recouvrait le matériel sur son dos, il faisait penser à un monstre difforme. Mais elle ne devait pas offrir un tableau plus harmonieux.

Elle n'avait pas le souvenir d'avoir jamais été si éprouvée physiquement. Comme elle s'efforçait de respirer par le nez et non par la bouche, la vapeur d'eau jaillissait de ses narines, ce qui lui donnait une allure de dragon. Pour se changer les idées, elle se dit que ce serait amusant de montrer le truc aux garçons cet hiver. Ils adoreraient sans aucun doute jouer aux dragons.

— Nous y sommes, dit Cal, qui repoussa les branches d'un immense pin et éclaira l'intérieur d'une cavité rocheuse. Entre et installe-toi à ton aise pendant que je ramasse du bois.

Cate s'arrêta à l'entrée et ôta son poncho mouillé, qu'elle accrocha à une branche du pin, puis se dépêcha d'entrer, tête baissée. Une torche supplémentaire n'aurait pas été du luxe, mais elle n'en avait pas.

— Attends, dit Cal en sortant un fin tube vert de son packaging.

Elle comprit aussitôt ce que c'était pour en avoir déjà vu dans les magasins spécialisés en matériel de plein air.

Il courba le tube pour provoquer la réaction chimique, et l'engin se mit à luire, au grand soulagement de Cate.

Cal s'agenouilla à l'entrée et, sans enlever son poncho, se débarrassa avec précaution de son chargement, en veillant à ne pas mouiller sa couverture et le matelas. Il stocka le matériel de varappe à une extrémité de l'abri et Cate y ajouta le sien.

Elle s'était accoutumée au poids de l'eau, mais dès qu'elle se débarrassa de sa gourde improvisée, elle poussa un grand soupir de soulagement, heureuse de pouvoir enfin détendre les muscles de son dos et de ses épaules.

— Tu as des chaussettes de rechange? s'enquit Cal.

— Dans ma poche.

— En priorité, tu te sèches les pieds et tu les enfles.

Sur ces mots, il repartit aussitôt. Elle regarda un instant le faisceau de sa lampe danser dans la nuit, puis s'exécuta. C'était lui l'expert en survie, pas elle.

Elle posa ses baskets à côté d'elle et ôta avec difficulté ses deux paires de chaussettes. Ses pieds étaient d'un blanc crayeux. Elle les enveloppa dans ses mains, mais elles étaient glacées, elles aussi.

Rêvant à un bon bain chaud, elle se massa avec vigueur, et au bout d'un moment, la circulation revint peu à peu dans ses extrémités.

Sous les reflets verdâtres de la torche chimique, impossible de dire si ses orteils retrouvaient leur couleur rosée naturelle, mais elle avait déjà un peu plus chaud aux pieds. Elle se dépêcha d'enfiler ses chaussettes de rechange et poussa un soupir d'aise : dans sa poche, les chaussettes avaient absorbé un peu de sa chaleur corporelle. C'était presque comme si elle enveloppait ses pieds dans des serviettes chaudes. La douce sensation s'évanouit vite, mais tant qu'elle dura, Cate savoura ce bonheur.

Son survêtement était mouillé des genoux jusqu'à l'ourlet, et elle n'en avait pas d'autre. Puis elle se souvint du caleçon en soie qu'elle avait glissé dans la poche kangourou de sa veste. Elle se hâta de faire l'échange, mais s'il était sec, le caleçon moulant était trop fin par ce froid. Elle enroula donc ses jambes dans sa couverture, puis entreprit d'aménager l'espace réduit de leur abri.

Elle déroula le matelas sur les branches de pin, puis y déposa la couverture roulée de Cal. Elle rangea l'eau au fond, en espérant qu'elle ne gèlerait pas, et garda une bouteille pour chacun. Pour les repas, il leur restait encore du muesli, des paquets individuels de raisins secs et des barres chocolatées miniatures. Dans le paquetage de Cal, elle trouva aussi un sachet de chips au maïs. «Il est sans doute accro», se dit-elle avec un haussement d'épaules amusé. Après tout, c'était son droit.

Elle était bien droguée au chocolat.

Cal réapparut, portant une pleine brassée de branches et brindilles sous son poncho. Il les lâcha dans un coin sec, puis creusa une tranchée avec son couteau contre le bord intérieur de leur refuge.

— J'ai besoin de pierres, dit-il quand il eut fini.

Et de nouveau, il disparut. Cette tâche lui prit moins de temps que le ramassage du bois. Il fit plusieurs voyages, entourant le trou au fur et à mesure avec les pierres qu'il trouvait. Ensuite, il disposa une couche de brindilles sur le foyer, puis du petit bois plus épais.

— C'est juste pour lancer le feu. Je retournerai chercher du bois après, expliqua-t-il en ouvrant le sachet de chips.

Il en mangea une, puis en prit une autre qu'il mit de côté et craqua une des allumettes de la boîte qu'il avait emportée. Mais au lieu de mettre le feu aux brindilles, il la tint délicatement sous la chips.

À la grande surprise de Cate, la chips s'enflamma comme un allume-feu.

— Ça alors ! murmura-t-elle.

— Haute teneur en lipides, expliqua Cal, qui glissa la chips sous les brindilles.

Penchée en avant, Cate regarda avec fascination le feu prendre.

— Combien de temps va-t-elle brûler ?

— Je n'ai jamais chronométré. Juste assez. Ne laisse pas le feu s'emballer. Alimente-le juste assez pour qu'il tienne jusqu'à mon retour.

La nuit l'engloutit de nouveau.

Le feu exerçait sur Cate un effet hypnotique, et la chaleur qui commençait à baigner son visage était tout bonnement divine. Elle regarda la chips se consumer peu à peu avant de disparaître et fut tentée d'en allumer une autre, mais se contenta d'attendre que les flammes s'apaisent avant d'ajouter une nouvelle brindille.

Cal amassa un monceau de branches et d'écorce sèche à l'extrémité la plus éloignée de leur abri avant de juger qu'il y en avait assez. Il s'attaqua ensuite à la fabrication d'un écran de branchages tressés et liés entre eux par de longues fibres prélevées sur les branches elles-mêmes. Celui-ci fut terminé en un peu plus d'une demi-heure et calé dans l'ouverture de leur refuge, afin de couper le vent et conserver la précieuse chaleur du feu.

Une fois cette tâche accomplie, Cal se frotta le visage à deux mains avec un soupir, et Cate réalisa alors qu'il était épuisé.

— Assieds-toi, lui dit-elle en lui faisant de la place sur le matelas.

Elle lui tendit une bouteille d'eau et un sachet de muesli.

— J'ai aussi des raisins secs et des barres chocolatées, si tu veux.

— Les deux, répondit-il. Nous avons brûlé beaucoup de calories aujourd'hui.

Ils mangèrent en silence, si éreintés que mâcher réclamait toute leur concentration. Lorsqu'elle mangea les raisins, Cate put presque sentir le sucre se répandre dans son système sanguin. Elle posa la petite boîte en carton vide près du feu, afin de l'utiliser comme combustible plus tard.

Cal remarqua les baskets mouillées de Cate et les approcha du feu, ainsi que les chaussettes. Il aperçut ensuite le survêtement et, après un temps d'arrêt, disposa les jambes du pantalon plus près des flammes. Il glissa à Cate un regard intrigué, se demandant à l'évidence si elle était nue sous la couverture.

Avec un sourire, elle en écarta les pans et dévoila son caleçon en soie. Il se détendit visiblement.

— Tu as failli me donner une attaque, dit-il d'un air penaud.

Après ce frugal repas, tous deux n'avaient qu'une envie : se reposer. Cal se déchaussa et glissa le tube lumineux dans une de ses bottes, ce qui tamisa efficacement la lumière. Il s'enveloppa dans sa couverture et s'allongea entre Cate et l'entrée de l'abri.

Elle s'étendit sur le matelas et se couvrit de son mieux.

— On ne monte pas la garde cette nuit ?

— Pas la peine, murmura Cal d'une voix ensommeillée.

— On prendra le matelas chacun son tour.

— Je suis bien par terre. J'ai dormi tant de nuits à même le sol que je suis incapable de les compter.

Elle voulut protester, mais ses paupières étaient trop lourdes. Avec un soupir, elle sombra dans le sommeil.

Cate se réveilla en sursaut, frissonnant à cause de l'air glacial qui

s'insinuait sous les bords de sa couverture. Elle ouvrit les yeux et découvrit Cal assis devant le feu, en train d'ajouter du bois sur le foyer. À l'évidence, c'était le froid qui l'avait réveillé, lui aussi. Il y eut un flamboiement au moment où la branche s'embrasait, mais Cate ne ressentit aucun apport notable de chaleur.

La température avait considérablement baissé. Elle le sentait à l'air glacial qui pénétrait autour de l'écran de branchages et même à travers. Elle se recroquevilla sur le flanc, les genoux repliés contre la poitrine en position fœtale. Cal s'aperçut qu'elle était réveillée.

— Froid ?

Cate hocha le menton, et il ajouta une branche dans le feu. Elle cligna des yeux pour tenter de voir l'heure à sa montre, mais l'éclairage était trop faible.

— Quelle heure est-il ?

— Juste minuit passé.

Ils avaient dormi deux heures. C'était toujours ça de pris.

— Il neige encore ?

Cate s'assit pour boire une gorgée d'eau, puis se dépêcha de se pelotonner sous sa couverture.

— Oui. Il y a au moins sept ou huit centimètres au sol.

Sept ou huit centimètres, cela semblait peu, mais vu les circonstances, c'était aussi grave qu'un blizzard. Ils n'étaient pas du tout équipés pour affronter de telles intempéries. Et il neigeait encore.

Cal se rallongea à son tour. Il lui tournait le dos, comme dans le sous-sol des Richardson, sauf que maintenant, ils n'étaient pas blottis l'un contre l'autre. Bien sûr, le matelas était à peine assez large pour une personne, mais il y avait d'autres options...

Cate réfléchit, se demandant si elle était prête à sauter le pas. Elle contempla la nuque de Cal, sa tignasse ébouriffée, et la réponse fut simple comme bonjour : oui, mille fois oui. Elle s'imaginait sans peine se réveillant chaque matin avec cet homme à ses côtés jusqu'à la fin de ses jours. Elle avait envie de lui, désirait explorer tous les mystères de son être. Elle voulait faire l'amour avec lui, rire avec lui, partager sa vie avec lui. Il lui restait encore à découvrir si, de son côté, il était

prêt à accepter dans sa vie une veuve avec deux enfants, mais elle savait déjà qu'elle ne le laissait pas indifférent, et pour l'instant, c'était ce qui comptait.

— Cal, appela-t-elle dans un souffle, en lui effleurant le dos du bout des doigts.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'il se retourne vers elle et plonge son regard de cristal droit dans le sien. Le temps sembla s'arrêter. Cate sentait tous les muscles de son corps crispés, vibrant d'un désir silencieux.

Comme s'il avait entendu son appel, Cal rejeta sa couverture et s'agenouilla auprès d'elle. Glissant les mains sous la couverture de Cate, il descendit avec lenteur son caleçon et son slip le long de ses jambes et les posa sur la pile de vêtements. Le cœur de Cate s'emballa et elle serra les cuisses, comme pour contenir l'impérieux désir qui l'avait submergée. Son excitation était telle qu'elle redoutait de s'enflammer dès la première caresse.

Cal déboutonna sa braguette et descendit son pantalon. Cate tendit la main vers son sexe dressé, mais il l'arrêta d'un geste.

— S'il te plaît, non. Il y a trop longtemps que j'attends de te faire l'amour.

Il s'allongea sur elle et se plaça entre ses cuisses. Elle aurait voulu se détendre, mais elle en était incapable. Tout son corps était recroquevillé, crispé. Elle enroula les jambes autour de sa taille et, cambrant les hanches, l'attira à elle. Mais le manque de place et l'inconfort des lieux rendaient la manœuvre malaisée.

— Laisse-moi faire, Cate, lâcha Cal, les mâchoires serrées.

S'aidant d'une main glissée entre leurs deux corps frissonnants, il entra en elle avec une vigueur qui lui coupa le souffle et faillit lui arracher un sanglot. C'était douloureux. Malgré l'excitation, elle était si tendue qu'elle se sentait au bord des larmes. Elle avait envie à la fois de le repousser et d'accueillir ses assauts avec béatitude, jusqu'à ce que le plaisir prenne le dessus. Elle planta les doigts dans son dos et réalisa qu'il avait les muscles aussi crispés qu'elle.

Tremblant de tout son corps, comme s'il tentait de résister à une force invincible, Cal laissa échapper un râle et pressa son front contre le sien.

— Si je bouge, je ne réponds plus de rien.

S'il ne bougeait pas, elle mourrait.

Avec une frénésie qui alla crescendo, ils s'entraînèrent dans une danse sensuelle et sauvage qui propulsa Cate au creux d'un tourbillon étourdissant. Son regard se voila, et avec un petit cri de plaisir, elle chavira comme au sommet d'un grand huit dans la plus exquise volupté.

Soudain, Cal perdit tout contrôle et, avec un grognement, plongea en elle avec tant de force qu'elle accueillit avec un gémissement cet ultime assaut, tandis que leurs deux corps chevauchaient les vagues de l'orgasme.

Puis, comme au ralenti, Cal se laissa aller sur elle.

Cate prit conscience qu'il était incroyablement lourd pour un homme aussi élancé. Et brûlant aussi.

Sa chaleur corporelle contrebalançait l'air glacé qui s'insinuait dans leur minuscule abri. Elle avait toujours les mains crispées sur son dos et se força à les détendre. Ses doigts glissèrent le long de sa colonne vertébrale jusqu'à la courbe lisse de ses fesses nues.

Cate avait les joues mouillées. Pourquoi pleurait-elle ? Elle n'en avait aucune idée. En fait, elle ne pleurait pas vraiment ; elle cherchait juste à reprendre son souffle et à ralentir le rythme de son cœur qui galopait dans sa poitrine. Pourtant, les larmes roulaient le long de ses joues. Cal les sécha de ses baisers, puis lui embrassa les tempes et suivit la ligne de sa mâchoire avant de revenir à sa bouche.

La deuxième fois, ils prirent tout leur temps. Cate se raidit de nouveau sous le choc de la jouissance, mais Cal continua de se mouvoir en elle et lui offrit un troisième orgasme avant qu'elle le supplie d'arrêter. Elle risquait l'irritation ; lui aussi, sans doute. Pourtant, elle détesta le moment où leurs corps se séparèrent et dut se mordre la lèvre pour ravalier une protestation.

Ils réussirent à se laver tant bien que mal avec un peu d'eau en bouteille, puis Cal remit son pantalon et se laissa choir sur le matelas avec un grognement d'aise, entraînant Cate sur lui. Avec les deux couvertures et leur chaleur corporelle, elle avait beaucoup moins froid qu'auparavant, et elle ne tarda pas à s'assoupir. Elle se réveilla tout aussi vite quand il bougea sous elle.

Elle lui caressa le visage, savourant le contact râpeux de sa barbe naissante sous sa paume, et le tendre baiser qu'il déposa dans sa main avant de refermer les yeux.

— Tu as cessé de rougir pour un rien, murmura-t-elle, suivant de l'index le dessin de sa lèvre supérieure. Pourquoi ?

Soudain, le sujet lui paraissait important. Il rouvrit les yeux et la regarda sans ciller.

— Parce que tu t'es mise à rougir à ton tour.

Il avait raison. Ces derniers temps, elle n'arrêtait pas de s'empourprer en sa présence, déconcertée sans doute par le brusque changement de ses sentiments à son égard.

— Quand tu t'es installée ici, continua-t-il, j'ai compris tout de suite que tu n'étais pas prête.

La neige au-dehors assourdissait tous les bruits, sauf le crépitements du feu et sa voix douce comme une caresse.

— Tu n'avais pas encore surmonté le décès de ton mari. Tu avais érigé autour de toi une muraille qui t'empêchait de me voir.

— Je te voyais, protesta-t-elle. C'est juste que tu paraissais si timide...

Une ébauche de sourire passa sur les lèvres de Cal.

— Ça faisait rire tout le monde, que je pique des fards et que je bafouille comme un gamin à chacune de nos rencontres.

— Mais c'était... depuis le début ? Il y a trois ans ?

Cate n'en revenait pas. Comment avait-elle pu être aussi aveugle ? Une adolescente de treize ans aurait compris tout de suite !

— Dès la première fois que je t'ai vue.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? s'étonna-t-elle, indignée que tout le monde ait été au courant sauf elle.

— Tu n'étais pas prête, répéta-t-il. Il n'y avait que deux hommes que tu appelais « monsieur » : Creed et moi. Réfléchis deux minutes.

Inutile de réfléchir. La vérité lui sautait soudain aux yeux : il n'y avait que deux célibataires acceptables à Trail Stop - Gordon Moon ne

comptait pas -, et elle les avait placés d'emblée à distance.

— Quand tu as commencé à m'appeler par mon prénom, j'ai su qu'il y avait une brèche dans la muraille, expliqua Cal, qui lui souleva le menton pour l'embrasser.

— Tout le monde savait !

Cate n'arrivait pas à digérer l'information.

— Et... euh... ce n'est pas tout. J'ai un autre aveu à te faire. Ta maison n'avait pas besoin de toutes ces réparations. Les autres s'arrangeaient pour provoquer de petites pannes pour nous réunir. Ils trouvaient drôle de me voir m'emmêler les pinceaux chaque fois que tu m'adressais la parole.

Elle ouvrit de grands yeux, ne sachant si elle devait rire ou se fâcher.

— Mais... mais...

— J'ai tenu bon, poursuivit Cal avec un sourire. Je suis un homme patient. Et puis, il faut les comprendre : ils ne voulaient pas perdre un bon homme à tout faire.

— Pourquoi t'auraient-ils perdu ? s'enquit Cate, perplexe.

— Quand je suis arrivé à Trail Stop, j'étais de retour à la vie civile depuis seulement un mois. Je sillonnais le pays sans trop savoir que faire et j'étais passé rendre visite à Creed. Il avait été mon supérieur dans les Marines, et nous étions devenus amis. Lui avait quitté l'armée depuis au moins...

cinq ans, je crois, et je ne l'avais pas revu depuis. Au bout de quinze jours à Trail Stop, je m'apprêtais à reprendre la route quand tu es arrivée. Je t'ai vue et je suis resté. C'est aussi simple que ça.

Aussi simple ?

— Moi qui croyais que tu vivais ici depuis des années !

Elle pleurnichait presque, sans doute parce qu'elle se sentait soudain si stupide.

— Eh non. Je ne suis arrivé que deux semaines avant toi.

Émue par la tendresse qui perçait sous sa carapace virile, Cate était au bord des larmes. Elle ouvrit la bouche avec l'intention de dire quelque

chose d'important et de profond, mais les mots qui franchirent ses lèvres n'étaient ni l'un ni l'autre.

— Mais j'ai une bouche de canard !

Cal cligna des yeux, puis répondit avec le plus grand sérieux :

— J'adore les canards.

Allongés sur le flanc face à face, Cate et Cal s'embrassaient et bavardaient, savourant leur toute nouvelle intimité. Pour le moment, il leur était impossible d'influer sur la situation à Trail Stop, et même de bouger à cause des intempéries. La neige tombait toujours à gros flocons, mais dans leur abri improvisé, il y avait de la lumière, de la chaleur et une douce plénitude. Ils ne pouvaient empêcher leurs mains de parcourir le corps de l'autre, mus par le désir d'emmagasiner le maximum de détails. Les doigts de Cal s'arrêtèrent sur la cicatrice que Cate avait sous le ventre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Certaines cicatrices auraient pu gêner Cate, mais pas celle-ci, car elle lui devait la vie de ses deux fils. Elle posa la main sur la sienne.

— Césarienne. Les garçons sont nés dix-huit jours avant le terme, ce qui n'est pas mal pour des jumeaux. Mais durant le travail, le premier, Tucker, est entré en souffrance fœtale. La césarienne lui a sauvé la vie.

— Mais il allait bien ? s'alarma Cal, alors que l'événement remontait à plus de quatre ans. Et toi aussi ?

— Oui aux deux questions, répondit Cate en pouffant. Tu connais Tucker. Depuis le jour de sa naissance, il fonce pied au plancher.

— C'est vrai, approuva Cal. Mimi aurait dû mieux me surveiller ! ajouta-t-il, imitant la voix flûtée du petit garçon.

Elle pouffa de rire.

— Pas un de ses meilleurs moments, je le concède. Depuis la mort de Derek, j'ai tellement peur de ne pas réussir à les élever seule ! Avec nos bons voisins qui t'aidaient en sabotant ma maison, j'envisageais même de réduire mes dépenses en t'offrant le gîte et le couvert en échange des réparations.

Cal rit à son tour et secoua la tête.

— J'ai le même arrangement avec Neenah. Enfin, pas la nourriture. Les repas faisaient bien partie de ton offre ?

— Oui, mais ça ne tient plus, maintenant, répondit-elle en l'embrassant, ravie d'avoir cette liberté.

De toute façon, tu ferais mes réparations gratuitement, n'est-ce pas?

— Ça dépend. Je préfère négocier, plaisanta-t-il, descendant les mains sur sa chute de reins, qu'il pétrit affectueusement.

— Comment as-tu appris à être aussi polyvalent ? Tu venais juste de quitter l'armée quand tu es devenu l'homme à tout faire de Trail Stop.

Il haussa les épaules.

— Je suis doué de mes mains, j'imagine. Je me suis engagé le jour de mes dix-sept ans...

— Dix-sept ans ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

A cet âge-là, il n'était encore qu'un enfant.

— J'avais fini le lycée à seize ans, et personne n'avait envie d'employer un gamin de cet âge à temps plein. Je ne voulais pas entrer à l'université, parce que je me trouvais trop jeune et que je craignais de ne pas réussir à m'intégrer. Je ne m'intégrais nulle part, de toute façon. Sauf dans les Marines. J'ai décroché un diplôme en électrotechnique là-bas, et un autre en mécanique. Pour le reste, tout le monde sait planter un clou et étaler de la peinture.

Cate plaqua un baiser fougueux sur ses lèvres.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien. C'est juste que tu es l'homme à tout faire le plus génial que je connaisse.

— À Trail Stop, les offres d'emploi ne courent pas les rues. Je savais que je ne te verrais jamais si j'allais travailler ailleurs, même en rentrant le soir. Et puis, j'aime être mon propre patron.

Comme elle le comprenait ! Malgré le stress, elle aussi trouvait très gratifiant de gérer son affaire en toute indépendance.

Cal redressa la tête, la mine un peu inquiète.

— Ça te dérangerait d'être mariée à un homme à tout faire ?

Mariée ? Le grand mot était lâché. Cate avait déjà à peine réalisé qu'elle était amoureuse, et voilà qu'il s'envolait déjà vers l'étape suivante ! Pour lui, comprit-elle, l'idée n'avait rien de nouveau.

Depuis trois ans, il avait eu tout le loisir d'y réfléchir.

— Tu veux m'épouser? glapit-elle.

— Je n'ai pas attendu trois ans pour une simple aventure sexuelle, fit-il remarquer avec un sens pratique déroutant. Je veux la totale : toi, les jumeaux, le mariage, au moins un enfant à nous et le sexe.

— Le sexe, c'est obligé ? plaisanta-t-elle d'une petite voix.

— Obligé, répondit-il avec sérieux.

— Eh bien, dans ce cas... Dans l'ordre inverse, même si tu n'as pas vraiment posé la deuxième question, je te réponds : oui et non.

— La réponse à la question que je n'ai pas posée, c'est oui ?

— Exact. Oui, j'accepte de t'épouser.

Les yeux de Cal se mirent à pétiller, puis un sourire illumina lentement son visage.

— Quant à la première question : non, ça ne me dérangerait pas d'être mariée avec toi quel que soit ton métier.

— Je ne gagne pas beaucoup d'argent...

— Moi non plus.

— Mais avec ma pension militaire, je ne m'en tire pas mal.

— Et puis, quand tu seras installé chez moi, Neenah devra te payer pour ton travail.

— Il faudra quand même que je répare son plafond gratuitement, vu que c'est moi qui l'ai démolì.

— Cela va de soi.

Leur joyeuse insouciance retomba net lorsqu'ils repensèrent à la situation qu'ils avaient laissée derrière eux, à leurs voisins et amis qui étaient morts. Cate frissonna et se blottit un peu plus encore contre Cal, en quête de réconfort.

— Ce que ces hommes ont fait, c'est insensé.

— Complètement. Tu leur as donné les affaires de Layton. Ils ont eu ce qu'ils voulaient. Ils n'avaient donc aucune raison de...

Il laissa sa phrase en suspens et réfléchit, les sourcils froncés.

— Qu'y a-t-il? s'inquiéta Cate.

— Tu as donné une valise à Mellor, mais j'avais monté deux bagages au grenier.

— Layton n'avait qu'une valise quand...

Elle écarquilla les yeux d'horreur.

— La trousse de toilette avec le rasoir ! Elle ne rentrait pas dans la valise à cause des chaussures. Je l'avais complètement oubliée.

— Ils ont dû remarquer qu'il n'y avait pas d'affaires de toilette dans la valise et en ont déduit que tu les avais gardées.

Toutes les pièces du puzzle se mirent brusquement en place. Des larmes piquèrent les yeux de Cate et coulèrent le long de ses joues. Sept personnes étaient mortes parce qu'elle avait oublié de donner à Mellor une maudite trousse de toilette ! Elle était à la fois furieuse et effondrée. Il aurait suffi qu'il téléphone. Elle la lui aurait expédiée par la poste. En express !

Une froide détermination luisait désormais dans le regard de Cal. Une heure durant, il exposa à Cate le plan qu'il avait en tête. Il ne plaisait pas à la jeune femme, mais elle eut beau supplier Cal de rentrer à deux, il demeura sourd à ses arguments. Il la serra dans ses bras et l'embrassa, mais ne changea pas d'avis.

— Je les cerne mieux, maintenant, dit-il. Tu t'inquiétais que je doive rester dans l'eau. Je n'aurai pas à le faire. Il me faudra juste traverser la rivière.

À son regard distant, elle comprit qu'il mettait au point les détails de sa stratégie.

Épuisée, elle finit par s'endormir. À l'aube, ce furent les caresses de Cal qui la réveillèrent. Il lui fit l'amour lentement, tendrement, prolongeant leurs ébats comme pour repousser le moment de la séparation. Cate avait un peu mal, mais l'inconfort qui se mêlait au plaisir lui était égal. Terrifiée à l'idée de le perdre alors qu'ils venaient de se trouver, elle s'accrochait à lui et priait.

À plus de deux mille kilomètres de là, Jeffrey Layton se rasait avec un rasoir jetable au-dessus du lavabo de sa chambre, dans un motel miteux de Chicago. Il était d'une humeur de chien. Son plan aurait dû marcher. Mais c'était déjà le onzième jour, et l'argent qu'il avait exigé de Bandini n'était toujours pas sur son compte.

Layton lui avait accordé deux semaines pour virer la somme, mais il n'avait jamais eu l'intention d'attendre si longtemps. Il savait que son patron remuerait ciel et terre pour le débusquer et n'était pas prêt à courir de risques inutiles. Dix jours, c'était la durée maximale qu'il s'était fixée dès le départ.

Bref, il pouvait faire une croix sur le fric.

Il avait délibérément laissé une fausse piste au fin fond de l'Idaho, calculant le temps qu'il faudrait aux sbires de Bandini pour remonter sa piste avec sa carte bancaire. Il avait toujours eu l'intention de revenir se cacher à Chicago, juste sous le nez du mafieux. C'était la seule ville où Bandini ne penserait jamais à le chercher. Il ignorait si l'étranger qu'il avait repéré à la maison d'hôtes était un homme de son patron, mais il n'avait voulu courir aucun risque et avait filé en douce avec la clé USB dans la poche.

Il avait échangé les plaques minéralogiques de l'Idaho contre un jeu du Wyoming, puis, de retour à Chicago, avait trouvé un véhicule identique à celui qu'il avait loué, mais immatriculé dans l'Illinois, et avait de nouveau interverti les plaques. Ni vu ni connu.

Il avait pris une chambre dans ce bouge sous un faux nom et payait en liquide. Il achetait ses repas uniquement au drive-in des fast-foods ou se faisait livrer des plats chinois. Chaque jour, il consultait son compte sur son BlackBerry.

La veille - le dixième jour -, il aurait dû aller au FBI, mais avait décidé de laisser passer la journée complète. Aujourd'hui, il allait apprendre à Salazar Bandini qu'il aurait mieux fait d'écouter Jeffrey Layton.

Il n'était jamais bon d'énervé celui qui tenait les comptes.

Il avait déjà préparé l'histoire qu'il servirait au FBI. Lorsqu'il était tombé sur les fichiers cachés, il avait pris peur, surtout en voyant les noms. Il avait téléchargé les fichiers sur une clé USB, mais Bandini l'avait découvert et cherchait depuis à l'éliminer. Pourquoi n'avait-il pas simplement téléphoné et demandé à être reçu ? s'étonneraient-ils sûrement. Là aussi, il avait la réponse : il avait entendu dire - et c'était la vérité - que Bandini avait un informateur au sein même du FBI. Il

avait donc préféré remettre la clé en présence de plusieurs agents, ce qui éviterait à la pièce à conviction d'être supprimée - et à lui par la même occasion.

Ensuite, il disparaîtrait. Les flics s'imagineraient sans doute que Bandini l'avait liquidé. Il se fichait complètement qu'ils aient besoin de sa déposition. Ce qu'ils feraient des informations sur la clé ne concernait qu'eux. À son avis, ils réussiraient à obtenir une condamnation sous plusieurs chefs d'accusation sans son témoignage.

Layton aurait adoré voir cette ordure de Bandini tomber, mais il lui fallait songer à protéger ses arrières. Il avait déjà choisi sa destination et préparé sa nouvelle identité. La vie promettait d'être belle - pas autant qu'avec le fric de Bandini, mais tout à fait confortable.

Une fois rasé, il passa un des costumes passe-partout, de bonne coupe mais sans classe, qui lui permettaient de se fondre dans la masse. Il les détestait.

À 10 heures précises, il quitta le motel et prit la direction de l'antenne locale du FBI sur Dearborn. Il franchit la sécurité sans encombre, mais dut patienter un long moment à la réception. Enfin, il fut mis en contact avec deux agents spéciaux du service des fraudes. Il sortit la clé USB de sa poche et la leur montra avant de la lancer à l'agent le plus proche.

— La comptabilité privée de Salazar Bandini, dit-il d'un ton brusque. Amusez-vous bien.

Il y avait près de vingt centimètres de neige au sol, mais le temps s'était éclairci et l'air était pur comme du cristal. À leur droite, Cate et Cal apercevaient les montagnes au loin et une partie de Trail Stop. La limite de la neige se situait à environ trois mètres en contrebas. Dans la vallée, il n'y avait pas un flocon.

Cate avait renoncé à tenter de convaincre Cal de rentrer avec elle. Il avait raison : la neige et la glace avaient tout changé. Au lieu de mettre quatre jours, il leur en faudrait maintenant au moins six. Et encore, à condition de ne pas rencontrer de problème en route.

Ils avaient prévu de l'eau et de la nourriture pour seulement quatre jours, et ils avaient déjà consommé un jour et demi de vivres. À ce rythme, ils auraient épuisé leurs réserves deux jours avant d'atteindre le chalet de Creed.

L'absence de vêtements chauds constituait aussi un handicap

rédhibitoire. Ils avaient misé sur une tenue légère à cause du poids de leur paquetage déjà important pour une escalade. Et ils avaient perdu leur pari, voilà tout.

Impossible de continuer, Cate en convenait. C'était ce qui attendait Cal qui la préoccupait.

Il la renvoyait seule à la maison. Le retour serait beaucoup plus rapide, car elle descendrait les parois en rappel. Il ne lui faudrait que quelques heures pour rejoindre Trail Stop.

Quant à lui, il allait s'attaquer à leurs agresseurs.

Cate lui fit remarquer qu'il évoluerait seul sur un terrain très accidenté, dans la neige et sans tenue adaptée. A un moment ou un autre, il devrait traverser la rivière glacée et risquerait l'hypothermie.

Tous les dangers qu'elle avait invoqués précédemment restaient valables.

Mais Cal ne voulut rien entendre. Selon lui, le fait que Mellor cherchât un objet précis qu'il pensait entre les mains de Cate faisait toute la différence. S'il était déjà allé aussi loin, rien ne l'arrêterait. Il ne patienterait plus très longtemps, maintenant. Retenir tout un village en otage demandait trop d'efforts. Sans compter que tout pouvait arriver : une visite de Marbury avec d'autres questions, le passage d'une équipe de la compagnie d'électricité pour inspecter la ligne...

Sans doute Mellor avait-il exprimé ses exigences durant leur absence. S'il n'obtenait pas satisfaction assez vite à son goût, il n'avait aucune raison de se montrer patient, et la situation risquait de dégénérer, avec d'autres victimes à la clé. Il pouvait même décider d'incendier le village. Comment savoir? Mellor pouvait faire ci, Mellor pouvait faire ça. Cate était sidérée que Cal ait en tête une telle encyclopédie de violence et de destruction.

Malgré tous ses efforts, elle ne put convaincre Cal. En désespoir de cause, elle finit par se taire et le regarda fabriquer avec des branchages des raquettes sommaires qui leur permettraient de progresser plus vite et les aideraient à garder les pieds au sec.

Ses baskets n'étaient pas encore tout à fait sèches et le cuir était raidi par la proximité du feu, mais Cal lui fit enfiler par-dessus ses chaussettes les sachets qui avaient contenu le muesli. Le plastique n'était guère confortable et il fallut couper la fermeture à glissière qui

lui irritait la peau, mais au moins aurait-elle les pieds protégés.

Elle n'avait encore jamais fait de raquettes et s'aperçut vite qu'il était impossible de se déplacer normalement avec. Sa démarche s'apparentait à un dandinement de canard, obligée qu'elle était de lever les genoux pour empêcher la pointe des raquettes de s'enfoncer dans la neige. C'était peu élégant, mais efficace.

Maladroitement, Cate crapahuta à l'intérieur de l'abri, où Cal fabriquait une deuxième paire de raquettes pour lui. Le front plissé, il s'assura que les liens tenaient solidement sur les siennes.

— Quand tu auras quitté la zone enneigée, tu n'auras qu'à les couper, lui conseilla-t-il. Tu as un canif, n'est-ce pas ?

— Dans ma poche.

— Retourne chez les Richardson par le même chemin que nous avons emprunté. Tu seras à l'abri durant tout le trajet. Informe Creed immédiatement de ce que nous savons. C'est vital, car la situation peut évoluer très vite.

— D'accord.

Cate frissonna, autant de peur que de froid, et plaça une nouvelle branche sur leur petit feu. Ce n'était pas pour elle qu'elle s'inquiétait. Si jamais il arrivait malheur à Cal, jamais elle ne s'en remettrait. Elle ne pouvait pas perdre de nouveau l'homme qu'elle aimait et s'en sortir indemne. Cal était un héros, réalisa-t-elle, le cœur serré. Un vrai héros prêt à risquer sa vie pour autrui. C'était bien sa chance ! Pourquoi n'était-elle pas plutôt tombée sur un professeur de maths ou un paisible inspecteur des impôts ?

— Cate, appela-t-il d'une voix douce.

Quand elle leva les yeux, il la regardait avec tant de tendresse qu'elle faillit fondre en larmes.

— Je sais ce que je fais, et eux non. Ce sont de bons tireurs, peut-être de bons chasseurs, mais je suis meilleur qu'eux. Demande à Creed. Tout va bien se passer. Je te le promets. Nous aurons notre mariage, le bébé dont nous avons parlé et des tas d'années ensemble. Tu dois avoir autant confiance en moi que moi en toi.

Cate parvint à le foudroyer du regard à travers ses larmes.

— Je n'arrive pas à croire que tu oses essayer de m'embobiner avec ce genre d'arguments.

— Je plaide coupable, répondit-il avec une ébauche de sourire.

— J'en prends note.

Trop tôt, beaucoup trop tôt, il étouffa le feu avec de la neige, puis dispersa les cendres. Devant les braises qui noircissaient, Cate faillit de nouveau pleurer. Cal avait décidé d'abandonner presque tout son matériel de varappe pour se déplacer plus vite. Il ne prit que la corde. Elle fut quand même un peu rassurée par le gros automatique qu'il fixa à son ceinturon dans son étui et le couteau dans son fourreau. Il glissa un peu de nourriture dans ses poches et prit une bouteille d'eau. Puis il perça un trou avec son couteau au milieu de la couverture, qu'il revêtit comme un poncho. Dans le bas, il découpa des bandes qu'il enroula autour des mains de Cate en guise de gants. Il coupa ensuite des branches solides dont elle se servirait comme des bâtons de ski, afin de mieux garder son équilibre sur les raquettes. Jusqu'à ce qu'elle saisisse les branches, elle n'avait pas réalisé à quel point ses mains avaient besoin de protection.

— Je t'aime, murmura-t-il en se penchant pour l'embrasser.

Ses lèvres étaient douces et froides, ses joues râpeuses.

— Et maintenant, file.

— Moi aussi, je t'aime, répondit-elle avant de se forcer à se mettre en route.

Elle n'avait parcouru qu'une cinquantaine de mètres quand elle s'arrêta pour regarder en arrière.

Cal avait déjà disparu.

Dès qu'il se sut hors de vue de Cate, Cal se propulsa sur ses raquettes comme sur des skis, poussant sur les bâtons improvisés qu'il avait coupés. Il n'allait pas perdre son temps à parcourir des kilomètres de terrain montagneux. Il ne connaissait chemin plus rapide que la ligne droite, et si possible à pleine vitesse... enfin, sans se casser la figure et s'écraser tête la première contre un rocher. Il voulait être dans la vallée avant la nuit.

Il avait déjà utilisé lui-même des lunettes à infrarouge. C'étaient des engins lourds, dont l'image perdait en netteté à la lumière du jour. Il aurait parié que, durant la journée, ces types se contentaient de jumelle classiques. Lui aurait agi ainsi - en tout cas avec un adversaire ordinaire.

Mais ces gars-là ignoraient à qui ils avaient à faire. Il n'était pas du genre à se faire repérer par une stupide paire de jumelles. Et quand, à la nuit tombante, ils repasseraient à l'infrarouge, il serait pour ainsi dire sous leur nez. Lorsqu'ils comprendraient leur malheur, il serait trop tard.

Cate était leur cible. *Cate*. Il se moquait de savoir quel était leur objectif. En ce qui le concernait, ils avaient signé leur arrêt de mort.

Après la première descente en rappel qu'elle fut contrainte d'exécuter, Cate se retrouva encore dans la neige et dut garder ses raquettes aux pieds. Une expérience dont elle se serait bien passée. Elle n'aimait déjà guère descendre en rappel et ne s'y était jamais risquée seule. La manœuvre semblait simple pour un observateur non averti, mais elle était physique et exigeante : si elle dérapait ou commettait la moindre erreur d'appréciation, elle pouvait s'estropier ou se tuer. Pour pimenter la chose, elle avait les bras et les épaules en compote après les escalades de la veille - rien d'étonnant à cela, après des années sans entraînement.

Une fois sortie de la zone enneigée, Cate coupa les liens de ses raquettes de fortune... et perdit l'équilibre. Elle dévala la pente sur plusieurs mètres et se cogna violemment le genou droit contre un gros rocher. Poussant un chapelet de jurons entre ses dents serrées, elle s'assit sur le sol mouillé et se balança plusieurs minutes d'avant en arrière, son genou blessé entre les mains. Pourvu qu'elle puisse encore marcher! Dans le cas contraire, elle serait en très mauvaise posture.

Quand la douleur devint un peu plus supportable, elle remonta la jambe de son survêtement pour inspecter les dégâts, mais celle de son caleçon était trop serrée. Lorsqu'elle essaya de se lever, l'articulation céda au milieu du premier effort. Non! Il fallait qu'elle marche. Une deuxième descente en rappel l'attendait, plus longue que la première.

Cate saisit un de ses bâtons et s'en servit pour se rapprocher d'un pin squelettique. Agrippant une des branches basses, elle se hissa tant bien que mal en position verticale. Après avoir réussi à trouver un équilibre précaire, accrochée à la branche comme à une bouée de sauvetage, elle transféra doucement le poids de son corps sur son genou. C'était douloureux, mais pas autant qu'elle aurait pu le craindre.

Le seul moyen d'en avoir le cœur net, c'était de baisser son pantalon et son caleçon, ce qu'elle fit. La peau était écorchée et une grosse boule sombre était en train de se former juste sous la rotule. Au moins n'était-ce pas la rotule elle-même qui était touchée.

Une poche de glace aurait été la bienvenue. Cate regarda vers les hauteurs enneigées et secoua la tête. Hors de question de remonter cette pente, pas même pour le bonheur d'appliquer un cataplasme glacé sur son genou endolori.

Sans lâcher l'arbre, elle tenta un premier pas. L'élancement fut fulgurant, mais l'articulation tint bon.

Ce n'était sans doute guère plus grave qu'une grosse contusion. Apparemment, il n'y avait pas d'entorse. Lorsqu'elle put poser tout son poids sur sa jambe et marcher à peu près normalement, elle reprit sa descente, pestant à chaque pas - les pentes mettaient toujours les genoux à rude épreuve, mais là, c'était le bouquet.

Le dernier rappel fut un cauchemar. Il lui fallut rester d'équerre, jambes tendues contre la paroi, sous peine de heurter la roche par la bande, avec un genou droit qui refusait d'absorber tout impact. Il était si enflé qu'elle pouvait à peine le plier. Quand elle arriva enfin en bas, elle était baignée de sueur.

L'air de la vallée était frais, mais agréable. Cate leva les yeux vers les montagnes encapuchonnées de neige qui se dressaient autour d'elle. Elle avait été tout là-haut.

Cal y était toujours, plus à l'ouest maintenant, en direction de la faille. Elle fit une courte prière fervente destinée à protéger ses pas, puis tourna les talons et entreprit la longue marche pénible autour du promontoire qu'ils avaient escaladé à l'aller. Lorsqu'elle se souvint qu'il

n'y avait que des rochers au pied de la falaise, elle faillit fondre en larmes. Impossible de marcher avec un genou en compote sur un terrain aussi instable : il lui faudrait s'asseoir et glisser de rocher en rocher. Génial.

Elle ne fut pas obligée d'en arriver à cette extrémité, du moins pas sur tout le trajet. Durant ses deux jours et demi d'absence, les habitants du village avaient organisé des tours de garde. Roland Gettys la repéra et vint à sa rencontre. Il l'aida à franchir les rochers - ce qui lui prit quand même un temps considérable -, puis l'emmena chez les Richardson, la maison la plus proche. Il la laissa à la porte et se dépêcha de regagner son poste.

À la surprise de Cate, le sous-sol était presque désert. Gena, qui avait encore bien du mal à marcher avec sa cheville foulée, était toujours là avec sa fille. Neenah et Joshua Creed aussi, pour la même raison. Et bien sûr, Perry et Maureen. Des draps suspendus à des cordes tendues à travers la pièce assuraient un minimum d'intimité.

Le regard de Creed se durcit lorsqu'il la vit entrer seule en clopinant.

— Où est Cal ?

— Il est parti à leur poursuite, expliqua-t-elle dans un souffle, avant de se laisser tomber sur la chaise que Maureen avait approchée en hâte. Il va essayer de les prendre par surprise. D'après lui, ils ne s'attendent pas à le voir arriver par là.

— Vous voulez un peu d'eau ? demanda Maureen avec sollicitude. Ou quelque chose à manger ?

— De l'eau, répondit Cate. S'il vous plaît.

— Que s'est-il passé ? insista Creed d'une voix glaciale. Qu'est-ce qui a changé ?

— Joshua, intervint doucement Neenah d'un ton réprobateur.

— Laissez, ce n'est pas grave, dit Cate. C'est Cal qui avait rangé les affaires de Layton au grenier pour moi. Il s'est souvenu qu'il y avait aussi une trousse de toilette. Quand nous sommes montés avec Mellor, j'ai attrapé la valise, et à aucun moment je n'ai pensé à la trousse. Elle est toujours au grenier. Ce qu'ils veulent doit être dedans. Voilà pourquoi ils sont revenus.

Creed jeta un regard à Perry, qui déclara :

— Je vais la chercher. À quoi ressemble-t-elle ?

— C'est une trousse de toilette marron toute simple, en cuir. Elle est posée par terre, répondit Cate qui ferma les yeux, visualisant le grenier. En haut des marches, tournez sur la droite. Vous verrez deux casques de varappe accrochés au mur. La trousse se trouve sur le plancher pas loin. À moins que Cal ne l'ait bougée en montant chercher le matériel l'autre jour.

Perry partit sur-le-champ. Cate prit la tasse que lui tendait Maureen et but avec avidité.

— Qu'est-il arrivé à votre jambe ? s'inquiéta celle-ci.

— Je suis tombée sur un rocher. C'est le genou qui a pris. À mon avis, il n'y a rien de méchant, mais c'est enflé et douloureux.

C'était peu de le dire. Que n'aurait-elle donné pour une poche de glace et deux comprimés d'aspirine

!

— Vous avez frappé à la bonne porte, plaisanta Gena, le teint blême et les yeux creux. Ici, c'est le service orthopédique.

Elle avait voulu prendre un ton guilleret, mais échoua pathétiquement.

— Gena a raison, intervint Neenah, qui laissa Creed pour s'approcher de Cate. On va nettoyer tout ça et regarder comment va ce genou.

— Je n'ai pas de vêtements de rechange, fit remarquer Cate, trop fatiguée pour s'en inquiéter sincèrement.

— Je m'en occupe, déclara Maureen.

Elle l'aida à s'installer sur une autre chaise, dans une partie du sous-sol qu'elle pouvait isoler avec un drap.

— Dites-moi ce qu'il vous faut et j'enverrai Perry le chercher.

— Le pauvre ! Il va être épuisé, avec tous ces allers-retours.

Cate ferma les yeux et se laissa déshabiller. Les deux femmes lui enlevèrent son survêtement et son caleçon, et elle se retrouva en sous-

vêtements. Quel réconfort de sentir un gant de toilette frais et moelleux sur son visage, ses bras et ses mains !

— C'est vraiment enflé, murmura Neenah. Il n'aurait sans doute pas fallu du tout forcer sur ce genou.

— Je n'avais pas le choix.

— Je sais, mais maintenant, c'est repos complet. Avec quelques coussins pour soutenir votre jambe, ce sera plus confortable.

Elle trempa le gant de toilette dans l'eau froide et l'appliqua sur le genou blessé. Cela ne valait pas une poche de glace, mais le soulagement fut instantané. Maureen réapparut avec deux comprimés dans sa paume. Cate les avala sans poser de questions.

Les deux femmes improvisèrent une chaise longue sur le sol avec des caisses, quelques coussins et des piles de vêtements pliés, puis l'aidèrent à s'y installer. Comme c'était agréable d'avoir la jambe soutenue ! Elles étalèrent une couverture sur elle et la laissèrent seule.

Cate sombra aussitôt dans le sommeil, sans même attendre le retour de Perry.

Creed la réveilla peu après. Une canne dans une main et une chaise dans l'autre, il s'approcha de sa couche de fortune en boitillant. Neenah arriva à sa suite avec la trousse de toilette.

— Il ne veut rien entendre, se plaignit-elle à Cate, lançant à Joshua Creed un regard à la fois exaspéré et étrangement énamouré.

— Je sais quel effet ça fait, ironisa Cate.

— C'est la bonne trousse ? demanda Creed en prenant l'objet des mains de Neenah.

Cate hocha la tête.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Rien. J'ai tout sorti, ouvert tout ce qui pouvait s'ouvrir...

— Et même ce qui ne s'ouvrirait pas, intervint Neenah.

Le regard complice que Creed lui glissa laissa Cate sans voix. Comment était-ce arrivé ?

La réponse était évidente : de la même façon que pour Cal et elle.

— Il n'y a rien là-dedans, dit Creed. J'ai inspecté les coutures, la fermeture Éclair, j'ai pour ainsi dire démolie ce truc. S'il y a un objet de valeur là-dedans ou la moindre pièce susceptible d'incriminer quelqu'un, je ne l'ai pas trouvé.

Les yeux rivés sur la trousse, Cate se força à faire travailler ses méninges.

— Ils croient seulement que c'est là-dedans, finit-elle par dire avec lenteur.

— Quoi donc ? demanda Creed d'un ton sec.

— Je n'en sais rien, mais ils s'imaginent que c'est là parce qu'en fouillant la valise de Layton, ils n'ont pas trouvé de trousse de toilette. En fait, c'est Layton qui a l'objet en question. Il l'a emporté avec lui quand il s'est enfui par la fenêtre.

— Savent-ils qu'il s'est enfui par la fenêtre ?

Cate se remémora sa conversation avec le mystérieux inconnu qui prétendait travailler pour l'agence de location de voitures. Lentement, elle fit non de la tête.

— A l'homme qui m'a contacté à son sujet, j'ai simplement dit que M. Layton avait disparu sans prendre ses affaires et que je craignais un accident. Je n'ai pas mentionné qu'il était parti par la fenêtre.

— Voilà qui place sa disparition dans une tout autre perspective, commenta Joshua Creed. S'ils avaient su, pour la fenêtre, ils auraient immédiatement conclu à une fuite et auraient compris qu'il avait pris l'objet avec lui. Mais maintenant, ils sont persuadés que vous l'avez encore, et même si vous essayez de les convaincre du contraire, ils ne vous croiront pas. Pas après tout ça.

Tout ça. Sept morts. Creed et Gena blessés. Des dégâts matériels incalculables. Tout ça pour un objet qui n'était même pas là. Soudain accablée, Cate enfouit son visage entre ses mains et éclata en sanglots.

Jamais de sa vie Yuell Faulkner n'avait été aussi inquiet. Cela faisait une semaine que Toxtel et Goss étaient partis, et depuis trois jours, il n'arrivait à entrer en contact avec aucun d'eux. Bon Dieu ! Il les avait envoyés sur une simple mission de récupération. Ils auraient déjà dû être de retour depuis longtemps.

Bandini attendait de ses nouvelles et Yuell n'avait rien à lui apprendre. Il ignorait si ces hommes avaient retrouvé la clé USB ou même localisé Layton.

Il avait la peur au ventre, il devait le reconnaître. Il laissa la lumière allumée dans son bureau pour faire croire à sa présence au cas où sa fenêtre serait surveillée, puis quitta l'immeuble par une porte du sous-sol qui débouchait dans une ruelle latérale. Pas question de prendre sa voiture et de conduire d'éventuels poursuivants droit chez lui.

Il remonta plusieurs pâtés de maisons à pied, puis héla un taxi. Au bout d'une demi-heure passée à tourner en rond, il descendit, avança quelques rues plus loin et monta dans un autre taxi, surveillant ses arrières avec angoisse. Apparemment, il n'avait personne à ses trousses. Il prit la précaution d'arrêter le taxi à plusieurs rues de chez lui et attendit qu'il soit hors de vue pour partir dans la bonne direction.

Enfin, il poussa la porte de son appartement. L'espace sombre et familier l'enveloppa. D'ordinaire, il parvenait à se détendre ici, mais tant qu'il n'aurait aucune nouvelle de Toxtel et Goss, il ne pourrait se détendre nulle part. Bon sang, devait-il lui-même aller dans l'Idaho ? S'ils avaient fait une connerie, pourquoi ne pas tout simplement le reconnaître ? Il trouverait un moyen d'arranger les choses. Tout ce qu'il voulait, c'était savoir ce qui se passait.

Il alluma une lampe et songea avec envie à un whisky bien tassé. Non, il devait avoir l'esprit clair, au cas où les événements se précipiteraient. Pas de verre pour lui tant qu'il n'aurait pas...

— Faulkner.

Au lieu de se tourner vers la voix, comme l'auraient fait la plupart des gens, Yuell plongeait sur le côté, en direction de la porte.

Trop tard. Le souffle sec d'un silencieux précéda de peu l'explosion de douleur dans son dos. Il se força à avancer malgré le choc et sentit l'impact d'une deuxième balle. Des spasmes incontrôlables agitèrent ses jambes, et il s'effondra de tout son poids contre le mur. Il tenta d'atteindre son arme dans son holster, mais plus rien n'était à sa place, et sa main se referma bêtement sur le vide.

Une silhouette sombre se dressa au-dessus de lui. Nul besoin de voir son visage pour deviner son identité. Il connaissait cette voix. Elle le poursuivait dans ses cauchemars.

L'homme pointa son arme sur son visage, et il y eut une nouvelle détonation assourdie. Mais celle-ci, Yuell ne l'entendit pas.

Allongé à plat ventre au nord du poste de tir le plus éloigné, Cal attendait la relève. D'un point de vue stratégique, l'endroit était idéal. S'il avait voulu cerner le secteur, il aurait lui-même placé un tireur dans ce long corridor presque dépourvu de végétation qui évoquait une piste de bowling. La première nuit, il avait compté quatre tireurs, et après seulement deux. Personne ne pouvait contrôler ces positions non-stop pendant trois jours et demi sans être relevé. Il fallait dormir et disparaître de temps à autre derrière les buissons, sans même parler de s'alimenter. Avec une bonne dose d'am-phétamines, il était possible de rester éveillé aussi longtemps, mais alors bonjour les hallucinations.

Avec la paranoïa aiguë que ces substances provoquaient, le tireur risquait de tirer sur tout ce qui bougeait, y compris lui-même. Non, l'hypothèse ne tenait pas. Il y avait forcément une relève.

Quatre tireurs la première nuit, deux ensuite : il était clair que chacun avait son tour de garde.

Postés comme ils l'étaient, les tireurs laissaient un grand vide en direction du pont, et Mellor s'était donné beaucoup trop de mal pour commettre ce genre de bévue. Il devait donc y avoir un autre poste de tir près du pont, avec deux hommes qui se relayaient, ce qui portait le total à six.

Il fallait à ce petit monde au moins deux véhicules, sans doute plus. Ils avaient dû se garer à proximité, mais à l'écart de la route pour ne pas être repérés au cas où quelqu'un passerait, ce qui ne manquerait pas d'arriver - si ce n'était déjà fait. Conrad et Gordon Moon, par exemple, appréciaient beaucoup les muffins de Cate et faisaient le trajet au moins une fois par semaine. Ou des clients pour la maison d'hôtes. Leurs agresseurs avaient forcément prévu un scénario pour justifier la coupure du pont, mais cette mascarade ne pouvait durer bien longtemps.

Ils devaient être conscients d'avoir le dos au mur et s'en prendraient bientôt aux habitants de Trail Stop. À Cate. Il aurait préféré ne pas la renvoyer là-bas, mais où, sinon ? Impossible pour elle de l'accompagner ou de rester seule dans la montagne. Au moins, à Trail Stop, Creed prendrait soin d'elle.

Avec leurs lunettes à infrarouge, leurs agresseurs choisiraient

forcément la nuit pour passer à l'action. Mais ils avaient commis une erreur tactique en faisant sauter le pont : la rivière était délicate à traverser dans les deux sens. Il lui avait fallu remonter trois kilomètres en amont pour trouver un gué praticable. Ils avaient commis une deuxième erreur en attendant : les habitants avaient eu le temps de s'organiser et étaient très remontés.

Pendant, quand la fusillade commencerait, le pire pourrait arriver. Et Cate était là-bas.

L'alternative était simple : soit il localisait les véhicules des hommes de garde, neutralisait les trois autres qui seraient sans doute en train de se reposer et allait chercher de l'aide ; soit il neutralisait les six, un par un, de façon à faire croire qu'ils s'en étaient pris les uns aux autres, et il allait ensuite chercher de l'aide.

Ce deuxième scénario était tout à fait dans ses cordes et le tentait diablement. D'ordinaire, il était d'un naturel accommodant, mais il ne fallait pas l'énervier. Et là, ces types avaient poussé le bouchon beaucoup trop loin.

Cal gardait l'œil sur sa montre. À tous les coups, la relève aurait lieu à des heures types comme midi et minuit, ou 6 et 18 heures. Un tacticien avisé aurait pris soin de décaler les horaires, de façon qu'un tireur soit frais pendant que l'autre commençait à se fatiguer. Mais la plupart des gens optaient pour la simplicité - et la prévisibilité.

À 18 heures, tout demeura calme. Pas la moindre activité.

Aussi silencieux qu'un serpent, Cal prit un peu d'altitude et entreprit de localiser le premier tireur. Il s'était camouflé à l'aide de sa couverture gris-vert de l'armée dans laquelle il avait découpé des bandes qui lui protégeaient les mains du froid et lui évitaient de laisser des empreintes. Il avait noué une autre bande autour de sa tête et y avait glissé de petites branches feuillues. Immobile, il se fondait parfaitement dans le paysage.

Le temps passait, et il ne voyait toujours rien. Il commençait à se demander s'il s'était trompé d'endroit ou si les tireurs s'étaient déplacés quand il aperçut un petit reflet métallique à environ cinq mètres sur la droite, puis une minuscule lueur verte qui disparut aussitôt. Cet imbécile avait allumé sa montre pour regarder l'heure. Triple buse. Quand on était un pro, on utilisait un modèle à aiguilles lumineuses protégées par un film opaque repositionnable. La réussite tenait aux petits détails, et celui-ci venait de trahir le tireur. Sinon, sa position

était parfaite : à plat ventre pour une meilleure stabilité de tir, bien dissimulé entre les rochers. Rien ne dépassait, pas même la tête. Voilà pourquoi Cal ne l'avait pas repéré plus tôt.

Malgré toutes ses heures de surveillance, l'homme se concentrait sur un balayage permanent à la lunette. À aucun moment il ne remarqua la présence de Cal juste derrière lui, et il mourut, la nuque brisée net, sans réaliser que son heure était venue.

Cal fouilla le corps et récupéra le couteau de chasse. Après l'avoir inspecté, il décida qu'il ferait l'affaire et le glissa dans son propre ceinturon. Il devrait veiller à ne pas se blesser avec. Puis il disposa le cadavre sur les rochers comme si l'homme avait fait une mauvaise chute. Un accident était si vite arrivé !

Il ramassa le fusil du tireur et le cala contre son épaule. L'œil dans le viseur à infrarouge, il balaya le flanc de la montagne à la recherche de signatures thermiques. Là. Un autre tireur était embusqué à une centaine de mètres, un peu plus bas. Plus loin encore dans la vallée, près du pont, il repéra une autre silhouette rouge. Trois tireurs, comme il l'avait supposé. Il poursuivit son inspection. Rien, à part quelques petits animaux et un couple de daims.

Le fusil était une belle pièce, un petit bijou parfaitement équilibré entre ses mains. À regret, Cal l'envoya rejoindre son propriétaire sur les rochers. Ce dernier détail rendrait crédible le scénario de l'accident bête.

Sans un bruit, il partit en quête du tireur suivant.

La situation n'allait pas tarder à tourner au vinaigre, Goss le sentait. Assis dans la tente, il jouait aux cartes avec Teague et son cousin, Troy Gunnell, mais il n'avait pas l'esprit au jeu et perdait régulièrement.

Toxtel n'était pas loin de péter les plombs. Depuis qu'il avait dicté ses exigences au vieux, rien ne s'était passé. Pas un mot, pas un signe. Rien du tout. Comment négocier avec des gens qui refusaient de communiquer? Ils ne voyaient pas non plus beaucoup de mouvements de l'autre côté, mais Goss savait pertinemment que les villageois s'activaient à l'abri de leurs fortifications de fortune.

Teague semblait lui aussi au bord de l'implosion. Il avait une tête à faire peur et croquait les comprimés d'ibuprofène comme des bonbons. Mais à part son obsession pour le fameux Creed, il avait un discours cohérent et paraissait tenir le coup. Comme ses trois potes n'avaient pas l'air de s'alarmer, Goss en conclut qu'il souffrait encore des

séquelles de son traumatisme crânien. Étant passé par là lui-même à peine une semaine plus tôt, il compatissait.

Aujourd'hui, deux types avaient dévalé la route pied au plancher, aussi allègrement que s'ils n'avaient pas vu le panneau «Pont coupé» sur la grand-route. Si, ils l'avaient vu, bien sûr, mais avaient cru à une erreur. Combien de temps faudrait-il pour réparer le pont, à leur avis ? avaient-ils demandé. Un ou deux jours, peut-être ?

C'était exactement le genre de crétins qui ne manqueraient pas d'aller se plaindre aux autorités compétentes. À tout moment, il fallait s'attendre à voir débarquer une patrouille de l'équipement.

Teague devait être sur la même longueur d'onde que lui, car il lui dit sans préambule :

— Votre pote m'a l'air drôlement à cran.

Goss haussa les épaules.

— Il est sous pression. Il n'a jamais échoué dans une mission jusqu'ici et il bosse depuis longtemps avec le patron.

— Il s'est laissé emporter par son ego.

— Je sais.

Goss ne s'était pas privé d'aiguillonner Toxtel à la moindre occasion, approuvant ses idées les plus tordues, suggérant toujours l'option la plus extrême. Toxtel n'était pas un idiot, loin de là, mais dans cette affaire, sa fierté était en jeu, et il ne savait pas quand ni comment lâcher prise car il n'avait jamais connu cette situation. Enchaîner les succès pouvait devenir un handicap, avec le temps, parce qu'on finissait par perdre le sens de la mesure.

C'était assurément le cas pour Toxtel.

Le moment était peut-être venu de mettre un terme à cette histoire et de tourner la page, songea Goss, soudain guilleret à cette pensée. Impossible d'étouffer ce fiasco. Il y avait eu trop de morts, trop de dégâts. Il lui fallait juste s'assurer que Faulkner paierait les pots cassés. Un jeu d'enfant.

— J'arrête, dit-il en bâillant à la fin de la partie. Je vais aller voir Hugh et peut-être le relever plus tôt s'il est crevé.

— Il reste encore deux heures avant minuit. Ça va vous faire une longue garde, commenta Teague.

— Ouais, bof, ne lui répétez pas, mais je suis plus jeune que lui.

Goss se leva et s'étira, puis enfila son anorak et, prévoyant, prit aussi ses gants et son bonnet. Le temps changeait à toute allure ici. Ce matin, les montagnes étaient couronnées de neige. L'hiver arrivait, et il voulait quitter au plus vite l'Idaho.

Ce bon vieux Toxtel, il allait lui manquer.

Enfin, non, pas vraiment.

Comment s'y prendre pour que l'affaire explose à coup sûr au nez de Faulkner? Et s'il laissait un mot sur Hugh disant : « Yuell Faulkner m'a payé pour ce job » ? N'importe quoi. Non, il devait s'assurer que les flics pigeraient, mais à l'aide d'un indice suffisamment discret pour qu'ils ne soupçonnent pas un coup monté. Impliquer Bandini apporterait la touche finale. Ce serait la garantie que Faulkner aurait tout le monde sur le dos, les bons et les méchants.

Goss enfila ses gants et alla à la Tahoe. Il ouvrit la portière, récupéra le portable de Toxtel dans la boîte à gants, l'alluma et entra le numéro de Faulkner dans le répertoire. Pas de nom, juste le numéro. Une piste facile à remonter. Il éteignit ensuite le portable et le remit à sa place.

Il y avait des tas de papiers dans le 4 x 4 - cartes, listes et schémas. Une feuille était tombée sous le tableau de bord. Elle était salie de traces de pas. Goss prit un stylo, y écrivit d'une main malhabile le nom de Bandini, suivi d'un point d'interrogation, puis barra le tout de sorte que le nom était presque illisible. Presque. Il jeta tous les papiers à l'arrière et lâcha le stylo entre le tableau de bord et le siège du conducteur. Puis il descendit en sifflotant jusqu'à l'endroit où Toxtel menait sa garde solitaire.

Cal s'arrêta au milieu des taillis, dans l'ombre d'un grand arbre. Il n'était plus qu'à quelques mètres du troisième homme, en qui il avait reconnu Mellor, quand il entendit quelqu'un venir dans leur direction. *En sifflotant.*

Il se figea, la tête baissée, les paupières presque closes. Il était si près que le reflet de ses pupilles pouvait le trahir.

Le deuxième tireur gisait sans vie dans une mare de sang, le couteau du premier planté dans sa gorge. Deux en moins, plus que quatre. Cal

fut tenté de s'attaquer à ces deux-là ensemble, mais il repoussa aussitôt cette idée. Il lui serait trop difficile de gérer le bruit et ensuite la mise en scène.

Mieux valait s'en tenir à son plan d'origine.

— Tu es en avance, fit remarquer Mellor.

Il se leva, quittant sa cachette. Il était vêtu d'un épais anorak et armé d'un revolver.

Pas très prudent, se dit Cal. Il devait s'imaginer que personne au village ne pouvait le repérer de nuit.

— Je me suis dit que tu avais besoin d'une pause, répondit l'autre, que Cal identifia aussitôt. Teague et son cousin jouent aux cartes dans la tente, si tu veux te détendre avant d'aller dormir.

Tout en parlant, il ramassa une couverture qu'il secoua et entreprit de plier.

— Je n'aime pas les cartes, bougonna Mellor en se tournant vers les maisons dans le noir, sur l'autre rive. Ils sont barjos, ces gens, ou quoi? Qu'est-ce qu'ils attendent pour bouger ?

— D'après Teague, ils...

— Rien à foutre de Teague ! S'il connaissait son boulot, on aurait déjà la clé USB et on serait rentrés depuis un bail à Chicago.

Une clé USB. Voilà donc ce qu'ils cherchaient. Mais Cate avait un ordinateur : s'il y avait eu un objet électronique dans les affaires de Layton, elle l'aurait remarqué et en aurait tiré la conclusion qui s'imposait. Layton s'était donc forcément enfui avec.

— Je croyais qu'on te l'avait chaudement recommandé, fit remarquer Huxley, qui avait drapé la couverture pliée sur son bras.

— J'ai juste appelé un type que je connaissais, répondit Mellor, qui se retourna. Je lui faisais conf...

Huxley tira trois coups, deux dans le torse et le coup de grâce dans la tête. Etouffées par la couverture, les détonations ne furent guère plus bruyantes qu'avec un silencieux. Mellor s'effondra comme un sac. Huxley ne s'assura pas que son partenaire était mort. Sans même un regard, il tourna les talons et repartit par où il était venu.

Voilà qui était du plus haut intérêt. S'agissait-il d'un règlement de comptes ? D'intérêts qui lui échappaient ? Cal suivit Huxley en silence, avec d'autant plus de facilité que celui-ci ne cherchait pas à être discret ; il remontait la route comme un trottoir en ville. Au détour d'un virage, il s'engagea dans un sentier récent sur la gauche. Les véhicules étaient sûrement cachés par là, conclut Cal en voyant les taillis écrasés sur une grande largeur.

Dans une clairière, il découvrit une tente entourée de quatre pick-up et une Tahoe. Une lanterne à gaz accrochée dans la tente jetait une lumière chiche sur deux hommes occupés à jouer aux cartes sans entrain. Par l'ouverture, Cal repéra des sacs de couchage roulés sur le sol.

— Toxtel est devenu accro à la garde ? demanda un homme costaud avec un gros hématome sur le visage. Ou il pense qu'ils vont se mettre à parlementer ce soir ?

— Il est juste consciencieux, j'imagine, répondit Huxley, qui tendit le bras et appuya sur la détente.

Soit l'homme avait beaucoup réfléchi à la façon dont il allait s'y prendre, soit il avait tant d'entraînement qu'une double exécution n'était à ses yeux qu'une simple formalité. Cal pencha pour la seconde hypothèse. L'attitude de Huxley avait quelque chose de mécanique : aucune hésitation, pas de surexcitation. En fait, pas la moindre émotion du tout. On aurait dit une chorégraphie parfaitement huilée. Deux balles chacun, plus le coup de grâce pour faire bonne mesure. Du travail de pro.

Huxley s'accroupit près de l'homme baraqué, glissa une main gantée dans la poche de son pantalon et en sortit un trousseau de clés. Il jeta le revolver sur le sol entre les deux corps et se dirigea vers un des pick-up.

Songeur, Cal le regarda s'éloigner. Il aurait pu lui régler son compte à tout moment, mais en faisant le sale boulot à sa place, ce type le lavait de tout soupçon. La police se chargerait d'établir la vérité.

Il entra dans la tente et prit un trousseau de clés sur l'autre corps. Il y jeta un coup d'œil et se dirigea sans hésitation vers le Dodge Ram. Il serait chez Creed d'ici un quart d'heure.

Le lendemain, à l'hôpital, Neenah resta avec Creed le temps que sa jambe soit radiographiée et examinée. Quand le médecin demanda qui

s'était chargé de la suture, il se contenta de répondre qu'il s'agissait d'un ancien camarade des Marines ayant bénéficié d'une formation médicale. Satisfait, le médecin ne chercha pas plus loin.

On diagnostiqua une fêlure - comme Cal le lui avait déjà dit - et on lui posa un plâtre de marche qu'il garderait jusqu'à la prochaine radio, quinze jours plus tard. D'après le médecin, la fêlure serait guérie d'ici là. Bref, une bonne nouvelle. Il donna à Creed une paire de béquilles en lui demandant de les utiliser et de reposer sa jambe au maximum. S'il respectait ces précautions, il remarcherait sur ses deux jambes d'ici deux semaines.

Neenah eut un sourire soulagé quand Joshua lui fit part du diagnostic.

— J'avais peur que tu gardes des séquelles irréversibles à force de clopiner comme tu l'as fait, lui dit-elle, quand il monta dans la voiture qu'elle avait louée.

Comment s'y était-elle prise pour trouver une voiture aussi vite ? Peut-être avait-elle demandé un coup de pouce à la police. Elle l'avait garée juste au pied du perron pour lui éviter au maximum de marcher.

— Il faut croire que le Ciel a eu pitié de moi, plaisanta-t-il, et elle s'esclaffa.

Il adorait son rire et cette façon qu'elle avait de rejeter la tête en arrière avec un pétilllement dans les yeux. La tension et la fatigue des derniers jours avaient laissé de profonds cernes sous ses yeux, et il voyait de temps à autre le chagrin se peindre sur son visage, mais pas en ce moment. Il aurait voulu chasser à jamais la peine de son cœur, mais c'était impossible. Comme tous les habitants de Trail Stop, Neenah aurait à surmonter le drame. Lui-même n'en sortirait pas indemne, et il ne pensait pas à sa jambe. De vieux souvenirs enfouis avaient refait surface, réveillés par la violence qui avait bouleversé leur vie.

Le Massacre de Trail Stop, comme ces vampires des médias l'appelaient déjà, faisait la une de tous les journaux. Le flot continu de journalistes qui se pressaient en ville avait provoqué une pénurie immédiate de chambres dans les motels, déjà occupés en partie par les habitants de Trail Stop privés de leurs maisons.

Toute cette agitation finirait par retomber, mais pour l'instant, la ville était en ébullition. Les hommes du shérif prenaient les dépositions et se démenaient pour trouver des hébergements car, disait-on, les habitants ne réintégreraient pas leur domicile avant Noël, le temps

que le pont soit reconstruit et les lignes d'électricité et de téléphone rétablies. Creed était plus optimiste. Il avait déjà passé certains coups de fil à des gens haut placés qui se chargeraient de court-circuiter la bureaucratie tatillonne. Avec un peu de chance, le nouveau pont serait prêt dans un mois.

Mais le chaos régnerait encore à Trail Stop. La nourriture aurait pourri dans les réfrigérateurs et les congélateurs. À cause des vitres brisées, la pluie aurait abîmé les sols et les murs, sans même parler des impacts de balle, des biens détruits, des véhicules endommagés... Les experts des assurances allaient être occupés un moment.

Bon point, cependant, la police semblait pencher pour le scénario d'un règlement de comptes dans le camp des agresseurs. À moins que Cal ne s'élève contre cette théorie, c'était celle que Creed défendrait officiellement.

Mais en son for intérieur, il en allait tout autrement. Il avait participé à trop d'opérations avec ce fin renard pour ne pas reconnaître son œuvre.

— Tu souris comme un loup, fit remarquer Neenah.

La comparaison étonna Creed.

— Ça sourit, un loup ?

— Pas vraiment. Ça retrousse plutôt les babines.

Dans ce cas, elle avait raison.

— Je pensais juste à Cate et Cal. C'est bien de les voir ensemble.

Ce n'était qu'un demi-mensonge, puisqu'il pensait à Cal. Et puis, après les trois années que celui-ci avait passées à attendre sa dulcinée, oui, c'était bien de les voir enfin ensemble. Durant tout ce temps, Cal avait rongé son frein, espérant qu'elle le remarquerait un jour - et en attendant, il avait tissé des liens avec ses enfants et s'était rendu si indispensable dans la vie de Cate qu'elle n'aurait su se passer de lui. C'était tout Cal. Il déterminait son objectif, puis se donnait les moyens d'y parvenir.

Par chance, il n'avait pas jeté son dévolu sur Neenah, se dit Creed. Sinon, il aurait dû tuer le meilleur ami qu'il avait au monde.

Il indiqua à Neenah la route qui menait chez lui et, pour la première

fois de sa vie, se demanda soudain s'il n'avait pas laissé traîner du linge sale. Il se doutait bien que non - routine militaire oblige -, mais si tel avait été le cas, cela lui serait arrivé forcément aujourd'hui.

Creed clopina jusqu'à la porte d'entrée et voulut mettre la clé dans la serrure, puis s'aperçut que Cal avait cassé un carreau. Hilare, il glissa la main dans l'ouverture et déverrouilla la porte de l'intérieur.

Récupérant ses béquilles dans une main, il s'effaça pour laisser Neenah entrer.

Il aimait sa maison. Elle était rustique, pas très grande, mais pas trop exigüe non plus avec ses deux chambres. La cuisine était moderne - non qu'il l'utilisât beaucoup - et le mobilier simple et confortable. La décoration n'était pas folichonne, si on pouvait même parler de décoration, mais les affaires se trouvaient à la place qu'il souhaitait et le lit était fait. C'était là le maximum de ses compétences en matière domestique.

Neenah n'avait plus d'endroit où vivre, réalisa-t-il. Sa maison avait subi beaucoup de dégâts, et elle ne pouvait de toute façon pas y retourner pour l'instant. Tous les habitants avaient été hélitreuillés par l'hélicoptère de la police, le moyen d'évacuation jugé le plus sûr et le plus pratique.

— Cette maison te ressemble, dit-elle avec un sourire serein. Sérieusement, elle me plaît.

D'un doigt, il caressa la peau douce de sa joue.

— Tu pourrais rester ici avec moi, proposa-t-il, allant droit au but.

— Tu veux que je fasse l'amour avec toi ?

Creed faillit en lâcher ses béquilles et s'affaler par terre. Puis il se rendit compte qu'il était incapable de mentir à cette femme, incapable de regarder ses yeux bleus sans énoncer autre chose que la vérité absolue.

— Et comment ! Mais j'en ai envie quel que soit l'endroit où tu habites.

— Tu sais que j'ai été religieuse ?

Comment pouvait-elle rester aussi calme alors qu'il se sentait au bord de l'évanouissement, tant son cœur s'était emballé ?

— C'est ce que j'ai entendu dire. Es-tu vierge ?

Un petit sourire apparut au coin de la bouche de Neenah.

— Non. C'est important ?

— Tu peux le dire, oui. Quel soulagement ! J'ai cinquante ans ; j'ai passé l'âge de ce genre de stress.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je ne suis plus sœur?

Creed serra les dents et hasarda une hypothèse.

— Parce que tu aimais trop le sexe pour y renoncer?

Neenah éclata de rire. Elle trouvait même l'idée si hilarante qu'elle dut s'asseoir sur le canapé, les larmes aux yeux.

— Non, voyons ! Je suis entrée dans les ordres parce que j'avais trop peur de la vie, finit-elle par répondre, une fois un peu calmée. Et j'ai quitté le couvent parce que j'y étais pour de mauvaises raisons.

Il s'assit auprès d'elle et mit ses béquilles de côté. Puis il passa un bras autour de ses épaules et leva son visage vers le sien.

— Te souviens-tu où nous en étions avant l'explosion du pont ?

— Vaguement.

Au pétilllement de son regard, il comprit qu'elle le taquinait.

— Tu veux qu'on reprenne là ou tu préfères aller directement au lit ?

Les joues de Neenah s'empourprèrent, mais elle lui répondit avec un sérieux absolu :

— Au lit.

Merci, Seigneur.

— D'accord, mais avant, j'aimerais mettre deux choses au point.

Elle hocha la tête, ses yeux d'un bleu limpide rivés aux siens.

— Je suis amoureux fou de toi depuis des années, je t'aime et je veux t'épouser.

Neenah en resta bouche bée. Elle blêmit, puis rosit de nouveau - de plaisir, espérait-il.

— Ça fait trois choses, commenta-t-elle.

Il réfléchit une seconde, puis haussa les épaules et l'attira sur ses genoux pour l'embrasser.

— En fait, ce n'est qu'une seule et même grosse chose.

— Tu sais, je crois que tu as raison.

Neenah se tortilla contre lui et finit à califourchon sur ses genoux, les bras enroulés autour de son cou, tandis qu'ils s'embrassaient avec fougue. Au bout d'un moment, elle se retrouva à moitié nue, haletante contre son torse moite.

— Ça a intérêt à en valoir la peine, dit-elle d'un ton farouche.

— Tu ne seras pas déçue, promit-il.

— Si j'ai attendu tout ce temps pour un pétard mouillé, je...

— Chérie, coupa-t-il, et ce fut sa dernière pensée lucide, un Marine ne tire pas de pétard mouillé.

— Cate !

Sheila jaillit de la maison en sanglotant de soulagement, alors que sa fille l'avait appelée dès qu'elle avait pu mettre la main sur un téléphone, deux jours plus tôt. Cate avait tenu à rassurer sa mère avant que les agences de presse ne s'emparent de la nouvelle, et elle voulait aussi parler à ses fils. Ils étaient déjà couchés, mais elle avait insisté pour que Sheila les réveille. Quel bonheur d'entendre leurs protestations ensommeillées se changer en cris de joie quand ils avaient réalisé que maman était au téléphone !

Avec les questions que la police avait à poser à Cal, ils n'avaient pas été autorisés à quitter la ville avant ce matin. Comme il leur était impossible de rentrer à Trail Stop tant que l'électricité ne serait pas rétablie et le pont reconstruit, les parents de Cate les avaient invités à séjourner chez eux à Seattle le temps qu'il faudrait.

Cate faillit mourir étouffée sous les étreintes et les baisers de sa mère. Son père sortit à son tour de la maison et la serra lui aussi avec effusion dans ses bras, suivi de près par deux petits garçons

bondissants et très sales qui, comme ils n'arrivaient pas à se décider pour « Maman ! » ou «

Meussieur Hawis ! », hurlaient les deux à pleins poumons.

Cal serra la main du père de Cate, puis mit un genou à terre et les jumeaux lui sautèrent au cou. Au bout de trois ans, Cate avait l'habitude d'être abandonnée pour l'homme à tout faire. C'était lui, après tout, qui leur avait appris des gros mots. Comment une mère pouvait-elle rivaliser ? Un sourire idiot aux lèvres, elle les écouta raconter à qui mieux mieux toutes les nouvelles de leur séjour chez Mimi.

— J'avais raison, à ce que je vois, dit Sheila, qui contemplait Cal d'un œil satisfait.

— À quel sujet ? parvint à demander celui-ci entre deux assauts des jumeaux.

— Il y avait bien quelque chose entre Cate et vous.

— Oui, madame. Je suis amoureux d'elle depuis trois ans.

— Excellent. Vous allez vous marier ?

— Maman !

— Oui, bien sûr, répondit Cal sans rougir le moins du monde.

— Quand ?

— Maman !

— Dès que possible.

— Dans ce cas, je vous autorise à rester ici avec ma fille. Mais pas de batifolage sous mon toit, vous deux.

Son mari faillit s'étrangler de rire, et Cate d'indignation.

— Ça ne me viendrait pas à l'idée, madame, assura Cal.

— menteur, répliqua Sheila du tac au tac.

— Exact, rétorqua Cal avec aplomb.

Il adressa un clin d'œil à sa future belle-mère, qui lui sourit.

Deux semaines plus tard, l'homme qui avait été Kennon Goss, et avant cela Ryan Ferris, traversa d'un pas nonchalant un cimetière dans les faubourgs de Chicago. Il semblait marcher au hasard, s'arrêtant pour lire un nom sur une plaque avant de reprendre sa déambulation.

Il passa devant une tombe récente. Sur la croix temporaire était inscrit le nom de Yuell Faulkner, avec ses dates de naissance et de décès. L'homme ne ralentit pas, ne lui accorda même pas un regard et alla contempler la tombe d'un enfant mort en 1903, puis celle d'un vétéran, décorée de deux petits drapeaux américains.

Quelle ironie ! songea l'homme. Faulkner était déjà mort cette nuit-là, à quelques heures près. Il avait tué ce bon vieux Toxtel pour rien, en définitive. Les autres aussi, d'ailleurs, mais il se moquait pas mal de ce barjo de Teague et de son cousin Troy. Il se posait toutefois des questions au sujet des deux autres, Copeland et le jeune Blake. Puisque ce n'était pas lui qui les avait tués, alors qui ?

Lorsqu'il se remémorait cette nuit-là, il croyait parfois se rappeler un léger courant d'air, comme si quelque chose ou quelqu'un avait bougé tout près de lui. D'autres fois, sa raison lui soufflait que c'était forcément le vent. Pourquoi, alors, se réveillait-il régulièrement en sursaut au milieu de la nuit, arraché à un profond sommeil par l'étrange sensation d'être surveillé ?

Il était soulagé d'avoir enfin quitté l'Idaho, mais impossible de rester à Chicago. Il était temps de bouger. Peut-être irait-il dans un endroit chaud. Pourquoi pas Miami ? Il avait entendu aux infos qu'il y avait eu une série de meurtres atroces là-bas. Un psychopathe qui collectionnait les yeux de ses victimes.

Un ou une ? se demanda-t-il, songeant à une certaine Kami. Quelle était la probabilité ?